

THE GETTY CENTER LIBRARY



*Why ask for the moon
When we have the stars?*

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE SENS.

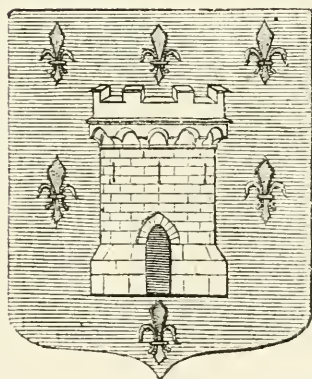
BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE SENS.

TOME VI.



SENS

IMPRIMERIE DE Ch. DUCHEMIN.

1858.

THE

AMERICAN

LIBRARY

18

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE SENS.

SUR L'ALEZIA DES COMMENTAIRES DE CÉSAR.

On a contesté à la ville de Sens son ancien nom d'Agendicum, pour le transporter à Provins ; on a récemment contesté au bourg d'Alise ou Sainte-Reine son ancien nom d'Alesia, pour en décorer Alaise, commune du canton de Salins (Jura). Cette dernière découverte est si formellement contraire au texte des Commentaires, qu'on a peine à concevoir, non comment elle a pu trouver quelque faveur dans une contrée dont elle intéresse l'amour-propre, mais comment elle a pu être recueillie et louée par la critique sérieuse de Paris.

Après son échec à Gergovie des Arvernes et la défection des Edues, César revient du centre de l'Auvergne chez les Senons ; il expose ses motifs en peu de mots, avec une lucidité incomparable :

« Rétrograder sur la province, dit-il, était un parti que la
« crainte même ne l'eût pas forcé de prendre, soit parce qu'il
« sentait la honte et l'indignité de cette mesure à laquelle
« s'opposaient d'ailleurs les Cévennes et la difficulté des che-
« mins, soit surtout parce qu'il craignait vivement pour La-
« biénus dont il était séparé, et pour les légions sous ses or-
« dres. »

Il part, il marche jour et nuit, il arrive aux bords de la Loire, il force le passage du fleuve, il s'approvisionne, chemin faisant, de bétail et de blé, et ne s'arrête que chez les Sénon.

Pendant ce temps, Labiénus, après avoir vaincu sous Paris l'armée de Cumulogène, rétrograda, rallia les réserves qu'il avait laissées à Agendicum, et par l'effet de cette retraite, fit sa jonction avec le général en chef à la tête de toutes ses troupes.

Malgré ce renfort, César, voyant que l'ennemi lui était supérieur en cavalerie, et n'ayant nul moyen de tirer des secours de l'Italie ni de la province, envoya au-delà du Rhin, en Germanie, auprès des peuples qu'il avait soumis les années précédentes, pour leur demander des cavaliers et de ces fantassins armés à la légère accoutumés à se mêler avec la cavalerie, dans les combats.

Ces auxiliaires arrivés, l'armée organisée, César lève ses cantonnements autour d'Agendicum, et se dirige vers les Séquanes par l'extrême frontière des Lingones, afin de porter plus facilement secours à la Province, alors attaquée sur plusieurs points.

Rien de plus intelligible ; au lieu de suivre le cours de l'Yonne, ce qui l'eût conduit chez les Édues, au cœur de la coalition, il cotoye l'Yonne d'abord, ensuite l'Armançon ; il chemine, au sortir du territoire sénonais, entre les Mandubés, clients des Édues, et les Lingones, peuple allié, sur lequel il appuie avec sécurité son flanc gauche.

Il n'a pas encore quitté la frontière des Lingones, lorsqu'en un lieu qu'il ne désigne pas, et que l'on croit voisin de Ravrières, à une journée de marche d'Alesia, l'armée romaine reconnaît à dix mille pas toutes les forces de la Gaule conduites par le Vercingétorix des Arvernes.

Celui-ci a convoqué à Bibracte une assemblée générale, en a obtenu le commandement suprême et a réuni aux corps

qu'il a amenés de Gergovie, une nombreuse cavalerie levée dans tous les États ligués contre les envahisseurs. Informé du mouvement de César, il est parti de Bibracte ; il est venu en trois campements prendre la position où on l'aperçoit ; il espère attaquer les ennemis dans l'embarras de leur marche, les rompre par le flanc, et sinon leur intercepter le retour, tout au moins les désorganiser en leur enlevant leurs bagages.

Le succès ne répondit pas à son attente ; il lance la cavalerie gauloise à toute bride et ne doute pas que son choc furieux ne mette en désordre les légions surprises ; loin de là, elles repoussent victorieusement la charge, font un effroyable carnage et ne laissent les vaincus ni reprendre haleine, ni se rallier, la bataille est perdue sans ressource. Le Vercingétorix rappelle l'infanterie qu'il a rangée au-delà du camp ; il en fait sortir les bagages, et, s'écartant de la route de Montbard, il court s'enfermer dans Alesia, ville des Mandubes, où, dès le lendemain, César l'investit.

Les principaux de la Gaule rassemblent une puissante armée à laquelle tous les États, excepté les Mandubes, dont le territoire est occupé, envoient leur contingent ; les Séquanes fournissent 12,000 hommes ; toutes ces forces se concentrent chez les Édues, on leur nomme des chefs, elles s'ébranlent pour délivrer Alesia, au nombre de 248,000 hommes, dont 8,000 de cavalerie.

Cette multitude se brisa contre les retranchements dont les Romains s'étaient entourés ; Alesia se rendit ; le Vercingétorix fut mis au pouvoir du vainqueur qui distribua les prisonniers par tête à chaque soldat, à titre de butin.

Après la prise d'Alesia, César entra chez les Édues, reçut leur soumission, mit ses légions en quartiers d'hiver, et envoya Labiénus avec deux légions et la cavalerie au pays des Séquanes.

Les événements qui décidèrent du sort de la Gaule sont circonscrits dans un étroit espace : on compte de Sens à

Alise environ 40 lieues ; de Sens à Autun environ 48 ; d'Autun à Ravière 24 ; enfin de cette dernière localité, voisine du champ de bataille où fut vaincu le Vercingétorix, à Alise, huit lieues, une forte journée de marche.

Le récit de l'historien dont on a dit : *Eodem animo scripsit quo bellavit*, commande si rigoureusement les distances, qu'il n'y a pas plus moyen de contester l'identité entre Agendicum et Sens, entre Alesia et Alise, que l'identité entre Bibracte et Autun, qui n'a jamais été mise en question.

César part d'Agendicum avec tous ses bagages, *impedimenta*, il ne laisse rien en arrière dans une contrée où peut-être il ne retournera jamais ; il marche de manière à préserver ses convois des coups de main de l'ennemi ; c'est-à-dire que ses troupes règlent leur pas sur la lenteur des attelages ; elles ne font par jour qu'une étape de cinq à six lieues au plus ; c'est donc à son 5^e ou 6^e campement qu'il est mis en demeure de livrer bataille.

Le Vercingétorix n'a pu être certainement informé de la retraite des Romains et de la route qu'ils suivent, avant la fin de leur seconde journée de marche ; le reste de ce jour et peut-être le lendemain se sont écoulés en préparatifs. Mais il n'emmène que les bagages propres à une expédition rapide, il fait facilement des étapes de huit lieues, et son troisième campement coïncide avec le 5^e ou 6^e campement des Romains. La bataille perdue, il quitte la route de Bibracte pour se jeter à huit lieues du terrain où elle s'est livrée, dans la ville des Mandubés ; César le poursuit tant que le jour dure, et le jour suivant, il se déploie devant Alesia.

Si Agendicum était plus à l'ouest, à Provins, par exemple, l'économie de ces opérations serait bouleversée ; au lieu d'expliquer si naturellement la rencontre des deux armées à environ huit lieues d'Alise, il faudrait substituer à des combinaisons presque palpables, le hasard, ou bien entasser sur hypothèses des hypothèses que je ne discuterai point, parce

que c'est au déplacement d'Alesia et non à celui d'Agendicum que j'ai eu dessein de m'opposer.

Reporter Alesia à l'est est bien une autre affaire, et c'est là que l'on se heurte contre une multitude d'impossibilités.

Si Alesia était dans le département du Jura, chez les Séquanes, comment César dirait-il qu'il a livré bataille aux Gaulois, pendant que par l'extrême frontière des Lingones, il se dirigeait vers les Séquanes.

Objectera-t-on que cette bataille a pu en effet se livrer chez les Lingones, sur les bords de la Saône ; comment alors le Vercingétorix, après l'avoir perdue, a-t-il fait pour se rendre en une seule nuit, de la rive droite de la Saône aux environs de Salins (au moins 14 lieues), poursuivi l'épée dans les reins, ayant à traverser un large cours d'eau dont César eût certainement fait mention.

Insistera-t-on en prétendant, contrairement à toutes les notions sur la géographie des Gaules, que les Lingones se sont étendus au-delà de la Saône et que l'on a combattu aux bords de l'Oignon ; il faut admettre en ce cas que César s'est porté d'Agendicum à la Saône sans que les Gaulois se soient mis en devoir de contrarier sa marche, que les deux armées ont tour à tour passé la Saône sans que la première arrivée ait songé à troubler l'autre, enfin que les Gaulois ont franchi en trois campements la distance entre Autun et Alaise, trente et quelques lieues, ayant eu à passer la Saône, opération qui à elle seule eût exigé plus de trois jours.

Voilà bien des difficultés, mais ce n'est pas tout : si après la bataille, les Gaulois se sont renfermés dans Alaise, ville des Séquanes, comment se fait-il : 1° que César n'ait pas fait venir par Genève assez de renforts pour écraser cette province, bloquer le Vercingétorix, tenir la campagne et contenir sur la rive droite de la Saône la grande armée de secours ; 2° que dans le dénombrement de cette armée de secours, le contingent des Séquanes, 12,000, figure comme s'étant porté

chez les Édues ; 3^o qu'après la ville prise, César ait quitté les Séquanes, se soit rendu à Autun, et de là ait envoyé deux légions pour maîtriser les mêmes Séquanes ; 4^o que les Mandubés aient fait partie de la Séquanie et aient passé d'une rive à l'autre de la Saône en dépit de tous les géographes anciens et modernes ; 5^o et qu'enfin les pseudo-Mandubés, ceux qu'à tort nous nommerions Mandubés, aient pris de ce nom si malheureusement illustré d'Alesia le nom d'Auxois qui leur est resté jusqu'à ce jour ?

Toutes ces questions sont embarrassantes ; qu'Alaise ne s'occupe point de les résoudre ; que cette modeste commune qui n'y songeait guère renonce à être l'Alesia de César ; qu'elle se contente d'enrichir de débris le musée de Besançon et de savoir que son paisible territoire a été jadis le théâtre d'une bataille terrible et inconnue.

Hélas ! ce n'est pas seulement à la frontière que l'on peut dire avec le poète :

Aucun épi n'est pur de sang humain.

Au cœur de chaque État, comme autour de la borne où il commence, les invasions, les querelles intérieures, les discordes civiles, les guerres féodales, le génie de la destruction ont promené leurs fureurs. Partout le soc de la charrue a soulevé et soulève encore des armes rouillées, des casques vides et de grands ossements.

GIGUET.

SUR LES SUAIRE

CONSERVÉS AU TRÉSOR DE LA CATHÉDRALE DE SENS.

L'Église a toujours honoré d'une manière particulière les reliques des Saints. Saint Jérôme nous apprend que de son temps, c'était un usage de les envelopper dans des suaires de soie et de les renfermer dans des reliquaires d'or ou dorés. (Livre contre Vigilance).

Plus tard les suaires qui avaient servi à envelopper les ossements des Saints furent eux-mêmes considérés comme reliques, on se les partageait donc avec empressement. C'est pour cette raison qu'aujourd'hui il reste peu de suaires antiques dans les châsses. Néanmoins la cathédrale de Sens en possède encore quelques fragments également précieux par leur destination, leur travail et leur antiquité.

SUAIRE DES SAINTS INNOCENTS.

Le suaire des saints Innocents paraît être le plus ancien de tous, il n'en reste plus qu'un fragment; ce suaire remonte à l'époque de saint Ursicin, évêque de Sens, vers la fin du iv^e siècle.

Cet Évêque et saint Hilaire, évêque de Poitiers, ayant été exilés en Phrygie par les princes ariens, firent le voyage de la Terre Sainte; ils furent reçus avec de grands honneurs par l'évêque de Jérusalem qui, pour les consoler dans leur exil, disent les historiens, leur donna des reliques des Saints de la Palestine. C'est ainsi que saint Ursicin rapporta à Sens neuf

corps des saints Innocents et un ossement de saint Jean-Baptiste.

Le fragment de suaire trouvé dans la châsse des saints Innocents ne paraît pas postérieur à cette époque, il tombe de vétusté, les couleurs en sont totalement usées ; cependant on y reconnaît encore le médaillon, les têtes de clous et les plantes qui étaient en usage dans les tissus du bas Empire.

SUAIRE DE SAINT VICTOR,

MARTYR DE LA LÉGION THÉBÉENNE.

On sait que Maximien Hercule fit massacrer la légion Thébéenne au pied des Alpes, en un lieu nommé Octodure. L'histoire rapporte également que le lendemain un soldat romain nommé Victor qui était absent au moment du carnage, étant arrivé pour rejoindre le corps d'armée auquel il appartenait fut également massacré à quelque distance du champ où ses compagnons avaient versé leur sang pour Jésus-Christ.

Ces faits expliquent pourquoi les reliques des saints martyrs de la légion Thébéenne sont anonymes, tandis que celles de saint Victor ont conservé leur nom propre.

Aussitôt que Constantin eut rendu la paix à l'Église, une abbaye s'éleva sur le lieu où reposaient les ossements des soldats de la légion Thébéenne ; ce lieu, au témoignage de saint Ambroise et de Grégoire de Tours s'appelait déjà Agaune, c'est-à-dire lieu du martyre ou du combat.

Vers l'année 768, Villicaire ou Vilquier, évêque de Sens, revenant de Rome, s'arrêta en l'abbaye d'Agaune, obtint des moines les ossements de saint Victor, et les apporta à Sens où ils ont été précieusement conservés jusqu'à ce jour.

Dans la châsse de saint Victor, se trouve un suaire antique, la facture en est toute particulière ; comme dans les suaires du Bas-Empire, on y voit des médaillons, des têtes de clous,

des cables et autres ornements qui accusent fortement leur époque. Mais le suaire de saint Victor est plus significatif que les autres, chaque médaillon encadre la figure d'un soldat romain ; deux lions furieux, symbole des persécuteurs de la foi, se dressent contre lui pour le dévorer, tandis que deux diables le saisissent par les pieds avec leurs gueules et leurs griffes pour l'empêcher de monter au ciel.

Ce suaire convient si bien aux reliques d'un soldat romain martyrisé pour la foi, qu'il devient évident qu'il a été confectionné pour cette destination spéciale. Nous croyons ne pas nous éloigner de la vérité en supposant que les moines d'Angaune ont fait fabriquer plusieurs pièces de cette étoffe particulière pour y renfermer les reliques des martyrs de la légion Thébéenne, sur le tombeau desquels ils avaient bâti leur abbaye. En effet, il est impossible de penser que les Évêques de Sens aient fait confectionner un suaire unique sur un dessin qui ne peut convenir qu'à la légion Thébéenne.

Le suaire que nous possédons serait donc celui-là même dans lequel l'évêque Vilquier, en 768, aurait apporté à Sens, le corps de saint Victor.

Ce suaire serait donc du VII^e ou du commencement du VIII^e siècle.

SUAIRE DE SAINT POTENTIEN.

Le suaire de saint Potentien n'a point été confectionné pour une destination spéciale, comme celui de saint Victor ; c'est une étoffe de soie finement travaillée ; son dessin est très-riche, mais il ne porte aucun caractère qui puisse aider à déterminer l'usage auquel il devait être consacré, c'est une étoffe prise dans le commerce du temps.

Des oiseaux et des griffons y sont semés avec profusion, on y retrouve encore le médaillon antique, mais les cables, les têtes de clous et les autres ornements en usage à l'épo-

que du roman primitif ont disparu des bordures, et ont fait place aux lignes les plus bizarres, aux dessins les plus compliqués et les plus fantastiques du style bysantin.

Cette étoffe serait donc du ^x^e siècle, l'histoire vient changer cette opération en certitude, elle nous apprend, en effet, qu'à cette époque, c'est-à-dire en 1029, le roi Robert et sa femme Constance donnèrent une châsse ornée d'or et de pierreries pour y renfermer les reliques de saint Potentien.

La translation se fit le 19 octobre de la même année 1029, en présence du roi, de la reine et de toute la cour ; et comme toute translation nécessite un suaire neuf, il en faut conclure que le suaire que nous possédons a été le complément indispensable du don royal.

CARLIER.

LA CROIX DE CHARLEMAGNE A RONCEVAUX.

En quittant Saint-Jean-Pied-de-Port, on peut entrer en Espagne par la vallée de Baigerry, une de ces jolies vallées des Basses-Pyrénées, profondément encaissée entre des montagnes couvertes de verdure. Un torrent roule au fond de la vallée, disputant la place au chemin étroit, qui monte et descend le long des rochers, jusqu'au moment où il s'élève pour franchir le faite, qui sépare la France de l'Espagne.

Après une ascension de quelques heures, le voyageur est surpris de se voir au milieu d'une immense solitude. Il est arrivé dans les *pays neutres*, vaste plateau qui n'appartient ni à la France ni à l'Espagne. Depuis deux cents ans déjà ces terrains sont indiqués comme pays neutres sur la carte

de Cassini, et, malgré les efforts des commissions fréquemment renouvelées, on n'a pu encore obtenir de délimitation des frontières, ni faire cesser les sanglantes collisions qui souvent éclatent entre les pâtres des deux nations. La jouissance de ces terrains abandonnés est la cause première de ces querelles, toujours envenimées par les rivalités nationales, si ardentes sur les frontières de deux peuples qui se sont rencontrés sur les champs de bataille.

En suivant un sentier, souvent difficile à reconnaître, on quitte les pays neutres, et bientôt on met le pied sur le territoire Espagnol. On descend longtemps à travers une épaisse forêt, puis tout-à-coup on voit se dérouler un magnifique plateau de cinq à six lieues de long et de deux lieues de large, entouré d'une ceinture de montagnes : c'est la vallée de Roncevaux avec ses frais pâturages et ses grands souvenirs.

Le nom de Roncevaux est fameux dans l'histoire, mais fameux surtout par l'épopée chevaleresque. Les historiens l'ont à peine cité, tandis que le récit de la mort du preux Roland tient une grande place dans les romans du cycle de Charlemagne.

Voici ce que rapporte à ce sujet Eginhart dans sa chronique :

Charlemagne, appelé par les Sarrasins, venait de s'emparer de Pampelune et rentrait en France après une expédition glorieuse. Les bataillons montaient lentement de Roncevaux vers le port d'Ibayeta et descendaient à Saint-Jean-Pied-de-Port, par la vallée appelée depuis *Val Carlos*. Mais les haines, amassées dans le cœur des Wascons par les guerres d'Aquitaine, s'étaient réveillées à la vue de l'armée franque. Réunis sur le mont Altobiscar, à la voix de Waifer, fils du duc Lupus, ils attendent le retour de Charlemagne et de ses compagnons. Le principal corps d'armée s'engage dans les défilés de Val Carlos, mais voilà que tout-à-coup tombe sur l'arrière-garde une pluie de rochers et d'arbres déracinés.

Là périrent, dit Eginhart, Anselme, comte du palais, Rotland, préfet de la marche de Bretagne, et bien d'autres. La nuit vint et l'on n'entendait plus que les plaintes des blessés et le râle des mourants; l'arrière-garde des Francs, jusqu'au dernier homme gisait dans le val de Roncevaux.

Eginhart parle de ce désastre avec un certain mélange de réserve et d'embarras sous lequel on peut deviner la gravité du mal. Il semble redouter de s'y arrêter plus longtemps. Le souvenir de cette blessure, dit-il, obscurcit grandement la joie des succès obtenus en Espagne.

L'histoire est presque muette sur cet événement, mais les traditions populaires se sont groupées autour de Roland, et il est devenu le type de l'héroïsme au moyen-âge.

La tradition ne veut pas que ce soient les Wascons qui aient détruit l'arrière-garde franque : ce sont les mécréants, les infidèles : et elle rapporte à un personnage fabuleux, *le traître Ganelon*, la trahison et le châtimement du duc Lupus, qui, arrêté dans l'escorte de Charlemagne, périt misérablement. (1)

Le traître Ganelon est avec Charlemagne à l'avant-garde déjà loin de Roncevaux, lorsque Roland, le preux chevalier, (la tradition fait de Roland un chevalier), se voit surpris par une nuée d'ennemis qui sortent de tous les buissons. Il sonne alors de *l'olifant* : le son qu'il en tire roule comme un tonnerre dans les gorges de Roncevaux, et se fait entendre jusqu'à l'armée des Francs. Charlemagne reconnaît le son du cor de son neveu bien-aimé, il veut rebrousser chemin, mais Ganelon l'en détourne.

Le récit des *Grandes Chroniques* est ici d'une remarquable beauté. Roland blessé, se voyant seul, parcourt le champ de

(1) Le duc Lupus fut pendu immédiatement, et ses états furent partagés. La charte d'Aalon le porte expressément. (*Privilegium erectionis monasterii beate Mariæ de Aalon*. V. Fauriel, *Histoire de la Gaule méridionale*.)

bataille, dolent de la mort de tant de nobles hommes. « Tant alla qu'il vint jusqu'au pied de la vallée de Césarée, au-dessous de la vallée de Roncevaux, où il trouva un beau préau d'herbe verte, auquel avait un bel arbre et un grand perron de marbre. »

Là notre héros descend de cheval et s'assied le visage tourné vers l'Espagne. Sentant la mort s'approcher, il tire son épée, la fameuse *Durandal*; il la regarde avec la tendresse d'un amant qui regarde sa maîtresse, et pour qu'elle ne tombe pas aux mains des infidèles, il essaie de la briser, mais n'en peut venir à bout. Alors tentant un dernier effort, il sonne de son cor d'ivoire, « et tant s'efforça de souffler, qu'il se rompit les veines et nerfs du col. » Son frère Baudoin l'entendit et accourut, mais le trouva prenant mort.

L'histoire de Roland, reproduite sous mille formes dans les romans du Moyen-âge, est restée populaire. Le roman de Roncivals, les Grandes Chroniques et beaucoup d'autres ouvrages postérieurs, célèbrent le neveu de Charlemagne. La chanson de Roland a été fameuse dans les armées françaises, le nom de Roland est gravé dans la mémoire des habitants des montagnes, et se rattache à tout ce que la nature présente de curieux ou d'imposant. La brèche de Roland est l'entaille faite dans le rocher par le grand coup porté par *Durandal*. En maint endroit des Pyrénées on montre le pas ou passage de Roland. Enfin des ballades font retentir de son nom les frontières de l'Espagne.

Tous ces grands souvenirs n'ont pas été perdus pour le lieu du combat. Au pied même de l'Altobiscar, près du port d'Ibayeta, la route de Pampelune, traverse une antique abbaye, collège de chanoines fondé, dit la tradition, par Charlemagne. Les chanoines, ne sont pas astreints à la vie commune et se réunissent seulement pour chanter l'office. Les guerres civiles, qui naguères encore déchiraient ce malheureux pays, ont enlevé à l'abbaye ses immenses richesses

et n'ont laissé qu'une existence précaire aux cinq ou six chanoines qui l'habitent encore.

Dans le trésor de l'Eglise on montre trois pantoufles de l'archevêque Turpin, deux masses d'armes de Roland, un reliquaire remontant, dit-on, à Charlemagne et d'autres objets précieux donnés par les rois d'Espagne.

Au port d'Ibayeta même, à l'endroit où la route quitte la vallée de Ronceveaux pour descendre dans le Val Carlos, un petit bâtiment a reçu le nom de Chapelle de Roland. C'est là que le preux chevalier serait mort, d'après la tradition. Cette construction n'a aucun caractère et abrite aujourd'hui un troupeau de moutons ; nous n'y attachons aucune importance, et si nous en parlons, c'est seulement pour montrer l'opiniâtreté de la tradition, qui veut rattacher le nom de Roland à tous les objets qui animent cette solitude, sur laquelle plane la grande ombre du vaillant paladin.

Enfin sous une belle allée de frênes, dépendant de l'abbaye, s'élève une croix de pierre. Les bras rattachés au tronc par des fils de fer, les sculptures et les inscriptions à-demi effacées, montrent que bien des hivers ont passé sur cette pierre. C'est elle que l'on nomme la Croix de Charlemagne.

Le croquis joint à cette note présente cette croix vue de face ; au-dessous sont reproduits aussi fidèlement que possible quelques caractères d'une inscription que je n'ai pu déchiffrer. Leur forme et les ornements de la croix peuvent donner quelque indication sur l'époque à laquelle on doit la faire remonter.

L'ensemble de la croix n'offre rien de remarquable ; les sculptures sont grossières, la pose du Christ est disgracieuse, les fleurons qui terminent les bras sont tous différents : mais voici ce qui lui donne un cachet d'originalité : aux pieds du Christ, dans un encadrement terminé par un pignon est assis un personnage couronné, au-dessous est une inscription. Le socle de la croix présente d'abord une pierre dont les angles

sont brisés. Elle est enchassée dans le massif inférieur, reconstruit bien postérieurement en pierres tout unies. Sur ce débris du monument primitif sont sculptées des arcades en plein cintre servant de niches, et dans chacune se tient debout un personnage couronné. Il ne reste que deux de ces arcades, mais on voit partir des supports extrêmes de nouvelles archivoltes brisées presque à la naissance, la série de personnages devait donc se continuer et faire le tour du socle comme l'inscription qui la surmonte. C'est à cette inscription qu'appartiennent les lettres figurées sur le croquis.

Plus loin je proposerai une explication de ce singulier piédestal ; il s'agit maintenant de rechercher, en nous appuyant sur l'histoire et la tradition, l'époque à laquelle doit remonter la Croix de Charlemagne, et aussi la date de la fondation de l'abbaye Notre-Dame de Roncevaux.

Si nous interrogeons l'histoire, nous savons ce qu'Eginhart nous répond, puis le silence se fait pendant deux siècles. Tout-à-coup en Espagne, en France, en Italie, retentit le nom de Roland. La chronique de l'archevêque Turpin *De virtutibus Caroli magni et Rolandi*, se trouve dans toutes les bibliothèques (1). Cet ouvrage, écrit en latin, contient 32 chapitres et traite uniquement de l'expédition d'Espagne. C'est là qu'on rencontre pour la première fois les détails fameux de la mort de Roland. Plus tard, la grande chronique des faits et gestes de Charlemagne et de ses douze pairs a reproduit presque sans aucun changement la chronique de Turpin et y a joint le récit des exploits de Charlemagne et de ses paladins marchant à la délivrance du tombeau de Notre-Seigneur. La scène était déplacée, le cadre s'élargissait ; alors parurent

(1) Turpin ou Tilpin, 29^e archevêque de Reims, était contemporain de Charlemagne. La date de sa naissance est inconnue, celle de sa mort a été l'objet de bien des controverses. Il fut inhumé dans son église cathédrale et Hincmar lui fit une épitaphe en vers latins.

successivement les romans des Quatre Fils Aymon, d'Ogier le Danois et tous ceux du cycle de Charlemagne.

Nous n'avons à nous occuper pour le moment que de la chronique attribuée à l'archevêque de Reims Turpin. C'est le premier témoignage écrit, où nous trouvons les traditions poétiques du grand règne ; à quelle époque appartient-il ?

Aucun des auteurs qui nous restent de l'an 800 à l'an 1000 n'a eu connaissance de cette chronique devenue si célèbre. Le premier qui en parle est Rodolphe de Tortone, moine de Fleury ; il écrivait de 1096 à 1145. En 1160, Julien, archevêque de Tolède, en trouve un manuscrit à l'abbaye de St-Denis, mais il reconnaît que ce récit est parsemé de discours fabuleux. Plusieurs anachronismes frappants ne permettent d'ailleurs pas de l'attribuer à un contemporain de Charlemagne. La chevalerie s'y trouve avec des formes et des caractères qu'elle était loin d'avoir au IX^e siècle. Il y est question de la Lotharingie, de l'Ile de France, provinces qui ne figurent dans l'histoire qu'après l'avènement des Capétiens. On doit donc reporter cette chronique au XI^e siècle ; quelques-uns veulent qu'elle date de l'époque des Croisades, et qu'elle ait eu pour but d'exciter à combattre les Infidèles.

Mais qui l'a composée ? D'où nous est-elle venue ? Lebeuf et Rivet veulent que l'auteur soit un moine de Barcelone : ailleurs nous trouvons que Geoffroy, prieur du Vigcois, avait reçu d'Espagne un exemplaire déjà fort vieux de la Chronique de Turpin. C'était dans la seconde moitié du XII^e siècle. Enfin le choix de la langue latine pour ce récit à une époque où en France la langue romane était si populaire, tout nous porte à penser qu'il a été composé en Espagne dans le courant du XI^e siècle.

De plus, nous croyons que le sujet de la chronique *De vitâ Caroli magni* se redisait depuis longtemps dans les Pyrénées. L'auteur qui nous a transmis ces récits les a recueillis de la bouche des montagnards. Il est impossible qu'une fiction

s'empare tout-à-coup de toutes les intelligences, se trouve en un instant dans toutes les bibliothèques, si elle n'était déjà dans la mémoire du peuple depuis longtemps. Le poète chevaleresque du moyen âge, comme le poète à toute époque, s'il est vraiment populaire, n'est que l'interprète qui traduit harmonieusement les pensées de la multitude. Il n'est qu'un écho, il n'est pas un inventeur.

La bataille de Roncevaux, était un fait important ; il ne devait point rester inaperçu chez les habitants des Pyrénées. En lutte perpétuelle avec les Musulmans, ils avaient besoin de s'animer par le récit des exploits des temps passés, de montrer les héros chrétiens supérieurs aux infidèles. Peuple ami du merveilleux, comme tous les peuples enfants, ils devaient se plaire aux récits des coups d'épée des grands pourfendeurs comme Charlemagne et Roland. Il n'est donc pas étonnant que le souvenir de l'expédition d'Espagne, transmis de génération en génération, se soit enrichi des couleurs que pouvait lui donner l'imagination d'un peuple belliqueux, et en même temps que ce peuple ait dénaturé les faits pour ne donner à Charlemagne d'autres ennemis que ceux que lui-même avait à combattre.

Aussi bien avant que la chronique de l'archevêque Turpin eût été écrite, le sujet de cette épopée se redisait dans les Pyrénées. On avait oublié l'histoire, et on racontait des choses merveilleuses de Charlemagne, de Roland et de l'archevêque Turpin, lui-même. Déjà vers le milieu du x^e siècle, le nom de Turpin était réuni à celui de Charlemagne dans l'imagination des habitants des Pyrénées : déjà le plus grand titre de gloire pour un couvent était de remonter au grand roi. En 977, dans un acte de donation, faite au monastère de la Sorde, il est dit que le couvent de Saint-Jean de la Sorde a été fondé par Charlemagne en 800, et consacré par l'archevêque de Reims qui y fut enseveli à son retour de l'expédition d'Espagne. Il est inutile de relever l'erreur de date, et celle

relative à la sépulture de l'archevêque de Reims, qu'il nous suffise de faire remarquer que le monastère de la Sorde n'est pas compris dans le dénombrement arrêté en 817, au concile d'Aix-la-Chapelle (1).

Nous venons de suivre le développement de la tradition à laquelle nous devons tous les romans du cycle de Charlemagne, c'est elle qui va maintenant nous donner l'explication de la croix de la vallée de Roncevaux et qui nous fera connaître la cause de la fondation de l'abbaye elle-même.

La croix de Charlemagne porte le cachet de la tradition fabuleuse qui nous a transmis les exploits du modèle des vaillants chevaliers. Nous y lisons le titre même des *Grandes Chroniques des faits et gestes de Charlemagne et de ses douze pairs*. Le personnage couronné assis sur un trône est le grand empereur : debout à ses pieds, sont les douze pairs. Il ne reste que deux de ces personnages, il est vrai : mais en supposant que le débris sculpté fit partie d'une pierre carrée abattue sur les angles, c'est-à-dire à base octogonale, on verrait les archivoltes se succéder sans interruption, deux sur chaque face primitive, une à la place de chaque angle, de manière à donner douze niches. D'ailleurs, l'inscription qui surmonte ces personnages fait-elle aussi le tour du socle ?

La croix de Charlemagne remonterait donc tout au plus au XII^e siècle, comme semblent l'indiquer les ornements des bras de la croix. Reste la forme des lettres qui, pour moi, ne viennent pas contredire cette opinion. Quant au cintre des archivoltes, rien de plus naturel que de le trouver encore à cette époque.

(1) Sous le roi Louis le Débonnaire, en 817, le concile d'Aix-la-Chapelle dressa la liste des couvents fondés par Charlemagne, et dans lesquels des prières devaient être dites pour ce prince. Il n'y est question ni du monastère de la Sorde, ni de l'abbaye de Roncevaux. Cependant on n'a pas oublié les pays Basques. Le monastère de St-Savin dans la vallée de Lavedan et quatre autres y sont mentionnés. (*Concilia Gallie edita à P. Sirmondo*).

Si nous passons à l'abbaye de Roncevaux, il nous faudra reculer jusqu'au XIII^e siècle, la date de sa fondation ; et nous ne pourrons admettre avec la tradition populaire que les chanoines aient été appelés dans cette solitude par Charlemagne, pour prier sur le lieu même où était tombé le fameux paladin.

Les bâtiments, où sont logés les chanoines et les artisans, qui sont venus exercer leur industrie à l'ombre du couvent, n'ont aucun caractère saisissable d'architecture. Le portail de l'église peut donner quelques indications sur l'époque de la construction de l'abbaye. Il est décoré de colonnes ainsi que la porte d'une dépendance de l'église, ressemblant beaucoup à un ossuaire. Les scoties profondément évidées de la base, les crossettes des chapiteaux, la forme élégante de l'ogive qui surmonte les colonnes rappellent complètement la belle époque de l'architecture gothique, le XIII^e siècle.

L'intérieur défiguré par les générations successives m'a paru en grande partie reconstruit vers le commencement du XVII^e siècle. Une longue inscription à gauche de l'autel porte la date de 1622. Une église d'un village voisin remonte environ à l'an 1600, c'est aussi à cette époque que je reporterais la construction des bâtiments de l'abbaye dont il a été question plus haut.

On m'a dit n'avoir trouvé aucun titre relatif à la fondation de l'abbaye de Roncevaux, mais l'histoire nous apprend que le roi de Navarre Sanche-le-Fort ou l'Enfermé établit un collège de chanoines et un prieuré dans la vallée de Roncevaux et y bâtit une église pour servir de sépulture à sa famille.

C'est ce prince qui changea les armes de Navarre après la mémorable défaite de Mahomet-le-Vert, émir-al-moumenin d'Afrique et d'Espagne, le 16 juillet 1212, *en las navas* de Tolose en Castille. Par cette date de 1212, nous revenons au XIII^e siècle, à l'époque de la construction de l'église. Les chaî-

nes de fer, trophée de la victoire sur les Maures, sont encore suspendues dans le chœur autour de l'autel (1).

Tout s'accorde donc pour ne pas faire remonter au-delà du XIII^e siècle la fondation de l'abbaye de Roncevaux ; nous savons d'ailleurs qu'elle n'est pas comprise dans le dénombrement des couvents fondés par Charlemagne ; mais pourquoi Sanche a-t-il choisi pour la sépulture de sa famille ce point éloigné des autres villes de son royaume, cette vallée perdue dans les montagnes ? N'est-ce pas parce que sous l'influence d'un sentiment chevaleresque, il voulut reposer dans le lieu où le modèle des héros chrétiens avait rendu le dernier soupir ? N'est-ce pas parce que la tradition le lui avait désigné, parce qu'un mystérieux prestige s'attachait à cette vallée inconnue de tout le monde, mais dont le nom était dans toutes les bouches ? Peut-être la croix de Charlemagne était-elle déjà debout quand l'abbaye fut fondée !

Aujourd'hui l'église Notre-Dame de Roncevaux est devenue le lieu d'un pèlerinage fréquenté : mais il n'est plus question des rois de Navarre et de leur sépulture. Les générations des rois et les royaumes ont successivement passé. Le couvent est resté debout et s'est rattaché au nom de Charlemagne, à celui de Roland, dont le souvenir est plus vivant dans ces montagnes, que celui des braves rois chrétiens qui ont disputé aux Maures le territoire de l'Espagne et sauvé l'Europe du joug honteux des sectateurs de Mahomet.

En terminant, nous donnerons une curieuse ballade qui se trouve dans le recueil de l'Institut historique et que l'on croit

(1) Mahomet-le-Vert avait fait choix d'un escadron composé de troupes d'élite, s'était placé au milieu, et pour mieux les obliger au combat avait fait entourer ses soldats de chaînes de fer. Le roi de Navarre força le retranchement et Mahomet prit la fuite. Depuis cette époque les armes de Navarre sont formées de chaînes croisetées d'or en champ de gueule. La disposition des chaînes reproduit la forme de la croix, portée jusqu'alors par les rois de Navarre dans leurs armes, et à laquelle Sanche ne voulut pas renoncer,

être du ix^e ou du x^e siècle. C'est un chant des montagnards du pays Basque ; on peut voir que les *Escaldunacs* n'ont pas encore répudié le souvenir des combats de leurs pères, qu'ils se vantent encore de la défaite de Roland. L'imagination populaire est vivement frappée, mais l'histoire n'est pas encore dénaturée, bientôt viendront les récits merveilleux qui ont été recueillis dans la Chronique de Turpin.

CHANT DE L'ALTOBISCAR.

Un cri s'est élevé du milieu des montagnes des *Escaldunacs* et l'*Etcheco-Iaona* (1) debout devant sa porte, a ouvert l'oreille et a dit : Qui va là, que me veut-on ? Et le chien qui dormait aux pieds de son maître s'est levé, et a rempli le mont Altobiscar de ses aboiements.

Au col d'Ibayeta, un bruit a retenti, il approche en frôlant à droite, à gauche, les rochers ; c'est le murmure sourd d'une armée qui vient. Les nôtres y ont répondu du sommet des montagnes, ils ont soufflé dans leurs cornes de bœuf, et l'*Etcheco-Iaona* aiguise ses flèches.

Ils viennent, ils viennent ; quelle haie de lances ! comme les bannières aux diverses couleurs flottent au milieu ! Quels éclairs jaillissent des armes ! Combien sont-ils ? Enfant, compte les bien. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze, treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt. Vingt et des milliers d'autres encore, on perdrait son temps à les compter.

Unissons nos bras nerveux, déracinons ces rochers, lançons les du haut des montagnes jusque sur leurs têtes ; écrasons-les, tuons-les tous.

(1) *Escaldunacs* est le nom que se donnent les Basques dans leur langue.

Etcheco-Iaona, le maître de la maison, le seigneur : *Iaona*, signifie monsieur. *Etche* veut dire maison. *Eco* est la marque de possession.

Et qu'avaient-ils à faire dans nos montagnes, ces hommes du Nord ? Pourquoi venir troubler notre paix ? Quand Dieu fait des montagnes, c'est pour que les hommes ne les franchissent pas. Mais les rochers en roulant tombent, ils écrasent les bataillons, le sang ruisselle, les chairs palpitent, oh ! combien d'os broyés, quelle mer de sang !

Fuyez, fuyez, ceux à qui il reste de la force et un cheval ; suis, roi Carloman, avec les plumes noires et ta cape rouge. Ton neveu, ton plus brave, ton chéri, Roland est étendu mort là-bas. Son courage ne lui a servi de rien. Et maintenant, Escaldunacs, laissons-là les rochers, descendons vite en lançant des flèches à ceux qui fuient.

Ils fuient, ils fuient ! Où donc est la haie de lances ? Où sont les bannières aux diverses couleurs flottant au milieu. Les éclairs ne jaillissent plus de leurs armessouillées de sang. Combien sont-ils ? Enfant, compte-les bien : Vingt, dix-neuf, dix-huit, ... trois, deux, un.

Un, il n'y en a plus même un. C'est fini, Etcheco-Iaona, vous pouvez rentrer avec votre chien, embrasser votre femme et vos enfants, nettoyer vos flèches, les serrer avec votre corne de bœuf et dormir dessus. La nuit, les aigles viendront manger ces chairs écrasées et tous ces os blanchiront dans l'éternité.

J. MICHEL.

DU PETIT HOTEL-DIEU DE SENS.

De tous les établissements fondés par la charité chrétienne pour le soulagement des malheureux, il n'en est point dont l'utilité soit plus incontestable que celle des hôpitaux. Ils sont l'asile de ceux qui ont à lutter contre la pauvreté, les maladies ou l'abandon : en un mot, ils sont le refuge des extrêmes souffrances et des extrêmes misères. Qui pourrait compter le nombre des œuvres pieuses qui s'y accomplissent en un seul jour ? Que serait-ce donc, si l'on voulait, par la pensée, calculer tous les services rendus dans des hôpitaux qui, comme celui de notre ville, remontent à sept ou huit siècles en arrière ?

Mais ce n'est point de notre Hôtel-Dieu actuel, c'est-à-dire du grand Hôtel-Dieu, qui après avoir été longtemps situé sur la place Saint-Étienne, en face la cathédrale, fut transporté à l'époque de la Révolution, dans le faubourg Saint-Savinien, que je viens, Messieurs, vous entretenir aujourd'hui. C'est d'un établissement qui, après en avoir été longtemps distinct, lui fut réuni par la suite quant à sa fortune et à ses biens et dont maintenant il ne reste plus de vestiges. Cet établissement, c'était le petit Hôtel-Dieu, ou la petite Maison-Dieu.

A peu près vers l'an 1208, un riche bourgeois de Sens, nommé Garnier des Prés (en latin sur les vieux titres *Garnierus de Pratis*), fonda à Sens, sur l'emplacement de la promenade du Midi, non loin de la porte Dauphine, en remontant à l'est, et près d'une poterne que l'on y voit encore, un hôpital pour y recevoir et héberger les pauvres malades pèlerins.

En 1208, le même fondateur y joignit « *un cimetière pour y ensepulturer les trépassés, et une chapelle en l'honneur de Dieu et de saint Jacques.* »

Il donna pour ces deux derniers objets, tout le cens qu'il possédait à Rup-Couvert, plus sa vigne des Poës, située au territoire d'Auxerre, entre Escolives et Coulanges, et il imposa, pour condition de ses dons, « *l'obligation de faire célébrer chacun jour le divin service en ladite chapelle, tant à son intention qu'à celle de défunte Hilaire, sa femme* (1). »

Nous ne savons plus de quels biens fut doté primitivement le petit Hôtel-Dieu, mais sans doute, il le fut tout d'abord d'une manière suffisante, si cette dotation était en rapport avec la fortune de Garnier des Prés, qui était considérable. Outre les biens qu'il possédait au territoire d'Auxerre, il était encore seigneur dans l'arrondissement de Sens, de Nôlon, Granchette, la Chapelle-feu-Payen ou Chapelle-Champigny, etc., etc.

La première administration de cet hôpital se composa, comme celle de tous les anciens hôpitaux, d'un Maître et de Frères et Sœurs qui se consacraient au service des pauvres malades. Ils vivaient en commun ; on ne sait quelle règle ils avaient adoptée. Il ne paraît point qu'ils fissent partie d'aucun ordre religieux. Le Maître était en quelque sorte l'administrateur permanent, le directeur chargé de la comptabilité et de la surveillance de la maison. Les Frères et Sœurs se partageaient entre eux les détails du service intérieur.

La destination du petit Hôtel-Dieu était spéciale : il avait été fondé *pour les pauvres malades pèlerins*. C'était, en effet,

(1) Voir aux archives de l'Hôtel-Dieu, au titre : legs et donations, L'expédition en latin de l'acte qui a été dressé de la dite donation par Pierre de Corbeil archevêque de Sens.

Et au titre : Catalogues et inventaires : L'inventaire général des titres et propriétés de l'Hôtel-Dieu, dressé par M. Leriche administrateur comptable en 1645, folios 9 et 208.

l'époque des croisades. La première, entreprise en 1099, sous le règne de Philippe I^{er}, l'établissement du royaume de Jérusalem qui en fut la suite, et qui dura près d'un siècle, puis la seconde croisade entreprise par Louis le Jeune, avaient amené de grands déplacements de population et des rapports fréquents entre l'Europe occidentale et la Terre-Sainte. Alors, comme aujourd'hui, l'on partait pour l'Orient ; on allait y combattre aussi, mais venant d'un autre côté, l'agression et la tyrannie.

Parmi ces innombrables voyageurs de tout rang et de toutes conditions qui abandonnaient leurs foyers pour des contrées lointaines, un certain nombre étaient arrêtés en chemin par la fatigue ou les maladies : c'était leur rendre un grand service que de mettre à leur disposition un gîte et des secours lorsqu'ils se trouvaient hors d'état de continuer leur route, loin de leurs familles et loin de toutes personnes qui pussent s'intéresser à leurs misères.

Le petit Hôtel-Dieu de Sens fut pendant de longues années, dans nos pays, l'asile de ces pauvres pèlerins. Par la suite et lorsque les croisades furent abandonnées, il servit indistinctement de refuge à tous les pauvres malades voyageurs.

Deux donations lui furent faites, l'une en 1288, par Marguerite La Chapitelle, d'une maison, sise à Sens en la rue Saint-Antoine (1), l'autre en 1343, par Philippe Saicheavoine, d'une portion de maison, sise à Sens, porte Formeau (2).

Mais à l'exception de ces deux donations, nous n'avons plus aucun document sur les événements qui se rattachent à son histoire. Nous arrivons immédiatement à l'époque qui amena,

(1) Voir aux archives de l'Hôtel-Dieu au titre legs et donations : L'expédition en latin de l'acte de consentement et ratification donnée à cette donation par Isabelle de Sansmur, Clémence sa fille et Pierre procureur en cour romaine, dans le mois de juillet 1288.

(2) Voir aux archives de l'Hôtel-Dieu, et au même titre, l'extrait du testament dudit Saicheavoine délivré par l'official de Sens.

sinon sa ruine complète, au moins celle des bâtiments où il avait été primitivement établi.

En 1358, le roi Jean étant prisonnier en Angleterre, Charles V, son fils, régent de France, commanda de fermer la ville de fossés, d'abattre les bâtiments et édifices nuisibles aux fortifications : ce qui fut exécuté. Le petit Hôtel-Dieu qui avait été bâti par Garnier des Prés dut être démoli. En le démolissant, on trouva, dans un des piliers, un trésor, composé de quantité de pièces d'or et d'argent, avec un écrit portant que cette somme avait été placée là par ledit Garnier des Prés, pour rétablir ce même Hôtel-Dieu, dans le cas où il viendrait à être démoli ou brûlé.

Malheureusement, la France gémissait alors sous le poids de l'invasion étrangère : les Anglais occupaient une grande partie de notre territoire. Jean de Châlons qui était alors gouverneur de la province de Champagne, sans s'inquiéter du vœu du fondateur et malgré toutes les remontrances qu'on put lui faire à cet égard, s'empara de cette somme d'argent et l'employa, soit à solder ses troupes, soit aux autres affaires du royaume, qui étaient alors fort embarrassées.

Parmi les bâtiments dont se composait le petit Hôtel-Dieu, la chapelle seule était restée debout et l'on continua de la desservir.

Puis, comme les circonstances qui avaient amené la ruine de cet hôpital, avaient fait sentir l'inconvénient de placer les établissements de ce genre en dehors de la ville, dans ces temps de troubles et de guerre étrangère, on avisa au moyen de remplacer le petit Hôtel-Dieu qui avait été démoli, par un autre qui fût situé dans l'enceinte des murs. On fit donc un appel à la charité des fidèles et l'on trouva le moyen d'en organiser un nouveau *aunord de l'église Saint-Pierre-le Rond*, principalement sur l'emplacement de la basse-cour et de la partie sud de l'Hôtel-de-Ville, où nous nous trouvons aujourd'hui réunis (1).

(1) Voir aux archives de l'Hôtel-Dieu au titre documents historiques,

On lui donna la même destination, c'est-à-dire qu'il fut institué également pour les *pauvres malades pèlerins*, mais il fut placé particulièrement cette fois, sous l'invocation de sainte Marie-Madeleine, d'où il porta indifféremment par la suite le nom de petit Hôtel-Dieu et d'hôpital de la Madeleine.

Cependant les Maître et Frères préposés à son administration n'avaient point oublié que le Gouvernement leur devait des indemnités, tant pour la démolition de leur hôpital que pour le détournement commis à son préjudice par Jean de Châlons.

L'on voit en effet dans les titres, que par une première requête adressée au roi Charles V, ils obtinrent sur une rente de neuf livres dix sols la remise d'un droit que l'on appelait alors le droit d'amortissement. Ils avaient eu le soin de représenter dans cette requête, *que par le fait des guerres qui avaient désolé le royaume, leurs Église et Maison qui étaient près de la porte Commune de la ville de Sens (aujourd'hui porte Dauphine) avaient été toutes abattues et mises par terre, sans rien excepter qu'une petite chapelle en laquelle on chantait chaque jour deux messes, sans faillir, et aucunes fois plus.* Le roi, touché de leurs remontrances, leur octroya l'objet de cette première demande.

Plus tard, lorsque les guerres furent un peu apaisées, ils s'adressèrent de rechef à Charles V qui leur accorda, comme nouveau dédommagement, la jouissance du *poids du Roi*. Ce droit consistait dans le prélèvement d'un certain impôt sur toutes les pesées de marchandises qui se faisaient dans la ville et les faubourgs de Sens.

Le titre primitif de la concession, non plus que ceux des

un acte rédigé par les conseillers du roi notaires au baillage et siège présidial de Sens le 5 septembre 1781 contenant transaction entre le grand Hôtel-Dieu de Sens et le prieuré du charnier au sujet du terrain sur lequel furent construites, les deux maisons dont se composait le petit Hôtel-Dieu avec un plan détaillé dudit terrain.

ordonnances qui l'ont confirmée, n'existent plus. Mais on peut voir encore aux archives de l'Hôtel-Dieu, que le 16 mai 1674, les Gouverneur et Administrateur de cet établissement, auquel à cette époque le petit Hôtel-Dieu avait été réuni, ainsi que je le dirai ci-après, mis en demeure par le roi Louis XV, dans sa déclaration du 11 février précédent, de justifier de leur droit à la possession du *poids du Roi*, répondirent en fournissant *par extrait*, un mandement du Roi Charles VI, fils et successeur immédiat de Charles V, qui enjoignait au bailli de Sens de maintenir les Maître, Frères et Sœurs de la petite Maison-Dieu, en la jouissance du *poids du Roi*, et qui donnait en même temps, l'exposé de tous les faits relatifs à la démolition du petit Hôtel-Dieu, *tels que je les ai rapportés ci-dessus*.

Ainsi se trouvent confirmées la découverte d'un trésor dans les ruines du petit Hôtel-Dieu, et la précaution extraordinaire que Garnier des Prés avait prise pour relever de ses ruines l'œuvre qu'il avait fondée.

On voit dans les anciens comptes, que ce droit dont le produit s'éleva quelquefois jusqu'à trois cents livres, fut successivement amodié à divers fermiers jusqu'au moment où la Révolution de 1789 vint abolir tous les droits féodaux et privilèges, résultats de l'ancienne organisation sociale.

En 1414, par sa lettre du 11 février, le cardinal légat *Alamannus* avait baillé quelques indulgences en faveur du petit Hôtel-Dieu.

En 1469, le 8 janvier, Louis de Melun, archevêque de Sens, à la supplication du Curé et des paroissiens de Saint-Pierre-le-Rond et pour leur procurer le moyen de faire la procession à l'entour de leur église, leur accorda un droit de passage dans la cour du petit Hôtel-Dieu, et à cet effet, il fit approprier la porte de derrière de ladite cour, répondant à celle de devant.

En 1514, Monseigneur Tristan de Sallazar permit à la Fabrique de la même église de faire construire des chapelles

avec fenêtres pour prendre jour sur le terrain du petit Hôtel-Dieu, moyennant une rente annuelle de trois livres et une somme de cent vingt livres une fois payée (1).

Ces deux concessions donnèrent lieu par la suite à des débats très vifs et même à un procès considérable.

Cependant le petit Hôtel-Dieu commençait à perdre de son utilité. Le grand Hôtel-Dieu au contraire, celui qui était situé sur la place Saint-Etienne prenait tous les jours de plus grands développements. Le 8 avril 1543 les maître, administrateur et gouverneurs de ce dernier établissement adressèrent à Messieurs les Vénérables, Doyen et Chapitre de Sens, une requête dans laquelle ils représentèrent : *Que le petit Hostel-Dieu d'icelle ville de Sens était situé en lieu assez ternoit, auquel nuls ou peu de pauvres se adressoient ; qu'il tenoit aucunes possessions ou revenus assez mal employés, comme on le disoit, qui seroient bien duisans audict grand Hóstel-Dieu, pour la sustentation des pauvres.* En conséquence, ils demandaient à Messieurs du Chapitre : *Qu'il leur plaise requérir instamment envers Monseigneur le Cardinal de Bourbon, leur révérendissime Prélat, l'octroi de l'union et incorporation du petit Hostel-Dieu au grand, du moins y prester et donner leur consentement en tant que besoin seroit, cognoissant la chose être nécessaire, méritoire et agréable envers Dieu* (2).

Sur cette requête, on nomma des commissaires pour informer. Les habitants de Sens, consultés, donnèrent leur consentement (3) et la réunion fut ordonnée en 1544. Elle fut sanctionnée l'année suivante par une bulle du pape Paul III, dont l'expédition en latin, scellée du sceau du Saint-Père est encore aux archives.

(1) Voir aux archives, titre documents historiques, l'expédition de la lettre d'autorisation en date du 1^{er} septembre 1514.

(2) Voir aux archives au même titre l'expédition de la dite requête.

(3) Voir aux archives et au même titre, l'expédition de l'acte du dit consentement dressé le 13 avril 1543.

A partir de ce moment, les Gouverneurs du grand Hôtel-Dieu affermèrent eux-mêmes le revenu du petit Hôtel-Dieu.

En 1643, ce revenu était affermé moyennant 540 livres à un sieur Guyard et l'on donnait commission à l'administrateur comptable d'en passer bail pardevant notaire. Mais bientôt ce fermier refusait de payer les arrérages qu'il devait à cause du revenu de ladite ferme. De grands événements en étaient la cause. Après la bataille de Rocroy, si célèbre dans nos annales, gagnée par le prince de Condé, quelques jours après que Louis XIV, encore enfant, était monté sur le trône, un nombre considérable de prisonniers de guerre Espagnols fut dirigé dans l'intérieur de la France. La ville de Sens fut obligée d'en recevoir un grand nombre. On en logea dans les bâtiments du petit Hôtel-Dieu, autant qu'il put en contenir. Ils y séjournèrent pendant plus de dix-huit mois. Le fermier se plaignit, non sans raison, d'avoir été troublé dans sa jouissance, et par une délibération du 10 novembre 1644, l'on décida de s'adresser au maire et aux échevins pour obtenir en sa faveur une indemnité. La mort ayant fait ensuite de terribles ravages parmi les malheureux prisonniers Espagnols le concierge de la Maison, qui était chargé des inhumations se plaignit à son tour : on fut obligé de lui donner un sou d'augmentation par chaque fosse d'Espagnol décédé dans l'établissement.

Le petit Hôtel-Dieu subsista peu de temps après ces événements. Le 12 mars 1652, l'on vendit aux sieur et dame de Foudriat, moyennant une rente foncière de quatre-vingts livres tournois, une partie des cours et une grange qui en dépendaient. Le surplus, consistant en deux petites maisons, l'une devant, l'autre derrière, la cour entre deux, avec une place servant de jardin, fut vendu le 12 janvier 1700 à M. François Vezou, écuyer, président et lieutenant-général au bailliage et siège présidial de Sens, moyennant une somme de neuf cents livres.

MM. de Foudriat et Vezou ayant possédé successivement l'Hôtel-de-Ville actuel, qui était alors leur hôtel particulier, réunirent ainsi à cette propriété tout ce qui composait les bâtiments, cours et dépendances du petit Hôtel-Dieu.

Ainsi finit, en quelque sorte une seconde fois, l'établissement fondé par Garnier des Prés. Les biens dépendant de son domaine ont été confondus avec ceux de l'Hôtel-Dieu actuel, de manière qu'il serait impossible maintenant de les distinguer.

Seulement, l'on possède encore, parfaitement conservé, un calice en argent, qui fut donné par M. Girard des Girardins, en 1576, au petit Hôtel-Dieu, et qui y servit longtemps au culte. Sur le pied du calice sont gravés ces mots : *Girard des Girardins m'a donné pour servir Dieu*, et au-dessous : *Je suis o peti Ostel-Dieu de Sens*.

Puisse, Messieurs, la reproduction de ces faits, contribuer à entretenir l'intérêt qui s'attache à si juste titre aux hôpitaux. Renouer la chaîne des temps en faveur de ces établissements charitables et particulièrement en faveur de ceux qui les ont fondés, c'est remettre en mémoire quelques-uns des plus grands bienfaits qu'on ait pu rendre à l'humanité : c'est user du plus beau privilège de l'histoire, qui est de conserver le souvenir des bonnes actions.

A. HÉDIARD.

DE L'HOSPICE DES ORPHELINES DE SENS.

L'hospice des Orphelines est situé à Sens, dans le faubourg d'Yonne, ou plutôt dans l'île formée par la rivière d'Yonne. Ses bâtiments viennent aboutir non loin de l'église Saint-Maurice, au levant, sur la grande rue qui mène à la pointe nord de l'île ; du couchant, ses jardins touchent au chemin de halage de la fausse rivière. Quant à son origine, elle n'est pas très-ancienne.

Un peu avant l'année 1680, touché de voir l'extrême misère dans laquelle se trouvoient les pauvres filles orphelines de la ville et des faubourgs de Sens, n'ayant aucun lieu pour se retirer, ni aucun bien pour subsister et apprendre à gagner leur vie, Mademoiselle Cécile-Guillaume de Marsangy, avoit commencé de retirer dans sa maison, les plus délaissées et les plus exposées. Elle les nourrissait, les entretenait, les élevait chrétiennement et leur apprenait à travailler.

Cette bonne œuvre inspira à une autre personne charitable la pensée d'une fondation durable.

M. Nicolas Bellocier, natif de Sens, bourgeois de Paris, y demeurant rue Beautreillis, paroisse Saint-Paul, fut informé des essais tentés par Mademoiselle de Marsangy. Il se mit en rapport avec elle, lui offrit son concours, et ensemble ils résolurent de fonder, à Sens, un hôpital et maison de charité : *pour les pauvres filles orphelines de la ville et des faubourgs, nées en légitime mariage, abandonnées de leurs parents, et sans moyens pour subsister.*

M. Bellocier commença par faire donation pour l'établissement de cette maison de charité, par acte passé devant

M^e Mounier et son confrère, notaires à Paris, le 28 juin 1680, de :

Deux maisons sises à Sens, faubourg d'Yonne, consistant en plusieurs bâtimens, cours, jardins, accins et lieux en dépendant ;

Une certaine quantité de meubles pour être mis dans lesdites maisons ;

Cent cinquante livres de rente sur l'Hôtel-de Ville de Paris ;

Une autre rente de huit cent cinquante livres, sur le même Hôtel-de-Ville ;

Une autre rente de trente-huit livres, un sou, huit deniers, due par Daniel Jacquinet, fermier des pressoirs du roi ;

Et une somme de deux mille livres, à prendre sur sès biens.

Dans le titre de la fondation, M. Bellocier exprima qu'il voulait et entendait : « *Que son don et aumône fut considéré
« comme une fondation laïque et nullement ecclésiastique, et
« par conséquent qu'aucun des biens, maisons, meubles, héritages ou rentes qu'il avait donnés, puisse être diverti ni appliqué à d'autres maisons, hôpitaux, séminaires ou communautés pour quelque cause et sous quelque prétexte que ce soit,
« puisque ce n'était nullement son dessein ni sa volonté.* »

De son côté, Mademoiselle de Marsangy, fit à Sens, le même jour, 28 juin 1680, donation, par acte passé devant M^e Chattey, notaire audit Sens, d'une somme de cinq mille livres en principal, à prendre sur ses biens, à son décès ; comme aussi de tous les biens meubles et effets mobiliers qui lui appartiendraient au jour de sa mort. Elle sollicita du Roi les lettres nécessaires pour l'établissement de ladite maison de charité, sous le titre de *la Présentation de la très-sainte Vierge, mère de Dieu*, et l'autorisation d'acceptation des donations, qu'elle et M. Bellocier avaient faites dans la vue dudit établissement.

Ces donations furent en effet autorisées, ainsi que l'établissement de la Maison des Orphelines, par lettres patentes du roi Louis XIV, en date à Saint-Germain-en-Laye, du mois

de juillet 1680, conformément au consentement qui avait d'ailleurs été donné par les habitants de Sens, convoqués en assemblée générale, et par Monseigneur de Montpezat, archevêque de ladite ville.

Non contente d'assurer aux Orphelines une partie de ses biens après son décès, Mademoiselle de Marsangy se consacra personnellement aux soins de leur enfance et de leur éducation. Elle accepta les fonctions de première gouvernante et les remplit sans interruption pendant quarante-deux ans.

L'on conserve encore aux Orphelines, un portrait de cette pieuse fondatrice, dans le costume qu'elle avait adopté comme gouvernante de la Maison. L'on y conserve aussi plusieurs plats en étain, qui sans doute datent de son époque, et sur lesquels sont gravées les armes de sa famille.

Un siècle plus tard, l'un de ses petits-neveux, M. l'abbé Louis Bernard de Marsangy, devint aussi l'un des Gouverneurs de l'Etablissement. Malheureusement, le nom de cette famille, qui pouvait, il y a peu de temps encore, compter parmi les plus anciennes du pays, se trouve éteint aujourd'hui. Beaucoup d'entre vous, Messieurs, savent que le dernier héritier de ce nom, M. Alfred de Marsangy, est mort, il y a une dizaine d'années, à Marsangy, des suites d'un funeste accident.

Quant à M. Bellocier, après les lettres d'autorisation royale obtenues et revêtues de la sanction du Parlement, il vint présider lui-même à l'organisation et à l'installation de la Maison des Orphelines. Ce fut seulement le 13 novembre 1681, que le bureau siégea régulièrement pour la première fois. Il était composé, outre M. Bellocier, de MM. Paul Leriche, prêtre, chanoine de l'église de Sens ; Olivier Mocquot, curé de Saint-Maurice ; Claude Grassin sieur du Petit-Bois, ancien maire de Sens ; Antoine Benoist, sieur d'Autun, conseiller au présidial ; Robert-Olivier Jamard, substitut du procureur général au présidial,

M. Bellocier présida encore plusieurs fois les séances des délibérations, témoignant partout d'un grand esprit d'ordre et de prévoyance, d'un cœur compatissant et généreux et des sentiments d'une grande piété.

Quand il sentit ses forces s'affaiblir, ne voulant point se laisser surprendre par la mort, il rédigea son testament olographe, en date à Paris du 18 avril 1683, faisant en faveur de sa famille différentes dispositions, léguant ensuite aux Orphelines tout ce dont les coutumes lui permettaient de disposer. Il mourut à Paris, le 17 janvier 1784 et a dû être inhumé dans le cimetière de la paroisse Saint-Paul, au pied de la croix ; du moins il en avait exprimé le désir.

Il ne nous a point laissé, comme M^{lle} de Marsangy, de portrait qui rappelle son image. L'on possède seulement un christ en ivoire, encadré sur un fonds de velours noir, légué par lui aux Orphelines. L'on peut voir aussi par différents titres conservés aux archives, qu'il était originaire de la paroisse Sainte-Croix, qu'il était fils de M. Jean Bellocier, en son vivant, procureur au bailliage et siège présidial de Sens, et de Madame Geneviève Badin, son épouse ; et qu'il eut deux sœurs Madame Anne Bellocier, épouse de M. Barthélemy Guichard et Madame Colombe Bellocier, épouse de M. Pierre Dubecq, bourgeois de Sens (1).

Ainsi, les fondateurs en titre de la Maison des Orphelines furent donc M^{lle} de Marsangy et M. Bellocier.

Il est cependant une troisième personne que l'on pourrait citer également comme ayant coopéré puissamment à la fon-

(1) Voir aux archives de l'Hôtel-Dieu, les expéditions des titres de la fondation et du testament de M. Bellocier ; divers titres relatifs aux propriétés par lui données, et les délibérations des 13 novembre 1671 et 23 janvier et 28 mars 1684, sur les registres particuliers à la maison des Orphelines.

Voir également, en ce qui concerne M^{lle} de Marsangy, les expéditions des titres de la fondation ; celles de la donation du 28 juin 1680, et les délibérations des 13 novembre 1681, 13 mars 1698 et 27 septembre 1721.

dation de cet établissement : c'est Mademoiselle Marie Vincent, nommée par lettres patentes du Roi, première gouvernante avec M^{lle} de Marsangy. Il paraît qu'elle était originaire de Montereau, mais résidant à Sens. Elle se dévoua aussi tout entière à l'éducation des jeunes Orphelines. Elle leur fit don, mais seulement en 1682, par contrat passé devant M^e Chattey, notaire à Sens, le 14 février de ladite année, de tous ses biens meubles et immeubles, sous la condition de rester sa vie durant dans la maison, pour continuer d'y diriger et instruire les enfants.

Cette donation consistait en :

Dix-huit arpents et dix carreaux de terre, au finage de Voisines ;

Une maison sise en la ville de Sens, Grande-Rue, vis-à-vis l'auberge du Sauvage, paroisse Saint-Maximin ;

Une rente foncière de une livre due par Louis Boudard ;

Une autre rente foncière de sept livres due par Martin Gougé ;

Et une autre rente foncière de quarante sous, due par Claude Gangnon (1).

L'on a de M^{lle} Vincent un portrait, qui ayant besoin de réparations, fut confié malheureusement à des mains inhabiles, et qu'il serait à désirer de voir remettre bientôt entre des mains plus sages et mieux exercées.

Quoique l'établissement, fondé par M. Bellocier et M^{lle} de Marsangy, ait été de suite placé dans les conditions les plus favorables pour assurer son avenir et inspirer toute garantie, cependant vers le même temps de cette fondation, une autre personne charitable de cette ville, mue aussi par un sentiment de piété, élevait dans le faubourg Saint-Antoine, une

(1) Voir aux archives l'expédition de la donation faite par M^{lle} Vincent, le 14 février 1682, et les délibérations des 23 février 1682, 31 décembre 1709 et 21 décembre 1735.

nouvelle maison d'Orphelines. Ce dernier établissement était situé dans la grande rue du Faubourg, à l'angle de la ruelle qui passe derrière le cimetière et conduit directement aux Chaillots. La fondatrice se nommait Mademoiselle Marie-Antoinette Lemaistre.

Tout en recueillant chez elle les jeunes Orphelines, dont elle dirigeait elle-même les travaux et l'éducation, M^{lle} Lemaistre voulut cependant placer immédiatement son œuvre, sous le patronage des Gouverneurs de l'Hôtel-Dieu. La Maison des Orphelines du faubourg d'Yonne, au contraire, ayant eu dès le principe, son administration spéciale et particulière, ce fut là sans doute le caractère distinctif qui séparait alors ces deux établissements.

En 1744, après la mort de M^{lle} Lemaistre, une lettre du Roi Louis XV vint abolir cette distinction, fit défense de posséder à Sens deux maisons d'Orphelines et enjoignit de louer au profit de l'Hôtel-Dieu, la Maison de Saint-Antoine et de mettre les orphelines ou pensionnaires de cette Maison, dans celle du faubourg d'Yonne.

En considération de la fondation qu'elle avait faite, et des liens qui unissaient d'ailleurs cette fondation à l'Hôtel-Dieu, M^{lle} Lemaistre avait fait d'abord donation à ce dernier établissement d'une rente de 150 livres, au principal de trois mille livres, à elle due par haut et puissant seigneur, Louis, duc d'Arpajon et M^{me} Henriette d'Harcourt, son épouse, à la charge par ledit Hôtel-Dieu, de lui payer, sa vie durant, une pension de cent cinquante livres, qui demeurerait éteinte par son décès. Plus tard elle fit, en faveur du même établissement, une donation universelle et entre vifs de tous ses biens. Ils consistaient en :

Quatre cents livres de rente, restant à elle due de son domaine de Jouancy, par les dames Abbessse et Religieuses de l'abbaye de Notre-Dame de Sens, ci-devant de la Pommeraie;

Cent quatre-vingt-douze livres dix sols de rente en deux

parties, au principal de cinq mille huit cent cinquante livres, due par M^{me} de Champigny et M. de Champigny, son fils ;

La Maison, sise à Sens, faubourg Saint-Antoine, dans laquelle étaient élevées les pauvres orphelines, ensemble tous et un chacun les meubles et ustensiles qui étaient et seraient au jour de sa mort dans ladite maison, achetée par elle, en vue de la fondation qu'elle avait faite (1).

Depuis ces diverses donations, le patrimoine de la Maison des Orphelines s'augmenta de plusieurs dons, parmi lesquels quelques-uns furent assez considérables. Des lits nouveaux furent fondés : c'est ainsi que par extension du principe que la fondation avait été faite pour les orphelines *natives de la ville de Sens ou de ses faubourgs*, il doit y avoir maintenant deux places destinées, l'une à une orpheline native des plus prochains lieux de Sens, l'autre à une orpheline native du pays de Gumeri près Nogent-sur-Seine, dans le département de l'Aube.

Voici, du reste, la liste des Bienfaiteurs particuliers de cet établissement, depuis son origine jusqu'à nos jours :

1680 M. BELLOCIER, Nicolas,	} <i>Fondateurs.</i>
M ^{lle} DE MARSANGY, Cécile-Guillaume,	

1682 M^{lle} VINCENT, Marie.

1691 M. GRASSIN, Claude, sieur du Petit-Bois, conseiller du Roi.

1692 M^{lles} PONCY.

» M^{lle} LEMAISTRE, Marie-Antoinette.

1695 M. l'abbé MOCQUOT, curé de Saint-Maurice.

1697 M^{me} veuve Laurent-Françoise BENOIST, veuve de M. Bernard LAURENT.

(1) Voir aux archives, à l'Hôtel-Dieu, les expéditions des donations faites par M^{lle} Lemaistre, et, sur les registres particuliers aux orphelines, les délibérations des 17 septembre 1692, 24 octobre et 28 décembre 1697, 19 septembre 1699, 11 et 20 avril 1703, 25 novembre 1710, 31 mars 1712, 10 avril 1711 et 29 juillet 1711.

- 1708 M^{me} BOUSSIN, née Marguerite BLÉNON.
1710 M. l'abbé SOUHATIN, curé d'Estouy.
1713 MM. les abbés DE POLANGIS frères.
1715 M. NICERON, gouverneur de l'Hôtel-Dieu.
1721 M. FOSSÉ, Claude.
» M^{lie} GUÉRIN, Cécile.
1723 M. JODRILLAT, Daniel et M^{me} Marie GATEAU, son épouse.
1725 M. l'abbé MOUFFLE, Barthélemy, chanoine-trésorier de
l'église de Sens.
» M^{me} veuve COTTRET, née Claude LECOINTE.
» M^{me} veuve LAMAU, née Colombe MOREAU.
1727 M. PELÉE, Blaise, conseiller du Roi.
1730 M. Benoist d'AUTHUN, Antoine, sieur de Vieil-Chastel,
écuyer.
1735 M^{lle} ROQUET, Madeleine.
» M. CORMIER, François, chapelain de la chapelle Sainte-
Anne, de Fleurigny.
» M. l'abbé PONCY, curé de Rigny-le-Ferron.
1748 M^{me} GONTHIER, née THORAILLER.
1782 M^{lle} MARTIN, Marguerite.
1807 M. BLANCHET, Simon-André, administrateur de l'Hôtel-
Dieu.
1809 M^{me} veuve BLACQUE née Marie-Thérèse VILLIERS.
1813 M^{lle} BART, Marie-Catherine.
1818 M^{me} veuve JODRILLAT, née Céleste-Benoist DE TRÉ-
MONT.
1823 Un bienfaiteur anonyme.
1827 M^{me} veuve LEBEAU, née Marie Jeanne MAGET.
1831 M^{me} veuve GUISE, née Marie-Jeanne BOUCHARD.
» M. ÉPOIGNY, Ange-François, administrateur des Hos-
pices de Sens.
1837 M^{lle} BONNEROT, Marie-Madeleine.
» M^{me} veuve CHEMIN, née Marie-Madeleine-Augustine
GATEAU.

Que si l'on désire de plus amples renseignements sur chacun de ces Bienfaiteurs, je me propose de déposer sous peu de jours à l'Hôtel-Dieu, un travail qui contiendra la liste générale des Bienfaiteurs des Hospices de Sens, le détail de leurs dons, et les obligations qu'ils ont imposées comme conditions de leurs bienfaits. L'on pourra se reporter à ce travail.

J'ai dit plus haut quels furent les premiers Gouverneurs composant le bureau d'administration des Orphelines. Le décès ou la démission de l'un d'eux arrivant, ceux qui restaient devaient en élire d'autres à la pluralité des voix. Cette organisation subsista jusqu'à l'époque de la Révolution française. En 1797, d'après les lois nouvelles, la Maison des Orphelines, devint en quelque sorte une annexe de l'Hôtel-Dieu et il n'y eut plus pour les deux établissements qu'une seule Commission administrative.

Eu égard au nombre d'enfants qui y furent successivement entretenues, la fortune de la Maison des Orphelines ne fut jamais considérable. Elle suffisait pourtant à leurs besoins. Mais dans les temps difficiles, et particulièrement dans les années qui précédèrent et suivirent la Révolution, l'on fut plus d'une fois obligé de recourir à la générosité des administrateurs de l'Hôtel-Dieu.

Le nombre des lits fondés d'après les anciennes et nouvelles donations et d'après les règlements actuellement en vigueur est de 25, et il est bien rare que ce nombre ne soit point suffisant pour répondre aux demandes qui sont adressées à la Commission administrative.

Les faits relatifs à l'histoire de cette Maison sont nécessairement peu saillants. Ce sont toujours de pauvres enfants arrachées à la misère, à l'abandon et sans doute aussi à leurs funestes conséquences. Lorsque l'administration les rend à la société, elles ont été pourvues d'une éducation simple et solide, à laquelle a présidé l'enseignement des principes religieux, confor-

mément au vœu des fondateurs. Elles sont en outre pourvues d'un état manuel qui les met à même de gagner leur vie. La tutelle de l'administration les accompagne jusqu'à vingt-un ans, et même sa protection ne leur fait jamais défaut. A moins d'ingratitude, elles doivent donc une fois rentrées dans le monde, y mener une vie exempte de reproches, leur éducation ayant été mieux soignée que celle de bien des enfants pauvres, au sein même de leurs familles.

Il s'élève, en ce moment, dans notre ville un autre établissement du même genre, destiné non plus comme celui dont je viens de parler, à des enfants nés en légitime mariage, mais spécialement aux enfants trouvés et abandonnés qui, retombant à la charge du département, sont si souvent exploités d'une manière indigne par les familles auxquelles ils sont confiés. J'ai voulu désigner l'Orphelinat départemental, fondé à Sens, dans le mois de juillet 1852, par MM. les abbés Grapinet et Vaudois, sous le patronage de Monseigneur l'Archevêque et de M. le Préfet de l'Yonne. Puisse cet asile, destiné, sinon à des misères dignes d'un plus grand intérêt, au moins répondant à des besoins plus impérieux peut-être pour l'avenir de nos sociétés, trouver également dans les sympathies publiques, le concours nécessaire pour acquérir son entier développement.

Albert HÉDIARD.

Mai 1854.

DES FONDATEURS ET BIENFAITEURS

DES HOSPICES DE SENS.

MESSIEURS,

J'ai l'honneur de vous offrir la liste générale, mais simplement nominative et chronologique des Bienfaiteurs des Hospices de Sens.

Quant aux détails concernant les donations faites par chacun de ces bienfaiteurs et les obligations imposées par eux comme conditions de leurs bienfaits, ils sont consignés dans un travail que j'ai déposé à l'Hôtel-Dieu, et dont celui que je vous offre aujourd'hui est en quelque sorte un simple résumé.

Les Bienfaiteurs des Hospices de Sens, ceux du moins dont les donations ou les services rendus peuvent être constatés d'une manière régulière, sont au nombre maintenant de 429, savoir : 184 pour le Popelin ; 42 pour le petit Hôtel-Dieu ; 3 pour l'ancien Prieuré de Saint-Antoine ; 22 pour la Maison des Orphelines jusqu'à l'époque de sa réunion avec celle de l'Hôtel-Dieu, en 1797 ; 173 pour l'ancien Hôtel-Dieu de la place Saint-Étienne ; et 35 pour les Hospices aujourd'hui réunis de la ville de Sens : c'est-à-dire l'Hôtel-Dieu actuel du faubourg Saint-Savinien et l'Hospice des Orphelines du faubourg d'Yonne, réunis sous une même Commission administrative depuis le 22 prairial an V (10 Juin 1797).

Le Popelin était, comme vous le savez, une ancienne Léproserie ou Maladrerie pour les Léproux. Situé à deux kilomètres environ, sur le bord de la route qui, passant par Saint-Clément, conduit à Nogent-sur-Seine, il avait été fondé très-

probablement vers le milieu du douzième siècle. Il fut réuni définitivement avec tous les biens qui en dépendaient, au domaine de l'Hôtel-Dieu, en 1642 ; c'est maintenant l'une de ses fermes les plus importantes.

Ce fut un prêtre, Etienne, ancien curé de Bellechaume près Briennon, qui en fit construire la maison et les murs d'enceinte. Un sieur Simon de Souvigny fit faire le dortoir dans lequel, suivant une autre fondation, devaient constamment brûler deux lampes ardentes. L'église ou chapelle fut construite par Thibault *le Monnoyeur*. Jean Troussebacon (Johannes Trossebacum) fit don de la ferme importante de Béon qui, par la suite, reçut aussi des lépreux et devint une succursale de la Maladrerie principale. Le Popelin comptait encore parmi ses bienfaiteurs le Vicomte de Sens, Salon ; le Comte de Sancerre, Etienne ; Philippe-Auguste, Roi de France ; Guy de Noyers, Archevêque de Sens ; le Chevalier de Trémont dont la famille avait encore des représentants parmi nous, il y a peu d'années ; le Connétable de France Dreux de Mello ; Garnier Després, le fondateur du Petit Hôtel-Dieu ; André fils d'Arnould qui, avant de partir pour les Croisades (*Cruce signatus*) fit don au Popelin de neuf deniers de censive ; Girard le Courtillier qui, voulant aller en pèlerinage à Jérusalem, fit donation d'une terre lieu dit le Hay-Bourreau : Pierre de Vieil-Chastel, nommé dans beaucoup de chartes de ce temps-là ; les Chevaliers Guillaume de Fontaine, Guy Villain de Thorigny et Ancel Frolois de Saligny ; une comtesse d'Angoulesme, la Sénéchalle de Beaucaire, Ode ou Eudes de Châtillon ; Héloïse Châtelain la Monnoyeuse, plusieurs Prêtres ou Curés du diocèse, plusieurs Lépreux et Lépreuses qui avaient été soignés et guéris dans la Maison ; enfin diverses autres personnes de tous rangs et de toutes conditions.

Le petit Hôtel-Dieu, destiné aux pauvres malades pèlerins, fut fondé à Sens, vers l'an 1208, sur l'emplacement de la

promenade Saint-Hilaire, proche de la poterne que l'on y voit encore, par Garnier Després, bourgeois de Sens, seigneur de Nolon, La Chapelle-feu-Payen ou Chapelle-Champigny, etc. Dans votre dernière séance publique, il y a deux ans, je vous ai rappelé les détails historiques concernant cet établissement ; je n'ai donc pas besoin de vous dire de nouveau, quels hommages sont dus à la mémoire de son fondateur, cet homme de bien qui fit en faveur de la ville de Sens un si noble usage de sa grande fortune.

Après lui, Marguerite Lachapitelle fit don d'une maison sise en la rue Saint-Antoine. Charles V, roi de France, fit remise de différents droits qui lui étaient dus ; la dame Aubert donna un jardin situé au bourg d'Yonne ; la veuve Reschaux donna six quartiers de terre proche les Boutours à Drap, finage de Saint-Pierre-le-Vif. D'autres Bienfaiteurs firent encore des dons ; enfin, M. Girard des Girardins donna, en 1576, ce calice d'argent sur lequel il fit graver son nom, et que l'on conserve encore aujourd'hui précieusement à l'Hôtel-Dieu.

L'ancien Prieuré de Saint Antoine devint, en 1544, une dépendance de l'Hôtel-Dieu. Il fut converti en hôpital pour les Pestiférés, en 1562. Il fut de nouveau séparé de l'Hôtel-Dieu en 1659, et abandonné aux Religieuses de la Pommeraie qui avaient obtenu du Souverain Pontife l'autorisation de transporter leur abbaye dans la ville de Sens.

Parmi les Bienfaiteurs de cet ancien Prieuré, l'on peut citer particulièrement Elizabeth de Saint-Valérien qui, dans le mois de février 1218, fit le don important de son bois de Vaugourey et de tout le droit qu'elle avait en la censive de la terre attenant ledit bois.

Je vous ai rappelé également, dans une de vos séances particulières, la fondation faite, en 1680, de la Maison des Orphelins du faubourg d'Yonne, par M. Nicolas Bellocier et M^{lle} Cécile Guillaume de Marsangy.

Après eux, il est juste de citer parmi les principaux Bien-faiteurs de l'établissement, jusqu'à l'époque du 22 prairial an V, M^{lle} Marie Vincent, qui se dévoua de sa personne au soin des jeunes Orphelines et leur laissa après elle tous ses biens ; M^{lle} Lemaistre qui, ayant fondé vers le même temps une autre Maison d'Orphelines dans le faubourg Saint-Antoine, donna, en faveur de son œuvre, tout ce qu'elle possédait et contribua ainsi à la prospérité de la Maison du faubourg d'Yonne à laquelle sa fondation fut ensuite réunie ; Madame veuve Laurent née Benoist ; M. l'Abbé Nicéron ; M. et M^{me} Jodrilat-Gâteau ; M. l'abbé Mouffle ; M. Blaise Pelée, lieutenant-criminel au bailliage de Sens.

Leurs dons, réunis à ceux de diverses autres personnes, permirent à l'Hospice des Orphelines de subsister par lui-même jusqu'à la Révolution de 1793. Mais alors le régime du temps s'étant introduit dans cet asile de la jeunesse, et une grande partie des biens ayant été distraite et confisquée au profit de l'Etat, la Maison se trouvait dans l'impossibilité de suffire à ses besoins. En vertu des lois nouvelles, son administration dût se confondre avec celle de l'Hôtel-Dieu. Désormais, forte de cet appui, ayant d'ailleurs reçu tout dernièrement une impulsion nouvelle, par suite des changements apportés dans sa direction intérieure, elle continue de répandre parmi nous les bienfaits que se sont proposés ses généreux fondateurs.

Quant à l'ancien Hôtel-Dieu de la place Saint-Etienne, dont celui d'aujourd'hui n'est que la continuation, il serait, je crois, impossible de dire maintenant d'une manière précise, quel en fut le fondateur. On désignait d'abord simplement cet hôpital sous le nom de la Maison-Dieu, on l'appela ensuite la grande Maison-Dieu, puis le grand Hôtel-Dieu, sans doute, pour le distinguer du petit Hôtel-Dieu fondé par Garnier Després. Il n'est pas probable que, comme ce dernier établissement, comme la Maison des Orphelines, il dût son origine à

quelque riche ou puissant fondateur, qui de suite, lui assignant des revenus considérables, n'ait plus laissé aux Bienfaiteurs à venir que le soin d'agrandir et de compléter son œuvre. Le nom de ce fondateur, le souvenir de ses libéralités, l'espèce de culte qui aurait environné sa mémoire, transmis d'âge en âge, seraient parvenus jusqu'à nous. Il me semble, au contraire, que la fondation du grand Hôtel-Dieu fut en quelque sorte l'œuvre de tous. c'est-à-dire de la ville entière ; et que cette fondation doit dater comme celle de la plupart des hôpitaux de France, du milieu du ^{xiii}^e siècle, époque de l'affranchissement des Communes.

En effet, vers l'an 1146, la ville de Sens profitant comme tant d'autres, des ordonnances rendues par Louis le-Gros, achetait aussi ses libertés. Nos pères eurent dès-lors le pouvoir de changer de domicile, d'acheter, de vendre, de disposer enfin de leurs personnes et de leurs biens. Quelque précieux que fussent ces avantages, ils laissaient cependant dans ce nouvel état de choses, un vide à combler. La société se partageait auparavant en deux classes distinctes : les serfs et les hommes libres. Les seigneurs, maîtres absolus de leurs vassaux devaient, en revanche, les prendre à leur charge, les faire soigner dans leurs maladies, les assister enfin dans leurs besoins quand ils ne pouvaient plus se suffire à eux-mêmes. Mais après l'affranchissement des Communes, les malheureux qui se trouvèrent atteints par les maladies, la vieillesse ou les infirmités, n'eurent plus évidemment d'autre ressource que la commisération publique.

La charité chrétienne alors, avec ses admirables maximes et ses trésors de dévouement, dût songer à leur créer un asile et à remplacer auprès d'eux les protecteurs sur lesquels ils ne devaient plus compter.

Le clergé de Sens, siège archiépiscopal, fût sans aucun doute des premiers à donner l'exemple. Nous voyons que ce fût lui qui fournit le terrain sur lequel fût construit le grand

Hôtel-Dieu. Il a appelé les dons et souscriptions des personnes pieuses, nos pères répondirent à cet appel. On réunit les moyens de recevoir quelques malades. Les dons se multipliant par la suite, le service s'agrandit, et enfin l'hôpital fut fondé.

Ainsi se trouverait expliquée et justifiée cette déclaration que l'on trouve en tête d'un inventaire général des titres et papiers de l'Hôtel-Dieu, rédigé en 1645, par M. Leriche, administrateur comptable :

« De la fondation de cet Hôtel-Dieu, aucunes lettres ne se trouvent. On sait seulement quant au fonds sur lequel il était assis, que la juridiction temporelle et spirituelle dans ledit Hôtel-Dieu a toujours appartenu à Messieurs les Vénérables du Chapitre de Sens, et qu'ils ont toujours commis et proposé au gouvernement d'icelui. »

Je n'entrerai point dans le détail des causes qui ont modifié cette première administration. Il me faudrait pour cela sortir du cadre que je me suis tracé aujourd'hui.

Le Bienfaiteur le plus ancien, dont les titres fassent mention relativement à cet Établissement, est un sieur Ruiles ou Ruilez Geoffroy, qui, de concert avec sa femme, fit donation, en l'an 1204, pour la fondation de leur commun anniversaire, d'un Étal qui était devant ledit Hôtel-Dieu.

Au mois d'octobre de l'an 1206, Jubin Thibault et Hélisande, sa femme, les mêmes qui avaient déjà fait des dons au Popelin, léguèrent des biens considérables situés au territoire de Pont-sur-Yonne ; et comme ces biens étaient grevés de différents droits de censive, Ode ou Eudes des Barres, sa femme, son fils et sa mère Vicomtesse de Sens, firent l'abandon de ces droits en faveur de l'Hôtel-Dieu, au mois de mars de l'an 1207.

Obligé que je suis d'abrégé cette nomenclature, je vous citerai seulement, parmi les principaux Bienfaiteurs : Guillaume Chardon, le jeune ; Aveline Lachabodète ; le Chevalier

Giles de Fouchères, fils d'Amaury ; Guy et Miles de Pontz ; Jean Simon de Bragelogne ; François Chanteprime, sieur de Diant ; Charles VII, roi de France ; Jehan Ferrand, archidiacre et official de Sens, fondateur de la célèbre procession instituée à l'occasion de la récupération de la coupe volée par Jean Pagnard ; Marguerite Charpentier qui n'a fait aucun don à l'Hôtel-Dieu, mais qui est la première Sœur hospitalière dont les registres fassent mention et dont un grand nombre de délibérations constatent les soins et le dévouement en faveur des pauvres ; M^{sr} le Cardinal de Bourbon, Archevêque de Sens ; les Abbés de Barville ; Jehan Cousin ; Nicolas Fritard et Miles Lhermite ; M^{sr} Octave de Bellegarde ; Louis XIV, Roi de France ; M. Vezou, ancien maire de Sens ; Jean Chardon, Prêtre, administrateur de l'Hôtel-Dieu ; M. et Madame Jodrillat, Daniel ; M. l'Abbé Fenel, Charles-Henri ; M^{sr} Bouthillier de Chavigny ; M. Benoist, ancien maire de Sens, etc.

J'arrive aux Bienfaiteurs des Hospices réunis depuis le 22 prairial an V.

Ici, je voudrais pouvoir vous citer tous ces noms qui, sans doute, vous seraient familiers. Ce sont entre autres : M. l'Abbé Louis-Bernard de Marsangy ; M. Blanchet, qui a fondé deux lits de vieillards à l'Hôtel-Dieu ; M^{me} veuve Blacque ; M. l'Abbé Faule ; M. Dufois, administrateur, mort victime de son dévouement envers les malades civils et prisonniers de guerre qui encombraient l'hôpital en 1812 ; Mademoiselle Bart qui a fondé un lit aux Orphelines ; M. Claude Etienne Dechambre, mort à l'Hôtel-Dieu même, en 1814, victime aussi de son dévouement, moissonné dans la force de l'âge par cette affreuse maladie du typhus qui faisait alors de tels ravages dans la Maison qu'elle avait été abandonnée par toutes les personnes chargées du service intérieur ; Madame veuve Jodrillat, née Céleste Benoist de Trémont ; M. Romain, ancien receveur général de l'Aube ; M. Delâtre ; Madame veuve Lebeau, Madame veuve Guise, d'Auxerre ; M. Époigny, ancien contrôleur

et Madame Époigny ; M. Thénard qui a fondé deux lits de vieillards à l'Hôtel-Dieu ; Madame veuve Dubois, nièce de l'abbé Grégoire, qui a fait à l'Hôtel-Dieu le legs le plus important de tous ceux qu'il ait jamais reçus ; M^{lle} Bonnerot ; Madame veuve Chemin ; M. Cornisset Pierre, ancien administrateur ; M^{lle} Layné ; M. l'Abbé de Vaudricourt, qui a fondé deux lits à l'Hôtel-Dieu ; Madame Dallemagne, veuve de l'Administrateur de ce nom ; Madame veuve Carré, qui a fondé deux lits d'infirmes ; Madame veuve Godin, du faubourg Saint-Savinien ; M. et Madame Lorne, qui ont également fondé un lit d'infirme. La liste se termine aujourd'hui par le bon et excellent M. Leroux, notre ancien collègue et premier président, fondateur aussi d'un lit à l'Hôtel-Dieu et qui a laissé parmi nous les regrets les plus vifs et les mieux mérités.

Comme vous le voyez, Messieurs, tous ces noms rappellent des souvenirs honorables. La Commission administrative actuelle a le projet de les faire graver sur des marbres ou des pierres, qui les signalent à la reconnaissance de tous et les conservent plus sûrement à la postérité. Vous-mêmes, vous associant à ces sentiments, les inscrirez, je l'espère, dans vos annales. Le but de nos travaux étant de dissiper autour de nous, autant qu'il nous est possible, ces ombres jalouses dont le temps se plaît à couvrir les ouvrages et les actions des hommes, que pourrions-nous trouver qui intéresse plus directement notre pays, que ces monuments de la générosité de nos pères et de la bienfaisance contemporaine ?

A. HÉDIARD.

Sens, 24 Juin 1856.

LE BATTU PAIE L'AMENDE.

Dans une précédente Notice, ayant pour titre : *Une fois n'est pas coutume*, je disais que la plupart des adages et proverbes que nous employons dans le langage familier, offraient un sujet d'études intéressantes ; j'en trouve un nouvel exemple dans ce proverbe : *Le battu paie l'amende*, qui a pris naissance dans une contrée voisine de la nôtre, et se rattache d'ailleurs, à l'histoire du pays Sénonais.

Le bailliage de Sens, qui fut l'un des premiers, et des plus importants bailliages de France, exerçait au loin sa juridiction, et l'on trouve dans un manuscrit du vingt-six juillet 1330, sous le titre général : *In balivia Senonensi*, qu'il s'étendait jusqu'à *Loriacum in Gastineto* (Lorris en Gatinois) (1).

Cette petite ville a occupé une place intéressante dans l'histoire, et sans parler ici de la tradition fabuleuse qui lui donne pour fondateur : *Samothée, premier roi des Gaules et petit-fils de Noé* (2), on voit, que dès l'année 1103, Louis-le-Gros, accorde aux habitants de Lorris des Coutumes et Franchises importantes. Elles furent successivement confirmées et augmentées par de nombreuses Chartes, notamment en 1155, par Louis-le-Jeune ; en 1187, par Philippe-Auguste ; et en 1448, par Charles VII qui enjoignit aux *Baillis de Sens*, de s'y conformer.

(1) *Histoire du Gâtinais*, de dom Morin, page 175. *Coutumes de Sens*, édition de Pelée de Chezeouteau, page 175. *Almanach de Sens*, année 1786, page 36.

(2) *Almanach de Sens*, année 1786, page 21.

Une rédaction nouvelle en fut faite, en vertu de lettres-patentes, données par Charles VIII, le 28 janvier 1493, pour les bailliages d'Orléans et Montargis, qui suivaient alors la Coutume de Lorris, mais le duché d'Orléans, ayant été réuni à la couronne en 1497, Louis XII ordonna la rédaction des Coutumes, pour le bailliage d'Orléans.

Il s'éleva alors un conflit dans lequel les habitants de Montargis, et de plusieurs localités régies par les anciennes Coutumes de Lorris, prétendaient les conserver *propres*, tandis que les officiers d'Orléans soutenaient que Montargis ressortissant à leur bailliage par suite de l'extinction de l'apanage d'Orléans, devait se soumettre à leurs Coutumes.

Malgré cette résistance, Orléans, rédigea ses Coutumes en 1509, mais le 18 août 1530, Montargis obtint de François I^{er}, des lettres-patentes, qui l'autorisaient à rédiger et publier les siennes, et depuis cette époque, *les Coutumes de Lorris* furent divisées et appelées, l'une *Lorris-Orléans* et l'autre *Lorris-Montargis*.

Cette dernière Coutume, s'étendait sur tout le pays du *Gatinois, jusqu'à la rivière d'Yonne* (1), et régissait même plusieurs contrées du royaume auxquelles elles avaient été *octroyées* sur leur demande.

Une partie des communes, qui dépendent aujourd'hui de l'arrondissement de Sens, était aussi soumise à la Coutume de Lorris-Montargis, et nous citerons les noms de la Belliole, Brannay, Fouchères, Montacher, Saint-Valérien, Vallery et Villeneuve-la-Dondagre, que le procès-verbal de rédaction de 1531, indique comme dépendant de son ressort.

M. Tarbé des Sablons, dans ses détails historiques sur le bailliage de Sens (2), ajoute, qu'une partie de Villeblevin, Villethierry, Saint-Agnan, Lixy, Villebougis, Égriselle-le-

(1) Dom Morin, pages 2 et 3, — *Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. V^o Lorris.

(2) *Coutumes de Sens*, pages 556, n^o 21, 560, n^o 19, et 564, n^o 58.

Bocage et le Château de Champigny étaient soumis à cette Coutume.

Ces détails rapides étaient nécessaires pour démontrer le lien qui rattache le sujet de cette notice à notre histoire locale, et justifier l'intérêt que nous croyons y trouver.

Vous connaissez ce vieux quatrain :

- « C'est un proverbe et commun dis (1),
- « Qu'à la Coutume de Lorris
- « Quoiqu'on aye juste demande,
- « Le battu paye l'amende.

Il nous faut remonter un peu haut, pour en trouver et expliquer l'origine.

Dans la Charte de confirmation des premières Coutumes de Lorris, donnée par Louis-le-Jeune, en 1155, se trouve sous l'article 14, cette disposition, que nous copions textuellement :

Et si homines de Lorriaco vadia duelli temerè dederint, et, prepositi assensu, antequam dentur obsides, concordaverint, duos solidos et dimidium persolvat uterque. Et si obsides dati fuerint, septem solidos et dimidium persolvat uterque; et si de legitimis hominibus duellum factum fuerit, obsides DEVICTI, centum et 12 solidos persolvent (2).

La Charte délivrée par Philippe-Auguste, en 1187, contient la même règle, dans des termes à peu près identiques, mais si l'on en croit Dom Morin (3), elle aurait apporté une modification importante, le mot *denuo* se trouvant dans le texte à la place de l'expression *devicti*.

Nous la copions fidèlement :

Si homines de Lorriaco vadia duelli temerè dederint et pre-

(1) Quelques auteurs rapportent ce quatrain avec cette variante :

« C'est un proverbe et commun ris.

Dom Morin, pag. 167. — Touchard-Lafosse, *Loire Historique*, t. III, pag. 608. — *Almanach de Sens*, année 1786, pag. 56. — *Matinées Sénonaises*, pag. 84. — *Institutes coutumières de Loisel*, t. II, pag. 198.

(2) Isambert. *Anciennes Lois Françaises*, t. I, p. 155.

(3) *Histoire du Gâtinais*, pag. 172.

positi assensu antequam tribuantur obsides, concordaverint, duos solidos, et sexdenarios, persolvat uterque. Et si obsides dati fuerint septem solidos et sexdenarios persolvat uterque. Si de legitimis hominibus duellum factum fuerit obsides DENUO, centum et duodecim solidos persolvant.

Cependant, nous retrouvons dans une Charte de confirmation des Coutumes de Lorris, délivrée en 1302. pour la Ferté Loupière, l'une des prévôtés soumises à la juridiction du bailliage de Sens, la règle ainsi traduite de la Charte primitive de Louis-le-Jeune (1) :

« Et si les hommes de la Ferté ont follement donnez gaiges
» de champ de bataille, et ils accordent devant qu'ilz aient
» baillez hommes pour ladite bataille, ung chacun de eux
» paiera deux sols six deniers; et s'ilz ont baillez lesdits
» hommes, ung chacun de eux payera sept solz six deniers.
» Et se ledit champ de bataille est fait de hommes légitimes,
» les bataillons *vaincus* payeront cent douze solz. »

C'est donc, sans aucun doute, de la règle établie à l'égard des *vaincus* par la charte de Louis-le-Jeune, que, malgré les réformations que les temps et les mœurs lui ont fait subir, est sorti et venu jusqu'à nous cet adage : *le battu paie l'amende*. Il s'est conservé et transmis dans les traditions du langage, et comme la critique a été de tous les temps, elle a donné carrière à l'esprit de nos pères, qui l'ont transformé en quatrain populaire.

Du reste, les interprétations n'ont pas manqué sur le sens de l'expression *devicti*; et nous en citerons seulement quelques-unes, pour prouver que ce simple sujet a divisé plus d'un historien.

Floris de Bellingen, dans son recueil de Proverbes (édition de 1656) (2), l'explique ainsi :

(1) *Almanach de Sens*, année 1786, page 55.

(2) *Institutes coutumières* de Loisel, tome II, page 197.

« Lory est une petite ville de la province du Gatinois, distante de Paris d'environ vingt lieues, dont les loix coutumières sont fort anciennes et reçues en plusieurs endroits de la France. Celle-ci en est une, et est faite contre ceux qui battent quelqu'un et l'outragent de coups, auxquels la loi s'adresse par les mêmes paroles, par lesquelles elle leur ordonne de payer l'amende : *Le battu paie l'amende.* »

M. Dupin aîné, en citant cet auteur dans ses annotations sur les Institutes coutumières de Loysel (1), dit, *qu'il n'y a rien entendu*, et nous ne nous permettrons pas d'ajouter rien à ce jugement.

L'auteur du livre des *Antiquités et singularités du monde* (2), donne l'interprétation suivante qui, pour être moins obscure n'en est pas selon nous plus admissible :

« Si un habitant de Lorris, étant créancier, ne pouvait prouver sa dette par témoins, il avait droit de la prouver à duel et par combat à la main, à coups de poings *seulement*, sans ferrement ; et si le prétendu débiteur était vaincu, il payait sa dette au créancier, et cent sols d'amende. Mais si le créancier était *battu*, il perdait son dû et payait la même amende. Ainsi quelle que fut l'issue du combat, il était toujours vrai, que *le battu payait l'amende.*

M. Touchard-Lafosse, dans son ouvrage de la *Loire historique* (3), en parle plus à son aise encore et nous dit :

« Si le créancier ne pouvait prouver sa créance, par témoins, le combat devait avoir lieu entre lui et son débiteur, sans aucune arme ni ferrement ; or, si le débiteur maniait bien le bâton ou possédait l'art du pugilat d'une façon supérieure, il pouvait se libérer *en assommant le créancier* : De là le dicton de la commune de Lorris. »

(1) Tome II, page 198.

(2) Antoine Couillard. *Almanach de Sens*, année 1786, page 55.

(3) Tome III, page 607.

Félicitons-nous en passant, Messieurs, que la tradition de M. Touchard-Lafosse ne nous reste plus qu'à l'état inoffensif de proverbe, car la moitié de la France serait bientôt ruinée.

Enfin et cette dernière explication n'est pas la moins curieuse, selon certains interprètes (1) :

« Ce proverbe n'aurait qu'une singularité apparente venant » de l'équivoque des sons. La loi voulant que ceux qui battent les autres soient punis, elle s'est expliquée en ces termes qui tiennent de l'apostrophe : *Le bas-tu ? paye l'amende.* »

Ces interprétations n'ont rien de sérieux et il n'est pas besoin d'une science profonde pour expliquer le sens de cette règle si simple.

Dans les premiers siècles, à défaut d'une justice réglée, tous les différends, tant en matière civile que criminelle étaient vidés par l'épée. Saint Louis fut le premier roi de France, qui abolit en 1260, les *gages de bataille pour meubles et héritages*, et Philippe-le-Bel, par une ordonnance de 1306, ne les permit plus que pour crime qui mériterait la mort, le *battu* réputé criminel devant être ensuite livré au bourreau : et comme la victoire, ne devait rester qu'à celui qui avait *bon droit et raison*, selon le jugement de Dieu, *in Dei judicio*, le vaincu, toujours réputé dans le tort, *quoiqu'il eut juste demande* devait payer à la justice, l'amende de *folle litigation*.

Voilà pourquoi, par une conséquence naturelle du principe, le *battu* payait l'amende.

L'autorité de la règle a disparu avec le temps, et sa formule, transformée en proverbe, n'appartient plus qu'au plaideur malheureux qui, toujours convaincu qu'il a *bon droit et raison*, se plaint d'être *battu et de payer l'amende*. Trop souvent il me faut l'écouter, et je crains bien que, sous sa fâcheuse

(1) *Matinées Sénonaises, Loco citato.*

influence et cédant trop au désir d'en connaître l'origine, je n'aie été aujourd'hui plus avocat qu'archéologue.

Mais, si j'ai le malheur, à mon tour de perdre ma cause devant le brillant aéropage qui veut bien m'écouter, je sais, qu'au moins, *quoique battu* (au figuré, j'entends), je ne paierai pas d'amende.

DELIGAND, *avocat*.

SUR L'AUTEUR DU MISSEL

APPELÉ LE MISSEL DES FOUS.

Depuis longtemps déjà, l'attention des historiens et des Sociétés savantes est appelée sur les lois, les mœurs et les usages du moyen-âge. Chacun les a jugés du point de vue où il était placé ; au dernier siècle la philosophie les a tournés en ridicule ; aujourd'hui, au lieu de critiquer avec beaucoup d'esprit, on étudie consciencieusement, on fouille les bibliothèques, on compulse les monuments de l'époque et on commence à croire que nos pères, étaient, en définitive, au moins aussi sages que nous. .

Plusieurs fois déjà j'ai eu l'honneur de vous entretenir de la fête des Fous qui se célébrait autrefois à Sens, aux calendes de janvier, et du fameux manuscrit que possède la bibliothèque de Sens. Mes paroles ont trouvé des approbateurs, mais elles ont rencontré aussi des contradicteurs ; je suis loin de m'en plaindre, car la lumière jaillira tôt ou tard du choc des

opinions contraires ; un des grands services que rendront un jour à nos arrières-neveux les travaux des Sociétés savantes, sera d'avoir rétabli l'histoire dans toute sa sincérité. Déjà nous avons à constater de nombreux services de cette nature, notamment en ce qui concerne la fête des Fous ; plusieurs de nos collègues , entre autres M. Aimé Cherest, M. Félix Clément ont étudié et traité cette question avec le talent et la conscience qu'on leur connaît, et ils ont vengé l'Église de la complicité qui lui avait été imputée en des siècles, il faut le dire, plus préoccupés des idées philosophiques que des intérêts de l'histoire et de la vérité.

Cependant, tout en adressant, à ceux de nos honorables collègues qui ont écrit sur ce sujet, les félicitations et les remerciements qu'ils méritent, je ne puis partager leur sentiment sur plusieurs points accessoires, il est vrai, mais cependant assez intéressants pour qu'il soit utile de ne pas clore la discussion.

Je vous demande permission de citer les paroles auxquelles je désire répondre, elles fixeront mieux le point sur lequel roule la discussion :

« Reste à savoir, dit M. Aimé Cherest (1), qui a composé
« l'office de la Circoncision. Une tradition constante attribue
« le texte et la musique à Pierre de Corbeil, archevêque de
« Sens, mort en 1222. Longtemps cette tradition fut acceptée
« sans difficulté par tous les historiens. Ce n'est qu'en ces
« dernières années qu'on a fini par contester un point tenu
« jusque là pour incontestable. Le premier doute a été émis
« par M. Victor Leclerc, dans la continuation de l'histoire littéraire de Dom Rivet.

« A l'une des séances du Congrès archéologique, tenu à
« Sens en 1850, M. l'abbé Carlier, chanoine de cette ville, a

(1) *Bulletin de la Société des Sciences Historiques et Naturelles de l'Yonne*, 1853.

« été beaucoup plus affirmatif. Malheureusement le travail
« dont alors il donna lecture n'a pas été livré à l'impres-
« sion. Les conclusions seules ont été reproduites dans
« les Archives des missions scientifiques par M. Th. Nizard
« qui n'hésite pas à les adopter et fournit à l'appui quel-
« ques raisons nouvelles..... Que M. l'abbé Carlier nous
« permette de lui demander sur quoi se fondent ses con-
« jectures. »

Telles sont les paroles de M. Aimé Cherest, trouvez bon je vous prie, que je réponde à son appel.

Avant d'entrer en matière, je rappellerai sommairement les faits tels qu'ils sont racontés et généralement acceptés par les auteurs.

Le paganisme a légué au christianisme certaines fêtes singulières, entre autres (1) la fête des Fous et la fête des Étrennes qui tombaient aux calendes de Janvier, et (2) la fête des repas ou du Carnaval qui tombait à la fin de Février.

L'Église chercha toujours à faire disparaître ces vestiges du paganisme, elle ne put réussir qu'à en changer la signification. Aujourd'hui on donne encore des étrennes au premier Janvier, les enfants ne veulent pas que cette coutume soit supprimée, elle subsistera donc longtemps encore, mais la déesse des Étrennes est privée d'autels et d'hommages. La fête des repas a encore lieu au carnaval, mais elle n'est l'occasion d'aucune superstition, ce n'est plus qu'une réunion de famille. Quant à la fête des Fous, l'Église l'a toujours défendue, et chose singulière, elle était tellement débordée par les mœurs qu'il ne lui fut pas toujours possible d'en préserver ses propres temples, et qu'aujourd'hui, après dix-neuf siècles de travail, ses efforts n'ont pu aboutir qu'à reculer cette fête populaire jusqu'au carnaval.

(1) Gavantus, merati, Baillet, 1^{er} janvier.

(2) Gavantus, merati, Baillet, 22 février.

Observons encore que les fêtes payennes qui étaient restées dans les mœurs même après la conversion des peuples au christianisme, coïncidaient nécessairement avec certaines fêtes chrétiennes. Ainsi la fête de la Circoncision s'appelait aussi la fête des Fous, elle s'appelait également la fête des Étrennes. De même la fête de la Chaire de saint Pierre à Antioche s'appelait aussi la fête des repas. Ce double nom s'explique par la coïncidence de la fête religieuse et de la fête populaire. C'est dans ce sens que l'on doit interpréter ce passage de la délibération du Chapitre de Sens, du 31 décembre 1524 : *La fête de la Circoncision qui vulgairement s'appelle la fête des Fous.*

La fête des fous d'origine payenne était donc antérieure de plus de mille ans à la fête de la Circoncision ; mais si ces deux fêtes concouraient le même jour, il importe néanmoins de ne pas les confondre comme étant une seule et même fête, l'une avait lieu dans la rue et l'autre dans le temple.

Ceci posé, j'arrive à la question : Qui a composé l'office de la Circoncision ? Je répons sans hésiter : c'est Pierre de Corbeil qui a institué dans son Diocèse la fête de la Circoncision, mais il n'en a pas composé l'office.

En effet avant Pierre de Corbeil, on ne célébrait point encore à Sens le premier mystère de la vie de Jésus-Christ. (1) La fête de la Circoncision est d'institution moderne, l'Église romaine pour ne point *judaïser*, comme on disait alors, ne la célébrait pas pendant les dix ou douze premiers siècles ; et l'Église de Sens qui alors suivait la liturgie romaine, ne la célébrait pas encore au commencement du XIII^e siècle. Nous possédons à la bibliothèque un certain nombre de manuscrits sénonais précédés de calendriers, tels que obituaires, antiphonaires, missels, rituels, bréviaires, martyrologes ; en les comparant, on s'aperçoit que la Circoncision

(1) Gavantus, merati, Baillet, 1^{er} janvier.

ne figure au 1^{er} janvier que dans les manuscrits du XIII^e siècle, et qu'il n'en est point fait mention dans ceux qui sont plus anciens.

Je ferai observer ici qu'il n'est pas nécessaire de posséder des notions paléographiques pour déterminer l'époque où un calendrier a été rédigé. La chronologie des Saints et des fêtes permet d'en préciser la date d'une manière à peu près certaine; les obituaires, par la nature des documents qu'ils renferment sur les personnages historiques, ont une date plus certaine encore.

Si donc on rapproche ces divers manuscrits, on acquiert la certitude qu'avant le commencement du XIII^e siècle, la fête de la Circoncision n'était point encore célébrée à Sens, et qu'ainsi elle a dû être introduite soit par Pierre de Corbeil, soit par Gauthier Cornu, son successeur, qui tous deux gouvernèrent l'Église de Sens depuis 1200 jusqu'en 1244. Les registres du Chapitre achèvent de soulever le voile; on y lit ces mots, dans la délibération du 31 décembre 1524 :

Festum Circumcisionis a defuncto Corbolio institutum, quod vulgariter dicitur festum stultorum.

Ici tout doute disparaît, et c'est bien Pierre de Corbeil qui a ordonné que chaque année, le 1^{er} janvier, jour où, de temps immémorial, le peuple célèbre dans la rue la fête des Fous, on célébrerait, dans toutes les églises de son Diocèse, la fête de la Circoncision.

Cette délibération du chapitre a été la source de toutes les erreurs. Pour nous, qui savons actuellement que la fête de la Circoncision est d'institution moderne, la traduction en est facile, mais pour ceux qui étaient persuadés que la fête de la Circoncision avait toujours été célébrée dans l'Église depuis son origine, il devenait difficile de la traduire d'une manière acceptable, ils y ont donc cherché une preuve que c'était Pierre de Corbeil qui avait composé l'office de la Circoncision, sans s'apercevoir qu'ils faisaient un contre-sens.

Il suffit, en effet, de traduire littéralement pour se convaincre que le chapitre de Sens, dans sa délibération, entend attribuer à Pierre de Corbeil, non la composition de l'office, mais bien exclusivement l'institution de la fête de la Circoncision : *Festum circumcisionis à defuncto Corbolio institutum*.

Au reste, le chapitre de Sens qui ne connaissait à cette époque d'autre liturgie que la liturgie romaine, n'aurait pu attribuer à Pierre de Corbeil la composition de l'office de la Circoncision, car, comme je vais l'établir, le texte de cet office est romain et le chant en est grégorien, par conséquent l'un et l'autre sont plus anciens que Pierre de Corbeil, et ne peuvent lui être attribués.

Je distinguerai trois choses dans la copie de l'office de la Circoncision que nous trouvons dans notre manuscrit : le chant, le texte liturgique et le texte non liturgique. Aucune de ces pièces n'a été composée par Pierre de Corbeil.

1^o DU CHANT.

Chaque siècle a son génie, son langage et ses mœurs, il imprime à ses œuvres un cachet particulier, et il est aussi facile de reconnaître les compositions musicales qui ont précédé et suivi Gui d'Arrezzo, qu'il est facile de distinguer les différents âges de l'architecture. Avant Gui d'Arrezzo (1), on ne connaissait encore ni les cordes, ni les notes, ni même les lettres, toute la notation était indiquée par des points placés au-dessus des mots (2). Dix points sans cordes et sans clefs réglaient toute la musique, aussi restait-elle timidement enfermée dans les langes d'un art en enfance, elle tournait timidement autour de sa tonique sans oser s'en écarter

(1) Esthétique, pages 26, 27 et 28.

(2) Esthétique, page 187.

au-delà de la quarte dans les tons plagaux et de la quinte dans les tons authentiques. Tout intervalle de sixte, de septième et d'octave était impossible avec les points, puisqu'il n'y avait point de signes pour les exprimer. Mais lorsque Gui d'Arrezzo eut inventé les quatre cordes et qu'il eut ainsi émané la musique, en lui fournissant des moyens aussi certains que faciles de ne plus s'égarer, la musique s'empessa de changer ses allures, sa facture devint vive et hardie, elle ne resta plus enchaînée autour de sa tonique; comme les navigateurs, elle avait trouvé sa boussole pour se risquer en pleine mer, et elle en profitait pour s'élancer jusqu'à la sixte, la septième ou l'octave, quelquefois d'un seul bond, et sans même le secours des intervalles intermédiaires. Les compositions musicales antérieures et postérieures à Gui d'Arrezzo sont donc faciles à reconnaître.

Or, qu'on étudie notre manuscrit et qu'on lui applique ces principes, on se convaincra que la facture du chant qu'il renferme, par sa simplicité et sa timidité, indique toujours l'époque où les moyens de notation étaient insuffisants, qu'il est contemporain de la charmante prose *Inviolata*; mais qu'il ne peut être de la même époque que les proses : *Victimæ paschali laudes*, *Veni Sancte Spiritus*, *Lauda Sion*; en un mot qu'il est antérieur à la révolution musicale produite par l'invention de Gui d'Arrezzo, et par conséquent antérieur à Pierre de Corbeil.

On a dit que l'histoire et l'archéologie étaient deux sœurs qui vivaient toujours en bonne harmonie, j'espère qu'elles ne se diviseront pas à propos de notre manuscrit et que plus la question sera étudiée, plus il deviendra évident que le chant de notre manuscrit est antérieur à Pierre de Corbeil.

2° DE LA PARTIE LITURGIQUE.

Tout office se compose de plusieurs parties, on les appelle Matines, Laudes, Prime, Tierce, Sexte, None, Vêpres et Complies, et enfin la Messe. Or toutes ces différentes parties de l'office de la Circoncision appartiennent à la liturgie romaine, telle qu'elle existait à cette époque. Après le Concile de Trente le pape saint Pie V réforma la liturgie romaine, mais à part la quatrième antienne des Laudes qu'il changea, il conserva tout le reste, de manière que, aujourd'hui encore, dans le monde entier, excepté dans les quelques Diocèses de France qui ne sont pas revenus à l'unité liturgique, on ne récite pas d'autre office de la Circoncision que celui de notre manuscrit. Peut-être, dira-t-on, que Pierre de Corbeil a composé à Sens l'office de la Circoncision et que Rome a adopté son travail; je répondrai que rien n'autorise à faire une semblable supposition, et qu'au contraire il est bien plus naturel de penser que Pierre de Corbeil qui fit plusieurs fois le voyage de Rome, en rapporta tout composé l'office de la Circoncision. J'ajouterai une réponse plus péremptoire encore; l'office de la Circoncision n'est qu'une compilation, il a été composé de morceaux préexistants, dont la plupart déjà appartenaient à l'office de Noël depuis bien des siècles (1). On les retrouve dans les manuscrits notés en points et entre autres dans Hucbald de Saint-Amand qui vivait au ix^e siècle, et par conséquent 400 ans avant Pierre de Corbeil.

Nous considérons donc comme inutile de pousser plus loin notre démonstration et nous nous croyons suffisamment autorisés à conclure que Pierre de Corbeil n'a point composé la partie liturgique de l'office de la Circoncision.

(1) Esthétique du chant grégorien, page 106.

3^e DE LA PARTIE NON LITURGIQUE.

Enfin, Pierre de Corbeil n'a point composé la partie non liturgique de l'office de la Circoncision ; cette partie de l'office renferme des chants populaires qui avaient différents noms et qu'aujourd'hui on appelle proses.

A l'époque où six points devaient suffire à la musique, la notation était à peu près syllabique et, par conséquent, les morceaux de chant étaient fort courts ; pour éviter les interruptions pendant les offices, nos pères avaient coutume de chanter des proses ; ils avaient leur recueil de proses pour toutes les fêtes et sur tous les sujets, comme nous avons aujourd'hui nos recueils de cantiques ; les chants *farcis* avaient été composés dans le même but dès le x^e siècle.

Toutes ces proses étaient écrites dans la langue vulgaire qui, à cette époque était un mauvais latin. En ouvrant notre manuscrit on y trouve des proses en l'honneur de la sainte Vierge, les proses de la fête de la Nativité de Notre-Seigneur, une prose de la Trinité, deux proses du premier janvier, et enfin de vieux noëls ; mais on n'en trouve pas une qui ait été composée pour la nouvelle fête de la Circoncision qu'il s'agissait de célébrer. Si donc, Pierre de Corbeil, le fameux interpréteur des Épîtres de saint Paul eût composé, comme on le prétend, les proses de la Circoncision, il n'eût pas manqué d'enseigner la doctrine de saint Paul sur la circoncision du cœur, car ne l'oublions pas, les proses d'autrefois, comme nos cantiques d'aujourd'hui, ne sont autre chose que le catéchisme chanté ; elles renferment toujours l'explication de la fête. Toutes ces proses paraissent donc tirées de recueils plus vieux que Pierre de Corbeil. La conviction devient plus grande quand, en examinant le chant de ces proses, on voit qu'il n'appartient pas au xiii^e siècle, et cette conviction devient entière, lorsqu'en ouvrant des manuscrits du xiii^e siècle, on

retrouve une partie de ces proses disséminées çà et là dans le corps de l'ouvrage (1), M. Bourquelot lui-même, l'un de mes honorables adversaires en a retrouvé ailleurs trois autres, qu'il avoue appartenir aux siècles précédents ; je me crois donc suffisamment autorisé à conclure que Pierre de Corbeil n'a pas plus composé les proses qu'il n'a composé l'office liturgique de la Circoncision.

Je n'ajouterai qu'un mot sur la prose de l'âne. Cette prose qui n'était du reste qu'un hors-d'œuvre et ne se chantait pas dans l'Église (2), se retrouve dans les manuscrits de Beauvais et de Padoue. On la chantait en de nombreuses localités : sans le diptyque qui recouvre la copie de l'office à l'usage de la communauté des clercs de Sens, il est probable que cette copie aurait subi le sort commun et qu'elle aurait disparu. Mais la circonstance particulière qui en a assuré la conservation n'autorise pas à attribuer cette prose à un auteur sénonais. Jusqu'ici du moins, rien n'établit la paternité de Pierre de Corbeil.

La délibération du Chapitre du 31 décembre 1524 n'a pu fournir des arguments à mes adversaires qu'au moyen d'un contresens.

Pour la première fois, au xvii^e siècle, l'avocat Taveau, historien sénonais, attribue positivement à Pierre de Corbeil la composition des offices de la Circoncision et de l'Assomption. Je crois avoir prouvé que Pierre de Corbeil n'avait point composé l'office de la Circoncision, mais qu'il l'avait rapporté de Rome ; je ne reviendrai pas sur ce sujet, mais je ferai remarquer que Taveau commet une seconde erreur en attribuant à Pierre de Corbeil la composition de l'office de l'Assomption. Il est vrai que dans les manuscrits du xiii^e siècle et par conséquent contemporains de Pierre de Corbeil, on remarque,

(1) *Bulletin de la Société Archéologique de Sens*, 1854, page 148.

(2) *Ibid.*, pages 154, 155, 157.

au 15 août, une messe différente de celle qui se trouve dans les manuscrits antérieurs. Cette circonstance ne prouve rien, car en ouvrant Gavantus, au 15 août, je lis ce qui suit :

« Assomption de la sainte Vierge Marie : double majeur :
« Office grégorien : il y a une seconde messe dans l'Antiphonaire grégorien. »

Gavantus ne nous dit pas d'où vient cette seconde messe, cependant, ce renseignement suffit pour m'autoriser à dire que c'est cette seconde messe que Pierre de Corbeil a rapportée de Rome, car de son temps les Évêques ne se croyaient pas encore le droit de composer des messes et de fabriquer de nouvelles liturgies.

Les écrivains qui ont suivi Taveau n'ont donc été que les échos d'une erreur et il m'est impossible de trouver les caractères d'une tradition ancienne et respectable dans une croyance mal fondée dont je trouve l'origine au xvii^e siècle.

En supposant toutefois que Pierre de Corbeil eut composé ces deux offices, il faudrait encore prouver qu'il a aussi composé la prose de l'âne qui est une œuvre tout-à-fait à part et n'a rien de commun avec l'office liturgique. Or, Taveau n'en dit mot, et les auteurs qui l'ont suivi, ont supposé cela gratuitement. Je vais toutefois indiquer les raisons qui m'empêchent d'attribuer la chansonnette de l'âne à Pierre de Corbeil.

D'abord, Pierre de Corbeil, lorsqu'il était chanoine de Paris a combattu pour cantonner dans la rue la fête des Fous et l'empêcher de pénétrer dans l'église. Ensuite Pierre de Corbeil fit plusieurs voyages à Rome ; il s'inspira auprès du Saint-Siège, qui était alors occupé par son élève et son ami ; il dut par conséquent recevoir avec docilité, les injonctions d'Innocent III contre la fête des Fous. Or, voici comment ce pape s'exprimait à ce sujet dans une encyclique (1) :

(1) Livre III. Decretal., titre 1. *De vitâ et honestate clericorum.*

« En certaines fêtes, des diacres, des prêtres, des sous-
» diacres prennent la hardiesse de faire des folies et des
» bouffonneries dans les églises, nous vous enjoignons, mon
» frère, d'exterminer de vos églises la coutume ou plutôt l'a-
» bus et le dérèglement de ces spectacles et de ces jeux hon-
» teux, afin que cette impureté ne souille point l'honneur de
» l'église. »

Après des ordres aussi positifs, comment peut-on supposer que Pierre de Corbeil, une des grandes figures du XIII^e siècle, l'homme de confiance et souvent le délégué en France du pape Innocent III, le prélat le plus chargé d'affaires de son temps, ait pu composer, pour la communauté des clercs de sa cathédrale, la chansonnette qu'on appelle la prose de l'âne. Cela me paraît difficile à croire.

Au reste, ce que j'ai dit des autres proses que renferme le manuscrit, je l'applique également à la prose de l'âne, sa facture me paraît d'une époque antérieure à Pierre de Corbeil, ce n'est pas le style mélodique du XIII^e siècle, c'est encore la musique esclave des six points et du monocorde, elle prie Dieu et elle badine sur le même ton, car elle ne sait encore que prier ; le chant de la prose de l'âne conviendrait mieux à un cantique spirituel qu'à une chansonnette facétieuse. Evidemment, Gui d'Arrezzo n'avait point encore donné des ailes à la musique, il ne lui avait point encore appris à voltiger sur quatre cordes, il ne lui avait point appris à varier ses formules : voilà pourquoi je ne puis admettre que la prose de l'âne soit l'œuvre de Pierre de Corbeil.

Pour me résumer en deux mots je reste convaincu que, de même que (1) saint Grégoire a été le législateur et non l'auteur du chant grégorien, de même Pierre de Corbeil a été le législateur et non l'auteur de l'office de la Circoncision.

Ce prélat a voulu que le premier mystère de la vie de Jésus-

(1) Esthétique, page 130.

Christ fût célébré dans son Église, rien n'autorise à croire qu'il ait même songé à donner de l'éclat à la fête des Fous.

Avant de terminer, Messieurs, je vous dois une explication. Je viens de motiver devant vous un avis que j'avais ouvert, il y a cinq ans. Je l'ai fait avec une conviction que vous trouverez peut-être trop entière ; je m'empresse de déclarer que ma confiance eût été moins grande et que j'aurais hésité si, au lieu de m'opposer des traditions puisées aux sources peu sûres du ^{xvii}^e et du ^{xviii}^e siècles, mes adversaires eussent remonté plus haut, et si, le flambeau de l'archéologie à la main, ils eussent étudié notre manuscrit non seulement sous le rapport paléographique, mais encore sous le rapport musical (1).

Rappelez-vous combien d'arceaux romans on nous présentait autrefois comme de pompeux vestiges de la gloire romaine, les sociétés archéologiques ont fait justice de ces prétendues traditions. Vous avez examiné ces monuments en détail, pierre par pierre, et vous leur avez assigné une époque moins glorieuse.

Procédons de la même manière à l'égard de la musique ancienne. Nos pères ont laissé quelque part dans leurs œuvres un signe d'originalité quelconque ; à force de le rechercher, nous le retrouverons et il nous permettra d'assigner à chaque siècle ce qui lui appartient.

Je ne pense pas que la musique de nos pères ait été suffisamment étudiée au point de vue archéologique. C'est donc sur ce terrain mal exploré que je convie mes honorables collègues. Là, nous nous communiquerons mutuellement le fruit de nos recherches et de nos observations ; là nous parlerons la même langue et alors il nous sera plus facile de nous entendre qu'avec le secours des traditions incertaines des deux siècles précédents.

CARLIER.

(1) Esthétique du chant grégorien, page 73.

OPINION DE JEAN MOLANUS,

PROFESSEUR DE THÉOLOGIE A LOUVAIN,

DANS SON LIVRE TRAITANT DES USAGES, DEVOIRS, DROITS DES CHAPITRES
ET DE LEURS EMPLOYÉS, 1560.

Au chapitre 42 de l'évêque nommé le jour de la fête des saints Innocents.

Jean Molanus traite la question, avec toute l'attention que devait inspirer à un théologien l'habitude établie dans certaines églises de laisser élire un évêque par les enfants de l'école dirigée par les chanoines, aux jours de fête dits de la saint Nicolas qui duraient jusqu'au jour des saints Innocents.

Jugeant la question au point de vue de l'actualité, bien entendu, « Je ne crois pas pouvoir désapprouver, dit le célèbre
« docteur, cet usage reçu dans les écoles des jeunes enfants,
« *in scholis puerilibus*, pourvu qu'il ne s'y glisse aucun abus et
« à la condition qu'on fera connaître à l'avance le motif pour
« lequel on permet à l'un d'entre eux de prendre l'habillement
« d'un évêque, à d'autres l'habit des chanoines. Car il ne serait
« pas bon de les laisser faire ces sortes de choses sans intelli-
« gence et connaissance de cause. Ce ne peut être qu'une oc-
« casion de leur rappeler l'exemple et la conduite de plusieurs
« personnages vénérables, ayant dès leur enfance pris des ha-
« bitudes d'étude et de vertu. On doit leur rappeler entre au-
« tres à l'occasion de cette fête le célèbre pontife Nicolas qui,
« en récompense de sa vie sainte, de sa piété manifestée dès
« l'enfance, fut désigné par la volonté de Dieu pour occuper le

« siège épiscopal de Myr. On doit citer le grand confesseur
« Athanase. Lui aussi, à Alexandrie, sous le pontificat du bien
« heureux Pierre, martyr, figura parmi les jeunes enfants
« d'Alexandrie, dans l'une de ces fêtes joyeuses et fut choisi
« par ses jeunes camarades pour remplir le rôle d'évêque,
« sous lequel rôle il put, non en s'amusant, mais très-sérieu-
« sement *non joco sed serio*, baptiser quelqu'un ; après quoi,
« assure-t-on, l'évêque Alexandre confia, au nom de Dieu, et
« le jeune Athanase et les enfants qui avaient figuré avec lui
« dans cette fête aux prêtres de son église pour les élever,
« après avoir pris à l'avance l'avis de leurs parents. Et ce fut
« parmi ces mêmes jeunes enfants et non ailleurs, qu'en par-
« tant pour rejoindre ses pères dans la foi, *ad patres pergens*,
« le pieux pontife choisit Athanase pour son successeur. »

Plus loin, le docte théologien se demande si l'on doit auto-
riser ce qui se passe dans certaines églises à l'occasion de la
fête des saints Innocents, c'est-à-dire l'élection d'un Évêque
des enfants, d'un chœur composé de ses condisciples, et la
perturbation des rangs du clergé (pour ce jour-là bien en-
tendu). Voici sa réponse qui pèse d'un grand poids dans
cette importante question. Il ne tranche pas par un oui ou par
un non.

« J'ai souvenance, dit-il naïvement, que cette matière a été
le sujet d'une controverse fort longue parmi les théologiens,
« et qu'on n'a pu s'arrêter à une solution définitive.

« On s'accorde généralement, dit-il, et on s'est toujours ac-
« cordé pour détester ce qui se ferait d'irrévérentieux, mais
« on ne trouve nullement dangereux qu'avec toute la réserve
« nécessaire (*servato decore*) un enfant soit installé au chœur
« dans la place d'honneur et y chante ce que chantent les reli-
« gieux. Ce que les Pères du Concile de Bâle ont condamné,
« ce sont les abus ; et où ne se glissent pas les abus surtout
« quand des enfants se mêlent à la chose ? »

Quant à la procession dans laquelle l'habitude fut établie

d'intervertir les rangs des membres du clergé, c'est-à-dire de donner le dernier ordre au Doyen et aux Chanoines et le premier aux écoliers et à leur évêque, le savant théologien ne veut pas qu'on se hâte trop de l'anathématiser comme ridicule pour le moins. Il cite modestement, mais sa modestie a toute l'autorité de la sainteté réunie au savoir le plus éminent. Il cite l'austère saint Bernard, deuxième sermon, sur la fête de la Purification : « Nous allons nous aussi, mes frères, faire
« la procession dans un ordre qui déroge à l'habitude de nos
« solennités habituelles. Dans cette procession les premiers
« seront les derniers, et les derniers seront les premiers. »

Ce que permettait le vénérable prédicateur de la première croisade vraiment française, le savant conseiller des rois français et des empereurs d'Allemagne, cette gloire de l'Église de France, cette lumière de la Catholicité, ce qu'il laissait faire sous ses yeux était-il blâmable ? Qui de nous oserait le prononcer ?

Qui, au contraire, ne verrait dans cet usage et dans plusieurs autres de ce genre la conséquence de ce symbolisme religieux qui, depuis le poisson insulté comme une amulette de la superstition, jusqu'à la prose de l'âne, enseignait, j'oserai même dire, édifiait nos aïeux non moins courageux dans leur dévotion que simples dans leur foi.

L'érudit théologien ne s'arrête pas là : « On a prononcé le
« mot de fête des fous pour désigner la fête des saints Inno-
« cents. Oui, assurément, on peut appeler cette cérémonie la
« fête des fous si on y fait des folies : *Certè si alicubi multæ fa-
« tuitates in eo festo fiebant vere a fatuis dici potuit festum fa-
« tuorum.* » En d'autres termes : il n'y a que des fous qui puissent dire que l'Église a jamais fait une fête des fous.

« Était-ce un fou que le célèbre Gerson qui a écrit un traité
« sur cette cérémonie joyeuse et puérile ? » Il cite encore d'autres autorités que je ne puis énumérer.

Enfin voici la conclusion de la science théologique, j'allais

dire de l'époque, en oubliant un instant que la théologie est la régulatrice de tous les temps et de toutes les consciences.

« Assurément pour ce qui concerne la discussion de telles
« matières, j'aimerais mieux éloigner de la maison de Dieu
« cet amusement d'enfants. Je le passerai volontiers aux en-
« fants, parce que, malgré toute la réserve qu'on peut appor-
« ter en de tels jeux, il est difficile d'éloigner complètement
« des occasions ou des motifs d'irrévérence ou de scandale
« pour quelques-uns. Mais comme il est très-difficile de ré-
« former et surtout de détruire entièrement des usages invé-
« térés, surtout quand l'autorité des chapitres ou des maîtres
« qui dirigent ces écoles les a validés dans l'habitude; je
» n'exprimerai donc mon opinion sur ce sujet qu'avec la plus
« grande circonspection (*meam sententiam modeste tantum*
« *annoto*): je crois qu'on doit s'abstenir de critiquer avec
« amertume les habitudes des autres, et qu'on doit les tolérer
« avec charité, surtout quand elles ont été le sujet de la tolé-
« rance d'un grand nombre d'hommes savants et estimables
« jusqu'à ce qu'il ait été prononcé sur la matière par l'auto-
« rité synodale. »

Belle leçon, Messieurs, pour nous, pour notre âge! Belle leçon de tolérance et de charité.

BLIX.

NOTICE

SUR

LE SÉJOUR DU PAPE ALEXANDRE III, A SENS.

L'histoire d'une ville qui a tenu sur la scène du monde une place importante, ne se borne pas au tableau de son existence locale ; elle prend aux faits généraux ce qui lui appartient ; elle s'en éclaire et quelquefois les rend eux-mêmes plus intelligibles ; elle fait son profit des circonstances grandes et petites, des noms propres, de la présence dans les murs de la cité de personnages illustres, des événements, des motifs de préférence qui les y ont attirés ou retenus.

Un exemple bien saillant de la valeur de ces documents épisodiques est le séjour du pape Alexandre III à Sens, pendant les années de 1163 à 1165. Notre ville n'a pas de plus beau titre de noblesse, et si l'on considère, d'une part : les causes de l'exil du Souverain Pontife, d'autre part : les fortunes diverses du comté dont la capitale lui parut une résidence convenable à sa dignité suprême, on se fait une idée très-vive du désordre de ces temps, des obstacles au travers desquels s'est constituée l'unité de la nation française, des auxiliaires qui la firent enfin triompher.

936 A la mort de Rodolphe ou Raoul, Hugues-le-Grand était maître de prendre pour lui la couronne que son oncle et son père avait portée : mais il jugea qu'il amoindrirait sa puissance et que les feudataires ses voisins ne lui permettraient

plus d'ajouter des provinces à ses riches domaines. Il plaça donc sur le trône Louis IV d'Outremer et s'appropriâ la plus grande partie du duché de Bourgogne, patrimoine du feu roi.

Sens, située entre le duché de France et la nouvelle acquisition de l'insatiable Hugues, siège de son prélat métropolitain, avait conservé comme Reims une sorte d'indépendance
939 et ne relevait que de la royauté. Hugues s'en empara et y plaça un vicomte du nom de Fromond, avec mission de lui conserver une ville, qui établissait la continuité de ses états, et de maîtriser l'archevêque.

Fromond abusa de la force qui lui était confiée ; il bannit l'archevêque Gerlanus, soupçonné de favoriser en secret Héribert, comte de Vermandois, longtemps rival du duc de France, alors ligué avec lui contre le roi que l'un et l'autre avaient élevé, mais néanmoins très-capable de le troubler dans la possession de sa conquête. Il ne s'en tint pas là ; aussitôt investi d'une autorité sans contrôle, il s'affermît à Sens et rendit héréditaire en sa famille le fief dont il n'était
953 d'abord que l'administrateur. Il mourut trois ans avant Hugues, son fils Rainard-le-Vieil lui succéda sans opposition et prit le titre de Comte.

Les enfants de Hugues-le-Grand étaient en bas âge ; Othon eut la Bourgogne, Hugues-Capet l'Ile-de-France et les provinces contigues. Le dernier sans doute dut supporter impatiemment l'usurpation de Fromond ; elle le séparait de la branche cadette de sa famille sur laquelle il avait intérêt à exercer une continuelle prépondérance, elle le séparait de sa métropole spirituelle et mettait le prélat à la merci d'un vassal insubordonné dont les exigences étaient intolérables. Il ne paraît pas toutefois qu'avant son avènement, il eut rien entrepris contre Rainard ; à peine roi, les embarras s'accrurent ; l'archevêque Sevin, neveu du comte et néanmoins intronisé malgré lui, hésita à reconnaître la dynastie nouvelle ;

il ne se rendit que sur les instances de Gerber, le personnage le plus respecté du moment.

L'arrogance des feudataires, naguère les égaux du monarque et qui ne l'avaient accepté comme suzerain qu'à la condition d'une suzeraineté illusoire, la brièveté de son règne, le condamnèrent à s'effacer et à remettre à ses successeurs le soin de venger ses propres humiliations. Othon ne fit que passer en Bourgogne; Henri, son second frère, le remplaça et mourut, comme lui sans héritiers directs, dix ans après le premier roi capétien.

Robert se mit en devoir de réunir à la couronne le duché qui devait coûter à la France tant de sang et tant de larmes. Il engagea une guerre indécise dans laquelle intervinrent contre lui tous les grands vassaux d'alentour et qui le mit seulement en possession de la partie occidentale de la province, tandis que le comte de la Bourgogne transjurane (Franche-Comté), collatéral du roi Rodolphe, s'établit dans la partie orientale.

Selon toute apparence, Fromond II, fils de Rainard-le-Vieil, fut plutôt hostile que favorable à son souverain, lié déjà vraisemblablement avec Eudes de Blois.

En ce temps de turbulence, l'esprit d'aventure, l'audace, l'intrigue agrandissaient rapidement des familles nouvelles et faisaient d'un mince vassal un redoutable feudataire. Fils de Othon, comte de Blois, et de Berthe de Bourgogne qui, après la mort de son premier mari, Robert avait épousée puis répudiée pour cause de parenté, Eudes II, tant du chef paternel que par ses propres acquisitions possédait les comtés de Blois, de Chartres, de Tours, de Meaux, de Provins; il convoitait, du chef de sa femme, la Champagne que lui laissa, en effet, peu d'années plus tard, la mort du comte Etienne, de la maison de Vermandois; il convoitait, du chef de sa mère, non-seulement le duché dont Robert poursuivait la conquête, mais la Bourgogne transjurane et l'ancien royaume de Bourgogne ou

d'Arles comprenant tous les pays entre la Franche-Comté, le Rhin, les Alpes, le Rhône et la Méditerranée.

Sans se déclarer ouvertement contre Robert, il fit diversion aux expéditions en Bourgogne, en prenant Melun qui lui assurait le passage de la Seine et lui donnait la facilité de se transporter de ses comtés baignés par le fleuve à ceux que traversent l'Eure et la Loire. Le roi n'eut garde de souffrir le dans une position si inquiétante pour lui-même ; il assiégea et reprit Melun, mais il abandonna la guerre de Bourgogne et songea préalablement à ressaisir le fief de Sens, usurpé sur son aïeul par un lieutenant infidèle, et sans la possession duquel il ne pouvait faire des progrès sérieux à l'Est.

1012 Sur ces entrefaites, Fromond II mourut, transmettant le comté à son jeune fils, Rainard II le Mauvais. Depuis douze ans, Léoderic avait succédé à l'archevêque Sevin ; quelques opposants à son élection l'avaient forcé de la faire confirmer à Rome, où il avait retrouvé dans la personne du pape Sylvestre II, son ancien condisciple Gerbert, dès longtemps partisan déclaré de la dynastie capétienne.

Soit qu'il adoptât pendant le voyage les sentiments du Souverain Pontife, soit qu'il y fût porté de lui-même, il s'entendit avec Robert et se voua à son service.

Rainard d'ailleurs, comme son père, comme son aïeul, était en hostilité constante avec le clergé. Emporté par l'âge et peut être excité par le comte Eudes, il passa toute mesure ; il prodigua les violences, les outrages, il prit sous sa protection les Juifs alors en butte à une persécution universelle ; les noms de plusieurs rues de la ville témoignent de la faveur dont ils jouissaient auprès de lui. Il s'attira une part de la haine qu'on leur portait ; on le surnomma le roi des Juifs ; enfin il poussa si loin l'imprudence qu'on l'accusa sourdement de judaïser. Les diocésains de la province, et à leur tête l'évêque de Chartres, pleins d'indignation, conjurèrent sa perte.

1015 Robert trouva enfin l'occasion de l'attaquer avec chance de succès.

Sens entourée de ses épaisses murailles était à peu près imprenable à une époque où l'art des engins était oublié ; mais la partie orientale de la ville était presque toute occupée par le cloître, qui renfermait le palais archiépiscopal, et par des monastères dont quelques-uns communiquaient par des souterrains avec les monastères extérieurs. Quelle que fût la surveillance du comte, il lui était difficile de n'être point surpris. Léoderic facilita l'introduction des troupes royales, Rainard s'échappa et se réfugia auprès du comte Eudes, protecteur de lui et des siens.

Toute la féodalité s'émut ; les feudataires limitrophes prirent fait et cause pour le fugitif ; la plupart s'apaisèrent sur l'assurance que leur donna au nom du roi l'évêque de Chartres qu'il n'avait eu d'autre dessein que d'écraser l'hérésie. Mais Eudes était trop directement intéressé à ne point céder si facilement et il suffisait à balancer la puissance de son suzerain.

Il se mit sans retard en campagne ; il bâtit Montereau sur le territoire de Rainard et lui en fit hommage, puis il dévasta toute la contrée et investit la ville contestée. Le roi de France fléchit devant son vassal ; il permit aux habitants de capituler, il rendit à Rainard son fief à la condition qu'il ne le reprendrait que comme usufruitier et qu'à sa mort moitié retournerait à la couronne, moitié serait dévolue à l'église St.-Étienne.

Pour garantie de l'exécution de ce traité, il institua dans la ville un officier royal, un bailli ou gouverneur chargé de veiller à ses intérêts. Cette mesure suffit ; Rainard fut désormais très-inerte ; Robert lui-même ne le fut pas moins, car il laissa en suspens jusqu'à la fin de son règne la succession de Bourgogne, chacun gardant les villes et terres dont il s'était emparé.

1031 Après lui, sa veuve Constance, dans le but d'assurer à Ro-

bert, son second fils, sinon la couronne, du moins le duché qu'une complication d'alliances et de mariages venait de reconstituer intégralement, forma une ligue contre Henri I^{er}, son fils aîné. Elle y attira Eudes qui prenait alors le titre de comte de Champagne et aspirait toujours à prendre celui de roi de Bourgogne. Elle acheta son secours en lui cédant immédiatement la moitié de la ville de Sens, dont la nue-propriété appartenait au roi. Eudes y fit soudain entrer des troupes et la conserva deux ou trois ans, malgré les efforts du roi Henri pour la lui enlever.

La paix se fit, Henri I^{er} eut le trône de France, Robert le duché de Bourgogne; Eudes abandonna Sens et se contenta de droits éventuels, qui finalement lui échappèrent, sur la suc-
1055 cession de la Franche-Comté et sur le royaume d'Arles. Vingt ans plus tard, Rainard mourut obscurément comme il avait vécu et son fief, objet de tant de luttes, de convoitises, fit échute à la couronne, sans contestation aucune.

A l'époque dont nous avons à nous occuper, Sens est une résidence royale. Le palais bâti par Charles-le-Chauve occupe l'emplacement actuel des tribunaux. Les approches en sont défendues par l'Yonne, par la grosse tour et par une seconde forteresse à l'angle ouest de la promenade du Midi; ses jardins (le Clos-le-Roi) s'étendent au delà des remparts, sur la rive droite de la rivière, du côté du nord.

L'arrière petit-fils de Henri I^{er}, Louis VII y vint fréquemment, ce prince qui, par son premier mariage, a réuni presque toute la France telle que le traité de Verdun l'a limitée, lutte dans la dernière moitié de son règne avec habileté et constance contre la mauvaise fortune. La reine répudiée, Eléonore d'Aquitaine, a porté dans la maison d'Anjou de vastes domaines héréditaires et son heureux époux, Henri Plantagenet,
1054 vient d'y ajouter, en montant sur le trône d'Angleterre, cette dernière contrée, la Normandie et le droit de suzeraineté sur la Bretagne.

Ce n'est pas assez d'être pressé à l'ouest par ce puissant voisin, maître sur le continent de plus de territoire qu'il n'en possède lui-même, Louis VII est encore contraint à l'Est de se mettre en garde contre l'esprit entreprenant de l'empereur Frédéric Barberousse, de la maison de Souabe.

Non seulement l'ancienne part de Lothaire, destinée jadis à séparer le royaume de France de l'empire germanique, est tombée, par une suite d'empiètements, sous la suzeraineté du César d'outre-Rhin, mais Frédéric comme gendre de Reynold, dernier comte de la Bourgogne transjurane, est devenu seigneur direct de cette province par où il touche aux domaines des Capétiens. Tous les feudataires de la France orientale se sont empressés de lui prêter hommage, la métropole de la province lyonnaise fait partie de ces fiefs qui lui sont subordonnés.

Entre les deux redoutables souverains qui compriment d'une manière si menaçante le royaume de Louis VII, il y a une grande analogie de sentiments, de vues, d'intérêts; imbus tous deux de l'esprit d'autocratie propre à l'abus de la conquête, ils sont résolus l'un et l'autre à établir dans leurs états le pouvoir absolu, c'est-à-dire, à comprimer partout les libertés des seigneurs, des clercs, des communes et à disposer du spirituel comme du temporel.

Les mauvais succès de la deuxième croisade, les conséquences fatales du divorce de Louis VII, le peu d'éclat de son règne ne doivent point faire perdre de vue qu'il a préparé celui de Philippe-Auguste, et qu'entre le père et le fils il y a solidarité de gloire.

Défendre l'indépendance de la France, c'était défendre l'indépendance de l'Église, les opprimés de toutes les contrées, l'humanité, la civilisation.

Aux desseins despotiques d'Henri II et de Frédéric I^{er}, Louis opposa la force morale contre laquelle se brise toujours le glaive : il opposa la force de résistance qui résidait dans le

domaine héréditaire des Capétiens et dans les grands tiefs jadis rivaux de la couronne, maintenant ses fidèles alliés. Il resserra ses liens de famille avec la branche cadette Capétienne, toujours en possession de la Bourgogne, et avec les comtes de Champagne, si jaloux dans leur origine de l'agrandissement de sa Maison.

Eudes II, duc de Bourgogne avait épousé Marie de Champagne, Louis épousa en troisièmes nocces Alix, sœur de cette princesse et devint par ce mariage beau-frère de Guillaume, archidiacre et futur archevêque de Sens

Cette ville était le nœud géographique de la triple alliance que tous les intérêts de l'avenir avaient formée et rendaient de plus en plus intime. On conçoit la prédilection du roi pour elle ; les fréquents voyages qu'il y faisait et le soin cependant qu'il prenait d'y rester maître, en ne s'empressant pas de rétablir la chartre de commune par lui octroyée d'abord, puis révoquée.

Si d'ailleurs Sens était appelée à peser temporellement sur les destinées du pays, la province sénonaise s'était récemment élevée au premier rang dans la chrétienté. A peine dégagée des entraves féodales qui la morcelaient, sous diverses dominations feudataires, et épuisaient, en luttés personnelles, l'énergie de ses prélats, elle s'était montrée au monde si brillante qu'elle l'emportait sur Rome elle-même, par son influence sur les événements contemporains.

Elle ne s'arrêtait pas aux circonscriptions diocésaines et si elle comprenait légalement Paris, Meaux, Orléans, Chartres et Blois elle exerçait de plus une attraction puissante sur Autun, Langres, Mâcon, Châlons, évêché bourguignon dont le métropolitain était vassal de l'empire.

Ainsi, quoique l'éminent et saint personnage dont le nom résume ou éclipse tous les autres noms, quoique saint Bernard résidât dans l'évêché de Langres, ses études, ses fondations, les actes publics de sa vie, le rattachent à la province

sénonaise qui peut à bon droit le revendiquer comme s'étant identifié avec elle. C'est à Paris qu'il acquiert le savoir dont le siècle est étonné, ce sont les diocèses sénonais qu'il couvre de monastères de son ordre, c'est à Vézelay qu'il prêche la deuxième croisade, c'est au concile de Sens qu'il se montre gardien vigilant de l'orthodoxie, c'est au royaume de France qu'il consacre ses facultés d'homme d'État, enfin c'est à l'Église de France que l'Europe rapporte sa gloire.

Tous les regards de la chrétienté sont fixés sur lui ; il en est la lumière et lorsque son œil pénétrant la contemple, il gémit en sondant les plaies de la population vieillie de la ville où le souverain Pontife est si souvent en butte aux factions, dont le clergé français est depuis longtemps affranchi.

« Qui donc ignore, écrit-il, la vanité et l'arrogance des
» Romains ? Peuple nourri dans la sédition, cruel, intraitable,
» dédaignant d'obéir s'il n'est trop faible pour résister. Il as-
» pire à commander quand il promet de servir ; s'il jure foi
» et hommage c'est en épiant l'opportunité de la révolte ; ce-
» pendant ses colères s'évaporent en hautes clameurs, si vos
» portes et vos conseils lui sont fermés ; habile pour le mal,
» il n'a jamais appris la science de bien faire. Odieux à la
» terre et au ciel, impie envers le Tout-Puissant, insubor-
» donné dans ses murs, jaloux de ses voisins, inhumain pour
» les étrangers, il n'aime personne, personne ne l'aime
» et tandis qu'il désire inspirer la crainte, il vit dans une
» basse et continuelle appréhension ; il ne veut point se sou-
» mettre et ne sait comment se gouverner ; sans fidélité pour
» ses chefs, insupportable à ses égaux, ingrat envers ses bien-
» faiteurs, toujours insolent, soit qu'il demande, soit qu'il
» refuse ; riche en promesses, pauvre en exécution, la déla-
» tion, la calomnie, la perfidie, la trahison sont les actes fa-
» miliers de sa politique. »

1159 Six ans après la mort de saint Bernard, l'élection du suc-
cesseur d'Adrien IV donna au peuple romain l'occasion de se

montrer tel que l'avait représenté cette peinture sombre autant qu'énergique.

Frédéric maîtrisait déjà l'Italie plus qu'aucun de ses devanciers, il lui restait à annuler le pape, ses troupes occupaient le patrimoine de saint Pierre et il venait d'ajouter aux prérogatives des sénateurs de Rome, quand il demanda que les évêques lui prêtassent serment. Cette dernière exigence troubla toute la péninsule ; la Lombardie se souleva, excitée sous main par Adrien et par son chancelier le cardinal Roland Rainuce : ce fut dans cette conjoncture qu'il fallut pourvoir à la vacance du saint Siège.

Le choix du conclave devait décider si l'Italie entière serait fief de l'Empire et le pape chapelain de l'Empereur ; vingt cardinaux élurent courageusement Rainuce qui prit le nom d'Alexandre III ; trois cardinaux seulement donnèrent leurs voix à Octavien que leur avait désigné Frédéric. Tout était disposé pour torturer l'élection, par l'intervention tumultueuse du clergé et du peuple. Une sédition éclate, Octavien reste maître de Rome et se nomme Victor III. L'Empereur prend sur lui d'ordonner la réunion d'un concile à Pise ; ses affidés seuls s'y rendent et jugent en faveur de l'anti-pape. Alexandre se retire à Agnagni, excommunie l'Empereur, encourage la ligue Lombarde et rallie à sa cause la plupart des villes de l'Italie. La guerre éclate sur les deux rives du Pô avec des vicissitudes qui lui font craindre pour sa liberté personnelle ; il s'embarque à Gênes et se réfugie en France où le clergé des deux dominations s'est déjà déclaré pour lui.

Sa présence y rétablit la paix rompue par les prétentions de Henri II sur le comté de Toulouse, et par le conflit qu'elles avaient causé entre lui et Louis VII. Les conciles de Toulouse et de Tours reconnurent solennellement son autorité et prononcèrent l'excommunication de Victor.

L'état des affaires en Italie ne lui permettait pas encore de songer au retour ; il résolut donc de se fixer en France avec

1163 quinze cardinaux et plusieurs prélats qui l'avaient suivi, dans une ville où il put transporter le gouvernement de l'Église et attendre de meilleurs jours. Il se décida pour le siège métropolitain de l'ancien duché de France ; autour de ce siège pendant plus d'un siècle s'étaient entrechoquées toutes les passions féodales ; depuis cent ans qu'il jouissait d'un calme profond, il était devenu le point fixe autour duquel tendait à s'affermir tout ce qui était monvant encore ; on pouvait le regarder comme le cœur de la chrétienté, il resplendissait de toute la renommée de saint Bernard et nulle autre résidence n'était alors plus digne du chef de l'Église.

Pendant son séjour à Sens, Alexandre III porta au despotisme des Plantagenet une atteinte aussi profonde que celle qu'il avait portée en Italie au despotisme de la Maison de Souabe ; ces diversions récompensèrent largement la dynastie Capétienne de l'hospitalité qu'elle lui avait donnée.

L'un des projets que nourrissait Henri II était de supprimer les immunités ecclésiastiques, à la faveur desquelles des Saxons, prenant rang parmi les clercs, échappaient au joug de fer sous lequel gémissait toute la nation conquise et jouissaient d'un reste de liberté.

1162 Il fit décréter, par un parlement tenu à Clarendon, les constitutions qui abolissaient les franchises et portaient en outre, défense d'ordonner prêtre, sans le consentement de leur seigneur, les hommes de race indigène.

Le primate, archevêque de Cantorbéry, saint Thomas Becket, d'origine saxonne, était précédemment chancelier d'Angleterre et de tous les courtisans celui que son luxe, son esprit, ses manières élégantes avaient le mieux placé dans la faveur du roi. A peine intronisé, il devint le prélat le plus austère et le moins capable de rien accorder à l'impérieuse volonté d'un maître. Il protesta seul contre les actes du parlement ; il s'engagea dans une querelle si périlleuse, qu'il s'échappa, passa en France, obtint la protection de Louis VII et fut ac-

cueilli à Sens, par Alexandre, qui condamna les constitutions de Clarendon.

Les suites de ces événements, les malheurs, la mort de saint Thomas Becket, la pénitence de Henri II, son abaissement, les désastres de sa famille, la ruine de la Maison de Souabe ne sont point de notre sujet. A la présente notice, dont le but spécial est de montrer l'attitude de la métropole sénonnaise, aux temps les plus orageux du moyen âge, nous joindrons un appendice, énumérant les actes émanés à Sens, de la Cour pontificale, pendant environ deux années.

Nous terminerons en transcrivant le jugement porté sur Alexandre III par l'auteur de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* :

« L'homme peut-être qui, dans les temps grossiers qu'on
» nomme le moyen âge, mérita le plus du genre humain, fut
» le pape Alexandre III. Ce fut lui qui, dans un concile au
» douzième siècle, abolit autant qu'il le put la servitude. C'est
» le même pape qui triompha dans Venise, par sa sagesse,
» de la violence de l'empereur Frédéric Barberousse et qui
» força Henri II, roi d'Angleterre, de demander pardon à
» Dieu et aux hommes du meurtre de Thomas Becket. Il res-
» suscita les droits des peuples et réprima le crime dans les
» rois. Nous avons remarqué qu'avant ce temps toute l'Eu-
» rope, excepté un petit nombre de villes, était partagée entre
» deux sortes d'hommes : les seigneurs soit séculiers, soit
» ecclésiastiques, et les esclaves. Les hommes de loi qui as-
» sistaient les chevaliers, les baillis, les maîtres d'hôtel des
» fiefs dans leurs jugements, n'étaient réellement que des serfs
» d'origine. Si les hommes sont rentrés dans leurs droits,
» c'est principalement au pape Alexandre III qu'ils en sont
» redevables ; c'est à lui que tant de villes doivent leur splen-
» deur. »

Cet éloge pourrait s'appliquer de tous points à la première branche des rois Capétiens, sous laquelle, pendant trois cent

quarante-un ans, s'accomplirent en faveur des petits, ces éternels protégés de la Providence, plus de réformes salutaires, que pendant nulle autre égale période de l'histoire du monde.

Que de témoignages de noble sympathie ont dû se donner le pontife et le monarque qui, pendant une terrible crise se sont prêtés un appui mutuel ! Que de saintes pensées ont dû être échangées entre eux dans la ville même où nous aimons à nous les représenter réunis. Ces entretiens, ces épanchements, ces desseins concertés qui préparèrent pour les hommes un meilleur avenir, sont à jamais perdus ; mais les résultats apparaissent ; on ne peut ni les méconnaître ni les oublier, et Sens a droit de se glorifier de ce que son nom est inséparable de ces grands souvenirs.

GIGUET.

NOTICE

SUR

UNE CROIX INÉDITE DU XIII^e SIÈCLE

CONSERVÉE DANS L'ÉGLISE DE VAUDEURS (YONNE).

Cette croix, haute de 0^m 600 et large de 0^m 335, est exécutée en cuivre recouvert d'une dorure que le temps et l'usage ont en grande partie détruite. Le Christ, en ronde bosse, du même métal que le corps de la croix est représenté les bras étendus ; à l'intersection des deux branches, un émail cloisonné forme l'auréole ; la croix rouge se détache sur le fond d'outremer ; quatre rosaces ornent ce même fond. Vers les extrémités, à chacune des branches, des émaux quadri-lobés reproduisent les attributs des quatre évangélistes ; au revers et adossés à ceux-ci, saint Marc, saint Luc, saint Jean et saint Matthieu, dans l'attitude du recueillement, écrivent ou prient. L'aigle, le bœuf, l'ange et le lion, rehaussés de traits niellés bleus, brillent sur un fond d'émail rouge, le nimbe de l'ange et l'intérieur des petites rosaces qui accompagnent les attributs, sont exécutés en bleu. Les évangélistes, gravés au burin en tailles indiquant les plis des vêtements et incrustées en rouge, se dessinent sur l'outre-mer ; ces nimbes qui entourent leurs têtes, ainsi que les rosaces, sont rendus par des incrustations rouges ; des palmes se dressent et s'enroulent derrière chacun d'eux. Par un caprice de l'orfèvre,

l'auréole et les rosaces de saint Matthieu sont revêtues d'un émail vert que l'on ne retrouve nulle part ailleurs : peut-être l'artiste a-t-il voulu honorer d'une marque particulière l'image de son patron ; mais cette opinion est, pour le moins, hasardée.

Derrière la croix, et remplissant le même espace qui entoure la tête du Christ, se trouve l'Agneau pascal, marchant à gauche, incrusté de gravure rouge, nimbé d'une croix de même couleur et portant une bannière échancrée, chargée d'une petite rosace à quatre divisions et ornée, en partie d'une bande lozangée ; cinq roses s'épanouissent autour de l'agneau et se détachent vivement sur un champ bleu. Les coins du carré qui circonscrivent le cercle, sont émaillés rouge, ainsi que ceux de l'auréole croisée du Christ.

Sur toute la surface de la croix que n'occupent pas les émaux, s'enroulent gracieusement en ondulations régulières, des rameaux de vigne et des pampres ; ces ornements sont exécutés avec un goût parfait, et l'orfèvre, afin de mieux faire valoir le poli des feuilles, des branches et des raisins, a chargé le champ d'un grénétis gravé à la pointe. Ce travail donne aux délicates ciselures un relief qu'elles n'auraient pas sans cet artifice du ciseleur. Enfin, au bas de la pièce, une boule surmonte le cylindre creux où se place le bâton servant à porter la croix.

Nous avons assigné, sauf rectification, l'époque du ^{xii}e siècle à ce travail ; nous accueillerons volontiers les observations qui nous seraient faites sur cette date ; mais nous nous appuyons sur des comparaisons pour établir notre opinion : en effet, les émaux cloisonnés, employés comme décoration sur les pièces de bijouterie se retrouvent depuis le ^{xi}e jusqu'au ^{xiii}e siècle. Mais, quoique le dessin de ceux qui nous occupent soit loin d'être parfait, il n'a déjà plus cette lourdeur, cette ignorance des procédés, cette épaisseur des cloisons de cuivre qui caractérisent les œuvres de la première

période de cet art : les gravures en creux, tant des plis des vêtements que des branches de vigne sont traitées avec moins de roideur et de sécheresse. Au-delà du XII^e siècle, les émaux sont plus communément en relief ; les ornements se compliquent ; les clochetons, les choux, les formes tourmentées et lourdes du gothique remplacent la décoration simple et sévère de l'art byzantin ; la forme reste bien la même, les attributs et les images des évangélistes accompagnent encore le Sauveur ; mais le style change complètement et se charge de détails plus riches, plus somptueux, mais aussi, quelquefois, moins nobles.

Une chose étonne d'abord à la première inspection de la croix qui nous occupe : les proportions du corps du Christ choquent par une irrégularité singulière ; les bras sont d'une longueur disproportionnée et les autres parties du corps ne se trouvent nullement en rapport avec eux. Une étude plus attentive nous donne bientôt l'explication de ce manque de goût ; les jambes du Christ furent brisées, si nous en croyons la chronique, par un coup de hache, lorsqu'on trouva la croix dans le tronc d'un noyer. Sans nous permettre de discuter cette légende, il nous est facile d'expliquer ce qui en arriva : l'artiste chargé de la restauration de cette œuvre — et cet artiste était sans doute le chaudronnier du lieu, peut-être même le maréchal-ferrant, — ne trouva rien de mieux que de rapprocher les deux parties disjointes et d'assujettir le tout au moyen d'un énorme clou ; le malheur fut ainsi réparé, sinon aux yeux des amateurs, du moins aux siens propres. Voilà souvent l'œuvre des prétendus restaurateurs, quoique beaucoup ne soient ni chaudronniers, ni maréchaux, mais quelquefois bien dignes de l'être.

On n'est pas d'accord sur la manière dont fut découverte cette pièce d'orfèvrerie ; les uns prétendent qu'elle fut trouvée dans un mur en démolition ; d'autres, et nous avons enregistré plus haut ~~cette~~ cette assertion sans garantie de notre part,

qu'elle habitait l'intérieur d'un tronc d'arbre. Ce que l'on sait de plus certain, c'est qu'elle fut mise au jour vers 1830, dans un endroit nommé le Cloître, près Vareilles, dans l'état où nous la voyons aujourd'hui ; les extrémités des bras de la croix, terminées en fleurs-de-lys ou en trèfles semblables à la partie inférieure, ont été brisées.

Depuis l'époque de son retour à la lumière, cette croix fait le principal ornement de la petite église de Vaudeurs ; puis-
sent de plus érudits jeter quelque lumière sur ce vestige de l'art byzantin, vestige bien digne, selon nous, d'occuper leurs travaux et d'exciter leurs recherches.

E. DAUDIN.

MÉMOIRE

DES PLEINTES ET DOLÉANCES QUE FONT LES HABITANS DE LA PAROISSE
DE MONTACHER ,
DES FOULLES, SURCHARGES DE LOGEMENT DES GENS DE GUERRE,
TAILLES ET AUTRES CHOSES
QU'ILS ONT EUZ DEPUIS DIX-HUIT ANS EN ÇA,
EN 1651.

Premièrement ont logé le régiment du comte de Gransée, en deux foyz, qui a vescu à discrétion, faict de grandz desgatz, battu et outragé plusieurs habitans de ladite parroisse, et pris quantité d'argent.

Item une compaignye d'infanterie du régiment de Nonante, conduite par le sieur de Moissons, capitaine, qui y a séjourné, vescu à discrétion et pris de l'argent.

Item deux compaignies d'infanterie du régiment de Rouvrolle, conduittes par ledit sieur de Rouvrolle en personne, auxquelles deux compaignyes des ham de ladite parroisse de Montacher, ontourny à leurs frais l'estappe qui leur a cousté six cents livres en argent.

Item deux compaignies d'infanterie du régiment de Lambertye, qui ont vescu à discrétion, pris quantité d'argent et plusieurs habitants qu'ilz se sont faict donner par force.

Item une compaignie de cavallerye, conduite par ung brigadier appelé du Soult, laquelle a séjourné audit lieu, vescu à discrétion, pris de l'argent et battu.

Item une autre compaignye de cavalerie conduite par ung appelé le sieur de Lafontaine, lesquelz ont vescu à discrétion et faict grand désordre, mesme battu et pris de l'argent.

Item une compaignye d'infanterie conduite par le sieur de

Cussy-les-Forges, laquelle compaignye a aussi faict, vescu à discrétion, battu et pris quantité d'argent.

Item une compaignye d'infanterie conduite par le sieur de Bivoir (peut-être Beauvoir), qui a beaucoup faict de désordre, vescu à discrétion et pris de l'argent.

Item deux compaignyes d'infanterie du régiment de Périgueux, qui ont vescu à discrétion et faict beaucoup de désordre.

Item se sont assemblées audit lieu deux compaignyes d'infanterie du régiment d'Aumenoux, qui y ont esté durant onze jours, pendant lesquelz lesdits habitans ontourny l'estappe auxdites deux compaignyes ; pourquoy ils furent constraintz d'emprunter cinq cents livres, outre quoy ils ont vescu la plus part du temps à discrétion.

L'une desdites compaignyes estait conduite par le sieur vicomte de Laval, et l'autre par ung officier dont l'on ne se mémoratif du nom.

Item une compaignye d'infanterie du régiment de Castelleno conduite par le sieur de la Magdaleine, qui a vescu à discrétion, pris de l'argent et battu.

Item ledit sieur de la Magdaleine a encore avec sadite compaignye et celle du sieur du Fay, logé au bout de quinze jours audit lieu, lesquelz vescu à discrétion, battirent et prirent beaucoup d'argent.

Item encore une compaignye dudit régiment d'Aumenoux, commandée par le sieur des Salles, laquelle a vescu à discrétion, pris de l'argent, et battu plusieurs habitans.

Item deux compaignyes d'infanterie du régiment de Belle-nave (1), commandée par le sieur de Bellefleur, lesquelz ont vescu à discrétion, battu plusieurs habitants et extorqué quantité d'argent, par deux diverses foys que ledit sieur de Bellefleur y a logé avec sadite compaignye.

(1) Bellenave, bourg d'Auvergne (Allier).

SECONDE FEUILLE.

Item une compaignye d'infanterie commandée par le sieur de la Raulderye, laquelle compaignye a vescu à discrétion, battu et pris de l'argent.

Item une compaignye de gentilshommes du ban du bailliage de Montargis, conduite par le sieur de Courtigy, lesquelz ont vescu à discrétion.

Item la noblesse du ban du Bourbonnois, qui a vescu à discrétion.

Item le régiment de Castelleno, qui a vescu à discrétion, pris de l'argent, battu *exordde* plusieurs ham....., rompu et decouvert plusieurs logis, faict brusler les portes, emply un (ou les) puitz de boys et pailles, et mis le feu dedans.

Item le régiment d'Ostiac qui a vescu à discrétion, pris, extorqué de l'argent et battu les fames..... (?), et y a ledit régiment séjourné.

Item le régiment de Beaulce, qui a vescu à discrétion, battu les fames.... (?) et extorqué de l'argent d'eux.

Item une compaignie d'infanterie commandée par le sieur de Villedonné, laquelle a beaucoup faict de désordres, battu, extorqué de l'argent, et vescu à discrétion.

Item une compaignye d'infanterie conduite par le sieur de la Villeneuve qui disoit au lieu d'assemblée audit Montacher pour cinq ou six sepmaines, lequel, sur ce prétexte s'est faict donner ung cheval par lesdictz habitans, après avoir vescu audit lieu avec sa compaignye deux jours.

Item deux compaignyes d'infanterie, l'une commandée par le sieur de Saint-Arnoul, et l'autre par son frère, lesquelz ont vescu à discrétion, battu les ham.... et extorqué deux grands.....

Item une compaignie d'infanterie, deux régiments d'Aune-

noux, commandés par le sieur de Beauregard, qui aurait vescu à discrétion, pris de l'argent.

Item une compaignye de cavallerye commandée par le sieur de Villegagnon, qui a vescu à discrétion et pris de l'argent.

Item une compaignye de cavallerye du régiment de la Clai-mer (?) qui a vescu à discrétion, pris de l'argent.

Item une compaignye d'infanterie commandée par le sieur de Courbay qui a vescu à discrétion, pris de l'argent, et battu les ham....

Les estappes ayant esté establies audit Montacher, y a logé plusieurs régimens et corvées (?).

Item le régiment du Toc conduit par le sieur de Saint-Sauv^{eur} (?), lesquelz outre l'estape qui leur a esté fournye ont fait grand désordre.

Item y a trois ans et demy qu'il vint audit Montacher, ung nommé le sieur de la Patinière, qui disoit avoir ordre de demourer audit lieu avec une compaignye d'infanterie quinze jours durant, et sur ce prétexte fit entendre aux habitans que sy on luy vouloit donner quatre cens liures tournois, qu'il ferait viure et subsister ses gens allieurs qu'audit Montacher. Et sur ce lesdits habitans composèrent avec lui à la somme de *six vingts livres* qu'il toucha auparavant partir dudit lieu. Et peu de temps après sa compaignie logea audit Montacher avec une autre compaignye d'infanterie commandée par le sieur de Montaran, lesquelles deux compaignies vescurent à discrétion.

Item par l'espace de deux ans et demy, les estappes ayant été establies audit Montacher, y aurait eu vingt logements tant cavallerye qu'infanterie, et plusieurs desquelz logements n'aurait esté distribué aucune estappe d'autant que les estappiers ont composé avec plusieurs officiers à argent, puis auraient vescu à discrétion avec les soldats, près de ceux qu'ilz trouvoient au logis, (pris) quantité d'argent, battu les pauvres habitans, rompu, descouvert et bruslé leurs bastimens.

Item le jour de Noël durant est arrivé audit Montacher une compaignye d'infanterye du régiment de Monseigneur le Prince de Conty, commandée par le sieur de Vaconnel, capitaine, lequel disant avoir ordre de demeurer audit Montacher avec ladite compaignie, y aurait demouré quinze jours, par chascun desquelz jours il s'est fait payer par lesdits habitans la somme de vingt-cinq livres tournois, qui se monte à la somme de *trois cent soixante et quinze livres*, que lesdits habitans ont esté contraincz emprunter pour luy donner; de laquelle somme il ne leur aurait voulu donner aucune quittance, quoy qu'il leur eust faict entendre qu'il leur en donneroit. En outre on auroit et tous ses gens et chevaux vescu à discrétion pendant lesdits quinze jours. Et auroient tous ses soldats pris et extorqué quantité d'argent desdits habitans, mesme battu iceux. Et outre ce ledit capitaine aurait encore pris pour le logement de l'enseigne, quoy qu'il n'y en eust aucun, la somme de *vingt-six livres*. Sy bien que plusieurs desdits habitans ont esté contraincts d'absenter et quitter leur maisons. En sorte que lesdits habitans souffrent perte dudit capitaine seulement de la somme de dix huict cent livres et plus. Joint que les soldats faisaient festuure (?), leurs hostes de jour en jour, où ils s'assembloient jusques à huict et dix pour plus fort tourmenter les habitans, et leur faire de grandes despenses.

Item lesdits habitans se plaignent d'eux encore, et depuis le temps susdit, quantité d'autres logements que ceux cy-dessus, dont ilz ne sont mémoratifz.

Nonobstant lesquelles pertes qu'ilz ont souffertes des gens de guerre, n'avoient eu aucun soulagement ni dommages de tailles, ains au contraire en ont esté et sont surchargez beaucoup plus que par cy-devant. Et ne se montoient y a environ quinze ou seize ans qu'à la somme de quatre cents livres, pour leurs tailles, taillon et subsistances. Et depuis ledit temps se sont montées jusques à la somme de

quatre-vingt tant de livres. Et ne vallait audit temps le minot de sel que vingt-quatre livres, et à présent on leur en fait payer QUARANTE livres et plus. Et que on auroit fait payer à plusieurs desdits habitaus, grosses sommes de deniers, sur ce que l'on leur faisoit entendre qu'ils étoient taxés comme aisez et cocqz de parroisse.

Item l'on leur a contrainctz à donner des chariaux que l'on disoit estre pour mener à l'armée. Comme aussy ont baillé des hommes par à leurs despens.

Item se plaignent de ce que on leur a (fait) payer le sou pour livre de la marchandise qu'ils voudroient. Lequel subsidie ou malletoute on appellait pure four (?) De ce que on leur faict payer de gros tributz sur le vin. De ce que on leur faict payer des sommes de deniers pour des notifications de contractz.

Tous lesquelz logemens de gens de guerre payant de grandes tailles, deniers pour les cottes d'aisez ou cocqz de parroisse, cherté de seve (sel), et autres surcharges, ont rendu presque tous lesdits habitans contrainctz à quitter et abandonner leurs lieux, et maudire leur pauvre vye. En sorte que ladite parroisse est totalement ruynée, et ne permet plus aux habitants qui y sont depuis en peu de nombre, supporter sy peu de surcharges, qu'ilz ne soient contrainctz à maudire leur vye, comme ceux qui la maudient desjà.

(Plainte d'habitans pour le Logement de gens du Roy, en 1651).

Par devant Mathurin Geuffron, notaire royal héréditaire au bailliage de Sens, ès-lieux et parroisse de Montacher et Ville-gardin, soussigné, en présence des tesmoins soubzscriptz, sont comparus en personnes Guillaume Amyot, Aymon Chri-sard, Pierre Poiryer, Nicolas Amerau, Josay Chaudinar, Estienne Frottier, Josay Petit l'aisné, Rose Geuffron, Jaquin Alliron et Mathurin Costerau, tous habitans dudit Montacher

et représentant la plus grande et seine partye d'iceluy, lesquels ont volontairement recognu que honneste personne Alexandre Breschemier, aussy habitant de ladite parroisse, a receu de monsieur de Mesmes, la somme de *trente livres* tournois sur les a..... que ledit seigneur a, en outre sur main..... provenant du remboursement de l'estappe qu'il a ressee pour les habitans, pour le logement du régiment de Navarre ou partye d'iceluy, qui a logé audit Montacher le jour de Circoncision Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qui a laysés ces trente livres. Luy, Brechemier en a jà employé unze livres à quelques affaires de la parroisse. Consentent lesdits habitans qu'il paye audit Tortereau, la somme de six livres pour le voyage que jà luy Tortereau faict à Paris pour les affaires de ladite parroisse. Et pour le surplus des trente livres, qui est treize livres, consentent aussi lesdits Breschemier les employer à aucunes affaires de ladite parroisse Montacher.

Faict et passé audit Montacher, en la maison du curé après midy, le vingt-sixiesme jour de mars mil six cent cinquante-ung.

En présence de Louys Geuffron, la femme, à Jouy, et Pasquier Bigournau, la femme Glayse de Bazoché....

Et ont déclaré ne sçavoir signer, fors lesdits Petit, Alleron, Geuffron, Tortereau, Breschemier, et aussy ledit Bigourneau, ont déclaré ne sçavoir signer.

J. PETIT. ALLERON. GEUFFRON.

Soucy, 1^{er} décembre 1856.

U. PRUNIER.

NOTICE NÉCROLOGIQUE

SUR

M. JACQUES-THÉODORE LEROUX,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE SENS,

Lue le 10 décembre 1855, en l'une des séances mensuelles.

MESSIEURS,

Le 13 juillet dernier, la ville de Sens a perdu un de ses plus honorables citoyens, la Religion un zélé catholique, les pauvres un généreux bienfaiteur, notre Société un de ses membres; tous, Messieurs, nous avons perdu un ami. Après quelques jours seulement d'une maladie qui semblait devoir céder aux soins assidus d'une savante et intelligente amitié, M. Leroux a terminé sa carrière par une mort à laquelle, depuis plusieurs mois surtout, il se préparait en sage et en chrétien.

Vous m'avez chargé, Messieurs, de payer à la mémoire de notre collègue la dette de l'amitié; j'ai accepté avec joie cet honneur; et pourtant, je ne l'ai connu que depuis bientôt douze années. Dans ce travail, le cœur conduira la plume; je raconterai quelquefois ce que j'ai vu ou entendu moi-même, plus souvent ce que j'ai recueilli de ses nombreux amis, et ce que j'ai trouvé dans les annales municipales.

M. Jacques-Théodore Leroux naquit à Paris le 22 avril 1789. Son père, négociant habile, joignait à l'intelligence des affaires commerciales une fermeté de principes qui honore son caractère. Peu de temps après la naissance de ce fils, éclata la tempête révolutionnaire qui bouleversa la France. M. Leroux demeura fidèle à son roi ; c'était un crime capital à cette époque : aussi, comme tant d'autres, hélas ! il fut condamné à périr, et il ne dut la conservation de ses jours qu'à la chute de Robespierre.

Le jeune Leroux fut donc, pendant sa première enfance, témoin des horreurs de l'anarchie. Trop jeune alors pour en conserver un bien vif souvenir, il devait plusieurs fois voir les malheurs de sa patrie pendant le cours de sa vie. Il fut envoyé au collège de Vendôme, qui jouissait alors d'une réputation méritée ; il y fit de bonnes études. Son goût, ses inclinations, son caractère paisible le portaient vers le notariat ; ses études spéciales furent dirigées vers ce but. Il fut attaché comme principal clerc à plusieurs études renommées de Paris, et déjà, outre les qualités nécessaires à un bon praticien, il fit connaître la qualité du cœur qui brilla toujours en lui : il se montra excellent ami.

Il avait vingt-trois ans lorsque, sans position sociale faite, mais offrant déjà de grandes garanties par ses principes, sa conduite et sa capacité, il épousa mademoiselle Louise-Jenny, fille de M. Taillandier, alors avocat distingué du barreau de Paris. Ce fut l'alliance de l'honneur et de la vertu.

En 1816, attiré par les affections de la famille qui lui furent toujours chères (M. Taillandier, son beau-père, était alors président du tribunal civil), M. Leroux vint habiter Sens avec ses jeunes enfants. Il s'y fit bientôt connaître.

Devenu notaire, le 17 mai 1817, il sut, par son travail, son activité, son intelligence des affaires, son esprit d'ordre, relever la petite étude de M. Tenard, et préparer ainsi à son successeur, que nous aimons à compter au nombre de nos

collègues (M. Tibaud, notaire), une des meilleures études de la ville.

Vous le savez, Messieurs, et qui l'ignore s'il a un peu vécu ? il n'est aucune position sociale qui puisse être à l'abri des traits de la jalousie : l'envie et la malignité s'attachent trop souvent à un laborieux succès. Un certain public toujours friand de scandale, voulut un moment ternir cette réputation de probité si précieuse et si nécessaire à ce genre de sacerdoce. Hâtons-nous de dire que le nuage fut bientôt dissipé ; que la chambre des notaires, toujours si vigilante et si justement sévère pour rechercher, poursuivre et punir la moindre démarche compromettante, ne trouva jamais rien de reprehensible dans ses actes, et qu'elle le vengea publiquement en l'appelant dans son sein, tantôt comme trésorier, tantôt comme rapporteur, plusieurs fois comme président. Il fallait, ce semble, une plus ample réparation ; il fut appelé à siéger au conseil municipal. ¶ En 1820, le roi Louis XVIII le nomma maire de Sens, et il fut installé le 8 janvier 1821.

Successeur de l'honorable comte de Laurencin, dont Sens a voulu conserver le souvenir en donnant son nom à une de ses rues, M. Leroux partagea le fardeau de l'administration municipale avec MM. Billebaut de Saint-Maurice et Tarbé. Ce dernier fut un des fondateurs de notre société et président d'âge pour la constitution du bureau. Sous cette administration eut lieu l'acquisition de l'hôtel de ville, la construction d'un abattoir, l'organisation du corps si utile des sapeurs-pompiers, la restauration des écoles communales, qui furent alors établies sur le pied où nous les voyons aujourd'hui, et on fit des travaux d'appropriation au collège mixte, devenu depuis collège communal et enfin lycée impérial. M. Leroux hâta, par ses instances auprès du Gouvernement, l'arrivée de l'archevêque nommé ; et, le 27 novembre 1821, à la tête du conseil municipal, des fonctionnaires publics et des habitants, il reçut et complimenta, à la porte Royale, M^{er} de la Fare, qui

venait prendre possession du siège métropolitain de Sens, enfin rétabli après une suppression qui l'avait rendu vacant depuis près de 28 ans.

En 1830, à la suite des événements de juillet, qui amenèrent sur le trône de France le chef de la branche cadette des Bourbons, Louis-Philippe d'Orléans, malgré les avis de sa famille, ne se sentant pas assez fort pour lutter contre les idées de cette époque, et puis pour des motifs que chacun de nous respectera, M. Leroux crut devoir préférer une démission volontaire de ses fonctions à une destitution regardée comme imminente, pour remettre entre d'autres mains l'administration d'une ville qu'il aimait à regarder comme une seconde patrie, et aux intérêts de laquelle, malgré son éloignement des affaires publiques, il fut toujours entièrement dévoué jusqu'à sa mort.

Aussi, Messieurs, le retrouverons-nous toujours dans toutes les œuvres de bienfaisance et de charité, sous quelque dénomination qu'elles se présentent ; car pour lui, faire le bien était une seconde nature.

Au *bureau de bienfaisance*, il employait une fortune heureusement et loyalement acquise à subvenir aux besoins de l'indigence ; membre de la *société de secours mutuels*, il ouvrait sa bourse et son cœur à l'ouvrier malade ou malheureux ; président du *bureau d'assistance judiciaire* de l'arrondissement, il donnait largement ses conseils, son expérience, sa plume, et facilitait à une foule de personnes sans savoir et sans fortune les moyens d'aplanir les difficiles et coûteuses formalités qu'entraîne toujours une procédure, même lorsque l'on a pour soi la justice et le bon droit.

La *commission administrative de l'hospice* le vit à l'œuvre depuis 1821 jusqu'à sa mort ; il n'y eut pour lui d'interruption dans cette œuvre si chère à son cœur que pendant quelques jours mauvais qui passèrent bientôt, espérons-le, pour ne plus reparaitre. Les pauvres avaient été pour lui pendant

sa vie l'objet d'une espèce de culte ; pour les pauvres aussi seront ses dernières volontés ; plusieurs articles de son testament sont un adieu qu'il leur fait en quittant ce monde. Réjouissez-vous, pauvres infirmes ! celui qui vous a toujours aimés a voulu combler une lacune dans les prévisions des infirmités humaines et des moyens de les soulager ; le lit de repos que sa charité vous offre vous sera concédé sans les conditions d'âge exigées jusqu'ici par les règlements.

Comme maire, M. Leroux fut membre de droit du *conseil de fabrique de l'église métropolitaine*. La confiance des archevêques qui se succédèrent sur le siège de saint Savinien et de saint Potentien l'appela de nouveau à en faire partie ; et nous, qui depuis plusieurs années y siégions avec lui, nous avons pu apprécier dans ce pieux chrétien le zèle pour la maison de Dieu et pour la pompe des cérémonies de la sainte liturgie.

Il est au sein de la ville de Sens un petit rameau de ce bel et grand arbre dont les branches abritent dans tout le monde, sous leur ombre bienfaisante, bien des misères physiques et morales ; une société dont l'humilité chrétienne est la base et la charité de Dieu le principe ; qui voit dans tous ceux qui souffrent des frères bien-aimés ; qui ne se contente pas de donner aux malheureux le morceau de pain qui doit l'empêcher de mourir, mais qui fait briller en même temps à ses yeux la lumière qui éclaire l'intelligence et réchauffe le cœur, rend l'homme meilleur en le rendant vertueux et chrétien. Avec ses confrères de la *conférence de Saint-Vincent de Paul*, M. Leroux venait chaque semaine tendre la main pour déposer son aumône et solliciter un secours pour ses chers pauvres, dont il savait si bien plaider la cause. Avec quel bonheur il allait rallumer le foyer presque éteint du galetas où gisait toute une famille ; assis comme l'un d'eux au milieu de ces malheureux, il écoutait avec bonté le récit de leurs chagrins domestique, encourageait l'enfance, soutenait la jeu-

nesse, consolait le malade, exhortait le moribond et déposait son aumône en parlant de cette Providence qui veille sur chacune de ses créatures, et qui promet une récompense à celui qui souffre en chrétien.

Membre de la *commission administrative de l'école chrétienne* établie à Sens, qui, sous la direction des modestes disciples de Jean-Baptiste de la Salle, donne l'éducation à plus de 300 enfants, M. Leroux s'acquitta avec zèle, activité et intelligence de la fonction de trésorier, qui lui avait été confiée. Nous l'avons vu visiter cette école, exciter l'émulation des élèves, encourager les pieux instituteurs dans leur pénible et difficile tâche, et nous savons aussi que devant l'insuffisance des ressources, et dans des circonstances difficiles, il savait s'exécuter généreusement.

Enfin, Messieurs, lorsqu'en 1845, quelques hommes de cœur, sentant le besoin de réunir sur un terrain neutre en dehors de toute idée politique des citoyens honorables trop souvent divisés et ne s'estimant pas, parce qu'ils ne se connaissaient pas, eurent la bonne pensée de fonder notre *société archéologique*, M. Leroux donna toutes ses sympathies à cette œuvre encore au berceau. Il fut notre premier président après la constitution d'un bureau provisoire, et nous avons tous été les témoins de sa bienveillance, de son affabilité, de sa cordialité, de ses manières franches et amicales, qui font et feront toujours le charme de nos réunions et de nos pacifiques discussions.

Faut-il être surpris si la mort de M. Leroux fut un coup qui frappa sa famille, ses nombreux amis, et qui eut du retentissement dans toute la ville ; si le premier pasteur du diocèse voulut répandre lui-même, avec l'eau sainte, la dernière prière sur les restes mortels de cet homme de bien qu'il honorait de son amitié ; si le conseil de fabrique de l'église métropolitaine, dans sa séance du 6 septembre dernier, s'unissant aux sentiments de son vénérable président, M^{sr} l'arche-

vêque, paie à sa mémoire un hommage de regret et de pieuse reconnaissance (1); si la commission administrative des hospices, à la date du 1^{er} septembre, énumère les nombreux services qu'il a rendus depuis trente-cinq ans à toutes les administrations charitables, et notamment aux hospices (2); si les

(1)

FABRIQUE MÉTROPOLITAINE.

Séance du 6 septembre 1855.

La séance ouverte, Mgr l'Archevêque prend la parole et rappelle aux Membres du Conseil de fabrique la perte douloureuse qu'ils viennent de faire en la personne de M. Jacques-Théodore Leroux, membre du Conseil de fabrique depuis vingt-cinq ans.

Après avoir rendu hommage à toutes les vertus de M. Leroux, à son infatigable charité, à sa piété exemplaire et au zèle dont il fit preuve toute sa vie, pour l'entretien de la maison de Dieu, Mgr l'Archevêque communique au Conseil l'acte des dernières volontés de M. Leroux.

Cet acte, dit Mgr l'Archevêque, résume avec simplicité les pensées et les sentiments de la vie entière du testateur; les hospices, le bureau de bienfaisance, l'école des Frères, la conférence de Saint-Vincent de Paul, l'église de sa paroisse, aucune œuvre pieuse n'est oubliée; M. Leroux veut faire le bien sous toutes les formes; il cherche les pauvres partout; il charge toutes les personnes charitables de les soulager en son lieu et place lorsqu'il ne pourra plus le faire lui-même. M. Leroux a fini comme il avait vécu, il est mort en faisant le bien; ses bonnes œuvres l'avaient précédé devant Dieu, nos regrets et nos vœux l'ont accompagné en ce moment suprême; un dernier devoir nous reste à accomplir envers lui, celui d'exécuter ses dernières volontés, etc., etc.

Pour extrait conforme :

Le Secrétaire de la Fabrique,

CARLIER.

(2)

HOSPICES DE SENS

EXTRAIT DU REGISTRE DES DÉLIBÉRATIONS DE LA COMMISSION ADMINISTRATIVE
DES HOSPICES DE LA VILLE DE SENS.

Séance du 1^{er} septembre 1855.

La Commission, composée de M. Carlier, faisant, en l'absence du maire, fonctions de président, MM. Cornisset et Laude, membres, M. Ratier, secrétaire.

M. le Président rappelle à la Commission la perte douloureuse qu'elle vient de faire en la personne de l'honorable M. Leroux, l'un de ses membres; il a énuméré les nombreux services qu'il a rendus depuis trente-cinq ans à toutes les administrations charitables de la ville de Sens, et notamment aux hospices.

Son testament, dit-il en terminant, prouve qu'il a voulu perpétuer après

membres du bureau de bienfaisance, à la date du 17 du même mois (1), s'associent aux témoignages de regret et de reconnaissance que déjà, et peu de temps après le décès de l'honorable M. Leroux, les membres des différentes administrations ont cru devoir adresser à sa famille (2) ; ne sont-ce

sa mort tout le bien qu'il a fait pendant sa longue carrière administrative.

Pour extrait conforme :

L'Administrateur secrétaire,

RATIER.

(1)

EXTRAIT

DU REGISTRE DES DÉLIBÉRATIONS DU BUREAU DE BIENFAISANCE
DE LA VILLE DE SENS.

Séance du 17 octobre 1855.

Président, M. Oppenot, vice-président du bureau de bienfaisance ;

MM. Pichenot, archiprêtre ;

Lorne, Hippolyte ;

Lamotte, ancien professeur ;

Ratier, magistrat honoraire ;

tous quatre membres, et ce dernier secrétaire.

Le bureau est d'avis qu'il y a lieu d'accepter la disposition testamentaire faite par M. Leroux, ainsi conçue :

« Je lègue au bureau de bienfaisance de la ville de Sens, dont je suis administrateur, la somme de deux mille francs pour les pauvres. Je veux que ce legs soit franc de tout droit de mutation et charges quelconques, et payable dans l'année de mon décès, sans intérêts. »

Le bureau renouvelle ici les témoignages de regret et de reconnaissance que déjà, et peu de temps après le décès de l'honorable M. Leroux, il a cru devoir adresser à sa famille pour les services importants qu'il a rendus à l'administration charitable.

Extrait du registre des délibérations par l'administrateur secrétaire sousigné,
RATIER.

(2) Les soussignés, membres de différentes administrations à Sens,

Ont cru devoir se réunir pour donner un témoignage unanime et complet du regret profond que leur inspire la perte de l'honorable M. Leroux, dont l'absence se fait si vivement sentir dans la commission administrative de l'hospice, au bureau de bienfaisance, au conseil d'administration de l'orphelinat départemental, au bureau d'assistance judiciaire, au bureau d'admission pour les enfants délaissés, à la conférence de Saint-Vincent de Paul, et dans bien d'autres œuvres encore.

Ils ont été effectivement en position, plus que personne, d'apprécier le ca-

pas là des preuves évidentes des sympathies que notre collègue avait su se concilier par sa bonté et son zèle pour faire le bien? Il le fit pendant sa vie, il voulut le perpétuer après sa mort, et son testament en est un témoignage subsistant.

Ne pourrais-je pas, Messieurs, appliquer en quelque manière, à mon sujet, cette belle parole de l'historien de l'empire romain : *Flebunt Germanicum etiam ignoti*. Malheureux infirmes ! vous n'aurez pas connu la main qui vous fit ce repos ; mais en montant sur le lit qu'il a dressé pour votre soulagement, vous donnerez une larme de reconnaissance à votre bienfaiteur, et vous bénirez sa mémoire : *Flebunt Germanicum etiam ignoti !* Familles indigentes, qui, dans vos pressants et douloureux besoins, recevez le morceau de pain nécessaire au soutien de votre vie et à la subsistance de vos enfants, vous n'aurez pas connu celui qui vous l'a assuré ; mais vous lui donnerez une larme et vous bénirez sa mémoire : *Flebunt Germanicum etiam ignoti !* Jeunes enfants, qui viendrez chaque jour recevoir sur les bancs de l'école chrétienne, que sa charité a contribué à ouvrir et à fonder, l'instruction de l'esprit et du cœur, vous n'aurez pas connu votre bienfaiteur ; mais vous lui donnerez une larme et vous bénirez sa mémoire : *Flebunt Germanicum etiam ignoti !* Eglise métropolitaine, parvis sacrés, qui fûtes si souvent témoin de sa foi vive et de sa tendre piété, vous ne donnerez pas, vous, de larmes à sa mémoire, mais selon le langage sacré de la prière, vous lui conserverez un éternel souvenir : *In memoria æterna erit justus*.

raclère affectueux, le dévouement inépuisable, l'aptitude aux affaires de celui qui fut si longtemps leur collègue.

Le but des soussignés, par la présente manifestation, est d'honorer, autant qu'il dépend d'eux, la mémoire d'un homme de bien, d'un citoyen utile, qui n'a cessé de consacrer son temps, ses facultés et sa fortune à des œuvres pieuses, charitables et excellentes.

(Suivent plus de cent signatures de personnes occupant un rang distingué dans la ville)

Qu'ai-je fait jusqu'à présent, Messieurs? Je vous ai rappelé ce que vous saviez aussi bien que moi, ce que bien mieux que moi vous auriez pu raconter. J'ai essayé de vous représenter M. Leroux tel que vous l'avez connu dans sa vie de citoyen; ne devrais-je pas m'arrêter ici? Ma tâche n'est-elle pas remplie, et une famille éplorée me permettra-t-elle de soulever un peu le voile qui cache l'homme privé et le père de famille? Vous parlerai-je de cette vie d'intérieur qui faisait tout son bonheur? Qu'il était heureux de la vie de famille, lorsqu'à certaines époques, toujours trop rares et trop courtes pour ses affections, il pouvait réunir autour de lui ses nombreux enfants! Que de services rendus! que de bonnes actions tenues cachées et qui ne sont connues que de celui qui voit ce qui se passe dans le secret, et de ceux qui en ont été l'objet? Avec quelle bienveillance il accueillait quiconque paraissait avoir besoin de lui? Quel dévouement lorsqu'il s'agissait d'obliger? Quelle amitié vive, délicate et constante!

Et cependant, il faut le dire franchement, puisqu'il n'est rien de parfait sur la terre, les excellentes qualités du cœur, dont il fut éminemment doué, laissaient néanmoins apercevoir le défaut de ces qualités mêmes. Son esprit de conciliation, son invincible éloignement pour tout ce qui pouvait altérer la paix, l'entraînèrent naturellement et presque sans qu'il en eût conscience, dans une certaine faiblesse de caractère ou excès d'indulgence. S'il mérita le titre de juste que le poète latin donnait à son héros dans une de ses odes, l'excessive bonté de cœur de M. Leroux peut-elle nous permettre de compléter l'éloge en ajoutant avec le même poète :

Justum et tenacem propositi virum.

N'est-ce pas là le triste apanage de notre nature, et ne fallait-il pas qu'en cela il payât la dette à l'imperfection humaine!

Parlons encore de ce cœur que nous avons été à même d'apprécier. Pour juger un homme, il ne faut pas le prendre

seulement dans l'exercice des devoirs de la vie civile et publique : Il pose alors ; il n'est pas naturel. C'est dans son intérieur, c'est dans l'intimité qu'il faut le saisir ; dans ce cas, il est lui. Un mot révèle l'homme, et je n'ai qu'un mot à citer ; et ce mot, je l'ai recueilli de sa bouche.

C'était pendant notre voyage d'Italie. Peu de temps avant notre départ, la santé de M. Leroux avait donné quelques inquiétudes. Le cœur d'une épouse s'était ému à la pensée de le voir éloigné de ses soins affectueux. On craignait qu'entraîné par une légitime curiosité, ravi par le beau ciel de l'Italie, il ne voulût y prolonger son séjour plus longtemps que nos projets ne le permettaient. J'avais reçu une secrète et délicate mission que je tenais à remplir. Ce qu'on avait prévu arriva. Au moment du départ, M. Leroux cède un moment aux instances d'un frère malheureux et chéri ; il veut entreprendre avec lui de nouvelles pérégrinations. Il ne se rend pas aux premières raisons que j'oppose à l'exécution de son projet. Mais dès que je lui fais connaître que madame Leroux en éprouvera certainement une vive peine, il s'arrache des bras de son frère, qui verse des larmes sur l'isolement profond dans lequel il le laisse : *Ce serait le premier chagrin que je ferais à Jenny*, me dit-il, *je ne le ferai pas*. Deux heures après nous partions pour la France.

Dans une seule circonstance, il a causé du chagrin à la compagne de sa vie, c'est le jour où la mort l'a séparé d'elle.

La mort ne surprend pas le sage, moins encore le chrétien, et M. Leroux était chrétien et chrétien plein de foi. Elle fut toujours vive en lui ; mais il lui arriva, dans le cours de sa vie, ce qui n'arrive que trop souvent à un grand nombre d'hommes doués cependant d'excellentes qualités de l'esprit et du cœur. Pendant une certaine partie de sa jeunesse, et durant sa vie publique, la foi chez lui ne fut pas toujours vivifiée par les œuvres du chrétien. Les préoccupations de sa position, les embarras des affaires, lui avaient fait négliger l'af-

faire unique et personnelle. Mais Dieu avait ses desseins. M. Leroux a vu comme nous ces terribles commotions sociales qui menacent de tout bouleverser; il a vu les principes de la morale humaine mis en question, sapés même dans leurs fondements; il a vu les trônes brisés par la fureur populaire, les ambitions s'entrechoquer, les institutions ébranlées, et il a compris que Dieu seul est grand : ce qui fut pour une foi mal affermie et une vertu peu solide une sérieuse tentation et un funeste écueil, fut pour lui la lumière et le port du salut. Son esprit naturellement droit comprit que si croire est raison, il est logique de conformer sa vie à sa croyance, et que lorsque tout craquait autour de lui, il fallait s'attacher à la vérité, qui ne passe pas. Dès lors M. Leroux fut entièrement et loyalement chrétien. Nous l'avons tous vu, Messieurs, faisant franchement et sans ostentation profession publique de cette piété solide et éclairée, mais douce et aimable, qui sait compatir à la faiblesse des uns, à l'ignorance des autres, indulgente pour tous, sévère seulement pour elle-même.

Il n'a pas été surpris par la mort; il s'y était préparé d'avance. Agenouillé avec moi aux pieds du souverain pontife Pie IX, dont nous baisions les mains vénérables, il avait demandé comme une insigne faveur une indulgence plénière pour ses derniers moments; aussi n'a-t-il pas été effrayé. Il a salué la mort comme une vieille connaissance avec laquelle il s'était souvent entretenu, comme une amie dont il attendait l'arrivée. L'entendez-vous s'écrier : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus*. C'est sa foi, c'est sa piété qui accueillent ainsi son pasteur, qui vient environner ses derniers moments des consolations que la religion accorde à ses enfants. Il est calme, il est résigné, et le 13 juillet, il meurt en chrétien. Nous avons tous rendu les derniers devoirs à sa dépouille mortelle, nous avons tous prié pour lui.

Messieurs, notre collègue et notre ami, du fond de son tom-

beau, ou plutôt placé dans un meilleur séjour, ne nous demande pas d'inutiles regrets. Faisons revivre en nous les qualités que nous avons admirées en lui. Soyons hommes de bien, dévoués à notre patrie, charitables pour les malheureux, nos frères, bons et indulgents pour tous. C'était la pensée de l'historien latin en terminant d'écrire la vie d'Agri cola : *Admiratione te potiùs, immortalibus laudibus, et si natura suppeditet similitudine decoremus. Is verus honor, ea conjunctissimi cujusque pietas.*

Je n'ajouterai qu'un mot que ne pouvait dire ce païen, et que moi, Messieurs et chers collègues, avec le sentiment de ce que vous êtes et la conscience de ce que je suis, je dirai ici avec confiance : comme lui, soyons chrétiens.

E. CHAUVÉAU.

Vicaire-général de Sens, archidiaque d'Auxerre.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR M. LEYS,

MEMBRE HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE SENS,
ET CORRESPONDANT DE CELLE DES ANTIQUAIRES DE LA MORINIE,

PAR M. GUSTAVE DUBOIS,

SON PETIT-FILS.

La notice nécrologique que nous a lue M. l'abbé Chauveau sur M. Jacques-Théodore Leroux, l'un des membres fondateurs de la Société archéologique de Sens, m'a inspiré la pensée de vous faire connaître la biographie d'un autre membre qui a présidé et contribué de tout son pouvoir à la formation de cette Société.

Antoine-Philippe-Maximilien Léys, naquit à Paris, sur la paroisse Saint-Séverin, le 8 juin 1769, du mariage de Maximilien-Joseph Léys, docteur, régent de l'ancienne Faculté de médecine de cette ville, professeur en chirurgie en la même Faculté, doyen de réception, médecin en chef du Gros-Cail-lou et de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, membre de la Société académique et l'un des collaborateurs à la Pharmacopée, et de Jeanne-Eustochie de Silly, fille d'un avocat au parlement de Paris.

Il venait d'entrer dans sa cinquième année, lorsque son père l'envoya chez un de ses grands-oncles, prêtre bénéficiaire de première classe de la cathédrale de Saint-Omer, qui prit

soin de son éducation et lui fit faire ses classes au célèbre collège de Saint-Bertin. Dès qu'elles furent terminées, il revint dans son pays natal pour y étudier la chirurgie ; mais, quelques difficultés étant venues à l'encontre de ses projets ; il laissa là le scalpel, et de dépit courut s'embarquer à Dunkerque sur le premier vaisseau prêt à appareiller. C'était un bâtiment faisant voile pour les parages de Madagascar et se livrant à la pêche du cachalot et de la baleine. Parti comme simple volontaire dans le courant d'octobre 1788, il fut peu de temps après promu au grade de lieutenant. Cette existence pleine de dangers, cette guerre à mort aux géants des mers convenait à son humeur aventureuse et hardie.

Il avait fait deux fois le tour du monde dans l'espace de trente-huit mois et s'apprêtait à recommencer un nouveau voyage, à affronter de nouveaux périls, lorsque le 7 juin 1792, il reçut l'ordre de prendre du service dans la marine militaire où il ne tarda pas à être élevé au grade d'aspirant.

D'un courage et d'un sang-froid remarquables, l'occasion se presenta bientôt pour lui d'en donner des preuves. Le 1^{er} juin 1794 (13 prairial an II), une rencontre a lieu entre la flotte française, sous les ordres de l'amiral Villaret-Joyeuse et la flotte anglaise, bien supérieure en nombre ; et, malgré des prodiges de valeur, la France subit un douloureux échec au combat du *Vengeur*.

Fait prisonnier durant l'action, M. Léys fut conduit à Londres ; mais libre sur parole, il pût, grâce aux brillantes et solides études qu'il avait faites, donner des leçons de français, de grec, de latin qui lui permirent de supporter avec plus de patience que tout autre, une captivité qui dura vingt-deux mois.

Rendu à la liberté, il fut nommé commandant de la canonnière le *Mentor*, mais les fatigues incalculables qu'il avait essuyées avaient altéré sa santé et épuisé ses forces : il tomba malade et fut transporté à Flessingue ; et c'est là que sur sa

demande, il reçut son congé de réforme le 28 messidor an V.

Dans l'impossibilité de se livrer désormais à des travaux suivis, par suite du délabrement de sa constitution, et cependant d'un esprit trop actif pour rester inoccupé, M. Léys s'adonna tout entier à l'étude de l'Archéologie, et parvint à former une riche et précieuse collection de monnaies romaines du Haut et du Bas-Empire.

Ses connaissances étendues en numismatique l'avaient mis en rapport avec des antiquaires distingués, tels que MM. Allier de Haute-Roche, Cartier, Chapet d'Auxerre, Combrouse, Consinéry, de Longperrier, de la Saussaye, du Sommerard, Hermand de Saint-Omer, le duc de Luynes, le baron Marchand, Millingen, Mionnet, le baron de Montferret, Rollin père et fils, de Saulcy et le baron Vincent. Il était uni par les liens de la plus étroite amitié avec la plupart d'entre eux.

Il connaissait sept langues et plusieurs dialectes, et parlait facilement le latin, le grec, le flamand et l'anglais.

M. Léys qui comptait parmi ses ancêtres les deux Heinsius, Santeuil et Jean Bart, et dont les armes étaient : lozangé d'or et de sable au chef de gueules, chargé de trois merlettes d'argent, mourut à Sens, le 14 février 1847, à l'âge de 78 ans, membre honoraire de la Société archéologique de cette ville, et correspondant de la Société des Antiquaires de la Morinie.

Il a laissé quelques écrits publiés dans différentes revues et qui ont pour titres :

- 1° De l'Archéologie en général ;
- 2° Des monnaies romaines ;
- 3° Lettre à M. du Mersan, de la bibliothèque royale, sur une médaille inédite de la Judée navale ;
- 4° Notice sur une médaille de Carausius ;
- 5° Explication d'une monnaie byzantine de Basile I^{er} ;
- 6° Fragments sur les médailles gauloises ;
- 7° De la réduction d'impôts ordonnée par l'empereur Julien l'Apostat ;

8° Notice sur Sens et sur Chaumont ;

9° Explication d'une monnaie de Beaudouin de Flandre, empereur de Constantinople.

Ceux qui ont connu l'homme vertueux dont nous venons d'esquisser la vie, ont pu apprécier son exquise urbanité, sa rare modestie et son extrême affabilité.

Aussi les savants avec lesquels il était en relation, professaient-ils pour lui une profonde et sincère estime.

C'est ce qu'attestent la plupart des lettres qui lui étaient adressées :

« Je vous remercie très-affectueusement, mon bien estimable ami, — lui écrivait le 1^{er} août 1836, le savant et regrettable oratorien Chapet, — de l'intérêt de cœur qui vous a inspiré des inquiétudes sur ma santé. Des âmes comme la vôtre dédommagent bien précieusement de tant de misères qui roulent si pitoyablement aujourd'hui à travers tous les chemins de ce pauvre monde. Convenez que voilà bien une phrase de vieux (il avait alors 83 ans) ; elle est sortie, je la laisse. »

« Je suis honteux, mon sage ami — lui écrivait encore Dom. Chapet, le 30 janvier 1837 — de me trouver cette fois arriéré de si loin à votre égard ; mais vous savez ou du moins vous soupçonnez déjà qu'il est un âge de terreur et de laisser-aller où l'on n'est plus décidément le maître de faire marcher à volonté ni sa cervelle ni ses doigts. Je n'en suis pas encore acculé tout-à-fait jusqu'au droit de m'en plaindre ; mais j'en gémis tous les jours, et très-particulièrement vis-à-vis de vous, avec qui la correspondance est pour moi un des charmes les plus doux de ma solitude. Indulgence, indulgence, les vieux en ont tant et si souvent besoin : *Scimus, et hanc veniam petimusque damusque vicissim.* »

Et plus loin : « Faites-moi la grâce de bien compter, de compter toujours sur mes sentiments pour vous, et sur le

« prix que j'attache à cette franchise, à cette droiture imparturbable qui font ensemble le caractère bien distinctif de votre âme. »

Puissent ces quelques lignes suggérées par le sentiment de ma reconnaissance et de mon amour filial, être un faible mais juste hommage rendu à la mémoire de M. Léys.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

sur

M. GUSTAVE DUBOIS,

LICENCIÉ EN DROIT, MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES.

C'est pour nous un devoir à la fois bien pénible et bien consolant, de suivre les actes de la vie d'un collègue, d'un ami, d'un parent, que nous regrettons d'autant plus que ces trois liens nous unissaient à lui ! C'est une existence bien courte que celle que nous allons esquisser ; une existence qui s'est éteinte à trente ans à peine, au milieu de nous, qui regrettons le compagnon de nos travaux et qui ne pouvons lui donner, pour dernière marque de notre amitié, qu'une larme et un souvenir !

Peut-être, dans le cours de cette notice, nous laisserons-nous entraîner à étudier le cœur et les qualités morales de notre ami, plutôt que ses travaux et ses études. Qui donc pourrait nous en blâmer ? La piété filiale, la pureté du cœur, valent bien un peu de cette éphémère étincelle que l'on nomme le génie, qui s'éteint avec l'homme pour le laisser seul avec ses actes, seul avec ses vertus ! Nos travaux passeront

et retourneront en poussière, ainsi que ces monuments des temps antiques que recherchent nos patientes explorations ; nos noms seront oubliés peut-être : heureux alors qui, comme notre pauvre ami, peut remporter là-haut, pour suprême richesse, une âme intègre, une conscience pure et les regrets de l'amitié. N'était-il pas, lui, un des fervents disciples de cette sainte simplicité qui faisait de lui l'ami le plus dévoué, le cœur le plus confiant, le fils le plus tendre et le plus affectueux ? Plus loin, nous vous montrerons les délicatesses de cette âme d'élite ; il nous faut d'abord entrer dans quelques détails sur ses études et ses travaux.

Hélène-Gustave DUBOIS, naquit à Pont-sur-Yonne le 15 février 1827, du mariage de M. Alexandre Dubois, percepteur, avec M^{me} Hélène-Henriette Léys. Nous passerons rapidement sur les premières années de sa vie. Il accomplit ses études au collège de Sens et en sortit, après avoir terminé sa philosophie, le 12 août 1846, époque à laquelle il commença son stage de notariat chez M^e Dubois, Ambroise, son parent. Reçu bachelier ès-lettres en novembre 1847, après des études préparatoires rendues plus difficiles par sa résidence auprès de ses parents, puis bachelier en droit en août 1850, et enfin licencié en août 1852. Dans le cours de ses études, il s'était fait remarquer de ses professeurs et des élèves par la douceur de son caractère, la régularité de sa conduite et sa sévérité pour tout ce qui n'était pas loyal, honnête et juste. Déjà prompt à se lier d'amitié avec ceux que son bon cœur lui faisait apprécier, il battait impitoyablement en brèche les abus et les vices. Telles étaient, dès l'abord, les marques distinctives de ce caractère libre et respectueux à la fois. Prenant volontiers sous sa protection le faible et le timide, il se faisait aimer de ceux-ci en désarmant par sa douceur, et au besoin par sa supériorité morale, le fort et le présomptueux. Travailleur ardent et infatigable, il nous semble le voir encore assis à son bureau, compulsant, composant,

cherchant avec patience et découvrant avec joie quelque énigme historique, quelque nouvelle interprétation d'un fait jusqu'alors douteux. Tel il était pour ses travaux particuliers, tel le trouvaient les personnes qui lui confiaient leurs intérêts. Plusieurs années passées dans le notariat témoignent de cette intégrité dans les rapports, de cette aménité dans les manières que nous retrouvions encore en lui dans ses derniers jours.

La Société archéologique de Sens, ville où sa famille était venue se fixer depuis quelques années, l'avait reçu au nombre de ses membres le 2 juillet 1849. Il avait apporté dans le sein de cette assemblée cet amour de l'investigation, cet acharnement aux difficultés, qui en firent bientôt un des plus zélés soutiens. Ses connaissances étendues dans la branche de la numismatique, dont il avait étudié, dès sa première jeunesse, les éléments, sous la direction de M. Léys, son grand-père, savant numismate, lui valurent, au mois d'août 1851, le titre de vice-archiviste. Ces fonctions s'alliaient parfaitement à ses goûts d'ordre. Par ses soins, la Société s'enrichit d'un commencement de médaillier qui s'augmentait chaque jour et qu'il classait avec soin. Aucun des travaux de la Société ne le laissait indifférent; enthousiaste des belles et grandes choses, les projets se présentaient en foule à son esprit, et nous l'avons vu commencer, l'un des premiers, ces expositions artistiques qui, à l'époque des séances publiques, nous ont montré tout ce que le pays sénonais possède en œuvres de maîtres et en curiosités.

Quelques travaux, insérés dans les Bulletins de la Société archéologique, firent bientôt connaître aux amateurs de la numismatique le nom de Gustave Dubois. Les études sérieuses de M. Léys et ses différentes publications sur cette science, lui servirent, en quelque sorte, de patronage et les Académies avec lesquelles M. Léys avait conservé des relations, offrirent à son petit-fils les diplômes de membre-correspondant. La Société des Antiquaires de la Morinie en 1850

et la Société Dunkerquoise, en 1854, le reçurent au nombre de leurs collaborateurs. Chacune de ces Sociétés trouva en lui un adepte studieux et des communications nombreuses s'échangèrent entre lui et quelques-uns des savants de Dunkerque et de Saint-Omer. Possesseur du médaillier de M. Léys, il communiquait volontiers aux archéologues le résultat de ses études et les reproductions des monuments du Haut et du Bas-Empire, qui font de cette collection une des plus belles et des plus nombreuses que l'on connaisse. Dévoué à la science, il négligeait sa réputation personnelle pour aider d'autres amateurs dans des recherches dont eux seuls retireraient souvent la gloire et le profit. Aussi, ne trouvons-nous de lui que peu d'ouvrages suivis. Quelques notes insérées dans diverses publications, des ébauches incomplètes sur l'art numismatique ; feuilles volantes égarées parmi de volumineux écrits, et qu'il serait difficile de classer.

Depuis plusieurs années, son amour de l'investigation lui avait inspiré l'idée d'une tâche plus vaste : l'Histoire de la Numismatique, ou plutôt l'interprétation de l'histoire par les médailles. C'était une tâche ardue, difficile et lente ; mais sa patience dans les recherches, son ardeur pour combattre la difficulté faisaient augurer l'achèvement de cette immense récapitulation. Malheureusement, cet ouvrage est resté inachevé et sa dernière préoccupation était de voir tant de travaux exposés à l'oubli, par le fait de leur interruption. Il espérait, et nous aimons à croire nous-même que ce vœu sera réalisé, — il espérait que la Société Archéologique de Sens continuerait l'œuvre inachevée, à laquelle il ne manque que peu d'articles. Nous devons citer encore, parmi ses essais, une *Note sur deux chandeliers de bronze*, trouvés à Villenaux et publiés, texte et dessins, dans les Mémoires de la Société des Antiquaires de la Morinie ; une *Notice sur un revers de Corausius* et la *Biographie de M. Léys*, insérées toutes deux dans la revue de Numismatique belge.

Nous avons dit que notre ami était placé plus haut par le cœur et les sentiments que par les connaissances mêmes. Pour lui, les affections de famille étaient un véritable culte. Aussi, quelle douloureuse épreuve, quelle torture pour son cœur tendre et aimant lorsqu'il vit s'éteindre sous ses yeux une mère et une sœur adorées ! Nous ne vous dirons pas son dévouement et ses soins à ces heures d'insomnie et d'angoisse où le malheur était venu s'appesantir sur la maison, et d'où il ne s'éloigna qu'en emportant un double attachement et en déchirant deux fois son cœur. Si l'espace ne nous était aussi restreint, nous chercherions dans sa correspondance avec son père les preuves de cette amitié qui fut la moitié de sa vie et qui lui faisait regretter de n'être pas toujours là pour lui prodiguer ses soins.

Telle fut sa vie, telle devait être sa fin. Dans ces dernières cérémonies que l'Église vint apporter à son chevet, il consolait lui-même ceux qui devaient rester après lui. Il s'éteignit, calme et confiant dans l'espoir d'une vie meilleure et, nous pouvons le dire, son départ de ce monde fut le couronnement et la récompense d'une existence aussi simple que vertueuse. Il avait donné à l'amitié toute l'ardeur de son âme et ses amis n'ont pu lui rendre ce qu'ils lui devaient que par les larmes et les regrets qui l'accompagnèrent dans son dernier et modeste asile ! Ce témoignage unanime de sympathique douleur qui l'a suivi en dit plus que nos paroles. Ces mêmes personnes qui lui avaient donné, pendant sa vie, les preuves de la considération et de l'amitié que la pureté de ses mœurs, l'élévation de son âme, la douceur de ses manières et la piété de son cœur lui avaient attirées ; ces mêmes personnes ont donné une larme à sa mémoire. Cette larme n'est-elle pas plus précieuse que toutes nos louanges et n'est-elle pas l'expression de l'attachement qu'avait fait naître en nous cette intelligence noble et trop confiante ? Nous avons dit trop confiante : car sa bonté rendait aveugle son amitié. Trop

franc pour voir dans les autres la duplicité ; trop expansif pour savoir garder ses secrets , il ne savait pas se mettre en garde contre les amitiés intéressées , et , plus d'une fois , il fut obligé de revenir avec douleur sur l'opinion exagérée qu'il se faisait des qualités des autres. Heureuse illusion que celle-là ! Il faut être réellement honnête et bon pour voir dans les autres la bonté et l'honnêteté et se laisser prendre à des semblants d'affection. Tel fut le défaut de notre ami , si toutefois on peut donner ce nom à l'une des plus rares et des plus essentielles qualités , l'amitié sans défense et sans arrière-pensée.

Si nous voulions parler ici de tous les témoignages de considération qui furent donnés à notre collègue , nous dépasserions les bornes de notre humble notice ; nous serions obligés de citer les noms de Monseigneur l'Archevêque , de M. le Sous-Préfet , des autorités de la ville , de MM. Vuitry , Carlier et Bertrand , qui tous se réunirent pour le recommander à l'intérêt du Ministre , lorsqu'il adressa une demande aux fonctions de Conseiller de préfecture. Nous regrettons de ne pouvoir laisser parler ces voix plus éloquentes que la nôtre.

Dans tous les rangs de la société , il avait su se créer des amitiés durables , de reconnaissants souvenirs. Passionné pour l'union et les bienfaits de la solidarité humaine , il organisait des sociétés où le bon ordre , les relations amicales et douces se répandaient par son exemple. En 1849 , il fut ainsi nommé Secrétaire de l'association des gardes nationaux. Plus tard , en 1855 , Secrétaire de la Conférence Tropolong , fondée grâce à son activité appuyée par d'autres jeunes gens , que son intelligence électrisait. Cette dernière Société , animée par sa présence , a semblé décliner avec lui et c'est à peine si elle jette quelque lueur depuis qu'il l'a quittée.

La Société archéologique de Sens a contracté une grande dette envers la mémoire de notre ami : Légataire de son précieux médaillier , nous espérons que la tâche commencée par

Gustave Dubois ne restera pas inachevée. Que le zèle de tous s'y prête et nous pourrons voir bientôt, nous l'espérons du moins, l'œuvre de prédilection de notre ami terminée par ses collègues, donner au monde savant la mesure et l'exemple de son activité et de ses connaissances dans la branche numismatique. A l'œuvre, Messieurs, car vous avez maintenant une double tâche à remplir, par amour pour les sciences et par reconnaissance et par respect pour la mémoire d'un de vos plus dévoués collaborateurs, qui comprenait la beauté des travaux résultant de la pensée de plusieurs, se fondant en une inébranlable unité : monument où chacun apporte sa pierre, que personne ne peut dire avoir construit seul, mais auquel tous ont mis la main.

E. DAUDIN.

A MONSIEUR LE PRÉSIDENT

DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE SENS.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Lorsque, à la suite de l'armée française, je parcourais, l'année dernière, ces contrées de la Turquie d'Europe que les Romains désignaient sous les noms de Géthie et de Mœsie inférieure, la Société Archéologique de Sens m'a fait l'honneur de m'inscrire au nombre de ses membres correspondants. Ce n'est que dernièrement, lors de mon retour en France, que j'ai été informé de la distinction qui m'avait été accordée pendant mon absence. Quelques faibles que soient mes titres à cette faveur de la Société, j'accepte avec une bien

vive reconnaissance l'offre de collaboration qu'elle a bien voulu m'adresser. En vous accusant réception du diplôme qui m'a été délivré, je viens vous prier, Monsieur le Président, de vouloir bien transmettre à la Société l'expression de mes sincères remerciements et lui donner, en mon nom, l'assurance que je saisirai avec empressement toutes les occasions de soumettre à son jugement et à son expérience tous les renseignements que je pourrai recueillir dans le but de jeter quelque lumière sur des faits, des hommes ou des choses qui appartiennent au domaine de l'histoire archéologique et sur lesquels la science conserve aujourd'hui des doutes.

Je suis heureux de pouvoir, dès à présent, Monsieur le Président, mettre sous les yeux de la Société des inscriptions que, lors de mon séjour en Bulgarie, dans le pays habité par les Tartars-Dobroudjes, j'ai pu recueillir pendant les loisirs de la tente. Autant que j'en ai pu juger, ces documents sont destinés à éclairer les recherches des écrivains, qui, inspirés par les circonstances, s'occupent de l'histoire générale de la Turquie et s'efforcent de constituer la carte des provinces qui limitaient la domination romaine du côté de la Sarmatie.

La première de ces inscriptions a été relevée, sur une pierre de grande dimension, retrouvée en 1851, le 23 Mars, dans une fouille faite près de la principale fontaine de Warná, réservoir d'eau construit sur une élévation de terrain et dont *l' Illustrated-London news* a publié un dessin.

C'est à un prêtre catholique, bulgare de naissance, et en mission apostolique à Warná, M. l'abbé Zakowskoï, que je dois la possession de cet antique document dont le texte suit :

ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗ

IMP. CAESARE T. AELIO HADRIANO ANTON. PIO PONT. M.

P. P. CIVITAS ODESSITANORVM AQVAM NOV. DVXIT

CVRANTE T. VITRASIO POLLIONE LEG. PR. PR.

Comme je l'ai dit déjà, la pierre, sur laquelle est gravée cette inscription, a été trouvée près de la principale fontaine de Warna. Cette place de guerre est bâtie sur le versant d'une colline dont la mer baigne le pied. C'est avec la plus grande difficulté que les eaux des sources situées au N. E. de la cité arrivent jusque dans l'intérieur des murs. Pendant les chaleurs de l'été, ces affluents tarissent presque entièrement. Les fontaines publiques ne laissent alors échapper que goutte à goutte une eau jaunâtre et malsaine. Dès le matin, les esclaves turques et les jeunes filles juives et grecques viennent, avec leurs amphores, prendre leur tour à la fontaine; et, souvent, ce n'est que bien avant dans la journée que la plupart parviennent à remplir, d'une eau bourbeuse, les flancs poreux de leurs *alcarrazas*. Tel est le nom mauresque que les Juives donnent à leurs gargoulettes. Les Israélites de l'empire ottoman ont ainsi conservé, dans leur idiôme, beaucoup d'expressions grenadines et espagnoles. Presque toutes les familles d'origine hébraïque qui habitent maintenant le littoral de l'Hellespont et de l'Euxin ont longtemps séjourné dans la péninsule hispanique. Elles en ont été chassées par la politique intolérante inaugurée par Philippe II. Leur exil dure depuis trois siècles sans avoir complètement éteint chez ces proscrits universels le sentiment de la nationalité. Et, aujourd'hui encore, à Constantinople, le Juif auquel vous demandez : Qui es-tu ? vous répond toujours : *Espanol*.

Il me semble que la ville actuelle de Warna est bâtie sur l'ancien emplacement de l'*Odessus* que Strabon nous dit être une colonie des Milésiens. Cette pierre retrouvée en 1851 tend tout d'abord à le prouver. N'est-il pas presumable ensuite que sous Adrien, comme de nos jours, la cité des Odes-sitaniens souffrait beaucoup du manque de l'eau nécessaire à la consommation quotidienne de ses habitants ? Ce fâcheux état de choses dut préoccuper le préfet de l'Empereur Tatus Vitrasius Pollio. Car, ce fut sous son administration que, dans

un intérêt public bien compris, s'exécutèrent des travaux considérables qui amenèrent, au centre de la ville, l'eau des sources du N. E. L'aqueduc, dont les conduits souterrains existent encore, une fois terminé, la cité reconnaissante voulut sans doute perpétuer la mémoire du gouverneur qui l'avait dotée d'une nouvelle fontaine publique. Et, selon toute apparence, c'est alors qu'elle fit graver, sur une pierre monumentale, l'inscription que j'ai eu l'honneur de vous rapporter.

Le texte même de Strabon vient à l'appui de l'opinion que j'ai émise sur l'origine de Warna. Ce géographe qui florissait à Rome sous Tibère, cite toutes les villes qui, à l'époque même où Ovide y terminait sa vie dans l'exil, se trouvaient sur le littoral de l'Euxin. Strabon commence sa nomenclature par le nord. Il nomme d'abord la petite place d'Ister à quelques stades de l'embouchure du fleuve de ce nom, ensuite *Tomes* et Apollonie où le fils de Latone avait un temple et une statue d'argent qui figura, à Rome, au triomphe de Lucullus et de Lucilius Muréna, son lieutenant, vainqueurs de Mithridate. Après Apollonie vient, dans le texte du géographe ancien, Bizone détruite par un tremblement de terre, puis Crulies, *Odessus*, et enfin Nauloche et Anchiale qui s'élevaient au nord du golfe de Bourgas. Apollonie, selon les modernes, devait se trouver à la pointe du promontoire situé entre les 43° et 44° degrés de latitude. Où placer *Odessus* sinon au fond du golfe de Warna, le seul port qui existe sur la côte de Bulgarie entre le golfe de Bourgas et le cap Mieprost, autrefois consacré à Phœbus? Car, je ne donnerai pas le nom de port à la baie de Baltchik dont le mouillage est encore moins sûr que celui du golfe de Warna et dont l'entrée, très-difficile aujourd'hui, devait être inaccessible aux navires des anciens.

J'ai lieu de croire que les aqueducs et la principale fontaine d'*Odessus* (Warna) ont été construits vers le milieu du

II^e siècle. L'inscription nous apprend, en effet, que Pollion était pro-légat de la cité sous le pontificat d'Antonin-le-Pieux. Or, on sait que ce fils adoptif de l'empereur Adrien, né le 19 septembre 86, consul pour l'an 120, puis proconsul d'Asie, a été élevé, vers l'an 138, au grand pontificat, dignité dont les empereurs désignés étaient investis en souvenir du divin Jules.

Je vous prierai aussi, Monsieur le Président, de vouloir bien communiquer à la Société les inscriptions rapportées ci-après et que j'ai recueillies, sur les bords de l'Euxin, à Kustendjee, bourgade presque inconnue avant l'expédition tentée dans la Dolbruska, au mois de juillet 1854. (*Voir la planche ci-contre.*)

Kustendjee, que les Italiens appellent *Costanza ostia*, me semble, à en juger par ces monuments de haute antiquité, occuper l'ancien emplacement de cette ville de *Tomes* qu'ont rendue si célèbre l'exil et la mort d'Ovide.

A ce sujet, Monsieur le Président, je ne m'appliquerai pas, avec les plus savants commentateurs, à rechercher les causes de la proscription du poète de Sulmone. Il dresse lui-même son acte d'accusation avant de commencer sa défense

. *mea crimina Musas !*

dit le poète tout d'abord. Puis il déplore que la fatalité aveugle ait placé sous ses yeux des choses qu'il ne devait pas voir. Alors le chantre des *Tristes* s'écrie :

Perdiderint cùm me duo crimina, carmen et error.

De ces deux causes de sa perte, *l'Art d'aimer* est une offense involontaire ; il en est une, dit-il, sur laquelle je dois me taire ; c'est la dernière. Les critiques l'ont expliquée de cent manières différentes. Les uns ont fait condamner Ovide comme partisan d'Agrippa, les autres comme amant infidèle de Julie ; quelques-uns comme le complice et le révélateur des débauches impériales. Selon un traducteur moderne, Ovide n'aurait été qu'un nouvel Actéon dont la vieille Livie,

Diane aux charmes sexagénaires, aurait fait punir par Auguste les regards étourdis et les bavardages indiscrets. Pour moi, le mot de cette énigme biographique n'est pas encore trouvé. D'ailleurs la seconde des fautes d'Ovide ne me paraît pas être celle d'un instant. Il a dû marcher longtemps dans la voie dangereuse qui l'a conduit sur la terre d'exil :

Illâ namque die qua me malus abstulit error

Parva quidem, periit, sed sine labe, domus.

Cette confidence, en effet, me paraît prouver qu'Ovide a vécu plus d'un jour sous cette influence pernicieuse, source de ses malheurs et de la ruine de sa famille.

Les commentateurs se sont aussi jusqu'ici épuisés en conjectures sur la position géographique de *Tomes*.

Temeswar, dans les Provinces Danubiennes, Ovidiopol dans la Bessarabie, Kiew sur le Dnieper ont tour à tour fixé l'attention des savants ; et tous ils ont argumenté contradictoirement pour faire retrouver l'ancienne *Tomes* dans l'une ou dans l'autre de ces villes. Mais il n'est besoin que d'ouvrir le poème des *Tristes* pour se convaincre que la question n'a pas été suffisamment éclairée. Naso, dans ces vers, si empreints d'une indicible mélancolie, qu'il écrit au milieu des Barbares pour une cour envieuse de sa gloire littéraire et une ville indifférente, nous fait entendre que *Tomes* devait être bâtie sur le bord de la mer. — Médée, selon la tradition rapportée par le poète, fuyait la colère paternelle. Un jour, la vigie placée sur un rocher qui dominait les flots vint annoncer qu'un navire se dirigeait vers ces bords. Médée reconnaît aussitôt les voiles de Colchos et elle ne songe plus qu'à fuir. L'ennemi n'est plus qu'à quelques encablures du rivage : le péril est pressant. Voyant alors venir son frère sur le rivage, cette sœur dénaturée le poignarde, fait lacérer le corps sanglant de sa victime et en disperser les morceaux sur la grève. Pendant que les nautonniers, qui ont reconnu la tête du malheureux Absyrte, en rassemblent les débris, Médée s'en-

fuit dans les forêts. — C'est en souvenir de ce forfait, que ce lieu où une sœur coupa les membres de son frère fut appelé *Tomes*.

Temeswar et Kiew se trouvent retirées dans l'intérieur des terres, le récit du poète ne saurait donc s'appliquer à l'emplacement de ces deux villes. Ovidiopol, récemment construite par Katherine II, près d'une autre ville qui reçut le nom d'Odessa en souvenir de la cité des Odessitaniens, s'élève au N. E. d'un golfe bien au-delà des embouchures de l'Ister. Quelle était la limite de la domination romaine dans la Pontique au temps d'Auguste? Ovide se charge de nous l'apprendre. « C'est le Danube, nous dit-il, qui me sépare des Jasyges, des Colchiens et des Gètes. Je suis relégué à l'extrémité de l'empire ausonien. » Ovidiopol ne saurait donc occuper plus longtemps l'attention puisque cette place occupe aujourd'hui une rive qui, du temps d'Auguste, s'étendait bien au-delà de la limite de l'empire Romain, dans ce pays glacé habité par les Bartunes et les Sauromates dont Ovide et les Tomitains redoutaient tant les incursions.

La position géographique de Kustendjee s'accorde parfaitement au contraire avec les renseignements topographiques que nous a laissés Strabon. Cette bourgade touche à l'Euxin. Elle est aussi voisine du Danube, en deça des embouchures de ce fleuve. Le pays qui l'environne est couvert de marais pestilentiels qui ont probablement déterminé l'abandon et la ruine de l'ancienne *Tomes*. Exposée à ce vent terrible du *météle* dont j'ai éprouvé moi-même les rigueurs, cette contrée est soumise à des hivers qui devaient paraître bien durs à l'exilé de Sulmone. Aussi, dans ses élégies et ses Pontiques, maudit-il bien souvent ces rivages inhospitaliers, resserrés par une mer de glaces, et dont les habitants étaient comme aujourd'hui couverts de peaux de bêtes.

Lors même qu'on y aurait pas retrouvé ces antiques pierres tumulaires dont j'ai eu l'honneur de venir communiquer

les inscriptions, je me rangerais plus volontiers, Monsieur le Président, du côté de l'opinion qui ferait remonter l'origine de Kustendjee à l'ancienne *Tomes*. Depuis la récente découverte qui a été faite dans les entrailles mêmes du sol de la bourgade bulgare, les doutes sur ce point, qui demeura si longtemps dans l'obscurité, ne me semblent plus possibles. Et, maintenant, j'ai acquis cette certitude que j'ai l'ambition de voir partager, que c'est à Kustendjee qu'il faut placer le lieu d'exil d'Ovide; c'est là, au milieu d'une population moitié grecque moitié sarmate, qu'il composa ses *Fastes* et qu'il chanta ses *Tristes*; c'est là que le poète a si souvent pendu son luth aux parois de sa hutte pour courir sus aux Gètes et aux Slavons; c'est aussi là peut-être qu'a été creusé le tombeau du poète, tombeau cher à Sapho, que les chroniqueurs ont vu partout et qui n'a encore été retrouvé nulle part.

Je suis, Monsieur le Président, avec les sentiments de la plus haute considération, votre très-obéissant serviteur.

JULES DUBAND.

GÉOGRAPHIE ANCIENNE

DU DÉPARTEMENT DE L'YONNE.

Familiarisé avec les sources de notre histoire locale, et appelé à parcourir le département de l'Yonne dans tous les sens, nous avons essayé d'en reconstituer la géographie ancienne.

Notre travail ayant, du reste, beaucoup plus d'étendue que la Société archéologique de Sens n'aurait pu nous en accorder dans son Bulletin, en respectant les droits d'antériorité, nous nous bornerons, pour le moment, à en indiquer le plan, le sommaire et le résumé.

Le territoire des Gaules, au moment de la chute de l'empire romain, se trouvait divisé en provinces, *provinciæ* ; en cités, *civitates*, et en pays, *pagi*.

Incapables de rien fonder par eux-mêmes, les vainqueurs eurent du moins l'intelligence, quand cessèrent les luttes sanglantes et l'anarchie, de respecter l'organisation administrative des vaincus, dont le clergé avait conservé pour les besoins de son propre service, les traditions et les formes régulières.

Toutefois, la division en provinces, qui convenait à un immense empire, ne put trouver place ni dans le démembrement de la conquête, ni dans le travail lent et agité de reconstitution qui la suivit.

Nous avons cru devoir en conséquence, dans notre géo-

graphie et dans la carte qui en est la plus simple expression, nous en tenir à la division en *cités* et en *pays*.

Il était naturel que nos recherches remontâssent aux premiers éléments de l'histoire, mais jusqu'où devaient-elles descendre ?

Nos rois de la première race ayant préposé un comte, *comes*, au gouvernement de chaque *pagus*, le mot *comitatus* devint synonyme du premier et fut employé concurremment dans les chartes de cette époque. Cet état de choses se maintint en effet, sans variation, tant que les comtes restèrent de simples administrateurs, mais lorsque ces magistrats devinrent possesseurs, à titre héréditaire, du territoire soumis à leur juridiction, ce territoire s'agrandit ou se fractionna, par droit de conquête ou de partage, et put subir, à travers les siècles, toutes les modifications dont est susceptible la propriété du sol. Ces considérations nous ont déterminé à clore nos recherches à la fin du x^e siècle, époque où les fiefs devinrent héréditaires et où se constitua le régime féodal.

Dans son ensemble, notre œuvre se compose d'une série de notices et de dissertations, plus ou moins étendues, suivant la nature du sujet, destinées à prouver que chaque nom de lieu, écrit en latin dans des chartes ou des documents authentiques, s'applique réellement à la localité et au *pagus* auxquels nous le rapportons.

L'analogie des noms anciens et des noms nouveaux est forcément la base de toutes recherches de cette nature, mais elle se prête à tant d'aperçus ingénieux, à tant de caprices d'imagination que tout résultat, obtenu sans autre secours, n'est qu'un indice servant à poser la question, mais impropre à la résoudre.

Aussi, pour contrôler notre travail d'élaboration, avons-nous admis la désignation du *pagus*, quand les chartes la mentionnent, les convenances topographiques, l'identité du vocable de l'église ; la suite de la propriété entre les mains

du même établissement ; la concordance du nom primitif avec le nom inscrit dans les anciens pouillés, etc., etc. Nous avons enfin, pour donner une idée complète de l'état ancien du pays dans la carte qui résume l'ensemble de notre travail et que nous publions dès aujourd'hui, relevé toutes les voies romaines reconnues jusqu'à ce jour (1), désigné par un signe particulier les lieux où des antiquités gallo-romaines ont été découvertes, et figuré les cours d'eau avec les noms qu'ils portaient avant le XI^e siècle.

Les chiffres qui, dans la carte, accompagnent chacun des noms latins indiquent la plus haute antiquité du lieu, prouvée authentiquement. Ces dates correspondent, du reste, avec celles des chartes et autres documents cités dans la nomenclature suivante.

CIVITAS SENONENSIS.

(CITÉ DE SENS).

§ I. — PAGUS SENONICUS.

(SÉNONAIS).

AGENDICUM, *Sens*, plus tard *Senones*. Commentaires de César, 43 ans avant Jésus-Christ.

AGLINIACUS, *Egleny*, commune du canton de Toucy, arrondissement d'Auxerre. Décret du Concile de Pistes, 864.

ALIENTUS, *Aillant*, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Joigny. Charte de Charles-le-Chauve, du 2 décembre 863, approbative d'un échange entre son domaine et l'abbaye Saint-Germain d'Auxerre.

ALTARIPA, *Hauterive*, commune du canton de Seignelay,

(1) La chaussée romaine figurée à la limite des territoires de Tanlay et de Commissey, a été découverte par M. Lambert, qui prépare à ce sujet un travail fort intéressant. Nous rendrons compte nous-même des découvertes de même nature que nous avons faites aux environs d'Auxerre.

arrondissement d'Auxerre, Charte de Charles-le-Chauve, 853.

ARCEA, *Arce* (1), commune du canton de Cériseurs, arrondissement de Joigny. Mentionné à la date de 710, dans la chronique de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif, de Sens, par Clarius.

BAIONA, *Béon*, commune du canton de Joigny. Testament de la princesse Téodechilde, 519.

BALDILIACUS, *Bouilly*, commune du canton de Saint-Florentin, arrondissement d'Auxerre. Vie de saint Aunaire, vers 580, dans le *Gesta Pontificum Autissiodorensium*.

BASSAUS, *Bassou*, commune du canton de Joigny. Décret du concile de Pistes, 864.

BLARIACUS, *Bleury*, hameau de Poilly, canton d'Aillant, arrondissement de Joigny. Décret du concile de Pistes, 864.

BONORTUS, *Bonnart*, commune du canton de Joigny. Testament de saint Vigile, évêque d'Auxerre, 680.

BRACCIACUS, *Bracy*, hameau d'Egriselles-le-Bocage, canton sud de Sens. Charte d'Aldric, archevêque de Sens, vers 833, en faveur de l'abbaye Saint-Remy, de cette ville.

BRIENNOM, *Brienon*, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Joigny. Vie de saint Loup, éditée par Surius, 623.

BRINGA, *Branche*, commune du canton d'Aillant, arrondissement de Joigny. Testament de saint Didier, vers 620, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

CACIACUS, *Chassy*, commune du canton d'Aillant, arrondissement de Joigny. Obituaire de la cathédrale d'Auxerre, des VIII^e et IX^e siècles.

CADUGIUS, *Chéu*, commune du canton de Saint-Florentin, arrondissement d'Auxerre. Testament de saint Vigile, évêque d'Auxerre, vers 680.

(1) L'orthographe des noms actuels a donné lieu à une révision approfondie, discutée dans notre travail général.

CERSIACUS, *Cuy*, commune du canton de Pont-sur-Yonne, arrondissement de Sens. Charte de Louis-le-Débonnaire, 833.

CHRYNIACUS, *Cheny*, commune du canton de Seignelay, arrondissement d'Auxerre. Charte de l'archevêque de Sens, Aldric, 833.

COLUMBARIUS, *Collemiers*, commune du canton sud de Sens. Charte de l'archevêque de Sens, Aldric, 833.

CREPTUS, *le Crot*, hameau de Merry-la-Vallée, canton d'Aillant, arrondissement de Joigny. Décret du concile de Pistes, 864.

CURTENNIS, *Courtoin*, commune du canton de Chéroy, arrondissement de Sens. Charte de Louis-le-Débonnaire, 836.

EBUROBRIGA, *Avrole*, commune du canton de Saint-Florentin, arrondissement d'Auxerre. Carte de Peutinger, iv^e siècle.

ERDONA, *Sainte-Colombe*, ferme et monastère de Saint-Denis, canton sud de Sens. Martyrologe de la Reine de Suède, d'après les Bollandistes, 623.

ESTINIACUS, *Etigny*, commune du canton sud de Sens. Charte de l'archevêque de Sens, Aldric, 833.

FONTANÆ, *Fontaines*, hameau de Saint-Valérien, canton de Chéroy, arrondissement de Sens. Testament de Téodechilde, 519.

FUSCIACUS, *Foissy*, commune du canton de Villeneuve-l'Archevêque, arrondissement de Sens. Testament de Téodechilde, 519.

GERMINIACUS, *Germigny*, commune du canton de Saint-Florentin, arrondissement d'Auxerre. Testament de Téodechilde, 519.

GRONNUS, *Gron*, commune du canton sud de Sens. Charte de Louis-le-Débonnaire, 836, en faveur du monastère de Sainte-Colombe, de Sens.

JOVINIACUS, *Joigny*, chef-lieu d'arrondissement. Chronique de Saint-Pierre-le-Vif, de Sens, par Clarius, à la date de 996.

LALLIACUS, *Lailly*, commune du canton de Villeneuve-l'Archevêque, arrondissement de Sens. Charte de Hugues Capet pour l'église d'Orléans.

LATIO, *Lasson*, commune du canton de Flogny, arrondissement de Tonnerre. Charte d'Aldric, archevêque de Sens, 833.

LAUSA, *Looze*, commune du canton de Joigny. Charte d'Aldric, archevêque de Sens, 833.

LOGROMUS, *le Petit Longueron*, hameau de Champlay, arrondissement de Joigny. Charte de Charles-le-Chauve, 864.

MARCINIACUS, *Marnay*, hameau de Poilly, canton d'Aillant, arrondissement de Joigny. Vie de saint Germain, vers 440, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

MASLIACUS, *Mâlay-le-Roi*, commune du canton nord de Sens. Testament de la princesse Téodechilde, 519.

MATRIACUS, *Merry-la-Vallée*, commune du canton d'Aillant, arrondissement de Joigny. Vie de l'évêque Haymar, vers 760, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

MAXIMIACUS, *Marsangy*, commune du canton sud de Sens. Vie de saint Tétrice, vers 700, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

MISCERIIACUS, *Michery*, commune du canton de Pont-sur-Yonne, arrondissement de Sens. Charte de l'archevêque de Sens, Aldric, 833.

MITIGANNA, *Migenne*, commune du canton de Joigny. Charte de l'évêque d'Auxerre, Pallade, 634.

NADILIACUS, *Nailly*, commune du canton sud de Sens. Charte de Charles-le-Chauve, 847.

OLMETUS, *Ormoy*, commune du canton de Seignelay, arrondissement d'Auxerre. Charte de Carloman, 882.

PAREBUS, *Paroy-en-Othe*, commune du canton de Briennon, arrondissement de Joigny. Testament de Téodechilde, 519.

PAULIACUS, *Poilly*, commune du canton d'Aillant, arrondissement de Joigny. Vie de saint Germain, vers 440, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

PETRA-URSANA, *Pierre-Couverte*, hameau de Saint-Maurice-aux-Riches-Hommes, canton de Sergines, arrondissement de Sens. Charte d'Aldric, archevêque de Sens, 833.

PISCATORIA, *le Péchoir*, ferme de Saint-Cydroine, canton de Joigny. Charte d'Aldric, archevêque de Sens, 833.

POMEREDUS, *la Pommeraie*, hameau de la Chapelle-sur-Oreuse, canton de Sergines, arrondissement de Sens. Vie d'Hérifrid, vers 890, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

PONS SYNACUS, *Pont-sur-Yonne*, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Sens. Vie de saint Loup, éditée par Surius, 623.

RIVISIACUS, *Revisy* autrefois, maintenant la partie de Pontigny, canton de Ligny, arrondissement d'Auxerre, qui avoisine le pont, sur la rive droite du Serein. Charte de Charles-le-Chauve, 877.

SALINIACUS, *Saligny*, commune du canton nord de Sens. Testament de Téodechilde, 519.

SANCTUS-ANIANUS, *Saint-Agnan*, commune du canton de Pont-sur-Yonne, arrondissement de Sens. Vie de saint Loup, éditée par Surius, 623.

SANCTUS-FLORENTINUS, *Saint-Florentin*, chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Auxerre. Chronique des abbayes Sainte-Colombe et Saint-Pierre-le-Vif, de Sens, 899.

SANCTUS SIDRONIUS, *Saint-Cydroine*, commune du canton de Joigny. Charte d'Aldric, archevêque de Sens, 833.

SAUCIACUS, *Soucy*, commune du canton nord de Sens. Testament de Téodechilde, 519.

SEPTEMPIRIS. *Sépeaux*, commune du canton de Saint-Julien-du-Sault. Décret du concile de Pistes, 869. Il y avait sans doute dans l'original *Septempilis*.

SEXTA, *Sixte*, hameau de Michery, canton de Pont-sur-Yonne, arrondissement de Sens. Charte de Gérard de Rousillon, 863.

STATICUS, *les Sièges*, commune du canton de Villeneuve-

l'Archevêque, arrondissement de Sens. Charte d'Aldric, archevêque de Sens, 833,

SULPITIUS DE MONTE, *Mont-Saint-Sulpice*, commune du canton de Seignelay, arrondissement d'Auxerre. Chronique de l'abbaye Saint-Germain d'Auxerre, vers 885.

TILIUS, *Theil*, commune du canton de Villeneuve-l'Archevêque, arrondissement de Sens. Charte de Carloman, 884.

VALLICULÆ, *Vareilles*, commune du canton de Villeneuve-l'Archevêque, arrondissement de Sens. Charte d'Aldric, archevêque de Sens, 833.

VERON, *Véron*, commune du canton nord de Sens. Charte de Gérard de Roussillon, 863.

VICINÆ, *Voisines*, commune du canton de Villeneuve-l'Archevêque, arrondissement de Sens. Testament de Téodechilde, 519.

VILLACATUS, *Villechavan*, hameau de Villebougis, canton de Chéroy, arrondissement de Sens. Testament de Téodechilde, 519.

VILLAMANESCA, *Villemanôche*, commune du canton de Pont-sur-Yonne, arrondissement de Sens. Charte d'Aldric, archevêque de Sens, 833.

VILLAMARIS, *Villemer*, commune du canton d'Aillant, arrondissement de Joigny. Privilège du concile de Pistes, 869.

VILLANOVA, *Villeneuve-la-Guyard*, commune du canton de Pont-sur-Yonne, arrondissement de Sens. Charte d'Aldric, archevêque de Sens, 833.

VILLAPATRICH, *Villeperrot*, commune du canton de Pont-sur-Yonne, arrondissement de Sens. Charte de Louis le-Débonnaire, 836.

VILLARIS, *Villiers-Bonneux*, commune du canton de Sergines, arrondissement de Sens. Charte d'Adalemus en faveur de l'abbaye de Fleury, 975.

VILLARIS-SUPER-FLUVIUM-TOLONUM, *Villiers-sur-Tholon*,

commune du canton d'Aillant, arrondissement de Joigny. Charte de Charles-le-Gros, 886.

VOGRADUS, *Volgré*, commune du canton d'Aillant, arrondissement de Joigny. Testament de Téodéchilde, 519.

VUARCHIACUS, *Guerchy*, commune du canton d'Aillant, arrondissement de Joigny. Vie de saint Germain, vers 440, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

§ II. — PAGUS WASTINENSIS.

(GATINAIS).

BRUOTEA, *les Brouets*, hameau de Jouy, canton de Chéroy, arrondissement de Sens. Chronique de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif, de Sens, par Clarius, vers 999.

FONTANICULA, *Fontenouille*, commune du canton de Charny, arrondissement de Joigny. Charte d'Aldric, archevêque de Sens, 833, relative à l'abbaye Saint-Remy.

GRANDISCAMPUS, *Grandchamp*, commune du canton de Charny, arrondissement de Joigny. Charte de Dagobert, 638, en faveur des églises Sainte-Colombe et Saint-Loup, de Sens.

PONS MAXENTIUS, *Pontnaissant*, hameau de Saint-Martin-sur-Ouanne, canton de Charny, arrondissement de Joigny. Vie de l'évêque d'Auxerre Haymard, vers 760, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

VILLARUS-AUROLI, *Villiers-Saint-Benoit*, commune du canton d'Aillant, arrondissement de Joigny. Vie de saint Didier, évêque d'Auxerre, vers 620, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

CIVITAS AUTISSIODORENSIS.

(CITÉ D'AUXERRE).

PAGUS AUTISSIODORENSIS.

(AUXERROIS).

ACCOLACUS, *Accolay*, commune du canton de Vermenton, arrondissement d'Auxerre. Vie de saint Didier, vers 620, dans le *Gesta Pontificum Autissiodorensium*.

ADUNA CAPA, *Chappe*, hameau de Lainsecq, canton de Saint-Sauveur, arrondissement d'Auxerre. Testament de saint Vigile, évêque d'Auxerre, vers 680.

AIRIACUS, *Héry*, commune du canton de Seignelay, arrondissement d'Auxerre. Charte de Charles-le-Chauve, 853.

AQUINIOLUS, *Avigneau*, hameau d'Escamps, canton de Coulanges-la-Vineuse, arrondissement d'Auxerre. Vie de l'évêque Hérifrid, vers 880, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

ARBRICUS, *les Bris*, hameau d'Appoigny, canton ouest d'Auxerre. Vie d'Hérifrid, vers 880, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

AUTESSIODURUM, *Auxerre*. Patères d'un temple d'Apollon, découvertes à Auxerre, probablement du II^e siècle, et marbre itinéraire du temple de Bérécinte à Autun, qu'on doit attribuer au IV^e siècle. L'existence d'Auxerre remonte, du reste, authentiquement à l'an 43 avant Jésus-Christ, par l'inscription, trouvée dans ses fortifications gallo-romaines, qui rappelle le consulat d'Hirtius et de Pansa.

BACERNA, *Bazarne*, commune du canton de Vermenton, arrondissement d'Auxerre. Règlement de l'évêque d'Auxerre saint Aunaire, vers 580.

BAINA, *Beine* commune du canton de Chablis, arrondisse-

ment d'Auxerre. Chronique de l'abbaye de Saint-Germain, d'Auxerre, vers 985.

BERCUIACUS, *Saint-Georges*, commune du canton ouest d'Auxerre. Testament de saint Vigile, évêque d'Auxerre, vers 680.

BLANOILUS, *Bléneau*, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Joigny. Règlement de l'évêque d'Auxerre saint Aunaire, vers 580.

BRITANIOLA, *Bretignelle*, hameau de Druye, canton de Courson, arrondissement d'Auxerre. Testament de saint Didier, évêque d'Auxerre, vers 680.

CARBAUGIACUS, *Charbuy*, commune du canton ouest d'Auxerre. Règlement de saint Tétrice, évêque d'Auxerre, vers 700.

CARDONARETÆ, *la Chardonnière*, moulin de Saint-Fargeau, arrondissement de Joigny. Testament de saint Vigile, évêque d'Auxerre, vers 680.

CASTANETUS, *Chastenay*, commune du canton de Courson, arrondissement d'Auxerre. Décret du concile de Pistes, 864.

CAVANNI, *Chevannes*, commune du canton ouest d'Auxerre. Vie de l'évêque Guy, vers 960, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

CELLA MAURI, *Mouliers*, commune du canton de Saint-Sauveur, arrondissement d'Auxerre. Règlement de saint Aunaire, évêque d'Auxerre, vers 580.

CELLA SALVII, *Saint-Sauveur*, chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Auxerre. Règlement de saint Aunaire, vers 580.

CERINEUS, *Serein*, hameau de Chevannes, canton ouest d'Auxerre. Vie d'Hérifrid, vers 890, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

CHICHIREUS, *Chichery*, commune du canton de Joigny. Vie de l'évêque Wibaud, vers 880, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

CHIMILIACUS, *Chemilly*, commune du canton de Seignelay, arrondissement d'Auxerre. Vie de l'évêque Hérifrid, vers 890, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

CHORA, *Saint-Moré*, commune du canton de Vézelay, arrondissement d'Avallon. Ammien-Marcellin, 356.

COLONICA FERRARIAS, *Ferrières*, hameau d'Andrye, canton de Coulanges-sur-Yonne, arrondissement d'Auxerre. Testament de saint Vigile, vers 680.

COLONIE, *Coulanges-sur-Yonne*, chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Auxerre. Décret du concile de Pistes, 864.

COMPASCIAGUS, *Commecey*, hameau de Sainpuits, canton de Saint-Sauveur, arrondissement d'Auxerre. Testament de saint Vigile, vers 680, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

COTIACUS, *Saints-en-Puisaie*, commune du canton de Saint-Sauveur, arrondissement d'Auxerre. Vie de saint Pélerin, vers 304, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

CREAUSUS, *le Crosle*, hameau d'Escamps, canton de Coulanges-la-Vineuse, arrondissement d'Auxerre. Décret du concile de Pistes, 864, et Charte de Charles-le Chauve, même année, où ce nom est écrit CRIAUS.

CREVENNUS, *Cravan*, commune du canton de Vermenton, arrondissement d'Auxerre. Vie d'Hérifrid, vers 890, *Gesta Pont. Autiss.*

CURGEDONUS, *Courson*, chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Auxerre. Règlement de saint Aunaire, vers 589.

DECIMIACUS, *Saint-Cyr*, commune du canton de Chablis, arrondissement d'Auxerre. Règlement de saint Aunaire, vers 580, *Decimiacense monasterium ad Sanctum Ciricum.*

DIGIA, *Dige*, commune du canton de Toucy, arrondissement d'Auxerre. Chronique de l'abbaye Saint-Germain, d'Auxerre, vers 985.

DROGIA, *Druye*, commune du canton de Courson, arrondissement d'Auxerre. Règlement de l'évêque d'Auxerre, saint Aunaire, vers 580.

EPPONIACUS, *Appoigny*, commune du canton ouest d'Auxerre. Règlement de saint Aunaire, vers 580.

FERROLÆ, *Saint-Fargeau*, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Joigny. Testament de saint Didier, vers 620, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

FESTINIACUS, *Festigny*, commune du canton de Coulanges-sur-Yonne, arrondissement d'Auxerre. Charte de Charles-le-Chauve, 853.

FONTANETUM, *Fontenoy-en-Puisaie*, commune du canton de Saint-Sauveur, arrondissement d'Auxerre. Vie de saint Germain, dans le *Gesta Pont. Autiss.* vers 440.

FONTANILLE, *le Fonteny*, hameau de Lindry, canton de Toucy, arrondissement d'Auxerre. Décret du concile de Pistes, 864.

GAIIACUS, *Gy-l'Évêque*, commune du canton de Coulanges-la-Vineuse, arrondissement d'Auxerre. Vie d'Héribalde, vers 850, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

GURGIACUS, *Gurgy*, commune du canton de Seignelay, arrondissement d'Auxerre. Vie d'Hérifrid, vers 890, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

IRINCIACUS, *Irancy*, commune du canton de Coulanges-la-Vineuse, arrondissement d'Auxerre. Charte de Charles-le-Simple, 901, en faveur de l'abbaye Saint-Germain.

JUSSIACUS, *Jussy*, commune du canton de Coulanges-la-Vineuse, arrondissement d'Auxerre. Vie de l'évêque Betton, vers 915, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

LANOSICUS, *Lainsecq*, commune du canton de Saint-Sauveur, arrondissement d'Auxerre. Testament de saint Vigile, évêque d'Auxerre, vers 680.

LANOVILLA, *Lain*, commune du canton de Courson, arrondissement d'Auxerre. Testament de saint Vigile, évêque d'Auxerre, vers 680.

LICAIACUS, *Lichères près Aigremont*, commune du canton de Chablis, arrondissement d'Auxerre. Règlement de saint Tétrice, évêque d'Auxerre, vers 700.

LAODERUS, *Saint-Privé*, commune du canton de Bléneau,

arrondissement de Joigny. Règlement de saint Aunaire, vers 580.

LEUGA, *le Loing*, ferme de St-Colombe, canton de St-Sauveur, arrondissement d'Auxerre. Testament de saint Vigile, 680.

LEVIACUS, *Levis*, commune du canton de Toucy, arrondissement d'Auxerre. Légende de saint Marien, 473, dans les *Acta Sanctorum* des Bollandistes.

LINDERIACUS, *Lindry*, commune du canton de Toucy, arrondissement d'Auxerre. Charte de Louis-le-Débonnaire, 820.

LOCCONACUS, *Leugny*, commune du canton de Toucy, arrondissement d'Auxerre. Vie d'Hérifrid, vers 890, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

LUPINUS, *les Loups*, hameau de Lindry, canton de Toucy, arrondissement d'Auxerre. Charte de Louis-le-Débonnaire, 820.

MALLIACUS, *Mailly-le-Château*, commune du canton de Coulanges-sur-Yonne, arrondissement d'Auxerre. Vie d'Hérifrid, dans le *Gesta Pont. Autiss.* 890.

MAMARCIACUS, *Montmercy*, hameau de Saint-Georges, canton ouest d'Auxerre. Testament de saint Didier, dans le *Gesta Pont. Autiss.* vers 620.

MATRIACUS, *Merry-Sec*, commune du canton de Courson, arrondissement d'Auxerre. Règlement de saint Aunaire, vers 580.

MICIGLIS, *Mezilles*, commune du canton de Saint-Fargeau, arrondissement de Joigny. Vie de saint Germain, vers 440, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

MOLINIS, *Moulins-sur-Ouanne*, commune du canton de Toucy, arrondissement d'Auxerre. Vie de saint Germain, vers 440, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

MONASTERIOLUM, *Monéteau*, commune du canton ouest d'Auxerre. Testament de saint Didier, vers 620. dans le *Gesta Pont. Autiss.*

MONS MATOGENE, *Montreparé*, hameau de Lamsecq, can-

ton de Saint-Sauveur, arrondissement d'Auxerre. Vie de saint Germain, par Constance, vers 440. Fortifié au moyen âge, ce point, l'un des plus élevés du diocèse d'Auxerre, a pris le nom de *Mont remparé*.

MONTINIACUS, *Montigny*, commune du canton de Ligny, arrondissement d'Auxerre. Obituaire de la cathédrale d'Auxerre fin du x^e siècle.

NANTURIACUS, *Nitry*, commune du canton de Noyers, arrondissement de Tonnerre. Règlement de saint Tétrice, vers 700.

NIGRONTUS, *Néron*, ferme de Gurgy, canton de Seignelay, arrondissement d'Auxerre. Vie de l'évêque Aymard, 760, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

ODOUNA, *Ouanne*, commune du canton de Courson, arrondissement d'Auxerre, iv^e siècle, marbre itinéraire d'Autun.

ORGIACUS, *Orgy*, hameau de Chevannes, canton ouest d'Auxerre. Testament de saint Didier, vers 620, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

OSCELLUS, *Oyselet*, hameau d'Ouanne, canton de Courson, arrondissement d'Auxerre. Testament de saint Vigile, vers 680.

PARLIACUS, *Parly*, commune du canton de Toucy, arrondissement d'Auxerre. Vie de l'évêque Jean, vers 996, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

PATRICIACUS, *Perrigny près Auxerre*, canton ouest de cette ville. Vie de saint Germain, vers 440, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

PAULINIACUS, *Pouligny*, hameau d'Escamps, canton de Coulanges-la-Vincuse. Charte de Charles-le-Chauve, 853.

PRATELIS, *Préhy*, commune du canton de Chablis, arrondissement d'Auxerre. Héric, vers 865 : *De vitâ et mir. S. Germani.*

PULVERENUS, *Pourrain*, commune du canton de Toucy, arrondissement d'Auxerre. Règlement de saint Aunaire, vers 580.

RINIACUS, *Reigny*, hameau de Vermenton, arrondissement d'Auxerre. Vie de saint Didier, vers 620, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

RIPA, *la Rippe*, hameau de Merry-sur-Yonne, canton de Coulanges-sur-Yonne, arrondissement d'Auxerre. Décret du concile de Pistes, 864.

RIVUS, *Riot*, hameau de Diges, canton de Toucy, arrondissement d'Auxerre. Charte de Louis-le-Débonnaire, 820, en faveur du Chapitre de l'église cathédrale d'Auxerre.

ROBORETUS, *Rouvray*, commune du canton de Ligny, arrondissement d'Auxerre. Charte de Carloman, 884. Le testament de saint Didier, 620, indique ce lieu comme étant du *pagus* de Sens. Est-ce une erreur ou y a-t-il eu rectification des limites des deux diocèses ? Il serait difficile de le décider ; ce qu'il y a de certain c'est que les plus anciens pouillés placent Rouvray dans le diocèse d'Auxerre.

SANCTA PALLADIA, *Sainte-Pallaie*, commune du canton de Vermenton, arrondissement d'Auxerre. Héric, vers 865, *de viti et mir. Sancti Germani.*

SANCTA PORCARIA, *Sainte-Porcaire*, ferme de Pontigny, canton de Ligny, arrondissement d'Auxerre. Héric, vers 865, vie de saint Germain.

SANCTUS PRISCUS, *Saint-Bris*, commune du canton est d'Auxerre. Charte de Charles-le-Chauve, 850.

SCANCIUS, *Escamps*, commune du canton de Coulanges-la-Vineuse, arrondissement d'Auxerre. Chronique de l'abbaye Saint-Germain, d'Auxerre, vers 975.

SCOLIVA, *Ecolive*, commune du canton de Coulanges-la-Vineuse, arrondissement d'Auxerre. Règlement de saint Tétrice, évêque d'Auxerre, vers 700.

SCUBILIACUS, *la Souille*, hameau de Charentenay, canton de Coulanges-la-Vineuse, arrondissement d'Auxerre. Testament de saint Vigile, vers 680.

SESSIACUS, *Sacy*, commune du canton de Vermenton, ar-

rondissement d'Auxerre. Testament de saint Didier, vers 680, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

SIGLINIACUS, *Seignelay*, chef-lieu de canton, arrondissement d'Auxerre. Décret du concile de Pistes, 864.

TALONUS, *le Talon*, hameau de Saint-Fargeau, arrondissement de Joigny. Vie de saint Didier, vers 620, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

TAURIACUS, *Thury*, commune du canton de Saint-Sauveur, arrondissement d'Auxerre. Règlement de saint Aunaire, vers 580.

TOCIACUS, *Toucy*, chef-lieu de canton, arrondissement d'Auxerre. Vie de saint Germain, vers 440, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

TRUCIACUS, *Trucy*, commune du canton de Coulanges-sur-Yonne, arrondissement d'Auxerre. Charte de l'évêque d'Auxerre Pallade, 634.

VALENS, *Vallan*, commune du canton ouest d'Auxerre. Charte de Charles-le-Chauve, 847.

VALLIS, *Vaux*, commune du canton ouest d'Auxerre. Charte de Pallade, évêque d'Auxerre, 634.

VENDILUS, *Venoy*, commune du canton est d'Auxerre. Charte de Carloman, 884.

VENDOSA, *Venouse*, commune du canton de Ligny, arrondissement d'Auxerre. Règlement de saint Aunaire, vers 580.

VERMENTOMNUS, *Vermenton*, chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Auxerre. Charte de Charles-le-Simple, 901.

VICUS CRINSENSIS, *Crain*, commune du canton de Coulanges-sur-Yonne, arrondissement d'Auxerre. Vie de saint Didier, vers 620, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

VINCELLA, *Vincelle*, commune du canton de Coulanges-la-Vineuse, arrondissement d'Auxerre. Charte de Pallade, évêque d'Auxerre, 634.

CIVITAS LINGONENSIS.

(CITÉ DE LANGRES).

PAGUS TORNODORENSIS.

(TONNERROIS).

ANCIACUS, *Ancy-le-Franc*, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Tonnerre. Testament de Waré, fondateur de l'abbaye de Flavigny, 606.

ARGENTINIACUS, *Argentenay*, commune du canton d'Ancy-le-Franc, arrondissement de Tonnerre. Charte de Widric, évêque de Langres, 980.

BLACIACUS, *Blacy*, commune de l'Isle-sur-Serein, arrondissement d'Avallon. Testament de Waré, 606.

CAPLEIA, *Chablis*, chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Auxerre. Charte de Charles-le-Chauve, 867.

CHICHYIACUS, *Chichée*, commune du canton de Chablis, arrondissement d'Auxerre. Charte d'Achard, évêque de Langres, 966, d'après le Cartulaire de la Bibl. de Châtillon-sur-Seine.

COMISIACUS, *Commissey*, commune du canton de Cruzy, arrondissement de Tonnerre. Charte de Charles-le-Simple, 899.

CRIACUS, *Cry*, commune du canton d'Ancy-le-Franc, arrondissement de Tonnerre. Charte de Pallade, évêque d'Auxerre, 634.

ESPINOLIUS, *Epineuil*, Charte de Teutbold, évêque de Langres, 888.

FLAUNIACUS, *Flogny*, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Tonnerre. Testament de saint Vigile, évêque d'Auxerre, 680.

FONTANÆ, *Fontenay près Chablis*, commune du canton

de Chablis, arrondissement d'Auxerre. Charte d'Ingoara, 711.

GANNIACUS, *Cheney*, commune du canton de Tonnerre. Vie de saint Didier, vers 620, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

LINEROLÆ, *Lignorelles*, commune du canton de Ligny, arrondissement d'Auxerre. Vie d'Haymar, vers 760, dans le *Gesta Pont. Autiss.* L'auteur de cette vie a indiqué sans doute par erreur que ce lieu était du diocèse d'Auxerre.

MARCOMANIA, *Marmeau*, commune du canton de Guillon, arrondissement d'Avallon. Testament de Waré, 606.

MATIRIACUS, *Méré*, commune du canton de Ligny, arrondissement d'Auxerre. Testament de saint Vigile, évêque d'Auxerre, 680.

MELUNDENSE MONASTERIUM, *Molosme*, commune du canton de Tonnerre. Charte de Louis-le-Débonnaire, 814.

MILIACUS, *Milly*, commune du canton de Chablis, arrondissement d'Auxerre. Testament de saint Didier, évêque d'Auxerre, 620. La vie d'Haymar, dans le *Gesta Pont. Autiss.* indique que ce lieu était du diocèse d'Auxerre, et contient plusieurs autres erreurs du même genre.

MODELAIJUS, *Môlay*, commune du canton de Noyers, arrondissement de Tonnerre. Charte de Charles-le-Chauve, 853.

MOLINS, *Moulins*, commune du canton de Noyers, arrondissement de Tonnerre. Charte de Widric, Évêque de Langres, 980.

MOLNITUS, *Maulne*. hameau de Cruzy, arrondissement de Tonnerre. Charte de Gérard de Roussillon, 863.

SILVINIACUS, *Saintes-Vertus*, commune du canton de Noyers, arrondissement de Tonnerre. Charte de Charles-le-Chauve, 856.

SOLEMNIACUS, *Soulangy*, ferme de Tonnerre. Testament de saint Vigile, Évêque d'Auxerre, 680.

TERNODORUM, *Tonnerre*, chef-lieu d'arrondissement. Grégoire de Tours, 593.

VARENNÆ, *Varennnes*, commune du canton de Ligny, arrondissement d'Auxerre. Charte d'Humbert, en faveur de l'abbaye Saint-Michel de Tonnerre, 992.

VILLARIS-VINOSUS, *Villiers-Vineux*, commune du canton de Flogny, arrondissement de Tonnerre. Chronique de l'abbaye Saint-Germain d'Auxerre, vers 885, et obituaire de la cathédrale de cette ville.

CIVITAS AUGUSTODUNENSIS.

(CITÉ D'AUTUN).

PAGUS AVALENSIS.

(AVALONNAIS).

ABALLO, *Avallon*, chef-lieu d'arrondissement. Itinéraire d'Antonin.

CAREACUS, *Quarré-les-Tombes*, chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Avallon. Testament de Waré, 606.

CASSANIOLA, *Chassignelle*, commune du canton d'Ancy-le-Franc, arrondissement de Tonnerre. Codicile de Waré, vers 606.

CASSEACUS, *Cussy-les-Forges*, commune du canton de Guillon, arrondissement d'Avallon. Testament de Waré, 606, et *Cassiacus* dans le codicile du même.

CASTRUM-CENSURIUM, *Châtel-Censoir*, commune du canton de Vézelay, arrondissement d'Avallon. Vie de saint Didier, Évêque d'Auxerre, dans le *Gesta Pont. Autiss.* vers 620.

COLONIA AUDUNIACA, *Annay-la-Côte*, commune du canton d'Avallon. Charte de Pallade, Évêque d'Auxerre, 634.

CRARIUM, *Cray*, hameau de Chamoux, canton de Vézelay, arrondissement d'Avallon. Testament de saint Didier, Évêque d'Auxerre, vers 620.

DECIMIACUS, *Domecy-sur-le-Vault*, commune du canton d'Avallon. Vie de saint Aunaire, vers 603, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

DEGANTIACUS, *Dissangis*, commune du canton de l'Isle-sur-Serein, arrondissement d'Avallon. Testament de Waré, 606, en faveur de l'abbaye de Flavigny, qui conserva cette terre sous le nom de *Diffingiacus* ainsi que le constate la chronique de cette abbaye.

GARILLÆ, *Girolles*, commune du canton d'Avallon. Charte de Charles-le-Chauve, 875.

LUCIACUS, *Lucy-le-Bois*, commune du canton d'Avallon. Charte de Charles-le-Chauve, 859.

MAGNIACUS, *Magny*, commune du canton d'Avallon. Décret du concile de Pistes, 864.

MASSINGIACUS, *Massangy*, commune de l'Isle-sur-Serein, arrondissement d'Avallon. Charte de Gauthier, Évêque d'Autun, 992.

MONS-ALONIS, *Montalon*, ferme de Montréal, canton de Guillon, arrondissement d'Avallon. Charte de Charles-le-Chauve, 859.

MONSREGALIS, *Montréal*, commune du canton de Guillon, arrondissement d'Avallon. Sentence arbitrale, rendue par Etienne, Évêque d'Autun, 865.

PICIACUS, *Pizy*, commune du canton de Guillon, arrondissement d'Avallon. Testament de saint Didier, Évêque d'Auxerre, vers 620.

RIOSCELLA, *les Ruelles*, hameau de Quarré-les-Tombes, arrondissement d'Avallon. Testament de Waré, vers 606.

SANCTA MAGNENTIA, *Sainte-Magnance*, commune du canton de Quarré-les-Tombes, arrondissement d'Avallon. Héric, vers 865, *de vitâ et miraculis Sancti Germani*.

TARODUM, *Tharot*, commune du canton d'Avallon. Charte du roi Raoul, 924.

ULDUNUM, *Oudun*, hameau de Joux-la-Ville, canton de

l'Isle-sur-Serein, arrondissement d'Avallon. Charte de Charles-le-Chauve, 875.

ULTISIACUS, *Uzy*, hameau de Dommecey-sur-Cure, canton de Vézelay, arrondissement d'Avallon. Charte de Charles-le-Chauve, 866.

VALENTINGOS, *les Valtats*, hameau de Quarré-les-Tombes, arrondissement d'Avallon. Testament de Waré, 606.

VIDILIACUS, *Vézelay*, chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Avallon. Vie de saint Aunaire, Évêque d'Auxerre, vers 580, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

VULDONACUS, *Voutenay*, commune du canton de Vézelay, arrondissement d'Avallon. Testament de Waré, 606.

FORÊTS.

SERGINIA, *forêt de Sergines*, lieu où fut établi plus tard le bourg de ce nom. Vie de saint Patern, 726.

UTTA, *forêt d'Othe*, dont une grande partie a été mise en culture. Nithard, 842.

RIVIÈRES.

BELCHA, *le Beaulche*. Testament de saint Vigile, Évêque d'Auxerre, vers 680, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

CHORA, *la Cure*. Jonas de Bobio, vie de saint Colomban, vers 665.

ERMANCIO, *l'Armançon*. Chronique de l'abbaye Saint-Germain d'Auxerre, vers 885.

ICAUNA, *l'Yonne*. Constance, vie de saint Germain, vers 490, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

LUPA, *le Loing*. Testament de saint Didier, vers 620, dans le *Gesta Pont. Autiss.*

ODONNA, *l'Ouanne*. Héric, vers 865, *de vitâ et miraculî Sancti Germani*.

OROSA, l'*Oreuse*. Vie d'Hérifrid dans le *Gesta Pont. Autiss.* vers 900.

SEDOXO, le *Serein*. Charte de Charles-le-Chauve, 877.

TOLONUS, le *Tholon*. Charte de Charles-le-Gros, 886.

Le nom de la Vanne, *Venna*, n'apparaît que dans une charte de 1150.

DÉY.

DU REVENU

DE LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE

AUX ENVIRONS DE SENS,

DEPUIS LE XVI^e SIÈCLE.

Tout le monde sait que les propriétés foncières ne rapportent guère qu'un revenu net de trois pour cent du capital en argent qu'elles représentent, tandis que les valeurs mobilières, obligations, rentes sur l'État, etc., rapportent en général cinq pour cent. Aussi n'est-il point rare de voir des propriétaires fonciers, désireux, par des motifs divers, d'augmenter leurs revenus, se défaire de leurs héritages et les remplacer par un capital mobilier plus productif. L'on s'est demandé si cet exemple ne devrait point être suivi par les établissements publics, tels que les hospices, dont un grand nombre possèdent des propriétés foncières considérables. Cette question a divisé les esprits. Les uns, séduits par le désir d'augmenter immédiatement les revenus des établis-

sements de bienfaisance et de les mettre ainsi en état de faire un plus grand bien, ont adopté l'affirmative. Les autres, préoccupés de l'instabilité des valeurs mobilières, et frappés surtout de ce fait, que le revenu du capital mobilier n'augmente pas et perd plutôt de sa valeur avec le temps, pendant qu'au contraire le revenu de la propriété foncière tend toujours à s'accroître, ont soutenu l'opinion opposée.

L'administration des hospices de Sens, après avoir approfondi cette question, qui est d'ailleurs fort complexe et présente à l'examen un côté moral non moins important que le côté matériel, s'est prononcée en faveur de la conservation de la propriété foncière. Parmi les documents qui ont servi de base à sa décision, se trouvait un tableau sur trois colonnes contenant : la première, la nomenclature des propriétés de l'Hôtel-Dieu de Sens ; la seconde, le revenu de ces propriétés d'après les trois derniers baux ; la troisième, leur valeur vénale à l'époque où chacun de ces baux avait été passé. Il résultait de ce simple rapprochement, que si l'Hôtel-Dieu avait vendu ses biens sous l'empire de chacun des deux premiers baux, il aurait obtenu un revenu immédiatement supérieur, il est vrai, mais supérieur pour quelques années seulement, car, aujourd'hui, ce revenu se trouverait inférieur à celui que donnent, d'après le dernier bail, ces mêmes biens fort heureusement conservés.

Ces résultats ont vivement piqué ma curiosité. J'ai eu le désir de remonter à des époques plus anciennes, afin d'y observer la marche de la propriété foncière, et de m'assurer si l'accroissement du revenu de cette nature de propriété, à notre époque, n'était qu'un accident, ou s'il fallait y voir l'indice d'une loi permanente. Le chartrier de l'Hôtel-Dieu de Sens m'offrait une remarquable collection de baux, relatifs aux mêmes terres, et remontant jusqu'au ^{xv}^e siècle. J'en ai fait le dépouillement, et je viens offrir à la Société Archéologique le résultat de ce travail.

Je n'ai pas l'intention de traiter la question au point de vue administratif : sous ce point de vue, elle n'est pas de notre ressort. Je veux seulement soumettre à l'appréciation de mes collègues des documents historiques qui se rattachent à cette question et qui sont pour nous du plus haut intérêt. Ce sont des documents d'histoire et d'archéologie sénonaises, et comme tels, ils doivent, suivant les expressions de notre Règlement, fixer plus spécialement notre attention.

Parmi les propriétés des Hospices de Sens, j'en ai choisi six qui ont cet avantage de n'avoir point, ou presque point changé de face depuis l'an 1500, et pour lesquelles nous avons, à partir de cette époque, une série presque complète de baux authentiques. Elles sont, de plus, réparties autour de Sens de telle sorte qu'elles doivent donner une idée exacte de l'état agricole de tous nos environs depuis le xvi^e siècle. Ce sont :

1^o La métairie de Villeroy, dans le Gâtinais, à 8 kilomètres de Sens, et au couchant de cette ville.

2^o Un labourage formé d'une seule pièce de terre de 4 hectares 80 ares, situé à Gron, à 6 kilomètres au sud de Sens.

3^o Un autre labourage de 8 hectares, en dix-neuf pièces, sur le territoire des deux Mâlay, à huit kilomètres à l'est de Sens. La plus grande des dix-neuf parcelles de terre dont se compose ce labourage est d'une contenance de 2 hectares 64 ares; celle qui vient après est de 84 ares. Les deux plus petites parcelles sont, l'une, de 3 ares 80 centiares, l'autre, de 4 ares 85 centiares. On ignore à quelle époque remonte ce morcellement, qui existait déjà au xv^e siècle.

4^o Un labourage d'une seule pièce de terre, de 17 hectares 72 ares, sis à Sergines, à 20 kilomètres au nord-est de Sens.

5° Un autre labourage de 17 hectares, en dix-sept pièces, dont la plus grande est de 4 hectares 64 ares, les deux suivantes de 1 hectare 48 ares chacune, et la plus petite de 15 ares 82 centiares. Ce labourage est situé à Fontaine-Fourche, dans le département de Seine-et-Marne. Il a été donné à l'hospice, en 1445, par Jeanne, veuve de Guillaume Dorigny, bourgeois de Sens.

6° Enfin, une pièce de pré de 3 hectares 33 ares, sise au faubourg de Paris, vis-à-vis Saint-Sauveur, au nord de la ville.

L'histoire de ces différentes propriétés présente une conformité remarquable; elles ont subi exactement les mêmes vicissitudes. Cette histoire peut se diviser en quatre périodes parfaitement tranchées.

La première comprend la fin du x^v^e siècle et la presque totalité du xvi^e. C'est une période de prospérité croissante et de progrès agricole très-marqué, qui se termine tout-à-coup par un véritable désastre et une décadence complète.

La seconde s'étend des dernières années du xvi^e aux premières du xviii^e. C'est une période d'inertie au sein de la décadence.

La troisième commence avec le xviii^e siècle et se prolonge pendant le premier tiers du xix^e. C'est une période de lente résurrection, qui nous a ramenés insensiblement au point où nous étions dans la première moitié du xvi^e siècle.

La quatrième s'est ouverte depuis vingt ans à peine, et, par une révolution agricole presque aussi subite que la décadence de la fin du xvi^e siècle, nous avons atteint et déjà nous dépassons la prospérité de la première période dans ses meilleures années.

Nous pourrions plus tard rechercher quelles ont été les

causes de ces vicissitudes. Je me borne aujourd'hui à exposer le fait et ses conséquences pour la question qui nous occupe.

Prenons les points extrêmes de chacune des périodes que je viens d'indiquer, soit les années 1560, 1620, 1830, et la présente année 1857, et voyons le revenu de nos six propriétés, d'après les baux en cours d'exécution ou récemment consentis pendant chacune de ces années.

En 1560, la métairie de Villeroy, comprenant 164 arpents (69 hectares 22 ares) de terres labourables, rapportait six muids et demi de grains, moitié froment, moitié avoine, trois porcs d'un an et la moitié des fruits des arbres. En 1620, la contenance n'ayant pas changé, elle rapporte vingt septiers de méteil et moitié des fruits. En 1830, les redevances sont de trente hectolitres de froment, trente de seigle, cinquante bottes de paille, quatre poulets et la moitié des fruits. En 1857, elle vient d'être louée moyennant quarante hectolitres de froment, quatre poulets, 2,175 fr. argent, plus les contributions ordinaires et de main-morte, évaluées 220 fr. Il faut ajouter qu'en 1741 quelques hectares de terre, de la dernière qualité et en friche depuis longtemps, ayant été plantés en bois, la contenance de cette ferme est aujourd'hui réduite, d'après le cadastre, à 65 hectares 68 ares, d'un seul tenant.

Pour apprécier facilement la différence du revenu de la métairie de Villeroy à ces différentes époques, il est nécessaire de ramener à l'unité les mesures diverses qui viennent d'être énumérées. Le muid, à Sens, comprenait douze septiers, et le septier, huit bichets. Le bichet équivalait à 23 litres $\frac{44}{100}$ ^{es}, le septier à 1 hectolitre 87 litres $\frac{1}{2}$ et le muid à 22 hectolitres $\frac{1}{2}$. Ces mesures me paraissent avoir été les mêmes pour toutes les espèces de grains. A Paris, tandis que le double boisseau ou bichet de froment représentait 26 litres, le double boisseau d'avoine représentait 52 litres. Rien ne m'autorise

à penser qu'il en fût de même à Sens. Je pars donc, dans mes calculs, de la supposition que le bichet d'avoine n'était pas plus grand que le bichet de froment ou de seigle. S'il en était autrement, comme les redevances en avoine se rapportent toutes au seizième siècle, il s'ensuivrait que la prospérité agricole de nos contrées aurait été, à cette époque, plus remarquable encore que ne l'indiquent les chiffres qui vont suivre et qui sont basés sur l'hypothèse d'un bichet de 23 litres 44/100^{es} pour toute nature de grain.

En 1560, la métairie de Villeroy rapportait donc 312 bichets de froment et 312 d'avoine, ou en mesures nouvelles, 73 hectolitres 13 litres par chaque nature de grain, plus trois porcs qui devaient être livrés à l'hospice à l'âge d'un an. D'après le cours moyen des grains, sur le marché de Sens, pendant la période décennale 1847 à 1856, les 73 hectolitres 13 litres de froment représenteraient, à 22 fr. l'hectolitre, 1,606 fr., et les 73 hectolitres 13 litres d'avoine, à 7 fr. 40 c., 541 fr. Un porc d'un an se vend, en moyenne, aujourd'hui 150 fr., soit, pour les trois porcs, 450 fr. Ces redevances réunies (je néglige les redevances en fruits, très-variables et très-difficiles à apprécier, et qui se reproduisent d'ailleurs dans presque tous les baux), forment un total en argent de 2,597 fr.

En 1620, la même métairie rapportait 160 bichets, ou 37 hectolitres 1/2, de méteil. Au cours moyen des dix dernières années, 16 fr. 50 c. l'hectolitre, c'est un revenu de 618 fr.

En 1830, le revenu est de 30 hectolitres de froment, 660 fr. ; 30 hectolitres de seigle, à 13 fr., 390 fr. ; 50 bottes de paille, 25 fr. ; et quatre poulets, 6 fr. Au total, 1,081 fr.

Le bail du 9 novembre 1856 étant de 40 hectolitres de froment, 880 fr. ; quatre poulets, 6 fr. ; plus, 220 fr. de contributions et 2,175 fr. argent, le revenu se trouvera porté, à partir de 1859, époque à laquelle le bail commencera d'être exécuté, au chiffre total de 3,281 fr.

En diminuant d'un vingtième les chiffres des années 1560

et 1620, à cause de la plantation en bois de quelques-unes des plus mauvaises terres dans le cours du 18^e siècle, on a la comparaison, aussi exacte que possible, du revenu réel de la métairie de Villeroy aux quatre époques indiquées, soit 2,468 fr. pour l'année 1560, 588 fr. pour 1620, 1,081 fr. pour 1830, et 3,281 fr. pour 1860.

J'applique les mêmes évaluations aux labourages de Gron, Mâlay, Sergines et Fontaine-Fourche, et je trouve les chiffres suivants :

Pour le labourage de Gron, en 1560, 32 bichets ou 7 hectolitres $1\frac{1}{2}$ de froment, 165 fr.

En 1620, 20 bichets de méteil ou 4 hectolitres 70, 77 fr. 50 c. En 1610, le revenu était même descendu à 16 bichets de méteil, soit 3 hectolitres 75, et en argent, 61 fr. 85 c.

En 1830, le revenu était de 112 fr. et une paire de poulets.

En 1857, le revenu est de 360 fr., plus les contributions à la charge du fermier.

Pour celui des deux Mâlay, en 1560, 4 septiers ou 32 bichets de froment, autant d'avoine, 2 bichets de pois, 2 de fèves et 2 d'oignons. On peut évaluer le tout à 250 fr.

En 1620, le revenu n'est plus que de 24 bichets, par moitié méteil et seigle, soit 5 hectolitres 62, 82 f. 90.

En 1830, il était remonté à 260 fr. plus les contributions.

En 1857, le fermier paie 620 fr. et les contributions.

Pour celui de Sergines, en 1560, 64 bichets de froment ou 15 hectolitres, 330 fr. et autant de seigle, 195 fr., en tout, 525 fr.

En 1620, 16 bichets de seigle seulement ou 3 hectolitres 75, soit en argent 48 fr. 75.

En 1830, le revenu était de 275 fr., une paire de poulets, et les contributions à la charge du fermier.

En 1857, ce revenu est de 845 francs, plus les contributions.

Pour le labourage de Fontaine-Fourche, en 1560, 20 septiers de froment, « bon bled froment, dit le bail, loyal et marchand, à 12 deniers par septier près du prix du meilleur » et un quarteron de chanvre, « à 26 livres pour quarteron, par moitié mâle et femelle », soit 160 bichets ou 37 hectolitres 50, à 22 fr., 825 fr., plus le chanvre, 12 fr. Total, 837 fr.

En 1620, 172 bichets de méteil, ou 40 hect. 31, et 2 bichets de pois. Total en argent, 675 fr. En 1600, la redevance était descendue à 80 bichets ou 18 hectol. 75 de méteil, ou en argent, 309 fr.

En 1830, le fermage était de 400 fr. plus les contributions.

En 1857, il est de 1,685 fr., les contributions toujours en sus.

Afin de faire saisir d'un coup-d'œil les variations du produit de ces différentes propriétés aux époques indiquées, je résume en un tableau les évaluations qui précèdent :

ANNÉES.	VILLEROY.	GRON.	MALAY.	SERGINES.	Fontaine-Fourche.
1560	2468 ^f	165 ^f » » ^c	250 ^f » » ^c	525 ^f » » ^c	837 ^f
1620	588	77 50	82 90	48 75	309 (en 1600)
1830	1081	112 » »	260 » »	275 » »	400
1857	3281	360 » »	620 » »	845 » »	1685

Comme on le voit d'après ce tableau, c'est d'hier seulement que l'agriculture, dans les environs de Sens, a atteint et dé-

passé la production du milieu du xvi^e siècle. Le progrès a été plus rapide pour les labourages que pour les grandes propriétés. Ils présentent plus de prise à la concurrence des petits cultivateurs. Les derniers baux de ces labourages sont déjà, en effet, en cours d'exécution, et les fermages indiqués en regard de l'année 1857, dans le tableau ci-dessus, sont touchés annuellement par l'hospice, à l'exception de celui de Villeroy, qui ne sera payé à ce taux qu'en 1860. Jusque-là et en ce moment, le fermage de cette métairie est encore inférieur de plus de mille francs à celui de l'an 1560.

Au surplus, voici de dix ans en dix ans et d'après les baux en cours d'exécution ou récemment consentis, à chaque date, l'état du revenu de ces différentes propriétés, depuis l'époque la plus reculée sur laquelle j'ai pu me procurer des renseignements, jusqu'à nos jours. Pour faciliter les comparaisons, j'indique l'évaluation, en bichets, des différentes mesures. Je joins l'indication des fermages de la sixième propriété dont j'ai parlé, le pré de Saint-Sauveur, aux portes de Sens, fermages qui ont, de tout temps, été payés en argent. Je dois faire observer que la contenance du labourage de Fontaine-Fourche n'était que de 13 hectares en 1460, et qu'elle a été portée, par suite de la réunion de différentes parcelles, à 17 hectares, vers 1550.

RELEVÉ DES

DE QUELQUES-UNES DES PROPRIÉTÉS

DEPUIS L'AN 1460

ANNÉES.	MÉTAIRIE DE VILLEROY.	LABOURAGES	
		DE GRON.	DE MALAY.
1460			
1470			8 bichets de froment. 4 id. de seigle.
1480			Id.
1490			
1500			
1510	2 muids (192 bichets) de froment, 2 muids (192 b.) d'avoine, 7 liv. et 2 porcs.		3 septiers (24 b.) de froment, 1 (8b.) de seigle, 1 bichet de pois, 2 de fèv. 1/2 quarton de chanvre
1520	Id.		
1530	Id.		

FERMAGES

DE L'HOTEL-DIEU DE SENS (YONNE),

USQU'A NOS JOURS.

LABOURAGES		PRÉ
DE SERGINES.	DE FONTAINE-FOURCHE.	DE SAINT-SAUVEUR.
	3 septiers (24 bichets) de froment, plus le paiement des censives et coutumes par le fermier.	
	2 septiers (16 bichets) de froment, 1 septier (8 b.) d'avoine, et le paiement des censives.	
	4 septiers (32 b.) de froment, 4 septiers (32 b.) d'avoine.	
(84 bichets). 2 bichets de froment par arpent.	4 septiers 1/2 (36 b.) de froment, 4 septiers 1/2 (36 b.) d'avoine.	
Id.	Id.	
1 muid (96 b.) de froment.		

ANNÉES.	MÉTAIRIE DE VILLEROY.	LABOURAGES	
		DE GRON.	DE MALAY.
1540			
1550	3 muids 1/4 (312 bichets) de froment, 3 muids 1/4 (312 b.) d'avoine, 3 porcs.		4 sept. (32 b.) de froment, 4 id. d'avoine, 2 bichets de pois, 2 de fèves, 2 d'oignons et 50 l. de chanvr.
1560	Id.	4 septiers (32 bichets) de froment.	Id.
1570	(328 bichets). 2 bichets de froment par arpent, 2 id. de seigle (328 b.), 3 porcs gras.	4 septiers 1/2 (36 b.) de méteil.	Id.
1580		Idem plus 2 chapons et 2 poules.	8 septiers (64 b.) de grain, partiers froment, seigle et avoine, et 2 bichets d'oignons.
1590		4 septiers 1/2 (36 b.) de méteil.	8 septiers (64 b.) de grain, partiers froment, seigle et avoine.
1600	2 muids (192 b.) de méteil, 6 bonnes poules, 6 bons fromages.		3 septiers (24 b.) de méteil.
1610	Id.	2 septiers (16 b.) de méteil.	
1620	20 septiers (160 b.) de méteil.	20 bichets de méteil.	3 septiers (24 b.) par moitié méteil et seigle.
1630	16 septiers (128 b.) de méteil.		

LABOURAGES		PRÉ
DE SERGINES.	DE FONTAINE-FOURCHE.	DE SAINT-SAUVEUR.
1 muid (96 b.) de froment.	15 septiers (120 b.) de froment, 3 septiers (24 b.) d'orge.	
	Id.	
8 septiers (64 b.) de froment, 8 id. de seigle.	20 septiers (160 b.) de froment, et un quarteron de chanvre.	
15 septiers (120 b.) de méteil.		34 liv.
10 septiers 4 bichets (80 b.) de seigle.		55 liv.
6 septiers 4 bichets (52 b.) de seigle.	12 septiers 4 bichets de blé-méteil (100 bichets).	60 liv.
32 bichets de seigle, plus les censives (12 deniers).	10 septiers de méteil (80 b.)	87 liv.
	108 bichets de méteil.	100 liv.
16 bichets de seigle, plus les censives.	172 bichets de méteil et 2 de pois.	100 liv.
18 bichets de seigle, plus les censives.	144 bichets de méteil.	110 liv.

ANNÉES.	MÉTAIRIE DE VILLEROY.	LABOURAGES	
		DE GRON.	DE MALAY.
1640		25 bichets de méteil et 1 bichet de noix.	25 bichets de blé, par moitié méteil et seigle.
1650	30 septiers (240 b.) de méteil.	26 bichets de méteil.	27 bichets idem.
1660	24 septiers (192 b.) de méteil.		32 bichets idem.
1670	25 septiers (200 b.) de méteil.	30 bichets de méteil.	30 bichets, moitié seigle et méteil, et 1 quarteron de bottes de paille.
1680	Id.	Id.	32 bichets, par moitié seigle et méteil.
1690	Id.	Id.	
1700	290 bichets de méteil.	28 bichets de méteil.	41 bichets, moitié méteil moitié seigle.
1710	240 bichets de méteil.		33 liv. par an.
1720	Id.	20 liv.	36 liv., 4 poulets, plus une corde de bois de chêne une fois livrée.
1730		30 liv.	

LABOURAGES		PRÉ
DE SERGINES.	DE FONTAINE-FOURCHE.	DE SAINT-SAUVEUR.
40 bichets de seigle, plus les censives et droits seigneuriaux.	150 bichets de méteil.	160 liv
Id.	170 bichets de méteil.	210 liv.
36 bichets de seigle.	140 bichets de méteil.	200 liv.
40 bichets de seigle.	160 bichets de méteil.	210 liv.
45 bichets de seigle.	140 bichets de méteil.	200 liv.
Id.	180 bichets de méteil.	180 liv.
45 liv.	160 bichets de méteil.	170 liv.
Id.	145 liv.	200 liv.
45 liv. et 2 poulets.	140 liv. ou 140 bichets de méteil, à 1 sol près de l'élite.	200 liv.
50 liv.		180 liv.

ANNÉES.	MÉTAIRIE DE VILLEROY.	LABOURAGES	
		DE GRON.	DE MALAY.
1740	240 bichets de méteil.	28 liv.	
1750	Id.	30 liv.	
1760	Id.	33 liv.	42 liv. et 2 paires de poulets.
1770	240 bichets de méteil, plus un agneau ou 3 liv.	Id.	
1780	100 bichets de froment, 140 bichets de seigle, 6 paires de pigeons.	50 liv.	
1790	Id.	56 liv.	
1800	100 bichets de froment, 128 bichets de seigle, 176 francs.	72 liv. plus les contribu- tions.	
1810	Id.	72 fr. plus les contribu- tions.	200 fr. et les contribu- tions.
1820	30 hectolitres (128 b.) de froment et 30 id. (128 b.) de seigle.	72 fr., une paire de poulets et les contributions.	215 fr. et les contribu- tions.
1830	30 hectolitres de froment, 30 id. de seigle, 50 bot- tes de paille, 2 paires de poulets.	112 fr., une paire de pou- lets, plus les contribu- tions.	260 fr. et les contribu- tions.

LABOURAGES		PRÉ
DE SERGINES.	DE FONTAINE-FOURCHE.	DE SAINT-SAUVEUR.
50 liv.	180 liv. ou 180 bichets de mèteil.	170 liv.
75 liv.		160 liv.
Id.	180 liv., les censives, et 10 livres de filasse de brin.	
	Id.	
90 liv., 24 bichets de froment et une paire de chapons.	190 liv. et 10 livres de filasse de plain.	
250 liv. et une paire de poulets.		
320 fr. et une paire de poulets.	400 fr. et 1/2 myriagramme de chanvre de plain.	720 fr.
275 fr., une paire de poulets et les contributions.	400 fr. plus les contributions.	600 fr. et les contributions.
Id.	400 fr. et les contributions.	400 fr.
Id.	Id.	400 fr.

ANNÉES.	MÉTAIRIE DE VILLEROY.	LABOURAGES	
		DE GRON.	DE MALAY.
1840	30 hect. de froment, 30 hect. de seigle, 4 poulets, 230 fr. et 174 fr. de contributions.	246 fr., une paire de poulets, plus les contributions.	315 fr., une paire de poulets, plus les contributions.
1850	Id.	438 fr., id.	430 fr., id.
1857	40 hect. de froment, 4 poulets, 2175 fr. et 220 fr. de contributions.	400 fr., id.	620 fr., id.

Dès le premier coup-d'œil jeté sur ce tableau, il est impossible de n'être pas frappé de ce fait que, dans la première période, de 1460 à 1580, toutes les terres donnent, comme redevance, surtout du froment. Dans la seconde période, elles ne donnent plus que du méteil ou même du seigle ; vers la fin, la redevance en nature tend à se convertir en argent. Ce dernier changement est entièrement accompli pour les labourages dès l'ouverture de la troisième période. Il s'accomplit également, de nos jours, pour les métairies ou fermes : l'Hôtel-Dieu adopte presque exclusivement la redevance en argent. Toutefois, il demande encore à ses fermiers le grain nécessaire à la consommation de la maison, et l'on voit, à côté d'abord, puis bientôt à la place du méteil ou du seigle, le froment pur reparaître dans les redevances.

Il y a, du reste, une analogie singulière entre la première période et celle où nous entrons. Alors, comme aujourd'hui, l'accroissement du revenu réel de la terre est très-rapide. En soixante ans, de 1500 à 1560, sous les règnes de Louis XII, François I^{er} et Henri II, ce revenu est presque doublé. L'or de l'Amérique produisait, au xvi^e siècle, les mêmes résultats

LABOURAGES		PRÉ
DE SERGINES.	DE FONTAINE-FOURCHE.	DE SAINT-SAUVEUR.
660 fr. et 2 paires de poulets	1,100 fr. et les contributions.	560 fr.
860 fr. id.	1,685 fr. id.	500 fr.
845 fr. id.	Id.	335 fr.

qu'au XIX^e. Arrivant avec abondance dans les mains des cultivateurs, avant que les dépenses d'exploitation, notamment les salaires des ouvriers agricoles, ne se soient élevées, l'or leur permet de réaliser des améliorations productives, dont les effets se font sentir longtemps après que le renchérissement de la main-d'œuvre, se produisant à son tour, a rétabli le niveau normal entre toutes les valeurs.

Si les revenus de la propriété foncière se présentaient, dans nos baux du XVI^e siècle, sous la forme de fermage en argent comptant, il serait permis de révoquer en doute la réalité de la prospérité agricole que je signale. L'augmentation du fermage en argent peut, en effet, avoir deux causes : elle peut résulter, ou d'une augmentation correspondante dans les produits en nature de la terre, ou d'une dépréciation de la valeur de l'argent. D'ordinaire, comme nous en verrons la preuve plus loin, ces deux causes agissent simultanément. Mais elles peuvent aussi agir l'une sans l'autre. Lorsque c'est l'argent seul qui se déprécie, les produits restant stationnaires, l'augmentation de la valeur de ces produits est purement nominale. Dans ce cas, l'augmentation du fermage en argent n'est

évidemment pas, par elle-même, un signe de prospérité agricole. Mais il n'en était point ainsi au ^{xvi}^e siècle. Presque aucun des fermiers de l'Hôtel-Dieu ne payait alors ses redevances en argent ; elles étaient payées en nature ; et ce sont ces redevances en nature dont on remarque alors l'augmentation progressive. C'est là un signe infailible de l'état florissant de l'agriculture à cette époque.

Une objection cependant m'a été faite à cet égard. Nous sommes si habitués à considérer notre siècle comme infiniment supérieur, sous tous les rapports, aux siècles précédents, que cette objection se présente naturellement à l'esprit. On se demande si les revenus progressifs, portés dans les baux du ^{xvi}^e siècle, indiquent réellement un degré avancé de culture, et s'ils ne viendraient pas, au contraire, d'un état social moins parfait, où il aurait été permis au propriétaire de s'adjuger, dans les produits du sol, au détriment du fermier, une part de plus en plus grande. Comment, en effet, se figurer, quand on fait appel à ses souvenirs classiques, que le grand siècle, le siècle de Louis XIV, a été une époque de décadence agricole prononcée, et qu'il faille remonter au siècle de François I^{er} et de Charles-Quint pour trouver, sous ce rapport, une époque de réelle prospérité ? Pourtant, rien n'est plus vrai. Les plaintes de Vauban sur la situation déplorable des habitants de nos campagnes au ^{xvii}^e siècle n'étaient que trop fondées, tandis qu'au ^{xvi}^e siècle, du moins dans notre Sénonais, les habitudes sociales, loin de permettre au propriétaire vis-à-vis du fermier, les abus qu'on est tenté de supposer, plaçaient au contraire celui-ci dans une situation plus favorable que ne l'a fait aucun des siècles suivants. Cette situation plus favorable se reproduit précisément de nos jours ; elle est une des causes du progrès agricole qui se remarque autour de nous.

Et d'abord, quelles que soient les exigences du propriétaire à l'égard du fermier, il y a une chose qui est au-dessus de ses forces : il ne peut pas faire que le fermier lui rende du

froment quand les terres ne produisent que du seigle, ou qu'il récolte du chanvre sur des terres en friche. Or, c'est du froment surtout que rend le fermier à l'Hôtel-Dieu, durant le xvi^e siècle, tandis qu'aux xvii^e et xviii^e, il ne rend plus que du méteil ou du seigle. Il ne m'en faudrait pas davantage pour affirmer que la culture était plus avancée, et le cultivateur plus heureux, durant la première période que durant la seconde. Je tiens pour certain que le fermier du xvii^e siècle, qui rendait aux Hospices une part réduite dans le méteil que produisait sa terre, était moins à l'aise que le fermier du xvi^e, qui prélevait, pour la même fin, une part abondante sur le froment nourrissant que lui donnait la sienne.

Mais il y a plus : c'est qu'au xvi^e siècle, les baux ne se faisaient pas autrement que de nos jours. On peut dire qu'aujourd'hui, du moins pour les terres appartenant aux établissements publics, comme l'Hôtel-Dieu de Sens, ce sont les fermiers eux-mêmes qui déterminent le prix de leur bail, puisque les biens de ces établissements sont loués par voie d'adjudication. Sauf quelque différence dans les formes, il en était de même au xvi^e siècle. Je lis dans le bail de la métairie de Villeroy, du 28 avril 1565, passé « devant Edme Chomereau, notaire juré du Roy nostre Sire en ceste ville, banlieue et bailliage de Sens : »

« Laquelle métairye, bastiments, jardin, prés, terres, boys taillys (1) et choses susdictes sont demeurées cejourd'huy en ladicte maison dudict Hôtel-Dieu ausdicts preneurs, *comme les plus offrants et derniers enchérisseurs*, après plusieurs publications et proclamations faictes ès églises et paroisses dudict Villeroy, Subligny le-Boys, Fouchères, Villeneuve-la-Don-dagre, Nailly et Sainct-Vallérian, ainsi que lesdicts sieurs bailleurs ont dict et faict apparoir audict notaire par aucunes

(1) Le fermier de Villeroy avait droit à la coupe de quelques hectares de bois taillis voisins de la ferme. Mais le bail stipulait des redevances spéciales à cet égard et entièrement distinctes de la redevance stipulée pour les terres. Ces taillis n'ont cessé de lui être loués qu'en 1750.

desdictes publications et proclamations des curés et vicaires desdictes églises et paroisses. »

Enfin, tout le monde sait que plus un bail est long, meilleure est la situation du fermier, qui peut profiter de toutes les améliorations que son travail apporte à la terre. Il en est ainsi surtout pour cette partie de l'arrondissement de Sens, qu'on nomme le Gâtinais, et dans laquelle se trouve située la commune de Villeroy. Les terres y réclament des amendements spéciaux, particulièrement l'emploi de la marne, dont l'effet ne se produit qu'à la longue, et qui, au dire des cultivateurs expérimentés, n'a fini de récompenser le laboureur de ses peines, qu'au bout d'un laps de 15 ou 20 ans. Or, le xvi^e siècle est une époque de longs baux, et, en même temps, car tout se tient, d'améliorations agricoles : on y fait largement usage de la marne. Le plus ancien bail qui nous soit resté de la métairie de Villeroy, est du 20 janvier 1510 ; il est fait pour 39 ans. Le bail qui suit est du 20 janvier 1549 : c'est celui dont j'ai analysé plus haut les conditions ; il est de 18 ans. Puis vient le bail du 28 avril 1565, qui n'est fait que pour 9 ans, mais où je lis ce remarquable passage :

« Et où iceulx gouverneurs, maistres et administrateurs (de « l'Hôtel-Dieu) voudront faire tirer de la marne pour mettre et « marner partye desdites terres, en ce cas ont promis et seront « tenus lesdits Moulle, ès-dits noms, de charroyer, mener et « rendre ladicte marne ès-dictes terres quant requis en seront. »

Ces charrois étaient obligatoires pour les fermiers ; mais il devait leur en être tenu compte par l'Hôtel-Dieu, probablement à cause de la courte durée de ce même bail. Le registre des délibérations de la Commission administrative porte, à la date du 17 avril 1574, qu'il a été ordonné à l'administrateur comptable de « payer quinze deniers tournois pour chacune tombellerée de marné en la métairie de Villeroy, et pareille somme de chacune tombellerée de la terre de descombrement. » Une autre délibération du 10 avril 1578, règle le

compte de Robert Boyer, alors « mitais de Villeroy, pour la marne par luy charroyée » à 88 livres 10 sous tournois. Cette somme, en supposant que chaque tombellerée, du prix de 15 deniers tournois, contint un mètre cube de marne, représenterait le prix de 1,416 mètres cubes. Aujourd'hui, avec 1,416 mètres cubes, on marnerait, à 40 mètres cubes par hectare, 35 hectares 40 de terre, soit plus de la moitié de la métairie de Villeroy. La dépense pour les charrois seulement, la marne étant prise, comme alors, dans la propriété même ou à proximité, serait, à 30 fr. l'hectare, de 1,062 fr.

Les labourages de Gron, Mâlay, etc., ne sont pas situés dans des localités où la marne soit nécessaire. Mais la longueur des baux devait être, là comme à Villeroy, un élément de succès et d'aisance pour le fermier. Or, nous trouvons, à Mâlay, le 23 mai 1462, un bail de 19 ans ; le 29 décembre 1545, un bail à vie ; à Sergines, le 28 août 1497, un bail de 14 ans ; le 6 juillet 1527, un bail de 19 ans ; à Fontaine-Fourche, de 1457 à 1538, une série de baux dont deux de 12, deux de 19 et un de 20 ans.

Au contraire, pendant tout le cours des ^{xvii}e et ^{xviii}e siècles, on ne trouve, pour la ferme de Villeroy, que deux baux de plus de 9 ans, ceux des 7 janvier 1697 et 22 avril 1710 : ils se succèdent et coïncident précisément avec une augmentation sensible dans le fermage. En revanche, on remarque, à l'époque la plus prononcée de la décadence, des baux de 6, 5 et même 3 ans. A Gron et à Fontaine-Fourche, durant le même espace de temps, il n'y a pas un seul bail au-dessus de 9 ans. A Mâlay, il n'y en a qu'un seul, de 12 ans, le 24 juin 1692 ; à Sergines, un de 18 ans, le 14 août 1696. Tous les autres sont de 9 ans.

Quant à l'emploi de la marne pour la ferme de Villeroy, il n'en existe plus de trace de l'an 1580 à l'an 1767, pendant près de deux siècles. Par le bail du 2 décembre 1767, l'Hôtel-Dieu s'engage à faire tirer la marne à ses frais et impose aux fermiers l'obligation de la conduire sur les terres. J'ignore si ces clauses ont été exécutées.

Aujourd'hui, l'emploi de cet amendement est devenu général dans le Gâtinais. L'usage des longs baux tend également à s'introduire. Depuis vingt ans, l'Hôtel-Dieu de Sens ne loue plus de labourages, si peu importants qu'ils soient, pour une durée moindre de 12 ans, et les baux de ses fermes sont de 18 ans. Je suis convaincu que cette mesure a puissamment encouragé les fermiers à entrer dans la voie des améliorations. L'Hôtel-Dieu lui-même s'en trouve récompensé par l'élévation des fermages obtenus dans les baux les plus récents.

Ces différents points constatés, quelles conséquences faut-il en tirer quant à la question de savoir s'il est avantageux, ou non, pour un établissement public, de transformer en capitaux mobiliers ses propriétés foncières ?

A cet égard, le tableau qui précède nous offre une première remarque : c'est qu'à partir du moment où, au XVIII^e siècle, la redevance en nature est remplacée par un fermage en argent, ce dernier subit une augmentation constante et progressive. Il est donc bien évident que, durant cette période, pour l'Hôtel-Dieu de Sens, aliéner sa propriété, afin d'obtenir un revenu, double tout au plus, mais désormais invariable, eût été escompter l'avenir et se priver volontairement, dans la vue d'un bénéfice immédiat, mais de courte durée, des bénéfices que devait procurer ce revenu foncier qui, depuis lors, s'est accru dans la proportion de 1 à 10, à 15 et même à 20. Prenons, pour exemple, le labourage de Gron. Loué 20 fr. en 1720, il eût été vendu, à 2 1/2 %, 800 fr. qui, placés à 5 %, auraient produit indéfiniment un revenu de 40 fr. Or, soixante ans après, en 1780, ce labourage était loué 50 fr., et aujourd'hui, il rapporte 360 fr. Le labourage de Sergines, loué moyennant 45 fr. en 1720, se fut vendu 1,800 livres, rapportant le double. Mais ce double de revenu était déjà atteint par la propriété elle-même, en 1780, et aujourd'hui ce n'est plus le double qu'elle rapporte, c'est dix-huit fois le revenu de 1720.

Si l'on n'observe pas une augmentation aussi considérable dans le revenu du pré de Saint-Sauveur, et si les variations y sont beaucoup plus sensibles que dans le revenu des terres, cela tient à la nature particulière de cette propriété. Le revenu des prairies naturelles suivait, dans nos contrées, comme on peut le voir par les chiffres élevés atteints vers 1800 et 1810, la progression du revenu des terres : mais la culture, devenue générale, des prairies artificielles, a de beaucoup diminué l'importance des prairies naturelles. Toutefois, si l'on compare les fermages du pré de Saint-Sauveur, d'après les derniers baux, avec les chiffres du xvi^e siècle, on verra qu'eux aussi se sont augmentés dans une notable proportion. Le dernier fermage (1857), tout réduit qu'il soit, est encore dix fois plus élevé que celui de l'année 1570.

Il ne faudrait pas d'ailleurs s'y tromper. Ce revenu, dix fois plus élevé en 1857 qu'en 1570, ne veut pas dire que le propriétaire, dont le revenu foncier se serait augmenté dans cette proportion seulement, serait devenu dix fois plus riche. Il le serait au contraire un peu moins, par la raison toute simple qu'en 1570, 34 liv. procuraient à leur possesseur plus d'aisance que 340 fr. en 1857. Un hectolitre de froment valait alors 2 livres sur le marché de Sens, au lieu de 22 fr., et un porc d'un an se payait de 5 à 6 livres, au lieu de 150 fr. qu'il vaudrait aujourd'hui. Que serait-ce donc si ce propriétaire, séduit par l'appât d'un revenu immédiatement doublé, avait vendu en 1570 sa propriété pour se faire, au moyen du capital en argent qui l'aurait remplacée, 68 liv. de rente au lieu de 34 ? Combien ses héritiers n'auraient-ils pas lieu de regretter aujourd'hui cette opération ?

C'est qu'en effet, comme je l'ai dit plus haut, deux causes différentes agissent à la fois en faveur de la propriété foncière et assurent sa supériorité sur le capital en argent : d'une part, le produit réel de la propriété augmente ; d'autre part, la valeur des métaux servant de monnaie diminue. Cette dernière

cause d'infériorité du capital est si puissante qu'elle contrebalance, au bout d'un laps de temps, plus ou moins long suivant les circonstances, l'effet des révolutions agricoles qui viennent parfois réduire aux plus dures extrémités les propriétaires fonciers. Nous avons vu qu'à la prospérité de 1560, avait succédé tout à coup une décadence qui se traduit, en 1620, par des fermages réduits de moitié, des trois quarts et même, pour Sergines, de plus des neuf dixièmes. Nous avons vu également que les revenus du xvi^e siècle n'avaient été de nouveau atteints que de nos jours et dans les derniers baux. Il semble donc, au premier abord, qu'il eût été avantageux de saisir, au xvi^e siècle, le moment où la valeur des propriétés avait atteint son apogée, pour les convertir en argent, doubler le revenu, et jouir des fruits de cette opération jusqu'au moment actuel, où la propriété revient à l'état florissant d'il y a trois siècles. Trois cents ans de plus grande aisance, c'est quelque chose, et en présence de ce résultat, l'on se consolera aisément du désavantage que l'opération offrirait pour l'avenir. Mais il n'en va pas ainsi. En premier lieu, quand un désastre, pareil à celui de la fin du xvi^e siècle, atteint la propriété, les capitaux en ressentent nécessairement le contre-coup : ils sont encore moins que les terres à l'abri des banqueroutes et des révolutions. En second lieu, il leur est impossible d'échapper à leur propre dépréciation. Dès la fin du xvii^e siècle, le revenu des terres des environs de Sens, évalué en argent suivant la valeur de l'époque, égalait le revenu, également évalué en argent, des années les plus prospères du xvi^e, bien que le produit en nature fût encore loin d'être le même. L'or du Nouveau-Monde, circulant abondamment, se dépréciait par cette abondance même : il en fallait davantage pour se procurer la même quantité de pain. Il en fallait d'autant plus que la production agricole était plus faible. C'est une vérité élémentaire que plus un objet de consommation usuelle est rare, plus il est cher. Nous en savons quelque chose, dans

notre Bourgogne, depuis quelques années. à l'endroit du vin. Or, nous l'avons vu, les chiffres des baux proclament éloquentement la faiblesse de la production agricole, dans les environs de Sens, au commencement du xvii^e siècle. En sorte que, d'un côté, faiblesse de la production, de l'autre, abondance du numéraire, en voilà plus qu'il ne faut pour expliquer comment il a suffi d'un siècle pour que, en 1700, malgré leur diminution considérable, les produits en nature des propriétés de l'Hospice présentassent, évalués en argent, la même valeur qu'avaient les produits abondants de la fin du xvi^e siècle.

J'ai voulu me rendre un compte exact de cette marche si différente de la propriété foncière et du capital mobilier, et j'ai dressé un tableau présentant, par périodes décennales, les revenus de la métairie de Villeroy, évalués en argent au cours du temps et au cours actuel. On peut aisément apprécier, au moyen de ce tableau, d'une part, la diminution de la valeur de l'argent depuis l'an 1500; de l'autre, les variations du produit réel de la propriété foncière à partir de la même époque.

Le tableau se partage en onze colonnes. La 1^{re} contient l'indication de l'année qui clot chaque période décennale. Les colonnes 2 à 6 s'expliquent suffisamment par leurs titres.

La 7^e colonne donne le prix de l'hectolitre de chaque nature de grain, d'après le cours moyen des dix années de la période à laquelle ce prix se rapporte. Ainsi, en regard de la période décennale terminée en 1550 et indiquée par cette dernière date, on trouve, à la 7^e colonne, les chiffres de 1 fr. 49 c. et de 64 c. qui indiquent, le premier, la valeur moyenne de l'hectolitre de froment, le second, la valeur moyenne de l'hectolitre d'avoine, durant cette période décennale. En multipliant, par ces chiffres, le nombre d'hectolitres porté à la 6^e colonne et qui représente, en mesures nouvelles, les redevances dues d'après le bail courant et portées à la 5^e colonne, on a la valeur, en argent, de ces redevances, durant la période de 1541 à 1550. Cette valeur en argent se trouve portée à la 8^e colonne.

Je dois dire que les prix moyens de l'hectolitre de grain, portés à la 7^e colonne, ne sont qu'approximatifs pour les xvi^e et xvii^e siècles. Je n'ai pu me procurer, sur le cours des grains au marché de Sens, à cette époque, qu'un petit nombre de renseignements exacts. La plupart m'ont été fournis par les registres même de l'Hôtel-Dieu, où se trouvent consignés, de temps à autre, les prix que l'administrateur comptable a retirés de la vente des grains provenant des fermages, prélèvement fait des quantités nécessaires à la consommation de l'établissement. Ces renseignements sont cependant assez précis pour me permettre d'affirmer que les moyennes indiquées s'écarternt peu des chiffres réels, surtout pour le xvi^e siècle. Pour le xviii^e, j'avais les *tergots* existant aux archives de la mairie de Sens et indiquant le prix des grains à chaque marché. Le dépouillement, que j'en ai fait avec le plus grand soin, m'a donné, pour le méteil de première qualité, qui est la seule nature de grain fournie par la métairie de Villeroy durant le xviii^e siècle, des prix moyens d'une exactitude absolue. Je n'ai eu, pour le xix^e siècle, qu'à relever, sur les mercuriales officielles, à l'Hôtel de Ville, la moyenne de chaque année, et à rechercher ensuite la moyenne de chaque période décennale.

Ayant converti, dans la 6^e colonne, les mesures anciennes en hectolitres, j'ai cru devoir, dans la 7^e, et pour la facilité des calculs, indiquer le prix de l'hectolitre en francs et centimes, au lieu de livres, sols et deniers. Je n'ai conservé ces dernières dénominations que pour les 8^e et 10^e colonnes, dont les indications auraient, sans cela, perdu de leur caractère.

Les 8^e et 9^e colonnes donnent, l'une, l'évaluation des redevances de la métairie, d'après la moyenne de leur valeur en argent pendant la période décennale ancienne; l'autre, l'évaluation des mêmes redevances, d'après la moyenne de la valeur en argent qu'elles auraient eue pendant la période décennale 1847 à 1856. La moyenne du prix des grains sur le marché de Sens, durant cette dernière période, a été de 22 fr. l'hecto-

litre pour le froment, de 16 fr. 50 pour le méteil, de 13 fr. pour le seigle et de 7 fr. 40 pour l'avoine. En comparant les totaux, pour chaque période décennale, dans ces deux colonnes, il est facile d'apprécier la différence de valeur de l'argent aux époques correspondantes. L'on voit, par exemple, que, d'après le prix des grains et du bétail pendant la période 1500 à 1510, le fermage entier de Villeroy valait alors 65 livres tournois, et qu'aujourd'hui ce même fermage vaudrait 1798 fr. D'un autre côté, la série des totaux, dans chaque colonne, indique les variations survenues dans les revenus de la métairie de Villeroy, ainsi que la dépréciation progressive du numéraire à Sens et dans ses environs. En comparant, au moyen de la 9^e colonne, les revenus de cette métairie aux xvi^e et xvii^e siècles avec ceux de notre temps, il ne faudra pas oublier que, jusqu'en 1740, les totaux de cette colonne doivent, comme je l'ai déjà dit, être diminués d'un vingtième pour que la comparaison soit aussi exacte que possible.

Les 10^e et 11^e colonnes donnent les revenus de la métairie de Villeroy, non plus en bloc, mais par hectare. Ici, j'ai dû nécessairement tenir compte de la différence de contenance qui appelle, à la 9^e colonne, la diminution d'un vingtième. J'ai calculé le revenu par hectare, sur une contenance de 69 hect. 22 ares jusqu'en 1740, et depuis 1740, sur celle de 65 hectares 68 ares; en sorte que les chiffres ont, dans ces deux colonnes, toute la précision désirable. Elles résument d'ailleurs tout le tableau. La 10^e donne le revenu, *en argent*, du même hectare de terre, dans chaque période décennale; la 11^e indique la proportion *réelle* du revenu de cet hectare de terre dans les différentes périodes. Dans la 10^e colonne, les variations du revenu proviennent, tant des variations de la production effective de la terre, que de la dépréciation de la valeur monétaire. Dans la 11^e, la variation du chiffre a pour cause unique une variation correspondante dans le produit réel de l'hectare.

TABLEAU COMPARÉ, PAR

DES REVENUS DE LA FERME DE VILLEROY,

DE L'AN 1510

PÉRIO- DES décen- nales, dernière année 1	DATES des BAUX. 2	PRINCE régnant à la date de chaque Bail. 3	DURÉE des BAUX. 4	PRIX DES BAUX. 5
1510	20 janvier 1510.	Louis XII.	39 ans.	2 muids de froment. 2 muids d'avoine. 7 livres en argent. 2 pores.
1520 François 1er.	Id.	Id.	Id.	Id.
1530	Id.	Id.	Id.	Id.
1540	Id.	Id.	Id.	Id.
1550	20 janvier 1549.	Henri II.	18 ans.	3 muids 1/4 de froment. 3 muids 1/4 d'avoine. 3 pores.
1560	Id.	Id.	Id.	Id.
1570	28 avril 1565.	Charles IX.	9 ans.	2 bichets de froment ; 2 bichets de seigle } par arpent. 3 pores d'un an.

PÉRIODES DECENNALES.

APPARTENANT A L'HÔTEL-DIEU DE SENS,

A L'AN 1857.

EVALUATION en hectolitres des redevances en nature. 6	PRIX de l'hectolitre au cours moyen de la période décennale. 7	ÉVALUATION des redevances, valeur en argent au cours moyen de chaque période décennale. 8	ÉVALUATION des redevances, valeur en argent au cours moyen de la période décennale 1847-1856. 9	REVENU par hectare, évalué en argent au cours moyen de chaque période décen- nale. 10	REVENU par hectare, évalué en argent au cours moyen de la période 1847-1856. 11
45 hect. » lit. 45 »	» fr. 85 c. » 32	38 liv. } 14 } 7 } 65 liv. 6 }	990 fr. } 333 } 175 } 1,798 300 }	0 liv. 18 s. 9 d.	26 fr. » c.
45 » 45 »	» 95 » 37	43 } 16 } 7 } 72 6 }	Id. 1,798	1 » 9	26 »
45 » 45 »	1 06 » 42	53 } 19 } 7 } 87 8 }	Id. 1,798	1 5 4	26 »
45 » 45 »	1 27 » 53	57 } 24 } 7 } 96 8 }	Id. 1,798	1 7 6	26 »
73 13 73 13	1 49 » 64	109 } 46 } 9 } 164	1606 } 541 } 450 } 2,597	2 7 3	37 80
73 13 73 13	1 70 » 80	124 } 58 } 12 } 194	Id. 2,597	2 16 »	37 80
76 88 76 88	2 13 1 27	164 } 98 } 15 } 277	1690 } 999 } 450 } 3,139	4 » »	45 35

PÉRIODES décenn. 1	DATES des baux. 2	PRINCE régnaunt. 3	DURÉE des baux 4	PRIX DES BAUX. 5
1580	7 février 1571.	Charles IX.	9 ans.	1 bichet 1/2 froment } 1 bichet 1/2 méteil } par arpent 1 boisseau d'avoine } 4 pores. 3 veaux et 2 moutons.
1590	Point de renseignements pour cette période.			
1600	8 novembre 1598.	Henri IV.	6 ans.	2 muids de méteil. 6 bonnes poules. 6 bons froinages.
1610	13 mai 1609.	Id.	9 ans.	Id.
1620	14 mars 1619.	Louis XIII.	Id.	20 septiers de méteil.
1630	17 juillet 1628.	Id.	3 ans.	16 septiers de méteil.
1640	Point de renseignements pour cette période.			
1650	3 août 1649.	Louis XIV.	9 ans.	30 septiers de méteil.
1660	30 octobre 1659.	Id.	Id.	24 septiers de méteil.
1670	28 mars 1667.	Id.	Id.	25 septiers de méteil.

ÉVALUATION en hectolitres. 6	PRIX de l'hectol. 7	ÉVALUATION au cours de la pér. 8	ÉVALUATION au cours 1817-56. 9	REVENU PAR HECTARE évalué au cours de la période décenn. pér. 1817-56 10	11
57 hect. 66 lit. 57 66 19 22	3 fr. 19 c. 2 45 1 27	181 liv. } 141 } 24 } 381 liv. 24 } 8 }	1268 fr. fr. 951 } 142 } 3,141 600 } 180 }	5 liv. 10 s. 0 d.	45 fr 38 c.
45 »	3 19	143 } 2 } 146 1 }	742 } 9 } 757 6 }	2 2 »	10 93
45 »	3 41	153 } 2 } 156 1 }	Id. 757	2 5 »	10 93
37 50	3 62	136	618	1 19 2	8 92
30 »	3 83	115	495	1 13 2	7 15
56 25	4 26	240	928	3 9 2	13 40
45 »	4 69	211	742	3 1 »	10 72
46 88	5 11	240	773	3 9 2	11 16

PÉRIODES décenn. 1	DATES des baux. 2	PRINCE régnant. 3	DURÉE des baux 4	PRIX DES BAUX. 5
4680	24 mars 1676.	Louis XIV.	9 ans.	25 septiers de méteil.
4690	17 avril 1685.	Id.	Id.	Id.
4700	7 janvier 1697.	Id.	12 ans.	290 bichets de méteil.
4740	22 avril 1710.	Id.	Id.	240 bichets de méteil.
1720 Louis XV	Id.	Id.	Id.	Id.
1730	Point de renseignements pour cette période.			
4740	5 février 1740.	Louis XV.	9 ans.	240 bichets de meteil.
4750	18 novembre 1750.	Id.	Id.	Id.
4760	17 juillet 1756.	Id.	Id.	Id.
1770	2 décembre 1767.	Id.	Id.	240 bichets de méteil. 1 aineau ou 3 livres.

ÉVALUATION en hectolitres. 6	PRIX de l'hectol. 7	ÉVALUATION au cours de la pér. 8	ÉVALUATION au cours 1817-56. 9	REVENU PAR HECTARE évalué au cours de la période décan. 10	pér. 1817-56 11
46 hect. 88 lit.	5 fr. 35 c	250 liv.	fr. 773	3 liv. 12 s. 2 d.	11 fr. 16 c.
46 88	5 54	260	773	3 15 "	11 16
68 "	5 97	405	1,122	5 14 4	16 21
56 25	6 91	389	928	5 12 4	13 40
56 25	6 61	372	928	5 8 "	13 40
	7 46				
56 25	6 74	379	928	5 15 4	14 12
56 25	7 14	402	928	6 2 4	14 12
56 25	8 03	452	928	6 17 6	14 12
56 25	9 "	503 3 599	928 12 946	7 15 "	14 30

PÉRIODES décenn. 1	DATES des baux. 2	PRINCE régnant. 3	DURÉE des baux 4	PRIX DES BAUX. 5
1780	27 juin 1777.	Louis XVI.	9 ans	100 bichets de froment. 140 bichets de seigle. 6 paires de pigeons.
1790	10 mai 1784.	Id.	Id.	Id.
1800	20 janvier 1796.	Directoire.	Id.	100 bichets de froment. 128 bichets de seigle. 176 francs argent.
1810	1 ^{er} juin 1804.	Napoléon I ^{er} .	Id.	Id.
1820	3 octobre 1812.	Id.	Id.	30 hectolitres de froment, 30 hectolitres de seigle.
1830	11 avril 1822.	Louis XVIII.	Id.	30 hectolitres de froment. 30 hectolitres de seigle. 50 bottes de paille. 4 poulets.
1840	18 février 1831.	Louis-Philippe	Id.	Id.
1850	22 février 1839.	Id.	18 ans	30 hectolitres de froment. 30 hectolitres de seigle. 4 poulets. 230 francs. Les contributions.
1857	9 novembre 1856.	Napoléon III.	Id.	40 hectolitres de froment. 4 poulets. 2,175 francs. Les contributions et la main-morte.

ÉVALUATION en hectolitres 6	PRIX de l'hectol. 7	ÉVALUATION au cours de la pér. 8	ÉVALUATION au cours 1847-56 9	REVENU PAR HECTARE évalué au cours de la période décenn. 10	pér. 1847-56 11
23 hect. 44 lit. 32 81	14 fr. 71 c. 8 53	345 liv. 280 } 3 628 liv	515 fr. 426 } 9 950	9 liv. 11 s. 2 d.	14 fr. 46 c
23 44 32 81	15 18 9 13	356 } 300 } 3 659	Id. } 950	10 " 6	14 46
23 44 29 95	15 03 8 53	352 } 256 } 176 784	515 } 389 } 176 1,080	11 fr. 93 c.	16 44
23 44 29 95	17 71 10 75	414 } 322 } 176 912	Id. } 1,080	13 88	16 44
30 " " 30 " "	22 01 13 71	660 } 411 } 1071	660 } 390 } 1,050	16 30	16 "
30 " " 30 " "	17 98 10 51	540 } 315 } 20 } 3 878	660 } 390 } 25 } 6 1,081	13 36	16 45
30 " " 30 " "	18 41 11 17	552 } 334 } 20 } 4 910	Id. } 1,081	13 85	16 45
30 " " 30 " "	19 07 10 62	572 } 319 } 5 } 230 } 174 1300	660 } 390 } 6 } 230 } 174 1,460	19 79	22 23
40 " "	22 "	3281	880 } 6 } 2175 3,281 220	49 86	49 86

Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que ce tableau, surtout par les chiffres de ses dernières colonnes, est d'une éloquence saisissante, et fait, mieux que toutes les paroles, l'histoire de la propriété foncière, dans nos environs, depuis plus de trois siècles et demi. A part le désastre de la fin du xvi^e siècle, il est évident que, pendant cette longue suite d'années, le revenu de la propriété foncière a eu une tendance constante à s'accroître, pendant que la valeur de l'argent allait sans cesse en décroissant. Ce mouvement en sens inverse fut brusquement interrompu par les malheureuses années qui suivirent les guerres civiles et le siège de Sens (1590) et qui nous firent faire, en agriculture, un pas rétrograde si prononcé. Mais il ne tarda point à se faire sentir de nouveau. Dès le commencement du règne de Louis XIV, on le voit reprendre, et à la fin du même règne, bien que le produit réel de la terre ne soit encore qu'à peine un peu plus du quart de ce qu'il était en 1570 (1), déjà cependant, les valeurs monétaires ont tellement baissé que ce produit, évalué en argent, dépasse la valeur, aussi en argent, du produit quadruple de cette même année 1570. Aujourd'hui, le produit réel, s'il faut en croire le bail de 1856, égale le produit du bail de 1565. Mais en même temps quel progrès dans la dépréciation de l'argent ! Il faut, pour payer à présent ce produit égal, plus de douze fois la somme qui était nécessaire en 1565.

L'expérience de ces trois cent cinquante années paraît donc établir, d'une manière péremptoire, qu'il ne saurait y avoir profit réel, pour un établissement public, dont la durée doit se perpétuer à travers les âges, à échanger sa qualité de propriétaire contre celle de capitaliste. C'est un calcul qu'il

(1) Je ne prends pas, pour point de comparaison, le bail de l'an 1574. C'est précisément celui qui a précédé le désastre agricole, et cette circonstance, jointe à quelques autres qu'il est inutile d'énumérer, peut le faire supposer un peu exagéré.

faut laisser à l'homme qui n'a point de famille, qui ne tient pas à se faire un héritier de son nom et de sa fortune, et qui, arrivé à la maturité, veut, en augmentant son revenu, fût-ce même par un placement à fonds perdus, accroître son bien-être pendant les dernières années de sa vie. Mais pour un établissement qui ne meurt pas, transformer ses propriétés foncières en capitaux mobiliers, c'est frapper son avenir de stérilité, c'est échanger des redevances en nature variées, appropriées aux besoins que ses fondateurs ont voulu satisfaire, s'accroissant toujours à mesure que s'améliore la terre qui les produit, contre un revenu plus productif, à la vérité, mais pour un temps seulement, invariable en apparence, essentiellement mobile au fond, et mobile en ce sens que, loin de tendre parfois à monter, il tend toujours à descendre. Le chiffre, il est vrai, reste le même et trompe les yeux inattentifs ; en réalité, il y a perte certaine.

Les fermiers de nos pays ont l'instinct de cette vérité. Ils préfèrent tous le fermage en argent au fermage en nature. Sans se rendre clairement compte du *pourquoi*, ils savent qu'avec un fermage en argent et un long bail, il y a des bénéfices à faire, qui sont impossibles avec le fermage en nature. Ils se sont aperçus que, du commencement à la fin du bail, l'invariable fermage en argent, d'abord lourd peut-être, devient plus léger. Le secret de ce phénomène est dans ces deux faits, qui se produisent à mesure que les années s'écoulent : d'un côté, la propriété s'améliore, de l'autre, l'argent se déprécie.

Je crois donc qu'on peut, sans témérité, conclure des faits historiques et des calculs sur lesquels je viens d'appeler l'attention de la Société archéologique, que les établissements publics, comme l'Hôtel-Dieu de Sens, font sagement de conserver leurs propriétés foncières, qui d'ailleurs ne leur furent pas données, par leurs fondateurs, pour qu'ils s'en défissent. Je conviens aisément, du reste, que je n'ai fait qu'ébaucher

ce sujet : il demanderait des recherches plus nombreuses et faites sur une échelle plus étendue. Il serait du plus haut intérêt de connaître quelles vicissitudes ont subies les propriétés des autres établissements publics du département de l'Yonne et des contrées voisines, et de signaler les différences ou les analogies que présenterait leur histoire, comparée avec celle des propriétés de l'Hôtel-Dieu de Sens. Une semblable étude aurait d'autant plus d'attrait, qu'elle peut fournir des données inattendues sur l'histoire des derniers siècles. Je ne serais pas étonné, si j'en crois quelques aperçus, encore bien fugitifs à la vérité, que n'ont révélé les documents anciens, qu'il n'y eût à constater au *xvi^e* siècle, à côté de cette prospérité agricole si frappante, des résultats également curieux et oubliés en ce qui concerne le mouvement de la population, le taux des salaires, l'élève du bétail. Peut-être y rencontrerait-on des renseignements précieux pour la solution de plus d'une question vivement débattue de nos jours. Que mes collègues me permettent de les convier à cette étude. Les Sociétés qui sont avec nous en communauté de travaux, et l'Autorité elle-même, qui plus d'une fois déjà nous a honorés de ses encouragements, nous sauront gré de fournir cette preuve nouvelle que les recherches d'histoire et d'archéologie n'offrent pas seulement un intérêt purement spéculatif, mais qu'elles peuvent être aussi d'un intérêt essentiellement pratique.

F. LALLIER.

LE THÉÂTRE AU COLLÈGE

ÉTUDE SUR LES EXERCICES DRAMATIQUES DANS LES ÉCOLES.

De tout temps et dans tous les pays, le goût des comédies et autres représentations théâtrales a eu cours dans les écoles.

CRÉVIER, *Histoire de l'Université de Paris*.
Tom. IV. liv. VIII, pag 283.

I.

On a défini le Collège : *Un petit monde où s'agitent déjà toutes les passions du grand*. Moins que personne je suis disposé à contester cette définition. Le Collège, en effet, contient en germe tout ce qui doit croître et se développer dans la vie. On y trouve, à côté des illusions qui sont l'heureux privilège de l'adolescence, les héroïsmes et les orages du cœur, les ridicules du caractère et les travers de l'esprit. Ces défauts qu'on voit déjà poindre, ces qualités qui commencent à s'épanouir sont les éléments essentiels du drame. La comédie humaine s'annonce de bonne heure au Collège, et les mœurs qu'on s'y est faites ne tardent pas à se traduire en actes sur le grand théâtre de la société.

On devine également sur les bancs des écoles les aptitudes et les prédilections naissantes. A l'un le prestige de la parole, à l'autre le feu de l'action ; à celui-ci l'éclat de l'intelligence, à celui-là les solides qualités du cœur. Chaque incident de la vie classique met en relief ces facultés diverses, et l'obser-

vateur attentif pourrait déjà prévoir les succès ou les mécomptes qui attendent ces débutants à leur entrée dans la vie. Encore quelques années, et ces petits personnages auront un rang à occuper, des fonctions à remplir, un rôle à jouer sur la scène du monde. Ces acteurs de demain l'étaient peut-être hier au Collège ; leur rôle sérieux dans le monde, ils le joueront bien ou mal selon qu'ils en auront saisi l'esprit et pénétré le sens ; heureux si les péripéties que l'avenir leur réserve ne laissent pas après elles des souvenirs plus amers que les catastrophes des tragédies de collège.

Il y a donc dans les écoles de nombreux éléments de composition et d'interprétation dramatiques. Les habitudes littéraires qu'on y contracte, le commerce des poètes, la fréquentation des hommes de goût, l'appareil même de la classe, tout contribue à inspirer le goût scénique, alors même que les règlements classiques condamnent cette tendance. Mais lorsque l'indulgence des maîtres, d'accord avec l'inquiète activité des élèves, la favorise ouvertement, elle devient irrésistible. Les esprits s'échappent par l'ouverture qu'on leur ménage : *Quà data porta ruunt*, et la discipline est quelquefois impuissante à les rappeler.

Je ne sais s'il s'est rencontré des chroniqueurs assez patients pour recueillir les souvenirs qui se rattachent au passé dramatique des écoles. J'essaie de le faire en attendant qu'un écrivain, dont le nom soit plus autorisé que le mien, apporte à cette difficile question le double appui de la science et du talent (1).

(1) L'auteur de ce travail s'était proposé de faire connaître et apprécier les tragédies et comédies jouées à l'ancien collège de Sens (1610-1761). Mais avant de s'engager dans l'examen détaillé de ces pièces, il lui a paru indispensable de rechercher si le drame scolaire n'avait pas de précédents dans l'histoire ; et c'est ainsi qu'il a été amené à écrire une sorte de longue préface, trop longue, peut-être, pour les lecteurs ordinaires, trop courte et trop incomplète pour les érudits.

II.

Les écoles ont eu leur drame à Rome, à Athènes et peut-être à Jérusalem. Les gymnases des sophistes et des rhéteurs, les écoles des prophètes, les galeries même du temple de Sion ont été, si j'ose le dire, autant de théâtres où s'est conservé l'esprit dramatique et où la forme du drame s'est plus ou moins accusée, selon que la religion, les lois et les mœurs en ont favorisé le développement. Durant les premiers siècles de notre ère, le christianisme a frappé de réprobation tout ce qui tenait au drame sanglant ou obscène du paganisme ; mais il n'a eu garde de condamner l'innocente tragédie des écoles. Le moyen âge, à son tour, a trouvé le fond essentiel du drame dans l'Évangile, dans les légendes de ses saints, dans ses missels enluminés et jusque dans les vitraux et les bas-reliefs de ses cathédrales. Eschyle et Sophocle avaient demandé à Homère les personnages et les événements de la tragédie antique ; à leur tour, les pieux dramaturges du xiv^e siècle empruntent leurs sujets aux saintes Écritures ; l'Iliade et la Bible sont deux épopées d'où la tragédie sort, comme le ruisseau coule de sa source. Héritière de deux civilisations, la Renaissance retrouve le drame dans les manuscrits grecs et latins ; mais elle l'enferme dans ses écoles, comme le moyen-âge avait abrité sa naïve tragédie sous les porches des églises et dans les cloîtres des monastères. Les deux derniers siècles l'arrachent à ce triple asile, pour le révéler au monde. Toutefois, le génie des maîtres de la scène française ne suffit pas à le séculariser complètement ; la tradition dramatique se perpétue dans les écoles pendant le xvii^e et le xviii^e siècle, et elle n'y est pas étrangère au progrès des lettres. Les Universités laïques se prononcent contre elle ; mais les corporations religieuses et, en particulier, la

Compagnie de Jésus revendiquent hautement l'honneur de continuer l'œuvre des siècles. De nos jours enfin, l'héritage du passé n'est pas entièrement renié ; les régents ne se font plus auteurs ; mais les écoliers interprètent encore avec succès les chefs-d'œuvre de l'art antique (1).

Le drame scolaire n'est donc pas un fait isolé, accidentel. Il a ses racines et ses gloires dans le passé ; il conserve quelques amis dans le présent, et Dieu sait ce que lui réserve l'avenir. Plus d'une fois il a subi l'influence du monde extérieur ; mais il est loin aussi d'avoir été sans action sur la marche de la scène profane. Tantôt il a devancé de plusieurs années les tentatives les plus hardies des écoles novatrices ; tantôt il n'a été que l'écho des applaudissements du dehors. Mais soit qu'il ait indiqué à l'avance la route à prendre, soit qu'il ait marché modestement à la suite du progrès accompli, son histoire se lie intimement à celle de la scène moderne. Le Théâtre Français, en particulier, lui doit beaucoup, et c'est faire acte de justice que de revendiquer pour nos Collèges une petite part de la gloire dont les noms des Corneille, des Racine, des Molière seront éternellement entourés.

Un examen rapide du développement dramatique dans l'antiquité nous permettra de reconnaître son origine et de suivre ses progrès.

(1) Une certaine recrudescence dramatique s'est manifestée dans ces dernières années au sein des écoles. Les Universités allemandes ont joué *OEdipe roi* en grec, avec les chœurs mis en musique par MM. Meyerbeer et Mendelssohn. Le collège romain a donné quelques comédies de Térence ; le petit séminaire de Paris a représenté avec succès l'*Aulularia* de Plaute ; enfin le petit séminaire d'Orléans a eu deux grandes solennités dramatiques : le *Philoctète* et *OEdipe à Colone* y ont été remarquablement joués dans le texte original, par de très-jeunes écoliers, en présence de plusieurs évêques et archevêques, de membres de l'Institut et de hauts dignitaires du gouvernement grec.

III.

Le théâtre tient une grande place dans la vie des peuples. Il n'est pas possible de mettre en scène l'homme avec toutes ses passions, sans remuer profondément le cœur et les sens. Cependant, bien que toutes les littératures renferment en elles le germe du drame, elles sont loin d'en avoir également favorisé les progrès.

« Les Grecs, dit M. Patin, possédaient à leur insu, dans les poèmes d'Homère, l'art dramatique tout entier. Une action simple et riche tout ensemble, soumise dans sa marche progressive aux lois de cette unité qui est le besoin commun de tous les arts et que réclament surtout les productions du théâtre ; des mœurs, des passions, des caractères que mettait en jeu l'artifice habile des situations et des contrastes ; toutes les affections du cœur humain exprimées avec une naïve éloquence, dans des discours énergiques et véhéments, dans un dialogue rapide et animé ; la substitution perpétuelle, à part quelques mots d'exposition, des personnages eux-mêmes au poète aussitôt effacé de son œuvre pour ne plus s'y montrer, forme que Platon et Aristote assimilent à celle des compositions dramatiques et qu'ils appellent de leur nom ; enfin, pour le dire en un mot, le drame tout entier était renfermé dans les poèmes du chantre de l'Iliade et de l'Odyssée (1) »

La Bible n'est pas moins riche en sujets dramatiques ; les grands événements si naïvement racontés dans le Pentateuque, les révolutions de temple et de palais consignées dans les livres des Rois et les catastrophes chantées par les Prophètes n'avaient besoin, pour être transportées sur la scène, que d'être comprises dans toute leur sublime beauté. Quel sujet de drame plus émouvant que celui qui termine le récit

(1) Etudes sur les Tragiques grecs. Tome 1^{er}.

des Évangélistes et que les confrères de la Passion exploitèrent pendant tout le moyen âge ? Que de Polyectes dans les *Acta Sanctorum*, et quel parti un génie comme celui de Corneille eût pu tirer de ces tragédies sanglantes jouées, pendant trois siècles, dans tous les prétoires et dans tous les amphithéâtres de l'Empire romain, tragédies qui ont leur exposition, leur nœud, leur dénouement, et jusqu'au dialogue du tyran et de sa victime, jusqu'au monologue du héros martyr !

Le moyen âge possédait également dans son épopée chevaleresque, tous les éléments de la composition dramatique. La tragédie héroïque est tout entière dans le cycle épique de Charlemagne, dans les romanceros espagnols, dans les chants des trouvères, et les fabliaux contiennent le germe de la véritable comédie.

IV.

Toutefois, le développement dramatique n'a ni la même durée, ni la même étendue chez tous les peuples. Le travail de dégagement, de décomposition nécessaires pour faire sortir le drame de l'épopée qui l'enveloppe, se fait plus ou moins tardivement selon les circonstances.

Chez le peuple juif, le respect profond que la nation professait pour les livres saints ne lui permit pas d'en altérer le texte, pour l'accommoder aux exigences de la scène. Cette religion austère qui proscrivait toute image sensible, ce culte tout immatériel par lequel Dieu voulait être adoré en esprit et en vérité, ne comportait pas la fiction dramatique. Et cependant, quand les jeunes lévites copiaient de leur main les saints livres, quand ils apprenaient *par cœur*, pour le redire dans les grandes solennités, le récit des étonnantes aventures du peuple de Dieu en Égypte et dans le désert, la touchante histoire de Ruth et d'Esther, ou les plaintes lamentables de Job ; quand les élèves des Prophètes s'exerçaient, dans le

silence du désert, à reproduire les lugubres accents de Jérémie, ou à raconter les sublimes visions d'Ézéchiel ; quand la nation entière rassemblée à Jérusalem, pour la fête du Jubilé septénaire, y entendait la lecture intégrale des saintes Écritures et assistait, pour ainsi dire, à la représentation des merveilleux événements de son histoire, sous les voûtes du plus magnifique édifice de l'Orient, n'y avait-il pas là tout ce qui constitue essentiellement le drame, c'est-à-dire des faits intéressants, d'éloquents interprètes et un auditoire soulevé par les deux plus puissants leviers qui soient au monde, je veux dire le patriotisme et la religion ?

En Grèce, le drame se naturalise plus facilement ; cette terre classique de la fiction et du mensonge, le produit comme un fruit du terroir. L'esprit délié du peuple grec comprend instinctivement les nécessités du genre ; il se fait à l'illusion de la scène et accepte sans difficulté ces conventions scéniques qui répugnaient si fort à l'esprit positif de Solon (1).

Plusieurs siècles s'écoulaient, il est vrai, entre Homère et Eschyle qui auraient dû logiquement se suivre. Mais l'art dramatique une fois éclos grandit et se développe rapidement ; il réunit bientôt les dix mille citoyens d'Athènes, dans le théâtre que leur bâtit Périclès, et fait accourir à Corinthe, des extrémités de la Macédoine et du Péloponnèse, toute la confédération hellénique avide d'émotions. Les malheurs de la famille de Pélops et les infortunes des Labdacides arrachent des larmes aux derniers des citoyens ; les plus illustres personnages se disputent l'honneur de contribuer de leur

(1) On connaît l'anecdote racontée par Diogène de Laërce. Au début de l'art dramatique, Thespis ou Susarion ayant dressé ses tréteaux à Athènes, joua lui-même, comme firent depuis Aristophane et Molière, le principal rôle de ses pièces. Solon, présent à la représentation, lui entendant dire : *Je suis Oreste ou bien Agamemnon*, s'indigna de ce mensonge et le lui reprocha vivement.

bourse aux frais des représentations dramatiques(1) ; les républiques se cotisent pour y pourvoir ; des milliers d'exécuteurs sous les noms de choreutes, coryphées, choristes, joueurs de flûte et de cithares sont recrutés dans toute la Grèce ; Sophocle plaide devant l'Aréopage, sa tragédie d'*OEdipe à Colone* à la main ; Euripide sauve la vie à des bannis qui ont retenu quelques-uns de ses vers et les récitent à leurs ennemis ; l'art dramatique enfin a pris place dans la vie publique des Hellènes, il s'est élevé à la hauteur d'une institution nationale.

V.

Ici, on le voit, le drame a franchi, dès l'origine, l'enceinte de l'école ; mais l'esprit dramatique et la forme dialoguée subsistent chez les philosophes et les rhéteurs. Nous manquons de renseignements sur les habitudes intérieures et les exercices classiques des premières écoles philosophiques. Nous savons bien que l'école ionique cherche la nature des choses et l'âme du monde ; que les Éléates nient l'autorité des sens et de l'expérience ; qu'à Crotone on établit la formule mathématique de Dieu, de l'homme et de l'univers. Mais quelle forme revêtait cet enseignement, quels développements put y recevoir le génie dramatique de la Grèce, c'est ce qu'il n'est guère possible de préciser. L'école Socratique nous est beaucoup plus connue ; nous pouvons, après plus de vingt siècles, juger de ses habitudes dramatiques et de sa tendance à réduire toutes les discussions philosophiques à autant de petits drames ayant leur exposition, leur nœud et leur

(1) On sait que les *choréges* étaient chargés, ou se chargeaient eux-mêmes d'organiser, à leurs frais, les fêtes théâtrales, en vue d'une popularité souvent éphémère. Les fonctions d'édiles à Rome, avaient quelque analogie avec celles des choréges, et plus d'un ambitieux en Grèce et en Italie se ruina de cette façon, témoins Alcibiade et César.

dénoûment. La scène est tantôt dans la petite maison de Socrate, tantôt sur la place publique, aujourd'hui, chez l'opulent Alcibiade, demain dans une humble boutique de barbier. Les acteurs sont toujours Socrate, ses disciples et quelque sophiste en renom ; l'événement dramatique, c'est le triomphe de la vérité ; et cette sorte de péripétie n'excite pas chez les auditeurs un intérêt moins vif que les grandes infortunes des héros et des rois. Quoi de plus touchant, à les considérer au point de vue purement dramatique, que le *Criton* et le *Phédon* ? Reportons-nous, par la pensée, à cette mémorable époque et empruntons à Platon l'admirable mise en scène de cette suprême tragédie.

Le sage est condamné ; depuis plusieurs semaines, il attend dans sa prison l'arrivée du navire au retour duquel il doit mourir. La *Théorie* est en vue : on l'a aperçue des hauteurs du cap Sunium. A cette fatale nouvelle, les amis, les disciples de Socrate sont accourus ; le geôlier les introduit, tandis que le serviteur des Onze prépare le fatal breuvage ; et, dans l'attente de ce terrible dénoûment, Socrate est calme, naturel, impassible. Il joue son rôle habituel, sans forfanterie, comme sans faiblesse ; l'accent de la conviction anime son langage ; ses derniers entretiens sont graves, comme le serait le cinquième acte d'une sanglante tragédie ; et, quand arrive le moment de la catastrophe finale, le sublime acteur quitte la scène, en laissant à ses interlocuteurs désolés, mais convaincus, le soin de poursuivre le dialogue après lui (1).

(1) Voici le début du *Criton* et comme la première scène du drame :

SOCRATE. Pourquoi es-tu venu si matin, Criton ? N'est-il pas encore de bien bonne heure ?

CRITON. Oui, sans doute.

SOCRATE. Quelle heure est-il précisément ?

CRITON. Le jour va paraître....

SOCRATE. Pourquoi ne m'as-tu pas éveillé sur le champ, au lieu de t'asseoir auprès de moi sans rien dire ?

CRITON. A Dieu ne plaise, Socrate.... J'étais là depuis longtemps, con-

A côté d'un drame comme celui-là, la comédie jouée par les rhéteurs semble une indigne parade. Et cependant, si

templant avec admiration ton sommeil si paisible, et je me gardais bien de l'éveiller pour te laisser jouir de ce calme délicieux.

SOCRATE... Mais enfin quel motif t'a fait venir si matin ? Le vaisseau, au retour duquel je dois mourir, serait-il arrivé de Délos ?

— Voici maintenant les noms des personnages :

ECHÉCRATE. Quels étaient ceux qui se trouvaient là, Phédon ?

PHÉDON. Des compatriotes : il y avait cet Apollodore , Critobule et son père Criton, Hermogène, Epigène, Eschine et Antisthène. Il y avait aussi Ctésippe du bourg de Péanée, Ménexène et encore quelques autres du pays ; Platon, je crois était malade.

ECHÉCRATE. Y avait-il des étrangers ?

PHÉDON. Oui : Symmias de Thèbes, Cébès et Phédondes ; et de Mégare, Euclide et Terpsion.

(PLATON. Traduction de M. V. COUSIN).

Cette admirable mise en scène a été parfaitement comprise par M. de Lamartine :

Le soleil se levant aux sommets de l'Hymète,
Du temple de Thésée illuminait le faite,
Et frappant de ses feux les murs du Parthénon,
Comme un furtif adieu, glissait dans la prison.
On voyait sur la mer une poupe dorée,
Au bruit des hymnes saints, voguer vers le Pirée ;
Et c'était ce vaisseau, dont le fatal retour
Devait aux condamnés marquer leur dernier jour.

Attendait le réveil du fils de Sophronique
Quelques amis en deuil erraient sous le portique ;
Et sa femme portant son fils sur ses genoux,
Tendre enfant dont la main joue avec les verroux ,
Accusant la lenteur des geôliers insensibles,
Frappait du front l'airain des portes inflexibles ;
La foule inattentive au cri de ses douleurs,
Demandait en passant le sujet de ses pleurs.

Enfin, de la prison les gonds bruyants roulèrent ;
A pas lents, l'œil baissé, les amis s'écoulèrent ;
Mais Socrate, jetant un regard sur les flots,
Et leur montrant du doigt la voile vers Délos :
Regardez sur les mers cette poupe fleurie ;
C'est le vaisseau sacré, l'heureuse Théorie,
Saluons-la, dit-il ; cette voile est la mort !
Mon âme aussitôt qu'elle entrera dans le port !

l'on veut ne négliger aucun des antécédents du théâtre scolaire, il faut bien tenir compte de l'élément dramatique que ces charlatans introduisirent dans leurs représentations oratoires. Pour frapper en même temps les oreilles et les yeux d'un peuple artiste, ils firent ce que Socrate n'avait pas fait ; ils dressèrent une sorte d'estrade, se firent interpeller par leur auditoire émerveillé et traitèrent ainsi, par demandes et par réponses, *de omni re scibili et de quibusdam aliis*, comme Pic de la Mirandole leur légitime héritier. Cet appareil scénique uni au dialogue de Socrate composerait un ensemble assez rapproché du drame scolaire ; et cependant, si le développement dramatique dans les écoles s'était arrêté là, notre travail, avouons-le, serait à peu près sans objet. Il faut sortir enfin des préparations ; il faut toucher de plus près à la comédie de collège, et pour y arriver, il faut, par une transition nécessaire, passer par la tragédie de cabinet.

VI.

C'est à Alexandrie, c'est dans cette ville grecque, égyptienne et barbare que ce genre bâtard apparaît pour la première fois. Dans cette fameuse bibliothèque, dont les précieux manuscrits serviront un jour à éclairer les bivouacs dessoldats d'Omar, la munificence des Ptolémées a rassemblé de toutes parts les savants dispersés depuis l'asservissement de la Grèce. Ici, pas de nation artiste, pas de peuple enthousiaste ; ce n'est pas des Égyptiens, ce n'est pas des négociants orientaux que le poète latin a dit :

*Graius ingenium, Graius dedit ore rotundo
Musa loqui* (1).

Et cependant parlez ! et que ce jour suprême,
Dans nos doux entretiens s'écoule encor de même.

(*La mort de Socrate*, p. 1, 2, 3.)

(1) Horace. *Épître aux Pisons*.

Les habitants des bords du Nil n'entendent point la langue de Sophocle et d'Aristophane ; aussi, les savants y vivent-ils à huis-clos. On a comparé, non sans raison, l'école alexandrine à une immense serre chaude où fleurissent toutes sortes de plantes exotiques, privées d'air et de soleil. Philosophie, épopée, poésie lyrique, tragédie et comédie, tout est cultivé à Alexandrie ; mais rien n'y germe spontanément et en plein air. Le drame, en particulier, s'y produit modestement et entre quatre murs ; nous voilà bien loin des solennités tragiques de l'ancienne Grèce.

Otfried Müller compte à Alexandrie des comiques, des auteurs de drames satiriques et jusqu'à sept poètes tragiques dont les noms et les œuvres sont également oubliés. Que pouvait être cette tragédie, écrite dans une langue étrangère, composée par des savants, jouée par des savants, quand elle n'était pas inédite, et n'ayant pour auditeurs que des lettrés ou des gens de cour ? C'était bien, avec la différence des temps et des lieux, le même exercice littéraire que nous retrouvons à Rome, au temps de Sénèque, à Paris, dans les écoles de l'Université, à Sens et ailleurs, dans les collèges de Jésuites, c'est-à-dire *un exercice de goût et d'érudition destiné à une publicité restreinte, composé, interprété par des lettrés et se rattachant au drame plutôt par la forme que par le fond des idées et des sentiments.*

VII.

Cette définition appartient également au drame alexandrin, à la tragédie de Sénèque et à la comédie de collège. A part deux brillantes exceptions, la littérature latine ne connaît guère que la comédie de salon et la tragédie de cabinet. Bien différent de la nation grecque si vive, si délicate, si merveilleusement douée pour toutes les choses de l'art, le peuple-roi

est grossier dans ses jouissances et brutal dans ses plaisirs. Continuellement occupé à absorber dans l'unité romaine, d'abord les peuples de la Sabine et de l'Étrurie, puis l'Italie, l'Europe et le monde, il n'a pas le temps de développer son intelligence et de perfectionner son goût. Les chansons bouffonnes des frères *Arvales*, les farces grossières jouées à Atella, les couplets souvent obscènes appelés *chants fescennins*, plus tard, les parades des mimes, et à toutes les époques de son histoire les combats d'ours et de lions, les spectacles de lutteurs et de gladiateurs, ce fut là toute sa poésie dramatique. Et comment en aurait-il été autrement ? Né de la veille, produit d'une réunion fortuite de bandits, sans aïeux et sans passé, en dépit des généalogies que l'adulation lui fabriqua plus tard, sans épopée à l'aurore de sa littérature, il manquait essentiellement des éléments constitutifs du drame et dut les emprunter à la Grèce, par l'intermédiaire des érudits. La comédie lui fut apportée par des esclaves qui la jouèrent d'abord devant leurs maîtres et pour un certain public seulement (1). Le peuple y prit goût, à la condition qu'on y pro-

(1) Exceptons-en la comédie de Plaute, plus rapprochée d'Aristophane que de Ménandre, et par conséquent plus propre à être écoutée par des oreilles romaines. L'auteur des *Ménechmes* prodigue les bouffonneries et les gravelures ; il sème le gros sel à pleines mains et ne vise qu'au succès dramatique. Pourvu que la foule réponde par des trépignements au *Plaudite* final, il a atteint son but. Nævius, Cecilius et surtout Térence ont respecté davantage leur talent et leurs spectateurs ; aussi ont-ils fait, en leur temps, une sensation et une fortune moins grandes. Il a fallu à l'esclave carthaginois, d'abord la protection et l'estime de son maître pour pouvoir porter un nom romain, puis l'amitié de Scipion et de Lélius pour patroner ses premières pièces. Il est plus que probable que ces deux illustres citoyens assistèrent en petit comité à plus d'une *répétition* de leur poète favori et qu'ils le consolèrent, en l'applaudissant à huis-clos, de mésaventures semblables à celle que raconte plaisamment l'auteur chargé du prologue dans l'*Hécyre* :

Quum primùm fabulam agere cœpi, pugilum gloria
Funambuli eòdem accessit expectatio,

diguerait le gros sel ; mais il ne put jamais s'intéresser aux catastrophes royales qui avaient ému toute la Grèce (1). Les littérateurs seuls continuèrent à s'attendrir sur les victimes du Destin ; et c'est ainsi que Varius, Ovide et Asinius Pollion purent offrir à leurs amis, dans leurs maisons de Rome ou dans leurs villas, loin du profane vulgaire qui ne les eût pas compris, un *Thyeste*, une *Médée* et quelques autres imitations grecques dont les titres seuls nous sont restés (2).

Comitum conventus, strepitus, clamor mulierum
Fecere ut antè tempus exirem foràs.

. Refero denuò.

Primo actu placeo, quum intereà rumor venit

Datum iri gladiatores ; populus convolat ;

Tumultuatur, clamant, pugnant de loco ;

Ego intereà meum non potui tutari locum.

(1) La tragédie grecque ne s'est jamais naturalisée complètement à Rome ; c'est un point d'histoire que la critique moderne a mis hors de doute. Pacuvius et Attius n'y eurent qu'un succès d'estime ; le *Dulorestès* et l'*Atrée* ne furent guère plus connus du peuple-roi qu'ils ne le sont aujourd'hui des gens du monde. Tragédie *palliata* du premier, tragédie *prætextata* du second, tout a été confondu dans la même indifférence et repose dans le même oubli. « Il n'y eut, dit M. Pierron (histoire de la littérature romaine, p. 158), même aux temps les plus florissants de la civilisation romaine, qu'un nombre fort limité d'hommes suffisamment lettrés pour se passionner en présence des tableaux de la tragédie, et pour savourer dignement ces vifs plaisirs qui transportaient les Grecs. Un grand obstacle, un obstacle invincible s'opposa toujours à l'achèvement de l'éducation dramatique des Romains. Ils voyaient dans le cirque des bêtes sauvages s'entredéchirer, des hommes lutter contre des lions ou des tigres, des hommes égorger d'autres hommes. Il y avait là des hurlements, des gémissements, du sang coulant à grands flots, des râlements d'agonie, des membres pantelants, des morts véritables. La vue des douleurs morales devait sembler un peu fade à ceux qui venaient de s'enivrer du spectacle des tortures physiques ; et qu'était-ce que des victimes dramatiques simulant la mort, sous un faux poignard ou un semblant d'épée, au prix de ces autres victimes qui tombaient réellement percées par le glaive, ou déchirées par des dents, par des ongles impitoyables ? »

(2) Après Attius et Pacuvius, depuis les Gracques jusqu'au second triumvirat, Rome devient une sanglante arène où il n'y a place ni pour

tous leurs grands colléges, ils eurent un dramaturge de profession (1).

Le drame, tel que l'avait conçu Sénèque, touchait de trop près au plaidoyer et à la dissertation philosophique ; ce fut son écueil. Il perdit insensiblement son caractère et finit par aboutir au panégyrique ou au pamphlet.

La comédie n'eut pas un meilleur sort. Cette fleur d'urbanité latine au temps de Térence, ne tarda pas à se flétrir, et les Romains ne surent bientôt plus *distinguer le naïf du plat et du bouffon*.

Cet amour des gravelures et du gros rire avait déjà produit les Mimes. Nées en même temps que les Atellanes, elles s'élevèrent presque jusqu'au niveau de la comédie avec des interprètes comme Laberius et Publius Syrus, mais les histrions s'en emparèrent et, de chute en chute, elles tombèrent rapidement jusqu'au dernier degré de l'échelle dramatique. Les prodigieuses dimensions des théâtres romains, leur situation en plein air et les difficultés acoustiques qui en résultaient favorisèrent, au grand contentement des spectateurs haut placés, le développement de la danse, de la pantomime, et bientôt l'indécence des gestes rivalisa avec l'obscénité du dialogue.

IX.

C'est dans cet état que le Christianisme trouva le théâtre. Il n'eut garde d'adopter une pareille institution ; les turpitudes qui s'y étalaient ne méritaient que ses anathèmes.

(1) Toutefois les meilleurs élèves de rhétorique et d'humanités demeurèrent en possession de fournir les pièces de circonstance. L'une de ces amplifications dramatiques nous a été conservée ; elle a pour titre et sous-titre ce qui suit : *Le conseil des dieux, sur la destinée de Mgr le duc de Bourgogne, pièce dramatique, composée par les rhétoriciens et les humanistes du collège de la Compagnie de Jésus, de Sens.*

Aussi, les pères de l'Église latine et en particulier Tertullien, saint Jérôme et saint Augustin tonnèrent-ils contre les dissolutions et les infamies de la scène (1).

L'amphithéâtre était plus coupable encore ; il était rougi du sang des martyrs. Depuis trois siècles, ses arènes buvaient le sang des gladiateurs et des confesseurs de la foi. Il succomba sous le poids d'une réprobation plus énergique ; et pourtant, tel était l'attrait qu'il exerçait encore sur les âmes des convertis qu'il suffisait d'assister à l'un de ces dangereux spectacles, pour prendre goût au sang humain et pour perdre la grâce du baptême (2).

(1) Les textes abondent sur ce point. Pour éviter de longues et inutiles citations, voici quelques propositions extraites par les Bénédictins des œuvres de l'évêque d'Hippone, le plus illustre docteur de l'Église latine :

Theatra caveæ turpitudinum et publicæ professiones flagitiorum.

Theatrica crimina deorum in honorem instituta sunt eorumdem deorum.

Theatra qui frequentant falsi sunt christiani.

Theatrici quamdiù agunt à communione separandi.

(*Saint Augustin*, édit. des Bénédictins, tome 7, index.)

(2) On connaît l'aventure d'Alypius, ami de saint Augustin, qui, après sa conversion, résista longtemps aux obsessions de ses amis encore païens qui voulaient l'entraîner au cirque. Vaincu par leurs instances, il consentit à les suivre, à la condition qu'il assisterait à la lutte, les yeux fermés. Mais au moment de l'égorgement du gladiateur, la foule poussa un grand cri, Alypius ouvrit les yeux et tous ses instincts sanguinaires lui revinrent. Voici comment saint Augustin raconte cet événement :

Gurges morum Carthaginensium, quibus nugatoria fervent spectacula, absorbuerat eum in insaniam circensium ; sed cum in eo miserabiliter volveretur, ego autem rhetoricam ibi professus publicè scholà uterer... opportunè mihi adhibenda videretur similitudo circensium, quo illud quod insinuabam et jucundius et planius fieret, cum irrisione mordaci eorum quos illa captivasset insania... Ille in se rapuit... et post illa verba proripuit se ex foveà tam altà, quà libenter demergebatur, et cum miserabili voluptate cæcèbatur ; et excussit animam fortè temperantià, et resiliuerunt omnes circensium sordes ab eo, ampliùsque illuc non accessit... Romæ autem gladiatorii spectaculi hiatu incredibili et incredibiliter abreptus est Cum enim aversaretur et detestaretur talia, quidam ejus amici et condiscipuli, cum fortè de prandio redeuntibus pervius esset,

Le théâtre grec, on le sait, avait suivi une marche contraire. Personnel et sarcastique avec les poètes de l'ancienne comédie, il s'était adouci dans les dernières années d'Aristophane et considérablement épuré sous l'influence de Ménandre. Réduit à la peinture des mœurs qui, à la vérité, n'avaient encore rien de bien chaste, il n'eut peut-être pas encouru les foudres de l'Église, si les chrétiens d'Orient n'avaient montré un goût immodéré et intempestif pour ces sortes de plaisirs. A Constantinople, l'hippodrome avait pu, sans inconvénient, se substituer à l'amphithéâtre, les *verts* et les *bleus* aux gladiateurs et aux bestiaires ; mais les mimes venus de Rome avec les Césars dans la seconde capitale de l'Empire, et les danses efféminées de l'Ionie si voisine de Byzance ne contribuaient pas peu à la dépravation des mœurs. A bout de patience et

recusantem vehementer et resistentem familiari violentiâ duxerunt in amphitheatrum crudelium et funestorum ludorum diebus, hæc dicentem : Si corpus meum in illum locum trahitis et ibi constituitis, numquid animum et oculos meos in illa spectacula potestis intendere. Adero itaque absens, ac sic et vos in illa superabo. Quibus auditis, illi nihilo seciùs eum adduxerunt secum, idipsum fortè explorare cupientem utrùm posset efficere. Quò ubi ventum est, et sedibus quibus potuerunt locati sunt, fervebant omnia immanissimis voluptatibus. Ille, clausis foribus oculorum, interdixit animo, ne in tanta mala procederet, atque utinam et aures obturavisset. Nàm quodam pugnæ casu, cùm clamor ingens totius populi vehementer eum pulsâset, curiositate victus, et quasi paratus quidquid illud esset, etiam visum contemnere et vincere, aperuit oculos, et percussus est graviore vulnere in animâ quàm ille in corpore quem cernere concupivit, ceciditque miserabiliùs quàm ille, quo cadente factus est clamor, qui per aures ejus intravit et reseravit ejus lumina, ut esset quâ feriretur et dejiceretur audax adhuc potiùs quàm fortis animus, et cò infirmior quò de se præsumperat, qui debuit de te. Ut enim vidit illum sanguinem, immanitatem simul elibit et non se avertit, sed fixit aspectum et hauriebat furias, et nesciebat et delectabatur scelere certaminis et eruentâ voluptate inebriabatur. Et non erat jam ille qui venerat, sed unus de turbâ ad quam venerat, et verus eorum socius à quibus adductus erat. Quid plura? spectavit, clamavit, exarsit, abstulit indè secum insaniam quo stimularetur redire, non tantùm cum illis à quibus priùs abstractus erat, sed etiàm præ illis et ad alios trahens.

(*Confessionum* lib. VI, cap. 7 et 8.)

indigné de voir que les entrepreneurs de spectacles ne faisaient pas même *relâche* le vendredi et le samedi saints, le vénérable archevêque saint Jean Chrysostôme, dans une foudroyante homélie, menaça enfin les coupables d'une solennelle excommunication (1).

X.

Condamné par l'Eglise latine et par l'Eglise grecque, sous les formes tour à tour sauvages et obscènes qu'il avait revêtues, le théâtre païen fut emporté dans la ruine commune du polythéisme et de l'ancienne société. Convertis au christianisme par les successeurs immédiats des pontifes qui avaient anathématisé la scène profane, les Barbares du Nord héritèrent des antipathies qu'elle avait soulevées et enveloppèrent dans une même proscription les temples, les cirques, les théâtres, tout ce qui rappelait à ces rudes néophytes les aberrations et les désordres des peuples vaincus. Si les vainqueurs eussent possédé une littérature, l'élément dramatique qui est en germe dans les monuments littéraires de tous les peuples, en serait nécessairement sorti, et la régénération du théâtre, comme celle de la race humaine, aurait pu naître du

(1) S. JEAN CHRYSOSTOME : Ὁμιλίᾳ πρὸς τοὺς καταλείψαντας τὴν ἐκκλησίαν καὶ αὐτομολήσαντας πρὸς τὰς ἵπποδρομίας καὶ τὰ θέατρα. Le saint évêque entre brusquement en matière : Est-ce tolérable ? Est-ce supportable ? Ταῦτα ἀνεκτά ; ταῦτα φορητά ; Il ajoute : le Christ a dit : Gardez vos yeux ; un seul regard peut être un péché ; et vous osez affronter toutes les impudiques séductions du théâtre ? Vous vous croyez donc plus forts que ces saints du temps passé qui frémissaient de la seule occasion du péché ?

Le P. Montfaucon apprécie en ces termes cette remarquable homélie : *Hæc homilid nullam in toto Chrysostomi operum decursu præstantiorem esse comperimus, sive elegantiam spectemus, sive nerros et sales, sive aliarum rerum documenta quæ ad mores pertinent, ad consuetudines ecclesiasticas, præcipuèque ad historiam.*

mélange de la barbarie et de la civilisation. Mais les Barbares étaient des peuples neufs ; leur langue était rude, informe, gutturale ; elle n'avait produit encore que des chants de guerre et ces *cantilènes* dont parle Tacite (1). Rien qui ressemble au développement de l'art grec ; rien qui rappelle ces solennelles réunions de tout un peuple accouru du continent, des îles et de la péninsule, pour s'attendrir au spectacle des grandes infortunes ou pour rire de la fidèle peinture de ses vices ; rien qui donne la moindre idée de ces exercices de goût, produits d'une civilisation déjà avancée et qu'on ne trouve guère que dans le silence des écoles ou dans le cabinet des lettrés. Et d'ailleurs, il manquait aux Barbares ce qui est de l'essence même du drame, je veux dire le calme au dehors et des loisirs au-dedans. Occupés à reconstruire laborieusement l'édifice social, ils eussent dédaigné ces vaines représentations, et leur loyauté chevaleresque, comme autrefois l'austérité philosophique de Solon, se fut indignée du mensonge de la scène.

XI.

Cependant, les mœurs s'adoucissent graduellement ; l'élément dramatique reparaît dans les cérémonies religieuses et dans les rares incidents de la vie privée. C'est l'époque des pèlerinages, des processions, des translations de saintes reliques. Les chœurs de la tragédie sacrée se forment déjà ; on commence à donner au peuple fidèle de grossières exhibitions, en simulant le cortège des martyrs conduits au supplice. Les pèlerins de retour de la Terre-Sainte, de Saint-Jacques de Compostelle ou de la Sainte-Baume racontent et reproduisent les pieuses cérémonies dont ils ont été témoins.

(1) *De moribus Germanorum.*

Les pages, dans les salles des gardes des châteaux féodaux, les jeunes clercs, dans les écoles épiscopales, et les novices sous les longues arcades des cloîtres, s'étudiaient à mettre en action les merveilleux récits qu'on leur a faits. Les monuments du théâtre antique, ont presque disparu ; c'est à peine si les savants continuateurs des Bénédictins ont pu rencontrer dans le désert qui s'étend du IV^e au IX^e siècle, quelques traces de ce passé dramatique, autrefois si brillant.

Ce n'est pas toutefois que le christianisme ait immédiatement prévalu sur les croyances usées et ridicules du paganisme, ou que l'art chrétien encore à naître ait pris d'avance la place d'une littérature corrompue et corruptrice. Pendant près de deux siècles, les deux religions coexistent, les deux littératures vivent côte à côte, à ce point que, vers le commencement du V^e siècle, Ausone, rhéteur demi-païen, demi-chrétien, Ausone, précepteur de l'empereur Gratien, Ausone, l'un des maîtres les plus en renom des *gymnases* de Bordeaux et de Trèves, donne sous le nom de *Jeu des sept Sages*, une pièce qui rappelle Térence par la forme et presque les troubadours par le fond des idées. A peu près vers la même époque, Rutilius Numatianus, maître des offices et préfet de Rome, écrit en prose une comédie que M. Ch. Magnin qualifie de charmante (1) et que Vital de Blois s'imagina de *translater* en vers élégiaques, vers la fin du XII^e siècle.

Ne s'était-il rien passé durant cette longue période, et l'Europe barbare avait-elle complètement oublié Térence ? Il n'est plus possible de le soutenir depuis la découverte du curieux manuscrit intitulé : *Dialogus Terentium inter et delu-*

(1) C'est le *Querolus*, qu'il faut admirer un peu sur parole. Mais on peut, sans péril, s'en référer aux jugements portés par MM. Victor Le Clerc, (*Histoire littéraire de la France*, t. 22) et Ch. Maguin (*Journal des Savants*, année 1846 et *Revue des deux-mondes*, juin 1835).

On regarde le *Querolus* comme une continuation de l'*Aulularia*, de Plaute.

sorem versibus heroicis (1). Remarquons cette expression *dialogus*, elle indique déjà une grande dégénérescence de l'art dramatique. Il n'y a plus de tragédie, ni de comédie dans le sens rigoureux du mot ; les clercs continuent à appeler *comædia* tout récit qui porte le caractère de la gaité ou de la satire, et *tragædia* la relation dialoguée de quelque triste aventure. Le poème de Dante doit son nom à cet abus du sens d'un mot qu'on ne comprenait plus.

XII.

Mais si, en dehors des idées chrétiennes, on ne constate que de rares et informes essais ; si, pour suivre la légitime filiation du drame païen, il faut aller d'Ausone et de Rutilius à Vital de Blois (2) et à Mathieu de Vendôme (3), pour aboutir, un siècle plus tard, au troubadour Gaucelm Faidit (4), un dogme plus raisonnable et une morale plus pure accomplissent, dès le x^e siècle, au fond d'un monastère d'Allemagne, la régénération honnête et chrétienne de l'art dramatique. Ilrotsvitha, aussi pieuse que ses compagnes du couvent de Gaudersheim, mais plus lettrée qu'aucun clerc de l'époque,

(1) Fragments d'un comique du vii^e siècle, par M. Charles Magnin (*Bibliothèque de l'école des Chartes* t. 1^{er}, 1839-40).

(2) Vital de Blois, poète latin des xii^e et xiii^e siècles, auteur d'un *Amphytrion*, d'un *Querolus*, d'une *Comædia babionis* qui a été attribuée à d'autres.

(3) Mathieu de Vendôme, de la même époque, auteur d'un *Miles gloriosus* qui n'a de commun que le titre avec la pièce de Plaute, et selon toute probabilité, d'une autre comédie intitulée *Lydia*. (*Histoire littéraire de la France*, t. 22, articles de M. V. Leclerc).

(4) Gaucelm Faidit, auteur d'une comédie intitulée *Heregia del Preyres* (l'hérésie des Prêtres), pièce satirique dirigée contre la Cour de Rome, à l'occasion de la guerre des Albigeois et jouée dans une salle du palais du marquis de Montferrat. (*Histoire littéraire de la France*, t. 17, article de M. Émeric David).

avait lu Térence ; elle l'avoue elle-même dans la préface de son livre. Charmée de cette lecture, elle conçut l'idée de tourner à une fin pieuse l'art profane du Ménandre latin, et d'amuser en même temps les religieuses de son monastère. Nous sommes bien loin d'Esther et du pensionnat de Saint-Cyr ; Hrotsvitha précède Racine de près de huit siècles ; et cependant, grâce à l'influence de Térence, grâce surtout au calme d'esprit et à la pureté de cœur qui distinguent la pieuse dramaturge, on éprouve, en parcourant son théâtre, quelque chose qui rappelle tout à la fois l'urbanité latine, l'élégance française et la suprême convenance des mœurs chrétiennes (1).

Hrotsvitha est la véritable fondatrice du drame scolaire, païen et antique dans la forme, chrétien et moderne dans le fond. Plus que Sénèque et mieux que Térence, elle sait moraliser et instruire, sans imiter l'enflure du premier et les grâces quelquefois affectées du second. Les auteurs des *xvi^e* et *xvii^e* siècles, qui ont travaillé pour le théâtre des collèges, n'ont certainement pas connu l'humble religieuse de Gaudersheim ; mais en s'attachant aux mêmes modèles et en se proposant le même but, ils sont arrivés au même résultat ; ils ont réalisé, avec moins de talent que de bonne volonté, je suis obligé d'en convenir, le véritable idéal de la comédie nouvelle si bien caractérisée dans ce vers d'Horace :

Lectorem delectando pariterque monendo

(1) Consulter deux articles, l'un du *Mercure de France*, de 1785, l'autre du *Journal encyclopédique*, de 1788 ; M. Villemain (*Cours de littérature, au moyen âge*, 22^e leçon) ; M. Fauriel (*Origines du théâtre moderne*, t. 1^{er}), et surtout M. Ch. Magnin (*Théâtre de Hrotsvitha*, religieuse allemande du *x^e* siècle, traduit pour la première fois en français avec le texte latin revu sur le manuscrit de Munich, etc. 1845). M. Patin a rendu compte de cette importante publication et donné de curieux fragments d'*Abraham* et de *Paphnuce*, les deux meilleures pièces d'Hrotsvitha, dans le *Journal des savants*, (1846).

XIII.

Le théâtre païen aboutit à Hrotsvitha et se transforme sous sa plume. Les représentations du monastère de Gaudersheim annoncent de loin celles de l'Université et des Jésuites. La Renaissance n'aura plus qu'à vulgariser la connaissance des chefs-d'œuvres de l'antiquité, et il se formera insensiblement du mélange des *pensers nouveaux* et des *vers antiques*, une comédie vraiment moderne. Mais la Renaissance est encore loin ; l'érudition d'Hrotsvitha est une remarquable exception ; ses essais dramatiques ne franchissent pas les grilles de son cloître, et les destinées du théâtre sont abandonnées pour longtemps encore à l'inexpérience des clercs, et à la verve sarcastique des trouvères. Térence dort dans la poussière des manuscrits ; la tragédie grecque est ensevelie dans les bibliothèques de Constantinople ; mais la Bible, l'Évangile, les Vies des Saints, les merveilleuses légendes sont partout, et les éléments essentiels du drame s'y retrouvent dans toute leur puissante fécondité.

Plusieurs siècles s'écoulent cependant sans qu'on songe à les en dégager. Le même interrègne que nous avons remarqué entre Homère et Eschyle se reproduit entre la grande épopée des Évangélistes et les drames informes des Confrères de la Passion. Saint Jérôme raconte quelque part qu'on se servait, de son temps, de caractères en ivoire pour apprendre à lire aux enfants ; de là, à l'imprimerie, il n'y avait qu'un pas ; et ce pas, on fut mille ans à le faire. Les mystères étaient textuellement dans l'office du dimanche des Rameaux, où le prêtre, le diacre et le sous-diacre figurent les divers acteurs du drame de Jérusalem ; et pourtant, douze siècles s'écoulèrent avant qu'on songeât à imiter cette admirable mise en scène.

Il n'entre pas dans mon plan de dire ce que fut le drame

dans l'église ; les travaux considérables que cette question a fait éclore, les mémoires spéciaux que les sociétés de Sens et d'Auxerre ont publiés (1), me dispensent heureusement d'y revenir. Cependant, à Sens, la ville ecclésiastique par excellence, il est bien difficile de parler du drame scolaire, sans dire un mot de la tragédie cléricale. L'école de l'église métropolitaine était le collège du temps ; les élèves de la psallette jouaient habituellement leur rôle dans ces légendes dialoguées et, partout où les Confrères de la Passion ne pouvaient se transporter, on les remplaçait par de jeunes clercs, acteurs improvisés comme les élèves des Jésuites.

XIV.

Le drame hiératique a été diversement jugé ; cependant, dit M. Demogeot, « elles n'étaient pas sans puissance ces œuvres dramatiques qui déployaient devant un peuple, qui lui faisaient voir et toucher les objets les plus sérieux, les plus constants de ses prières et de ses méditations, le ciel, l'enfer, les miracles, la Passion du Christ, la destinée future de l'homme rapprochée de lui et rendue palpable, grâce à cette vulgarité de détails qui choque aujourd'hui notre goût académique. On ne demandait au poète ni préparation laborieuse ni combinaison savante. La foi du peuple allait au-devant de ses paroles et, avec la foi, l'émotion. Les esprits étaient remplis de merveilleuses croyances ; le miraculeux seul était vraisemblable. La nature n'avait point un mécanisme impassible, soumis à d'éternelles et irrévocables lois ; toute pleine de saintes influences, elle obéissait à chaque instant à la volonté de Dieu, à la puissante intercession des justes.

(1) Il s'agit surtout ici des travaux de MM. Aimé Chérest, l'abbé Carlier et Bourquelot.

La prière était une sorte de magie qui triomphait de toutes les résistances de la matière. L'univers tressaillait à la voix de l'homme, les tombeaux rendaient leurs proies, les cieux laissaient descendre des visions divines. Les statues des saints s'agitaient sur leurs bases de pierre ; dans l'ombre de la nuit, on entendait la voix plaintive des trépassés et, le jour, on attendait avec anxiété la trompette de l'ange, signal du dernier jugement. La terre était si malheureuse, qu'il fallait bien se souvenir du ciel. Aussi le *salut* était-il la grande affaire ; les princes, les seigneurs en étaient quelque peu distraits par les soins de l'ambition et des plaisirs ; mais le peuple vivait surtout par l'espérance ; sa vraie patrie, c'était le ciel ; sa vraie maison, c'était l'Église ; ses plaisirs les plus purs, c'étaient les magnifiques solennités du culte catholique qui trompaient un moment sa misère et l'enivraient d'encens, de lumière et d'harmonie. »

« Aussi, avec quelle joie épiait-il le retour de ces fêtes annuelles qui marquaient les saisons de l'Église ! Quel bonheur pour lui de voir renaître tous les ans le Christ au milieu des joyeux Noël, de le voir ressusciter et s'élever jusqu'aux cieux comme pour lui préparer sa place. L'enfant comprenait ce Dieu qu'une jeune mère tenait dans ses bras, et le vieillard, en revoyant les fêtes de sa jeunesse, croyait recommencer à vivre. L'Église répondait merveilleusement à ce besoin des peuples. Son culte n'était qu'un long et divin spectacle. Quel magnifique théâtre que ces vastes cathédrales gothiques qui paraissent étroites, à force de hauteur, et semblent chercher à embrasser le ciel dans leurs voûtes hardies, construites sans doute pour Dieu seul, car l'homme n'en couvre que le pavé ; le reste est vide et ce reste est immense. C'est là, qu'au jour mystérieux des vitraux colorés ou des cierges bénits, aux sons graves et étranges de l'orgue, se déroulaient les longues processions, chœurs somptueux de la tragédie chrétienne. Ensuite, commençait la représentation des saints mystères.

C'était, à Noël, l'office du *Præsepe* ou de la Crèche, celui de l'*Étoile*, au jour de l'Épiphanie, celui du *Sépulcre* et des *Trois-Maries* à Pâques, véritables drames où l'on voyait les trois saintes femmes représentées par trois chanoines, la tête voilée de leur aumusse, *ad similitudinem mulierum* dit le rituel ; ou bien, c'était un prêtre qui, montant sur le jubé et quelquefois sur la galerie extérieure, au-dessus du portail, usage conservé par le Souverain Pontife pour la bénédiction *urbi et orbi*, représentait l'Ascension du Christ (1). » Là était le germe du drame hiératique dont les Confrères de la Passion amoindrirent par leurs commentaires la simple et sublime beauté.

XV.

L'élément laïque, une fois introduit dans la tragédie sacrée et les prescriptions de la liturgie supplantées par la poétique aventureuse et grossière des Confréries, le drame hiératique perdit son caractère primitif ; il ne fut plus partie complémentaire du culte ; il quitta le chœur pour la nef, et celle-ci pour le porche. Poursuivi par les anathèmes de l'Église, pour les blasphèmes et les impiétés dont on l'avait souillé, il se réfugia successivement dans les cloîtres des collèges, dans les cours des universités, dans les chambres capitulaires et jusque dans la grande salle de l'Officialité où nous le retrouvons, à Sens, en plein xvii^e siècle, sous la forme d'une tragédie biblique jouée par les élèves des Jésuites.

On conçoit qu'une forme dramatique unique, comme le furent d'abord les mystères, servant d'enveloppe à d'austères vérités, ne suffisait pas à exprimer le rire et les larmes, la douleur et la joie, ces deux pôles de la sensibilité humaine. L'élément comique réclamé par la nature humaine et par le besoin que le pauvre peuple avait de se dérider, se montra

(1) *Histoire de la Littérature française*, page 209.

timidement d'abord. Juda, Barabbas, le personnage symbolique du Juif-Errant égayèrent un peu la représentation ; puis vinrent l'ânesse de Balaam, celle que le Christ avait montée à son entrée à Jérusalem, le bœuf de la crèche, les brebis des bergers de Bethléem, dont le langage mit le comble à la gaité populaire. La fête du *Deposuit* (1), expression chrétienne des saturnales romaines, acheva de décréditer le drame hiératique. Les clercs inférieurs et les officiers du bas-chœur voulurent jouir à leur tour de cette liberté de décembre qu'Horace accorde à son esclave Davus :

. Age, libertate decembri
Utere.

et ils en jouirent si immodérément qu'il en résulta la messe de l'âne et la fête des Fous, dont on a si diversement jugé les extravagances (2).

XVI.

Sous cette double forme sérieuse et bouffonne, l'esprit dramatique dût se perpétuer dans le pays sénonais, depuis l'époque de la domination romaine. A défaut de preuves écrites et de traditions orales, il est permis d'invoquer ici les nombreuses probabilités qui résultent de l'importance de la cité, de son titre de capitale d'un diocèse gallo-romain, de l'existence d'un amphithéâtre hors de ses murs, de sa dignité métropolitaine, et enfin de la proximité de Paris, centre d'influence classique et littéraire, d'où le mouvement dramatique se communiqua de proche en proche à toutes les provinces.

Ces conjectures acquièrent un nouveau degré de vraisem-

(1) Ainsi nommée de ce verset du *Magnificat* qui en fait suffisamment connaître l'esprit et la portée : *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles.*

(2) Cette manière d'envisager la Fête de l'Âne se concilie parfaitement avec l'explication qu'en ont donnée MM. Blin et l'abbé Carlier.

blance, quand on veut bien réfléchir à la puissance des usages et à l'attrait que les représentations dramatiques ont toujours exercé sur les populations. Un savant dont nous avons eu souvent l'occasion de citer le nom et d'invoquer l'autorité, M. Ch. Magnin a établi (1) que, partout où subsistaient des ruines de théâtres ou d'amphithéâtres antiques, à Bourges, à Saumur, à Doué, à Poitiers, à Nîmes, à Arles, etc., les *échafauds* se dressèrent de bonne heure sur l'emplacement du *podium* et du *proscenium*, tandis que les gradins un peu restaurés de la *cavea*, ou le gazon qui recouvrait l'hémicycle servait de siège à l'assemblée. Cette étrange reprise de possession des théâtres antiques, par les confréries chrétiennes et les corporations écolières, a eu lieu dans toute l'Europe, depuis le Colysée de Rome jusqu'aux cirques de Trèves et de Murviédro (l'ancienne Sagonte.)

Les *arènes* de Sens sont encore reconnaissables ; ont-elles jamais, depuis la chute du monde romain, réuni sur les gazon qui tapissent leur pourtour, les populations du *pagus senonensis*, c'est ce qu'il est fort difficile d'affirmer. Mais les monuments chrétiens s'élèvent de bonne heure dans la cité gallo-romaine évangélisée par saint Savinien. Commencée avant le XII^e siècle, l'insigne basilique de Saint-Étienne offre bientôt son abri aux Confrères de la Passion et au nombreux personnel du bas chœur. Une particularité qui mérite d'être remarquée ici, c'est la construction d'un splendide jubé illustré tout d'abord par un saint et royal mariage. Or, MM. de

(1) Journal des Savants, année 1847.

En ce qui concerne Doué, on peut invoquer en outre l'autorité de Rabalais, témoin presque contemporain. Voici comment le curé de Meudon s'exprime au chapitre III de *Pantagruel* : « De cestui monde, rien ne prestant ne sera qu'une chiennerie, qu'une brigue plus anormale que celle du recteur de Paris, qu'une diablerie plus confuse que celle des jeux de Doué. » Et l'annotateur J. Le Duchat ajoute : Doué, petite ville du Poitou, avec un reste d'amphithéâtre romain où l'on représentait les mystères.

Monmerqué, Viollet-Leduc, Onésime Leroy et tous les savants qui ont étudié le théâtre du moyen âge, sont unanimes à reconnaître que les jubés se prêtaient merveilleusement aux nécessités de la mise en scène. Les divins personnages, qui se mêlaient souvent aux jeux du théâtre, descendaient du ciel et y remontaient par l'escalier en spirale qui, des parois du chœur, conduisait aux *ambons*. C'est par le même chemin qu'on voyait Dieu le Père s'avancer processionnellement, revêtu de la plus belle chape que la sacristie ou le *trésor* ait pu lui fournir. C'est du jubé enfin, comme d'un autre rocher, que le Christ s'élevait vers le ciel au jour de l'Ascension. Les églises qui possédaient un jubé obtenaient donc de préférence les faveurs des Confrères et des Clercs. Il en résultait d'abord une notable économie de mise en scène, et la représentation avait en outre plus d'éclat, plus de prestige aux yeux des spectateurs.

Les jubés de Sens ne durent-ils pas tenter les premiers entrepreneurs de spectacles, obligés de traîner à leur suite un matériel embarrassant, là où les lieux ne se prêtaient pas à l'illusion scénique ? On peut raisonnablement le supposer, lorsqu'on voit le mouvement dramatique se propager dans les diocèses environnants, et les jubés de Troyes, en particulier, servir précisément à l'usage que nous venons d'indiquer (1).

(1) A Troyes, vers la fin du x^ve siècle, on donne un grand mystère *avec diversité de vestements et personnaiges*. M. Vallet de Viriville l'a analysé dans le tome 3^e de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, et M. Boutiot, de la Société d'agriculture, sciences, arts et belles lettres, de Troyes, en a fait l'objet d'un travail étendu dans le bulletin publié par la société (1854).

A Auxerre, le jour de la Pentecôte 1452, on joua en grande pompe et solennité, dans l'église des Cordeliers, un *mystère de saint Germain*, auquel *s'esbaudit* toute la ville (*Mercure de France*, décembre 1729).

A Bar-sur-Aube, l'évêque de Langres, supplié d'octroyer son approbation à un projet de représentations dramatiques, accorde aux doyens et chanoines de Saint-Maclou la permission d'*exposer et réciter* sur les places publiques, en se joignant à quelques bourgeois, les vie et miracles de leur saint Patron. (*Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. 3).

Dans l'église, la tragédie hiératique était déjà le drame des écoles, puisque la représentation en était confiée aux écoliers de l'église ; répudié par elle, il devint, sous sa forme la moins sérieuse, le patrimoine des clercs de la Bazoche et des Enfants sans-souci. Quant aux Confrères de la Passion, inquiétés dans leur industrie par les évêques, condamnés par les parlements, ils abandonnèrent la réalité pour l'allégorie, le dogme pour l'affabulation, les mystères pour les moralités.

XVII.

Voilà donc l'art dramatique tombé aux mains des étudiants. Cet héritage ne dut pas les surprendre ; ils le convoitaient depuis longtemps. Partout où l'élément laïque put pénétrer, partout où les bourgeois, manants et écoliers réussirent à se mêler aux clercs des églises et aux corporations primitivement chargées d'interpréter les mystères, ils obtinrent un succès tel que leur vocation dramatique dût singulièrement s'affermir. Le midi de la France, pays des évêchés et patrie des troubadours, avait une tendance cléricale et lyrique plus prononcée ; mais le nord, terre classique des trouvères et des fabliaux, aimait le théâtre et sécularisa de bonne heure le drame des cloîtres et des églises. Arras possédait un *pui* (1)

(1) « Dans quelques villes de France, comme Rouen, Caen, Dieppe, on célèbre une fête poétique qu'on appelle le *Pui de l'Immaculée Conception*, ou absolument le *pui*. Ce sont des prix que l'on distribue à ceux qui ont mieux réussi dans des vers en l'honneur de la sainte Vierge. Ce mot de *pui* vient du *podium* des Romains qui, selon Vitruve, était un lieu élevé devant l'orchestre du théâtre où se plaçaient les consuls et les empereurs. Et parce que, dans la cérémonie de la Conception, on élève un théâtre où sont les fondateurs des prix, les juges de l'Université, les lecteurs de pièces et l'Agonothète, on a donné à ce théâtre le nom de *Pui*, et par extension à toute la cérémonie. On dit mettre des vers au *pui*, remporter le prix du *pui*, être couronné sur le *pui*, la fête du *pui*,

célèbre, composé de bourgeois, de jeunes seigneurs et d'écoliers. Les bourgeois s'en lassèrent ; les jeunes seigneurs s'y crurent déplacés ; mais les écoliers y prirent goût ; bientôt ils se trouvèrent seuls sur les planches et ils y restèrent. A Douai, à Amiens, on appelait *académies* ou *chambres de rhétorique*, les réunions d'amateurs qui cultivaient la poésie dramatique, et le nom éminemment classique de *rhétoricien* était donné à ceux d'entre eux qui se faisaient remarquer par l'excellence de leur jeu (2).

Cet amour du dialogue, ce goût décidé pour l'appareil de la scène étaient innés chez l'écolier bruyant et beau parleur ; les longues études auxquelles il se livrait ne pouvaient d'ailleurs que développer de tels instincts. Toute l'Europe savante était dramatique dans la forme ; les Universités, jalouses de donner à leur enseignement plus d'éclat et de retentissement, avaient imaginé de *dramatiser* les exercices scolaires et d'en faire, sauf le sérieux du fond, de véritables représentations classiques.

Avant même que les Confrères de la Passion songeassent à mettre en scène les récits des livres saints, les docteurs de la montagne Sainte-Geneviève jouaient ou faisaient jouer tous les jours, devant eux, une autre espèce de drame, celui de l'argumentation à outrance.

etc. Les pièces de vers que l'on met au *pui* ou *palinod*, car c'est la même chose, sont la ballade, le chant royal, le sonnet, etc. » (*Dictionnaire de Trévoux*, t. 6.)

Les savants auteurs du *Dictionnaire de Trévoux* auraient pu ajouter que le drame du moyen âge, sous ses deux formes, ne tarda pas à monter les degrés du *pui*. Le *palinod* qu'ils confondent avec le *pui*, avait un caractère lyrique plus prononcé. Ce mot est employé par les lyriques grecs et latins dans le sens de rétractation poétique (*πάλινῳδία*, *palinodie*). On connaît les fameuses palinodies de Stésichore et d'Horace.

(2) Ce nom resta aux interprètes des tragédies et comédies de collège. Toutes les pièces imprimées et manuscrites que j'ai pu consulter portent cette mention : *Jouée par les rhétoriciens du collège de....* Il est vrai que ces rhétoriciens faisaient véritablement leur rhétorique.

Quoi de plus naturel en soi, que la transition de la classe au théâtre ? Le maître et les élèves prennent alternativement la parole ; l'exposition se fait en une sorte de monologue ; la discussion est dialoguée ; le nœud est la difficulté à résoudre et le dénouement, la solution demandée.

La Scolastique, cette puissante escrime littéraire, comme on l'a qualifiée de nos jours, contribuait encore à pousser les esprits dans cette voie. Le monde des écoles était fréquemment convié à ces grandes solennités classiques, qu'on appelait des *soutenances de thèse* et qui se divisaient en *majeure*, *mineure*, *sabbatine* ou *tentative*. Il s'agissait de savoir qui l'emporterait des Réalistes ou des Nominaux, des Thomistes ou des Scotistes, de Cicéron ou d'Aristote, de Celse ou de Gallien, de Tribonien ou de Gaius. Les candidats argumentaient tout le jour, sans boire ni manger et sans quitter leur place ; ils devaient, sous peine de déchéance, soutenir les attaques de vingt assaillants qui se relayaient d'heure en heure et les harcelaient, depuis six heures du matin jusqu'à sept heures du soir.

Habitué à ce genre de drame dont rien ne tempérait la longue et fatigante austérité, les étudiants acceptèrent avec empressement les intermèdes qu'on leur offrait et abordèrent le véritable drame scolaire avec leur verve syllogistique et leur imagination de vingt ans. Les écoliers étant devenus des acteurs, les collèges furent transformés en théâtres, et l'asile paisible de la science retentit des applaudissements de la foule. Les salles de spectacle n'existaient pas, les édifices civils étaient à naître, les maisons particulières étaient trop exigües pour recevoir les acteurs et les spectateurs ; les collèges seuls pouvaient prêter leurs salles et leurs galeries à ces exercices ; les clercs s'y regardaient comme chez eux et agissaient en conséquence.

XVIII.

Mais avec des éléments aussi jeunes, le drame de collège eut peine à se constituer ; l'indocilité des étudiants, le manque absolu de direction, le désordre du temps les poussèrent dans une voie satirique et frondeuse, qui leur attira plus d'une fois les remontrances de l'Université et les mercuriales du Parlement. Dès 1465, dit Duboullay (1), le Recteur proscrivait dans les écoles les représentations de pièces de théâtre qui, sous le nom de mystères ou moralités, étaient de véritables farces, où la religion et la morale étaient souvent outragées. Cinq ans plus tard (1470), la Faculté des Arts portait un décret, pour abolir une fête bien chère aux écoliers, la fête du Roi des Fous. Couverts de masques et barbouillés de suie, comme autrefois les acteurs ambulants de Thespis et de Susarion, les clercs se livraient à une foule d'extravagances et d'obscénités. Les *sotties* même ou les comédies bouffonnes qui étaient le prétexte de ces grossières exhibitions, dégénéraient d'année en année. La licence satirique des fabliaux se glissa bientôt dans ces ébauches dramatiques, et l'abus devint tel, que le parlement dut intervenir. Par arrêté de l'année 1477, il défendit aux Clercs de la Bazoche *de jouer aucune farce, moralité ou sottie, sous peine d'être battus de verges par les carrefours de Paris et bannis du royaume* (2). La Faculté des Arts, de son côté, publia en 1488, un règlement pour interdire les *danses, chansons, déguisements* et *comédies* qui n'étaient le plus souvent qu'un cadre où trouvaient place les allusions les plus transparentes et les attaques les moins déguisées. La Faculté cependant n'alla pas jusqu'à interdire le drame scolaire ; mais

(1) BULLEUS. *Historia Universitatis*, t. 5.

(2) DULAURE. *Histoire de Paris*, t. III.

elle exigea qu'il fut soumis à la censure du Principal, afin, dit le règlement, *qu'il n'y reste ni trait mordant et satirique, ni rien de déshonnête qui puisse offenser un homme de bien* (1).

L'exécution de ce statut destiné à arrêter les écarts d'une jeunesse licencieuse fut rigoureusement prescrite ; des peines sévères empruntées aux rigueurs parlementaires furent édictées contre les récalcitrants. S'ils étaient maîtres ès-arts, on les privait pendant deux ans de la régence ; s'ils étaient écoliers, ils devaient être *frappés de verges, dans la cour du collège, par quatre régents, en présence du recteur et de leurs camarades assemblés au son de la cloche* (2).

XIX.

Ces anathèmes, on le prévoit, ne firent qu'exciter la verve dramatique des écoles ; les jeux scéniques eurent désormais l'attrait du fruit défendu. C'est en vain, qu'en 1516, à l'avènement de François I^{er}, et la veille de la réforme, l'Université impuissante appelle à son aide le Parlement ; en vain qu'en 1525, pendant la captivité du vaincu de Pavie, le premier président mande à sa barre les Principaux des collèges de l'Université, pour leur ordonner d'interdire dans leurs établissements les *comédies* semées d'allusions malignes à l'endroit des princes, des princesses et des grands. La mauvaise administration du royaume expliquait, sans les justifier, ces attaques de la gent écolière, et le mal, si mal il y avait, était trop profondément enraciné, pour qu'il put être extirpé par édit (3).

(1) BULLÆUS. *Historia Universitatis*, t. 5.

(2) CRÉVIER. *Histoire de l'Université*, t. 4.

(3) Voici l'indication des principales mesures relatives aux clercs de la Bazoche et aux écoliers des collèges :

15 mars 1476 : Défense aux clercs de l'une et l'autre juridiction (le Palais et le Châtelet), *de jouer publiquement farces, sotties, moralités, sous peine*

Le progrès du temps, plus puissant que l'Université et la magistrature, ne devait pas tarder à faire justice des *sotties*, comme il avait déjà eu raison des mystères et des moralités.

Aussi bien, le vieux monde s'en allait de toutes parts ; un souffle nouveau dispersait les choses antiques ; le vent de l'incrédulité chassait du temple les derniers Confrères de la Passion, jouant devant une foule indifférente et railleuse des dogmes mystérieux auxquels elle ne croyait plus et des moralités allégoriques qu'elle avait cessé de comprendre. De

de bannissement et de confiscation. Défense en outre de demander à la Cour la permission de jouer.

19 juillet 1477 : Défense aux clercs du Palais et en particulier à Jean l'Éveillé, se disant roi de la Bazoche, de jouer, *sous peine, pour les contrevenants, d'être battus de verges par les carrefours de Paris et bannis du royaume.*

8 mai 1486 : Lettres patentes du roi Charles VIII, ordonnant l'emprisonnement de cinq clercs coupables d'avoir attaqué, dans une farce, le Gouvernement et le Monarque.

2 janvier 1516 : Défense par le Parlement, aux Bazochiens et aux écoliers de collège, *de jouer farces ou comédies dans lesquelles il serait mention des princes et princesses de la Cour.*

23 janvier 1538 : Permission de faire jouer les pièces à la table de marbre, *ainsi qu'il est accoutumé, en observant d'en retrancher les choses rayées.*

7 mai et 15 octobre 1540 : Nouvelles défenses du Parlement au roi de la Bazoche, à son chancelier et à ses suppôts, *de jouer aucunes pièces sans les monstrar préalablement à la cour.* « Et quand à la farce et sermon, attendu la grande difficulté par eux alléguée, de les monstrar à ladite Cour, ayant égard à leurs remonstrances, pour cette fois et sans tirer à conséquence, ladite Cour leur a permis et permet de jouer ladite farce et sermon, sans les monstrar à ladite Cour ; cependant avec défense de taxer ou scandaliser particulièrement aucunes personnes, soit par noms ou surnoms, ou circonstances d'estoc, ou lieu particulier de demourance et autres notables circonstances par lesquelles on peut désigner et connoistre les personnes. »

(Registres et manuscrits de la Tournelle et du Parlement.)

Ces textes curieux établissent péremptoirement : 1^o les nombreux écarts des Bazochiens et des écoliers ; 2^o la tendance du théâtre français à dégénérer en satire personnelle, comme l'ancienne comédie grecque ; 3^o l'ancienneté et la nécessité de la censure dramatique.

leur côté, les clercs de l'Université n'en sont plus à jurer sur la parole du maître ; les duels scolastiques ont cessé ; Platon vient disputer à Aristote la place que l'auteur des *Catégories* avait si longtemps et si exclusivement occupée ; Sénèque et ses déclamations tragiques pâlisent devant les chefs-d'œuvre retrouvés d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, et les *sotties* les plus piquantes du répertoire de la Bazoche ne sont que des fadeurs à côté de la *vis comica* d'Aristophane. La Renaissance, plus puissante que le Parlement, ramène toutes les imaginations égarées au culte du vrai et aux règles éternelles du beau ; et quand, en 1548, le Procureur-général voulait bien autoriser les corporations dramatiques à *jouer des sujets licites, profanes et honnêtes, à l'exclusion des mystères de la sainte Écriture*, Jodelle était aux portes, la tragédie véritable allait enfin se produire devant un public disert et lettré.

XX.

On conçoit l'enthousiasme des écoliers pour cette nouvelle forme dramatique qui les délivrait, non pas des Grecs et des Romains, comme on l'a souhaité plus tard, mais de Caïphe et de Pilate, de Simon et de Cléophas, de Dismas et de Gestas (bon et mauvais larron), de Claquedent, de Babin et autres personnages convenus, qui défrayaient depuis plusieurs siècles le répertoire des Confréries. On aimait enfin à voir figurer, sur le théâtre, des êtres réels, et non plus des allégories froides et impassibles comme *Male-honte*, *Faux-semblant*, *Bonne-fn*, *Mal-avisé* et autres créations de cette école de mauvais goût qui avait produit le *Roman de la Rose*. Aussi, lorsque Jodelle se fit ouvrir les portes du collège de Reims (1),

(1) On trouve dans les mémoires du temps les noms d'*hôtel* et de *collège* appliqués indifféremment à la maison qui abrita les débuts de Jodelle. Les collèges n'étaient alors que des habitations particulières occupées par quelques boursiers, et répondaient assez exactement, sous certains rapports, aux institutions et aux pensionnats d'aujourd'hui.

quand sa *Cléopâtre* eut été jouée dans la grande cour de l'école, en présence de Henri II, des grands seigneurs et de tout le monde des Universités, quand sa *Didon* et son *Eugène* eurent confirmé l'impression première, Ronsard, interprète de l'admiration générale, put s'écrier sans être taxé d'exagération :

« Jodelle, le premier, d'une plainte hardie
Françoisement rima la grecque tragédie,
Puis, en changeant de ton, chanta devant nos rois
La jeune comédie, en langage françois,
Et si bien les sonna que Sophocle et Ménandre,
Tant fussent-ils savants, y eussent pu apprendre. »

Le roi lui-même partagea l'enthousiasme des écoles ; il donna au poète du collège de Reims, dit Pasquier, *cinq cents escus de son épargne et lui fit tout plein d'autres grâces, d'autant que c'était chose nouvelle et très-belle et très-rare.*

Voilà la tragédie classique reconstituée ; Jodelle le comprend si bien qu'il donne une seconde représentation de son œuvre au collège de Boncourt (1), la fait interpréter, comme la première fois, par Remi Belleau, Jean de la Péruse et autres étoiles de la *Pléiade*, et se charge lui-même du rôle de *Cléopâtre*, d'autant qu'il était, dit encore Pasquier, « *Alerte, jeune homme de vingt ans et d'un joli minois.* »

Le mouvement théâtral imprimé par Jodelle se propage rapidement (2). Les Principaux et les Régents accueillent avec

(1) Etienne Jodelle fit jouer en 1552 sa *Cléopâtre* au collège de Boncourt, ce qui fait présumer qu'il existait dans ce collège, dès le temps de Louis XII, un théâtre permanent. » (DULAURE, *Hist. de Paris*, t. III, p. 181).

2) Les érudits des Pays-Bas n'avaient pas attendu la tentative de Jodelle. Dès 1540, G. Langheveld, affublé du nom gréco-latin de Macropedius, faisait jouer, à Utrecht, par ses élèves, un *Joseph* et un *Filius prodigus*, réduits depuis et traduits en françois par Antoine Tiron, pour l'amonition des escoliers. C. Croëns, recteur des écoles latines d'Amsterdam, mort à Rome en 1550, sous la règle de saint Ignace, avait écrit un *chaste Joseph* pour faire oublier, disait-il, l'*Eunuque* de Térence, préludant ainsi aux travaux dramatiques de l'ordre naissant.

empressement le nouveau drame scolaire placé sur un terrain vraiment classique et dans un lointain mythologique qui ne comporte ni l'allusion politique, ni les nouveautés religieuses : les écoliers s' enrôlent dans les chœurs de la troupe et les dix-sept collèges de la Montagne Sainte-Geneviève (1) retentissent des *plaintes hardies* de Jodelle et de son école.

XXI.

De ce moment, la tradition dramatique, plusieurs fois interrompue, mais toujours renouée dans les écoles, se continue régulièrement. Sous l'influence féconde de la règle

Viennent ensuite : Schoneus, recteur de l'école latine de Harlem, auteur d'un *Terentius christianus* (1575), recueil de dix-sept comédies, païennes dans la forme et chrétiennes dans le fond ; Heinssius, professeur à l'Université de Leyde, et qui écrivit vers la fin du xvi^e siècle *Auriacus, sire libertas saucia* ; *Herodes infanticida*, et quelques autres pièces de collège. La poétique Italie avait même devancé d'un demi-siècle l'érudition hollandaise. Sans parler de l'archevêque Trissino et du florentin Machiavel, Conti de Quinzano, surnommé *Stoa*, présenté par le cardinal d'Amboise à Louis XII qui le nomma instituteur du jeune duc d'Angoulême, depuis François I^{er}, se met, vers 1550, à écrire des tragédies grecques et latines, que ses fonctions de principal et de recteur lui permirent d'introduire dans les collèges de Paris.

(1) Le nombre des collèges de Paris a beaucoup varié. Voici l'ordre dans lequel ils se sont succédé, depuis Hugues Capet jusqu'en 1789 :

Collège de Constantinople ou collège grec, des Bons-Enfants (il y en avait deux de ce nom), de Sorbonne, des Bernardins, Saint-Denis, des Prémontrés, de Cluny, de Calvi, des Dix-huit, du Trésorier, d'Harcourt, des Chollets, du Cardinal Lemoine, de Navarre, de Bayeux, de Laon, de Montaigu, de Narbonne, du Plessis, de Tréguier et de Léon, de Cornouailles, de Marmontier, d'Arras, de Bourgogne, des Lombards, des Écos-sais, de Tours, de Lisieux, d'Autun, de Hubant, de Mignon, de Chanae, de Cambrai, d'Aubusson, de Maître Clément, de Boncourt, de Tournay, des Allemands, de Justice, de Vendôme, de Dormans-Beauvais, de Presles, de Maître Gervais, de Daimville, de Fortet, de Reims, de Coquerel, de la Marche, de Sééz, de la Merci, du Mans, Royal, de Sainte-Barbe, de Clermont, des Grassins, Jésuites de la rue Saint-Jacques et de la rue Saint-Antoine.

et du goût, les grossières représentations du moyen âge s'épurent, se transforment et aboutissent à la tragédie biblique et chrétienne, à *Polyeucte* et à *Athalie*. Les sujets modernes eux-mêmes, à peine abordés jusque là ou traités sous la forme du pamphlet et de la plaisanterie, ont désormais droit de cité.

Sans doute les lettrés eurent la plus grande part à ce mouvement ; les bruits du théâtre n'arrivaient pas encore jusqu'au peuple ; mais l'enthousiasme avait été trop vif pour se renfermer dans les murs d'un collège, et le mouvement trop puissant pour s'arrêter aux savants et aux écoliers. 1552 est une date comme 1636 ; la *Cléopâtre*, toute comparaison intrinsèque à part, amène une révolution comme le *Cid*.

Deux courants dramatiques s'établissent alors. La tragédie séculière franchit les portes du collège avec Toutain, Duverdier, Jean de la Péruse, Jules de Guersens, Jacques de la Taille, Robert Garnier, Robelin, P. de Boussy, J. de Virey, du Bertrand et de Chantelouve, tous *étoiles* grandes ou petites de la fameuse *Pléiade*. Les disciples de Jodelle, mis en relief par le succès de la *Cléopâtre*, abandonnent la modeste enceinte qui a abrité leurs débuts. Les cours et les salles des collèges ne suffisent plus à la foule avide de spectacles, et la tragédie, en adoptant la langue vulgaire, peut désormais se passer d'interprètes savants. C'est dans les quartiers populeux, où s'élèvent les hôtels de Bourbon et de Bourgogne, qu'ils appellent le public aux jeux de la scène ; c'est avec les débris des confréries, avec quelques artistes italiens et un certain nombre de clercs à tête éventée, que vont se former successivement les deux troupes destinées à porter au bout d'un siècle les noms de Molière et de Baron.

En quittant le collège de Boncourt, les acteurs de la *Cléopâtre*, fort heureusement pour les écoliers, n'emportent pas la tragédie dans leurs bagages. Privés des lumières de tant de beaux-esprits, les Principaux et les Régents s'en consolent en *rimant françoisement* ou en scandant *latinement* la

grecque et romaine comédie. Ce canton inexploré est notre domaine ; nous nous y renfermerons donc à peu près exclusivement, puisque ce travail n'a pas d'autre but. Des deux courants dramatiques, nous suivrons le plus humble, tandis que le théâtre profane, semblable à un fleuve, faible à sa source et majestueux à son embouchure, poursuit glorieusement le cours de ses brillantes destinées.

XXII.

Les deux premiers noms qui se présentent dans l'ordre des temps sont ceux de Buchanan et de Claude Rouillet, l'un, professeur à Bordeaux, puis à Paris au collège de Montaigu, l'autre, principal du collège de Boncourt, et recteur de l'Université.

Buchanan, né en 1506, dans le Lennoxshire, appartient à cette classe de savants cosmopolites que le xvi^e siècle produit en abondance, qui sont citoyens de toutes les universités et habitants de toutes les bibliothèques. Après avoir eu le singulier honneur de compter Montaigne au nombre de ses élèves, il arrive à Paris et remarque tout d'abord le goût immodéré des écoliers pour les choses dramatiques. Les derniers accents des Confrères de la Passion, l'allégorie où se perdaient alors les moralités, les fadeurs de la pastorale, dont la mode commençait à poindre, choquèrent également le savant écossais. Il commença par traduire l'*Alceste* et la *Médée* d'Euripide, afin de raffermir le goût ; puis il composa lui-même et fit exécuter par ses élèves un *Jephthé* et un *Saint-Jean-Baptiste*, œuvres régulières, mais froides, dont la réputation n'a pas dépassé le parloir du collège.

Claude Rouillet, né à Beaune, était, en 1536, principal du collège de Boncourt et auteur de quatre tragédies savantes, qui durent fort émerveiller les beaux-esprits du temps. C'était

une *Philanira*, un *Petrus*, un *Aman*, une *Catharina*, le tout en beaux et bons vers latins d'une irréprochable facture. La *Philanire* avait même été *translatée* en français et jouée avec succès par les pensionnaires de l'auteur, avant la célèbre tentative de Jodelle. Mais il y a lieu de supposer que le Principal, en homme circonspect, fit dresser ses tréteaux à huis-clos, ce qui expliquerait le peu de retentissement de son œuvre. La Faculté des Arts, on se le rappelle, n'était pas sympathique à ces sortes d'exercices, et Claude Rouillet ne voulut pas donner à l'Université le scandale d'une violation publique de ses règlements (1).

Ce scrupule n'arrêta pas Jacques Grévin, l'un des jeunes auditeurs de Jodelle, auteur dramatique à treize ans, docteur en médecine à vingt deux, sorte de petit prodige comme en offre cette singulière époque. Il y eut grande liesse au collège de Beauvais, le 16 février 1560, quand les *comédiens ordinaires* de l'établissement donnèrent la *Mort de César*, tragédie en cinq actes et en vers, ni plus ni moins que celle de Voltaire, avec des chœurs et un *avant-jeu* intitulé : *les Ébahis*. Je ne sais si l'auteur de *Mérope* a eu connaissance de l'œuvre bizarre de son devancier, mais ce qui est certain, c'est qu'il ne lui a emprunté ni ses chœurs, ni son *avant-jeu*. Grévin était calviniste et, à ce titre, il aurait dû garder quelque chose de cette sévérité huguenote introduite à Genève par Calvin. Mais alors les querelles religieuses n'arrêtaient en aucune façon le développement de l'art dramatique ; le théâtre se recrutait dans les deux camps (2).

(1) Claude Rouillet ébaucha de plus la pastorale et la comédie. On cite de lui trois dialogues intitulés : *Vincaria*, *Fortune conjugium*, *Dionysia sive satyri*. La première de ces pièces paraît être un essai bucolique, la seconde une tentative de comédie, la troisième une réminiscence du drame satyrique de la tétralogie grecque.

(2) Le puritanisme genevois employait même la forme dramatique pour faire entendre sa voix. A l'exemple de Mathieu et de Bélyart, un sectateur de Calvin, abrité sous le pseudonyme de Philone, fit imprimer à

XXIII.

Les lauriers de Buchanan, de Claude Rouillet et de Jacques Grévin empêchèrent de dormir plus d'un austère Principal et plus d'un docte Régent. Un des érudits de ce xvi^e siècle qui en a tant produit, le professeur Muret sacrifia aussi à l'idole dramatique ; il fit sa tragédie, comme on faisait cent ans plus tard son poëme épique, et deux siècles après, son bouquet à Chloris. Le *Jules César* représenté vers 1562, au collège du cardinal Lemoine, et très-probablement pour faire concurrence au collège de Beauvais, n'a pas plus servi à Shakspeare que l'œuvre de Grévin n'a inspiré Voltaire ; mais il témoigne de la tendance des esprits éclairés vers le théâtre, et de l'enthousiasme que produisait partout l'interprétation des chefs-d'œuvre dramatiques de l'antiquité.

Ecoliers, Régents et Principaux, tous se passionnaient pour l'art théâtral ; tous croyaient renouveler, dans les salles enfumées des collèges, les concours d'Athènes et de Corinthe. Nicolas Filleul, principal du collège d'Harcourt, rêvait probablement aux triomphes d'Eschyle et de Sophocle, quand il donnait, en 1563, une *insigne représentation* de son *Achille* ; il se rappelait peut-être les vers d'Euripide, colportés en Grèce et en Sicile et servant de rançon aux prisonniers Athéniens, quand il se rendait au château de Gaillon pour y *monter* ses pièces. C'est dans cette splendide résidence, que le savant Principal perfectionnait son théâtre ; c'est de là que se répandait en Normandie et en Picardie le goût des choses dramatiques concentré jusque-là dans la capitale.

Genève, en 1582, un *Josias*, *tragédie, miroir des choses advenues de notre temps*, et à Lausanne, en 1586, un *Adonias, vrai miroir ou tableau et fiction de l'état des choses*. Ces deux pièces sont en cinq actes et en vers.

La province a toujours été imitatrice. Au temps de Scudéry,

*Les nobles campagnards, grands lecteurs de romans
Débataient tout Cyrus dans leurs longs compliments*(1).

Vers la fin du xvi^e siècle, les petits collèges voulurent aussi avoir leur théâtre et leurs acteurs, à l'instar de Paris. L'établissement le plus infime peut-être de toute la France (et je le cite à dessein) eut ses fastes dramatiques et compta pour quelque chose dans le développement de l'art. Vercel, petite ville perdue dans les montagnes de la Franche-Comté, possédait un collège dirigé par Pierre Mathieu, dramaturge presque aussi précoce que Jacques Grévin et qui, à quinze ans, avait fait représenter, à Besançon, une tragédie d'*Esther* (2), avec le plus grand succès. La tentative fut renouvelée à Vercel, vers 1570; quelques années après, le répertoire du collège s'enrichit d'une *Vasthi*, d'une *Clytemnestre* et de plusieurs pastorales. Des chœurs et des *avant-jeux* ornaient également ces essais de la muse provinciale (3). Nous voilà bien loin de l'époque où la Faculté des Arts fulminait contre les sotties, et où le Parlement citait à sa barre les Principaux, coupables d'avoir toléré les représentations dramatiques dans leurs collèges.

(1) BOILEAU, Satire III.

(2) *ESTHER*, tragédie en cinq actes, sans distinction de scènes et avec des chœurs, histoire tragique en laquelle est représentée la condition des rois et princes sur le théâtre de fortune, la prudence de leurs conseils, les désastres qui surviennent par l'orgueil, l'ambition, l'envie et la trahison.

(3) Pierre Matthieu quitta l'enseignement de bonne heure et s'aventura témérairement dans les sujets contemporains. Nous citerons seulement pour mémoire sa *Guisiade*, en laquelle au vrai et sans passion est représenté le massacre du duc de Guise, pièce d'une sombre et palpitante actualité qu'on peut rapprocher de celle du sire de Chantelouve: *La tragédie de feu Gaspard de Coligny, jadis amiral de France, contenant ce qui advint à Paris, le 24 août 1572*. Bélyart a traité sous le titre: *le Guisien*, le même sujet que Pierre Matthieu.

XXIV.

Ce qu'il y a de fort remarquable dans ce développement dramatique, c'est, d'une part, la rapidité avec laquelle il s'accomplit et la complaisante indulgence qui l'accueille, de l'autre, l'extrême jeunesse et l'ardent enthousiasme des auteurs de cette jeune tragédie. Jodelle, Jacques Grévin, Pierre Mathieu sont les irrécusables témoins de l'impression profonde que la renaissance de l'art dramatique produisit dans tous les esprits. Les écoliers y apportèrent la fougue de leur âge, les Régents et les Principaux leur savoir-faire et l'autorité de leur nom ; en moins d'un demi-siècle, de cette foule tumultueuse et pédante, sortait glorieusement le grand nom de Corneille.

Une observation non moins importante pour l'histoire de notre littérature, c'est que, parmi tant d'auteurs impatientes de produire, la gloire s'attache surtout à ceux qui savent *translater*, en langue française, les chefs-d'œuvre du drame antique. Moins perspicaces que leur illustre élève (1), dont la langue moitié française, moitié gasconne, exprime si vigoureusement la pensée, Muret et Buchanan ne comprirent pas que l'avenir appartenait à l'idiome national et que le latin était bien et dûment une langue morte. Ce défaut de pénétration qui devait, cinquante ans plus tard, condamner à l'oubli les sermons de Lingendes, explique le retentissement du nom de Jodelle et l'obscurité qui enveloppe à la fois ses devanciers et ses continuateurs. Lorsque, après de pénibles tâtonnements, une langue encore informe est en voie de se constituer, les écrivains hardis qui aident à ce travail de formation, marquent

(1) Montaigne suivit, au collège de Bordeaux, les cours de Muret et de Buchanan.

Nous sommes bien près, on le voit, du drame scolaire. De Varius à Sénèque il n'y a que la distance du littérateur homme du monde, au rhéteur de profession. La tragédie passe donc, sans transition, du cabinet à l'école ; nous sommes désormais sur notre véritable terrain.

VIII.

Ce n'est pas le lieu d'examiner en détail la forme dramatique introduite par Sénèque ; mais il est permis de remarquer en passant qu'elle devait singulièrement plaire aux jeunes Romains qui fréquentaient l'école du rhéteur stoïcien. Tout y est matière à amplification oratoire ou philosophique ; tout y devient prétexte à déclamation ; les paradoxes s'y heurtent, les antithèses s'y coudoient (1). L'imagination de

la tragédie ni pour la comédie elle-même. Voici comment s'exprime sur ce point l'auteur que nous venons de citer : « Les affreuses tragédies du forum, les exterminations sans fin ni trêve, les vengeances cruelles et sauvages d'un parti sur l'autre, les proscriptions répondant aux proscriptions, voilà les spectacles de Rome, depuis le meurtre de Nonius jusqu'à l'abdication de Sylla. Les promenades des Bardiéens ou les affiches du favori de la Fortune faisaient quelque tort à l'intérêt des fictions dramatiques ; et le cirque lui-même ne devait pas offrir des plaisirs bien vifs à des hommes qui brûlaient des passions de cannibales. La muse tragique se tut dans cette tempête et jamais depuis elle ne retrouva la voix. C'est en vain que quelques esprits d'élite essayèrent plus tard de lui rappeler ses anciens triomphes : Asinius Pollion, Varius, Ovide, ne purent la tirer de sa torpeur. Les tragédies qu'ils composèrent ne furent guère que des exercices de lettrés dont les lettrés seuls tiurent compte. Le peuple ne les connut pas, ou, si elles parurent au théâtre, il ne les écouta pas, et il demanda ses ours et ses lutteurs. »

(1) Ce défaut se remarque dans toutes les pièces de Sénèque. Les déclamations de rhéteur et les amplifications d'écoliers s'y rencontrent presque à chaque page. On peut citer surtout :

1^o Dans *Médée*, la scène entre Médée et sa nourrice : *Occidimus, aures*, etc., et le chœur : *Andax nimium*, sorte d'anathème verbeux contre la navigation et les navigateurs.

la jeunesse que le goût ne règle pas toujours dû se passionner pour ces sortes d'exercices, et l'influence qu'ils eurent sur le théâtre classique de la Renaissance s'explique plus encore par leurs défauts que par leurs qualités.

Le procédé de composition dramatique employé par Sénèque est celui qui, plus tard, prévalut tout d'abord dans les collèges de la Compagnie de Jésus. Le plan était fait par le maître ; les divisions par actes et par scènes une fois déterminées, chaque élève avait à traiter un chœur, un dialogue ou un monologue ; l'ordonnateur de la pièce révisait le travail de chacun, ajoutait un trait ou une sentence et rattachait le tout par des transitions plus ou moins habiles. On devine que le défaut capital de ce travail multiple était le manque d'unité. Nous ignorons si Sénèque ou ses successeurs s'en aperçurent ; mais les Jésuites ne tardèrent pas à le comprendre et dans

2° Dans *Hippolyte*, le monologue de Thésée *Proh ! sancta pietas* ; les deux chœurs philosophiques : *O magna parens natura !* et *Quanti casus humana rotant* ;

3° Dans *OEdipe*, le dithyrambe à Bacchus : *Effusam redimite comam*, et les deux chœurs fatalistes et raisonneurs : *Fata si liceat mihi*, et *Fatis agitur* ;

4° Dans les *Troyennes*, presque tous les chœurs et tous les monologues, où les maximes les plus étranges sont mises dans la bouche des femmes et des enfants ;

5° Dans *Agamemnon*, les lamentations des Troyennes sur leur malheur : *O regnorum magnis fallax*, morceau écrit dans le même goût, et le chœur *Ite ! quàm dulce malum*, le plus long peut être qui existe au théâtre ;

6° Dans *Thyeste*, le dialogue entre Atrée et l'esclave : *Ignave, iners, enervis*, les chœurs : *Tandem regia nobilis*, et *Credat hoc quisquam ?* développements oiseux sur des vérités banales, le monologue d'Atrée, de Thyeste et de l'ombre de Tantale ;

7° Les deux *Hercule* présentent les mêmes défauts, quoiqu'à un degré moindre ;

8° Dans l'*Octavie* enfin, pièce toute romaine, toute contemporaine, et dont la palpitante actualité aurait dû sauver Sénèque du lieu commun, le déclamateur se met lui-même en scène pour faire la morale à son siècle :

Quid me potens fortuna ? etc.

leur place dans l'histoire de cette littérature naissante ; les timides, au contraire, qui doutent de l'avenir et se rejettent dans le passé, renoncent d'eux-mêmes à la gloire qui les attendait.

XXV.

Mais voici qu'en face des universités, se dresse un enseignement rival, déterminé à employer toutes les armes pour battre en brèche les doctrines et l'influence des vieilles corporations classiques. Née de la lutte et pour la lutte, la Compagnie de Jésus apparaît tout d'abord comme une puissante machine de guerre, au service de l'Église. Partout où se fait sentir l'influence trop païenne de la Renaissance, partout où pénètre la théologie raisonneuse de la Réforme, on rencontre ces hommes ardents, convaincus, unissant le zèle impétueux de saint Paul à l'onction évangélique de saint Jean et réalisant dans toute son étendue le programme contenu dans ces deux mots d'une merveilleuse profondeur : *Suaviter ac fortiter* (1).

C'est en France que la *religion* nouvelle prend naissance. Ignace de Loyola et ses compagnons ont habité la docte montagne Sainte-Geneviève ; la pensée de fonder un ordre militant leur est venue à Montmartre. Pendant un séjour de cinq années à Paris, ils ont vu de près l'esprit nouveau envahir les chaires du collège de France, assiéger la Sorbonne et pénétrer de proche en proche dans les dix-sept collèges groupés autour d'elle. Mieux que Rabelais, ils ont deviné les défauts de la scolastique et mesuré la profondeur des abus que plusieurs siècles d'enseignement routinier ont accumulés. Aussi, ne se borneront-ils pas comme Ponocratès (2), à for-

(1) Lib. Sap. Cap. viii, vers 1.

(2) Les chapitres xiv et xv de *Gargantua*, vi et viii de *Pantagruel* sont

muler de chimériques plans d'éducation. Dès 1562, l'année même où les iambes tragiques du professeur Muret retentissaient au collège du cardinal Lemoine, ils se mettent à l'œuvre et empruntent à leurs adversaires leurs propres armes, pour les combattre avec plus de succès. Les collèges de l'Université ont leur théâtre ; ceux de la Compagnie de Jésus auront le leur, et au milieu de cette lutte dramatique, le goût s'épurera, les dernières traces de la barbarie littéraire s'effaceront, le théâtre moderne se formera, sous la double influence de la forme antique et de l'esprit chrétien. La cérémonie de la distribution des prix imaginée, en 1564, par le P. Lainez, deuxième général de la Compagnie, ramènera chaque année ces représentations également chères aux écoliers et aux parents. Le drame de collège tantôt interdit, tantôt toléré, trouvera désormais dans les règlements de l'institut, une consécration qui lui a manqué jusqu'ici.

XXVI.

L'adoption de la tragédie classique par la Compagnie naissante n'a rien qui doive surprendre. Les Confrères de la Passion n'avaient encore transmis leur héritage à personne. Scandalisés des tendances païennes de Jodelle et de son école, ils avaient refusé de jouer la *Cléopâtre* et demandé qu'on jetât dans le même bûcher, la tragédie, le poète et le bouc que ses amis lui ont sacrifié à Auteuil. Ils sentent néanmoins que leur temps est passé et ils abdiquent volontiers entre les mains d'une *Confrérie* bien autrement puissante que la leur et destinée à jouer plus d'un rôle dans le monde.

une curieuse satire de l'éducation du temps. Les plans du réformateur qui s'abrite sous le pseudonyme de *Ponocratès* sont exposés aux chapitres XXI, XXII, XXIII et XXIV de *Gargantua*.

La scolastique, de son côté, n'a plus d'attrait pour la jeunesse des écoles. Les luttes savantes, les duels syllogistiques du ^{xiv}^e siècle laisseraient froids des auditeurs qui se pressent autour des chaires de Budé et de Ramus, qui ont soif de l'antiquité et qui s'abreuvent indistinctement à toutes les sources païennes. Il y a là un besoin nouveau que la Compagnie comprend admirablement, besoin d'appareil et de bruit, besoin de recherches et de science, besoin d'éloquence et de déclamation. Par un singulier instinct qui a été et est encore le secret de sa force, elle a toujours su gagner les cœurs en parlant aux yeux, dominer le monde en étalant une pompe en apparence mondaine et flatter le goût du siècle tout en demeurant fidèle à l'esprit traditionnel de sa fondation.

A Paris, la Société eut peut-être été plus sévère ; la division des esprits, les guerres de religion, l'austérité qui a toujours distingué le clergé gallican auraient pu l'arrêter sur la pente théâtrale où elle se laissa glisser. Mais à Rome, où le généralat dut être établi, au centre de la brillante civilisation introduite par les Médicis, en face des chefs-d'œuvre de Raphaël et de Michel-Ange, les nouveaux instituteurs de la jeunesse ne purent échapper à l'influence de cette Renaissance littéraire et artistique qu'ils pouvaient bien combattre en principe, mais qui, en réalité, les enveloppait de son enivrante atmosphère. Sur cette terre privilégiée, où la civilisation était partout en avance de plusieurs siècles, les PP. trouvaient à la fois deux poèmes épiques, cinq générations d'artistes depuis Cimabüé et le Giotto, et la tragédie classique naturalisée dès 1489, par Ange Politien (1).

Il faudrait avoir fouillé dans les volumineuses archives du

(1) Ange Politien goûta de bonne heure les beautés du théâtre antique. Son *Orfeo*, composé à la hâte, se fait remarquer par une grande science de détails et une extrême élégance de formes. Ginguené (*Histoire littéraire de l'Italie*) distingue cette pièce « comme la première représentation étrangère à ces pieuses absurdités qu'on appelait les mystères. »

Gesu, pour donner une idée du mouvement dramatique qui se produisit en Italie, sous l'influence des Jésuites. Mais cette recherche, utile peut-être pour une histoire générale du théâtre moderne, dépasserait de beaucoup les bornes de ce modeste essai. Nous nous renfermerons donc en France d'abord, puis dans un des collèges de la Compagnie, et de là, nous verrons défiler les personnages de la tragédie et de la comédie classiques, partout et toujours les mêmes, comme les articles d'un seul et même règlement. Sauf quelques pièces de circonstance, empreintes de l'esprit du temps et des localités, le théâtre des Jésuites, une fois constitué, prend successivement possession de tous les collèges de la Compagnie, en sorte qu'on peut dire avec le poète latin : *Ab uno disce omnes*.

XXVII.

Il est difficile de trouver trace des premiers essais dramatiques de la Compagnie. Soit que les Pères les jugeassent indignes de survivre à la cérémonie qui les avait fait éclore, soit qu'un sentiment de réserve, bien légitime à une époque où l'ordre naissant était déjà violemment attaqué, leur fit condamner à l'oubli ces prémices de la muse dramatique, soit enfin que les guerres politiques et religieuses détournassent l'attention publique de ces légères productions, toujours est-il qu'il n'en est resté que des souvenirs. L'historien le plus érudit de la Compagnie, Alegambe, tout occupé à enregistrer les savants traités de critique littéraire et de controverse théologique que l'ordre produisit dès les premières années de son institution, n'accorde qu'une mention rapide au P. Fronton du Duc et au P. Mario Bettini, qui inaugurent le théâtre des collèges en France et en Italie (1). Son apolo-

(1) P. ALEGAMBE (*Bibliotheca scriptorum societatis Jesu*, t. 1^{er}.)

giste le plus récent et le plus contesté, M. Créteineau-Joly est moins circonspect; loin d'excuser le sentiment de condescendance un peu profane qui porte les Jésuites à élever, comme on disait alors, un autel à Melpomène, il revendique hautement pour eux l'honneur d'avoir favorisé le théâtre et cultivé les beaux-arts : « Leurs collèges, ajoute-t-il, étaient ouverts à tous les arts d'agrément. La danse, l'escrime même n'en étaient pas bannies. Tous les ans la distribution des prix était précédée non seulement de tragédies *remplies d'allusions politiques*, mais encore de ballets composés par les RR. PP. et dansés par les plus agiles de leurs élèves (1). »

Les allusions politiques dont il vient d'être question se retrouvent en effet dans la plupart des sujets traités par les Pères; c'était peut-être un défaut, mais ce défaut donna naissance à la tragédie nationale. Le P. Fronton du Duc, professeur de rhétorique à l'Université de Pont-à-Mousson (2), débute par une *Jeanne d'Arc* (3), jouée au collège lorrain, en 1579, imprimée à Nancy en 1581, et qui reparut au collège de Clermont (4), lorsque les Jésuites en eurent accepté la di-

(1) CRÉTEINEAU-JOLY. (*Histoire de la Compagnie de Jesus*, t. IV, p. 177.)

(2) L'université de Pont-à-Mousson, fondée en 1572 par Charles III, à la sollicitation du cardinal Charles de Lorraine, est un des premiers établissements d'instruction publique que la Compagnie ait possédés en France. Bon nombre de tragédies et de comédies classiques ont vu le jour sur les bords de la Moselle.

(3) *Histoire tragique de la Pucelle de Domremy, autrement d'Orléans, dépar-tie par actes et représentée par personnaiges*. Il est permis de croire que les vers de Villon ont inspiré cette œuvre éminemment nationale. Qui ne se rappelle la charmante *ballade des dames du temps jadis* ?

.
Et Jehanne, la bonne Lorraine,
Qu'Anglois bruslèrent à Rouen;
Où sont-ils, vierge souveraine ?
Mais où sont les neiges d'antan ?

(4) Le collège de Clermont, rue Saint-Jacques, à Paris, prit plus tard le nom de Louis-le-Grand, dans des circonstances que nous rappellerons.

rection. Le P. Bettini, en pleine Italie, rend également hommage à la prééminence de la France. Sa première tragédie a pour titre : *Clodoveus sive Lodovicus, tragicum sylviludium*, et est dédiée au roi de France Louis XIII. Elle avait été précédée par une sorte de pastorale latine intitulée : *Rubenus, hilarotragædia satyra pastoralis*, qui eut le plus grand succès dans les collèges, en deça et au-delà des monts.

Mais cette célébrité même fut un obstacle à la multiplication des œuvres dramatiques. On traduisit et l'on représenta *Rubenus* et *Jeanne d'Arc*, au lieu de chercher à les imiter et à les dépasser. C'est ce qui explique l'espèce d'interrègne que l'on remarque entre la fin du xvi^e siècle, époque à laquelle le drame scolaire fait son apparition dans les collèges de la Compagnie de Jésus, et la seconde moitié du xvii^e, où le théâtre des écoles lutte quelquefois avec succès contre la scène profane (1). Une autre raison toute littéraire de cette interruption, c'est la prédominance à peu près exclusive de la pastorale et le goût immodéré qu'Honoré d'Urfé (2) avait fait naître pour les bergers et les bergeries. Introduire ces doucereux personnages dans une comédie de collège était chose scabreuse, bien qu'on l'ait tenté à Sens, en 1610, l'année

(1) La suppression de l'Ordre, en France, prononcée en 1594, par Henri IV, contribua beaucoup aussi à arrêter le mouvement dramatique dans les collèges.

(2) Honoré d'Urfé, avant de mettre la pastorale à la mode, avait été lui-même auteur et acteur de collège : « Placé au collège de Tournon-sur-Rhône, le jeune d'Urfé se distingua de bonne heure par un esprit brillant, par une imagination étonnante; et quand les écoliers durent présenter leurs hommages à la femme du gouverneur de la cité, Honoré fut désigné comme devant être le Sophocle du collège, et il composa une espèce de drame pour la triomphante entrée de Madame Madeleine de la Rochefoucauld, épouse de haut seigneur messire Juste-Louis de Tournon, seigneur et baron dudit lieu, etc. L'auteur y joua le rôle d'Apollon, vêtu d'une ample robe de taffetas cramoisi et orange, et la tête entourée d'un soleil rayonnant. »

(Encyclopédie du XIX^e siècle, t. XXIV, p. 580. Article de M. Lottin de Laval.)

même de la publication de l'*Astrée* (1). Les Jésuites, qui se sont permis bien des hardiesses, reculèrent devant celle-là, et leur théâtre sommeilla ou vécut sur le passé, jusqu'au moment où leur établissement définitif à Paris vint donner à leurs pièces une immense publicité.

XXVIII.

Leur système dramatique, que ce long intervalle nous permet de juger, se révèle complètement, dès les premiers essais de leur muse. Au point de vue du choix des sujets, les dramaturges de la Compagnie sont larges et sans exclusion. L'histoire grecque et romaine, celle du peuple de Dieu, le moyen âge et les temps modernes trouvent place dans leur répertoire ; l'Évangile seul en est exclu. Les Pères, héritiers des Confrères de la Passion, mais sous bénéfice d'inventaire, ont compris que les récits graves, touchants des livres saints, ont tout à perdre aux *ornements égayés* du théâtre. Le Christ, la Vierge, les Anges, les Saints dans le ciel, personnages impeccables, sans erreurs et sans passions, trop parfaits enfin pour soulever le cœur de l'homme et remuer toutes les puissances de son âme, sont remplacés par les figures historiques de l'Ancien Testament. Les grands hommes de Rome et d'Athènes, les preux de la chevalerie, les héros des croisades et des ordres religieux et militaires défraient leur tragédie, tandis que leur comédie expose aux regards les ridicules et les défauts du collège, ou les travers et les vices de la société contemporaine.

Ce n'est pas tout ; « les collèges de la Compagnie étaient ouverts à tous les arts d'agrément » ; à ce titre, la danse de-

(1) La pastorale jouée à Sens, en 1610, précéda de douze ans l'arrivée des Jésuites dans cette ville. Nous en dirons un mot plus tard.

vait y trouver place, comme elle avait figuré dans les fêtes religieuses des Juifs, dans les grands jeux de la Grèce et sur les théâtres de Rome païenne. Mais on ne dansait pas chez les Jésuites uniquement pour danser. Les ballets et les intermèdes de danse y étaient tous allégoriques; un enseignement moral en sortait naturellement, et sous ce rapport il serait plus exact de les rattacher aux *entremets* chorégraphiques des grands seigneurs qu'aux danses martiales ou efféminées de Sparte et de Rome (1).

(1) Il ne serait pas sans intérêt de comparer les ballets allégoriques des Jésuites, ceux que Molière composa pour Louis XIV, avec certaines fêtes splendides du moyen âge, telles que celles qui eurent lieu lors de l'entrée à Paris d'Isabeau de Bavière. (DE BARANTE. *Histoire des ducs de Bourgogne de la branche de Valois*, t. VIII.) Celles du comte de Clèves, à Lille, et surtout celle que donna, dans la même ville, Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, à l'occasion de l'ambassade de Constantin Dragasés, et du mariage de son fils Charles avec Marguerite d'York. Voici le récit que Michand fait de cette dernière solennité :

« On présenta d'abord à l'assemblée un grand nombre de tableaux et de scènes curieuses parmi lesquelles on remarquait les travaux d'Hercule, les aventures de Jason et de Médée, les enchantements de Mélusine. On vit ensuite arriver, dans la salle du festin, le simulacre d'un éléphant conduit par un géant sarrazin et portant une tour d'où sortit une matrone vêtue de deuil qui représentait l'Eglise chrétienne. L'éléphant étant arrivé devant la table des ducs de Bourgogne, la dame captive récita une longue complainte en vers, aux fiancés, aux ducs et aux chevaliers; elle se plaignit de la lenteur et de l'indifférence qu'ils mettaient à la secourir. Alors parut un héraut d'armes qui portait à la main un faisan, oiseau que la chevalerie avait adopté comme le symbole et le prix de la bravoure. Deux nobles damoiselles et plusieurs chevaliers de la Toison-d'Or s'approchèrent du duc et lui présentèrent l'oiseau des braves, le priant de les avoir en souvenance. Philippe-le-Bon qui savait, dit Olivier de la Marche, à quelle intention il avait ce banquet, jeta un regard de compassion sur la dame Sainte-Eglise, et il tira de son sein un écrit que le héraut d'armes lut à haute voix. (Suit le texte de cet écrit.) La dame Sainte-Eglise remercia le duc du zèle qu'il montrait pour sa défense. Tous les seigneurs et chevaliers, qui étaient présents, invoquèrent à leur tour le nom de Dieu et de la Vierge, sans oublier les dames et le faisan, et jurèrent de consacrer leurs biens et leurs vies au service de Jésus-Christ et de leur très-redouté seigneur le duc de Bourgogne... Lorsque chacun eut exprimé ses vœux, une dame vêtue de blanc et portant sur le dos cette inscription en

Tragédie, comédie ou ballet, le sujet une fois choisi, maîtres et élèves y travaillaient avec une égale ardeur. Semblables aux poètes de la tragédie grecque chargés de *monter* eux-mêmes leurs pièces, les dramaturges de la Compagnie de Jésus étaient tout à la fois, poètes, répétiteurs, machinistes, décorateurs, souffleurs, maîtres de ballet et chefs d'orchestre. Ils arrêtaient les rôles, la division des actes et des scènes, remplissaient eux-mêmes leur cadre ou confiaient quelques parties de la composition à leurs meilleurs élèves, notaient avec soin les inflexions de voix, les effets de théâtre, les mouvements et tous les détails de la mise en scène. Ce travail multiple, à côté des devoirs de la classe, les fatiguait étrangement et distrayait beaucoup les élèves. Cette double circonstance explique le petit nombre de pièces produites par chaque collège en particulier et le succès qu'obtenaient, dans tous les collèges de la Compagnie, celles qui joignaient à l'intérêt du sujet, l'attrait d'un riche et brillant accessoire. Par la force des choses, la centralisation dramatique s'accomplissait, dès le *xvii^e* siècle, au collège, aussi bien que dans le monde.

Plus tard, lorsque les sages représentations de Rollin eurent ouvert les yeux des instituteurs de la jeunesse, sur les graves inconvénients de ce travail fait en dehors et au détriment des études, les Pères renoncèrent en partie à composer de nouvelles pièces, mais ils imaginèrent d'*arranger*, pour le théâtre des collèges, les chefs-d'œuvre de la scène profane. Cet arrangement consistait surtout à supprimer les personnages de femmes et à les remplacer par des rôles de jeunes

lettres d'or : *Grâce à Dieu*, vint saluer l'assemblée et présenta douze dames avec douze chevaliers. Ces dames figuraient douze vertus ou qualités dont elles portaient les noms sur l'épaule : Foi, Charité, Justice, Raison, Prudence, Tempérance, Force, Vérité, Largesse, Diligence, Espérance, Vaillance ; telles étaient les vertus de la chevalerie qui devait présider à la croisade. »

(*Histoire des Croisades*, t. V, liv. xx.)

gens, conformément aux prescriptions du *Ratio Studiorum*. « Que les pièces de théâtre, avait dit le P. Aquaviva, rédacteur de cette grande charte de l'enseignement, n'aient rien qui s'éloigne de la bienséance, et qu'on n'y introduise aucun personnage de femme, ni jamais l'habit de ce sexe. » Les Jésuites demeureront fidèles à cette règle, excepté pourtant dans le *Coriolanus*, représenté en 1669, au collège de Sens, où Véturie et Volumnie, personnages indispensables, j'en conviens, figurent dans le programme distribué aux spectateurs. Encore est-il permis de supposer que leur intervention était racontée par une sorte de récit de Thérémène et qu'elles ne paraissaient pas sur la scène.

XXIX.

A ne les considérer qu'au point de vue purement littéraire, les habitudes dramatiques introduites par les Jésuites devaient exercer une influence décisive sur les lettres françaises. Malheureusement, notre langue n'avait encore ni son Balzac, ni son Malherbe ; elle se trouvait à l'une de ces époques de transition où tous les styles sont mêlés, tous les genres confondus, et tous les écrivains condamnés à parler un idiome qui a, je le veux bien, de la naïveté, de la finesse et je ne sais quelle saveur gauloise, bien connue des lecteurs d'Amyot et de Montaigne, mais qui n'offre encore, il faut bien le reconnaître, ni assez de naturel pour les choses simples, ni assez d'élévation pour les sujets soutenus. Aux prises avec ces difficultés de langage, les Jésuites firent comme les Universités ; ils écrivirent en latin, d'abord par nécessité, puis par goût, et enfin par prudence, quand leur théâtre eut développé le goût des plaisirs dramatiques et suscité des auteurs moins discrets et moins chastes qu'eux.

La langue de Cicéron était celle de l'Église et des collèges ; les écoliers et les régents la comprenaient à la lecture ; les hommes du monde habitués, par une éducation solide, à l'intelligence facile des auteurs latins, n'étaient nullement déplacés aux solennités classiques ; les dames elles-mêmes, sans posséder la science de Bélise et de Philaminte, étaient loin d'être étrangères aux beautés originales de Térence et de Virgile (1). Ajoutons qu'un article du *Ratio Studiorum* exigeait que les tragédies et les intermèdes fussent écrits en latin, et nous cesserons de nous étonner que le drame scolaire ait conservé jusqu'au milieu du xviii^e siècle, l'enveloppe latine et le mètre iambique, qu'il devait surtout à l'antique influence de Sénèque. Les Jésuites ont, il est vrai, les ressources de la traduction et ils ne s'en font pas faute. Ils composent en latin pour obéir au *Ratio studiorum*, mais ils *translatent* souvent leur poésie en langue vulgaire, et satisfont ainsi au goût du monde et aux prescriptions du P. Aquaviva.

On connaît la rapide diffusion de l'institut dans le monde chrétien. Ordre enseignant presque dès sa naissance, la Com-

(1) Le xviii^e siècle est plein de *femmes savantes*. Sans citer l'étonnante fille de l'imprimeur Tanneguy-Lefèvre, plus connue sous le nom de M^{me} Dacier, sans rappeler la docte sœur du grand Arnauld, la mère Angélique de Port-Royal, il suffit de nommer cet essaim de femmes distinguées qui, dans le monde et dans le cloître, cultivaient les lettres latines et parmi lesquelles il faut citer en première ligne les duchesses dont M. Cousin s'est fait récemment le biographe. Marmontel cite à cette occasion une anecdote charmante. L'archevêque de Paris, Harlay de Champvallon, homme d'un fort bel extérieur, ayant été créé duc et pair, les duchesses, ses ouailles, lui firent une visite de félicitations, et la duchesse de Chevreuse, dans un compliment fort galamment tourné, termina en disant que « *les brebis venaient féliciter le pasteur de ce qu'on avait couronné sa houlette.* » Ce compliment, dans le goût de M^{me} Deshoulières, fit sourire le prélat qui se tourna vers ses vicaires généraux présents à la réception et leur dit, en regardant les duchesses : *Formosi pecoris custos;—formosior ipse*, répondit à l'instant la duchesse de Chevreuse, qui non-seulement savait le latin, mais possédait assez son Virgile, pour achever le vers commencé.

pagnie fut bientôt en possession d'élever la moitié de la jeunesse européenne. Pour ne citer que ses principaux collèges français, Pont-à-Mousson, Dijon, Dôle, La Flèche, La Rochelle, Saintes, Bourges, Rouen, Rennes, Caen, Nevers, Amiens, Eu, Moulins, Orléans, Blois, Quimper, Tournon, Alençon, fleurirent tout d'abord sous sa direction. Le théâtre y fut immédiatement organisé et les portes s'y ouvrirent, plusieurs fois par an, à la foule empressée d'aller admirer les insignes tragédies latines, les piquantes comédies françaises et les curieux ballets qu'on y donnait.

XXX.

C'est sous cette triple forme que le drame scolaire fit, en 1623, son apparition dans la bonne ville de Sens, avec les PP. Imbert Boëtte et Guillaume Roze, représentants du P. Bonnet, provincial de Champagne. Ce n'était pas précisément une nouveauté pour le pays sénonais. Les souvenirs des fêtes dramatiques du moyen âge y étaient encore vivants. Deux siècles à peine ne pouvaient suffire à effacer les impressions qu'avaient laissées dans tous les esprits, la fête des Fous et la messe de l'Ane. Dans les familles où s'étaient conservées ces traditions, les écoliers passèrent pour les continuateurs des enfants de chœur auxquels étaient abandonnées ces pieuses débauches, et les Jésuites, pour les héritiers immédiats des Confrères de la Passion. On fut heureux de voir revivre avec eux ces merveilleuses cérémonies (1) que les violentes atta-

(1) Sens était une des villes de France où ces cérémonies avaient un cachet particulier de grandeur et des rites à part. Dans l'office des Trois-Maries, par exemple (*hoc est de mulieribus*), le rituel sénonais nous apprend que l'ange chargé de répondre aux saintes femmes se disant entre elles, le matin de la résurrection : *Quis revolvat nobis lapidem monumenti*,

ques de la Réforme avaient fait supprimer et qui, pendant les mauvais jours, constituaient la seule distraction offerte au pauvre peuple. En communication facile avec Paris, dont le siège épiscopal était son humble suffragant, en relations suivies avec la Sorbonne où elle entretenait des étudiants libres d'abord, puis boursiers au collège des Grassins, quand cette charitable fondation eut été agrégée à l'Université (1), la vieille cité métropolitaine n'était demeurée étrangère à aucune des tentatives théâtrales de la capitale. Dotée, en 1537, d'un collège par le chanoine Philippe Hodoard, elle avait dû être entraînée dans le mouvement dramatique imprimé par Jodelle et qui donnait alors le vertige à tous les écoliers. J'en trouve la preuve dans ce fait singulier, déjà consigné plus haut, la représentation d'une pastorale dans la cour du collège, l'année même où parut la première partie de l'*Astrée*, et avant que la vogue se fut emparée des poétiques bergers du Lignon (2).

Aussi, certains du bon accueil qu'ils rencontreraient à Sens, les PP. Jésuites dressèrent presque immédiatement leur théâtre. Il s'éleva tantôt dans la grande cour du collège, *in areâ majore collegii Senonensis*, disent les programmes, tantôt dans la salle de l'Officialité, selon le temps et la saison. Il ne reste rien de leurs essais dramatiques pendant les onze pre-

était un enfant de chœur, vêtu de blanc (*in albis sedens*) et qu'il leur disait : *Quem queritis in sepulchro, o christicolæ ?*

(1) La fondation du collège des Grassins est de 1557.

(2) La pastorale est italienne de naissance. *Aminta*, du Tasse, *Il pastor fido*, de Guarini, et l'*Arcadie* de Sannazar avaient précédé d'un demi-siècle les *Bergeries* de Racan et de Segrais. Antérieurement à la pastorale du collège de Sens, on ne cite guère que la *Clorinde* de Pierrard Pouillet (1598), la *Salmée* de Nicolas Romain (1602); les *Infidèles bergers du pasteur Calianthe* (1603; les *Amoureux brandons* de Franciarque et Calixène (1606); l'*Union d'amour et de chasteté* (1607); *Sidère*, pastorelle du sieur d'Ambillon (1609), et les pastorales de Nicolas Chrétien. La *Sylvanire*, d'Honoré d'Urfé et toutes les pastorales de Hersent et de Mairet sont postérieures à 1610.

nières années de leur établissement ; les soins que réclamaient une maison naissante, le recrutement des élèves, l'organisation des études, et peut-être aussi la formation lente d'un personnel capable d'interpréter ces *amples comédies à cent actes divers*, ne leur permirent pas de satisfaire tout d'abord le goût des écoliers et des familles. Mais la douzième année de leur installation, une grande solennité dramatique eut lieu au collège et fit sensation dans le pays. A l'occasion de la visite du grand prieur de l'Ordre de Malte qui voulut bien faire les frais du spectacle et de la distribution des prix, le mémorable siège de 1565 fut représenté, en latin, avec ballets mythologiques et intermèdes militaires. Plus de soixante élèves figurèrent dans cette représentation (1).

Le retentissement de cet événement dramatique fut immense dans le pays ; les splendeurs de la mise en scène éblouirent les parents et les écoliers ; les libéralités du chevalier Guillaume de Meaux Bois-Bouderant préludèrent somptueusement à celles des archevêques qui se chargèrent désormais des frais qu'entraînaient ces dispendieuses solennités. Dès-lors, la cause du théâtre classique était gagnée à Sens, comme ailleurs. Pendant cent vingt-huit ans, il ne se passa pas d'années où la tragédie et la comédie ne tinsent leurs grandes assises au collège ou à l'Officialité (2). La forme dramatique devint même tellement familière au clergé séculier et régulier, que le P. Godet, recteur du collège, alors en dissentiment avec M^{gr} de Gondrin, archevêque de Sens, sur

(1) Nous donnons à la fin de ce mémoire le texte et la traduction du programme latin distribué aux spectateurs, et nous le faisons suivre de considérations critiques sur la valeur de ce morceau et les circonstances littéraires au milieu desquelles il se produisit.

(2) Voir à la fin de ce travail le titre et l'analyse des pièces jouées à Sens et dont il nous a été possible de retrouver les programmes, soit aux archives de la ville, soit dans les collections de la Compagnie, soit à l'ancienne bibliothèque des Génovéfains, soit enfin entre les mains des particuliers.

la question des confessions, crut ne pouvoir mieux plaider sa cause, qu'en publiant un *dialogue instructif* sur les points en litige ; c'était la comédie de collège appliquée à la controverse religieuse (1659).

XXXI.

On ne s'étonne plus du succès que le théâtre des Jésuites obtenait dans une petite ville archiépiscopale, quand on songe qu'ils avaient alors un puissant protecteur dans l'homme qui portait à la fois la pourpre romaine et la couronne de France. « Avec Richelieu, dit M. Crétineau-Joly, il fallait de la poésie au théâtre, de l'héroïsme sur la scène. Les Jésuites avaient depuis longtemps inventé ce nouveau ressort d'émulation ; leurs élèves jouaient la comédie. Parmi leurs jeunes acteurs, on comptait Armand de Bourbon, prince de Conti et le prince de Savoie-Nemours, qui se mêlaient aux jeux de leurs condisciples, après avoir partagé leurs études (1). » Sans rechercher si le despotique cardinal obéissait à un sentiment artistique, ou s'il ne poursuivait pas plutôt, et par tous les moyens possibles, sa politique d'abaissement à l'endroit de la haute aristocratie, en faisant paraître sur la scène ses plus illustres représentants, constatons que les désirs exprimés par un tel maître durent paraître des ordres, et que le mouvement dramatique s'en accrut singulièrement dans les collèges.

Mazarin, quoique italien, avait moins le sentiment du beau et du grand. Tout occupé de contenir ou de ramener les inquiètes ambitions de la Fronde, il ne paraît pas avoir eu le temps de songer aux distractions de la scène. Mais le goût en était venu, de bonne heure, à son royal pupille. Le monarque,

(1) CRÉTINEAU-JOLY. *Histoire de la Compagnie de Jésus*, t. III, p. 336.

qui devait plus tard danser dans les ballets, attendit impatiemment sa majorité pour faire jouer devant lui tantôt des acteurs de collège, tantôt de vrais comédiens. Dès 1658, le magnifique sujet d'*Athalie*, essayé au collège, comme celui d'*Esther*, avant que le génie de Racine s'en emparât, était livré à son admiration par les élèves du collège de Clermont. Il est permis de croire que le monarque garda bon souvenir de l'œuvre et de ses interprètes, puisque, seize ans après, nous voyons les Jésuites obtenir, du monarque, le plus beau titre auquel leur ambition put prétendre, le nom même de Louis, pour leur collège de la rue Saint-Jacques. Dulaure dit quelques mots de cette curieuse histoire (1) ; voici comment elle est racontée par un historien impartial :

« Le roi devait honorer de sa présence la distribution des
« prix de l'année 1674. Tout était préparé d'avance pour la
« réception d'un hôte si désiré. C'était encore une tragédie
« qui devait en faire les frais (2). Montés au haut des bâti-
« ments, plusieurs Pères guettaient l'arrivée du monarque ;
« enfin, on aperçoit de loin le cortège, on entend le bruit
« des carrosses, le roi arrive et prend place.

« Au lever du rideau, un élève de rhétorique, en costume
« de patricien, récite un prologue où les victoires du roi sont
« dignement célébrées. On joue ensuite avec beaucoup de
« verve et d'ensemble, la *Susanna* du P. Jourdain. Dans les
« entr'actes, les élèves exécutaient des ballets avec leurs mai-
« tres de danse. La satisfaction du roi était visible. Dans un
« moment où l'attention était générale, on entendit cette ex-
« clamation : En vérité, tout ici est admirable ! — Je le crois
« bien, reprit le roi : c'est mon collège. Les Jésuites se hâ-
« tèrent d'interpréter ces paroles. Après avoir reconduit le

(1) DULAURE. *Histoire de Paris*, t. IV, p. 354.

(2) C'était la *Suzanne* du P. Jourdain, jouée en présence du Roi, de Charles II, roi d'Angleterre, et du duc d'York. Elle fut depuis imitée par Bruëys, qui la donna au théâtre sous le nom de *Gabinie*.

« prince à sa voiture, on fit venir des ouvriers qui employèrent toute la nuit à graver sur une table de marbre, cette inscription en lettres d'or : *Collegium Ludovici magni* (1).

Depuis lors, le roi eut une bienveillance toute particulière pour le collège qu'on avait si adroitement placé sous son patronage. Non seulement, il prit chaque année sur sa cassette et d'une façon toute royale, les fonds nécessaires aux dépenses de la distribution des prix, mais encore il emporta cette conviction que rien ne valait les représentations théâtrales pour perfectionner une brillante éducation.

Regis ad exemplar totus componitur orbis.

Toute la cour fut bientôt de cet avis ; après la cour, la ville ; après la ville, la province et tous les royaumes de l'Europe déjà tributaires du goût français. Les pratiques de la religion, l'austère influence de M^{me} de Maintenon ne modifièrent nullement à cet égard l'opinion du roi et de son pieux entourage. Les représentations du couvent de Saint-Cyr, autorisées par Bossuet, procèdent directement de celles des Jésuites, et c'est sans contredit au théâtre des collèges, que la scène française est redevable de son plus sublime chef-d'œuvre.

XXXII.

Il faut nous hâter cependant et empiéter un peu sur les dates, si nous voulons raconter les brillantes destinées du drame scolaire et ses incroyables succès à la cour. Richelieu prenait plaisir à voir monter sur les planches des fils de grands seigneurs. Louis XIV se transportait lui-même dans la cour de son collège et se délectait à voir ses écoliers jouer la co-

(1) G. EXOXY. *Histoire du Collège de Louis-le-Grand.*

médie, comme l'eût pu faire la troupe de Molière dans les galeries de Versailles ou sur les terrasses de Marly. Louis XV fit mieux ; deux ans avant sa majorité, alors qu'il était encore sous la tutelle du Régent et du cardinal Fleury, il voulut se donner au Louvre le curieux spectacle d'une comédie de collège, jouée par de jeunes gentilshommes porteurs des plus beaux noms de France (1). On choisit, pour cette représentation exceptionnelle, une des œuvres les plus remarquables qu'ait inspirées la muse classique. Les *Incommodités de la grandeur*, jouées depuis sur tous les théâtres des Jésuites, et des Congrégations enseignantes avaient, outre leur mérite intrinsèque, celui de contenir quelques bonnes leçons, à l'adresse des grands et des têtes couronnées. La pièce était d'ailleurs d'un homme aimable et parfaitement en cour, le P. Du Cerceau, précepteur des fils du prince de Conti (2).

(1) Voici la distribution de la pièce qui fut représentée devant lui par onze élèves pensionnaires du collège de Louis-le-Grand, dont la réunion forma la *troupe* la plus qualifiée qui ait jamais existé :

Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne,	Charles-Armand DE LA TRÉMOUILLE.
Le comte de Charolais, fils du duc,	Paul-Louis DE MORTEMART.
Grégoire, paysan,	Jean-Étienne DE BLANES.
Oronte, confident du duc de Bourgogne,	Aimard-Jean DE NICOLAI.
Cléon, confident du comte de Charolais,	Armand-Louis DE BÉTHUNE-CHAROST
Valère, officier des troupes du Duc,	Jean-B. FLEURIAU-D'ARMENONVILLE.
Timante, introducteur des ambassadeurs,	J.-V. DE ROCHECHOUART DE MORTEMART
Uranie, astrologue, Télampe, médecin,	Victor DE MÉLIAND.
Adraste, député, Fadius, savant,	Jean DE GOURNAY.
Lubin, ami de Grégoire,	François DE PARIS.
Carmagnole, valet de Valère,	Jean-Gabriel RIQUET DE BONREPOS.

Les *Incommodités de la grandeur* avaient été jouées une première fois devant le roi d'Angleterre, et une seconde fois devant Madame, mère du Régent.

(2) Le P. Du Cerceau est un des auteurs dramatiques les plus féconds de la Compagnie. La plupart de ses pièces ont été jouées au collège de Sens. Les principales sont : 1^o *Filius prodigus*, tragédie latine en vers iambiques, traduite plus tard en vers alexandrins et imitée par Voltaire ; 2^e Les *Incommodités de la grandeur* ou le *faux duc de Bourgogne*, comédie héroï-

Nous avons pressé les époques et groupé quelques dates importantes afin de présenter, sous un seul coup-d'œil, la marche constamment ascendante du drame scolaire. De Jodelle (1552), au P. Fronton du Duc (1581); d'Honoré d'Urfé (1610), au *Siège de Malte* (1634); du P. Jourdain (1674), au P. Du Cerceau (1721), le théâtre des collèges devance, accompagne ou suit de près les progrès de la scène profane. Les élèves de Louis le Grand deviennent de grands comédiens et des écrivains de génie, témoin Molière, qui joua probablement plus d'un rôle au collège, avant d'embrasser la carrière dramatique (1). Les Régents eux-mêmes, habitués aux choses du théâtre, franchissent quelquefois l'étroite limite qui les sépare du monde et contractent des liaisons qu'on jugerait sévèrement peut-être, si l'on ne tenait compte du mouvement dramatique dans lequel ils sont entraînés (2).

A partir de la prise de possession du collège de Clermont par la Compagnie de Jésus, les professeurs éminents, que le succès toujours croissant de cette maison y attire, forment une succession non interrompue d'auteurs dramatiques, dont les uns ont signé leurs œuvres, dont les autres se sont mo-

que avec cantate; 3° *l'École des Pères*; 4° *Esope au collège*; 5° *les Cousins*; 6° *la Conquête de la Toison-d'Or*, ballet avec intermèdes; 7° *Euloge ou le Danger des richesses*, tragi comédie; 8° *le Point d'honneur*, id.; 9° *le Riche imaginaire*, id.; 10° *le Philosophe à la mode*, id.; 11° *la Défaite du Solécisme*; 12° *le Destin du nouveau siècle*, intermède mis en musique par André Campra, maître de la chapelle du Roi. Ses œuvres dramatiques ont été réunies en 3 vol. in-12 (1803).

(1) Les biographes de Molière s'accordent à dire que le jeune Poquelin fit ses études au collège de Clermont, mais aucun ne songe à faire remonter sa vocation de comédien et d'auteur comique aux habitudes dramatiques qu'il avait puisées chez les Jésuites.

(2) Il s'agit ici du P. La Rue, auteur de deux tragédies latines *Lysimachus* et *Cyrus*; d'autres disent *Sylla*. Il fut fort lié avec le comédien Baron, et donna très-probablement sous son nom les deux comédies qui ont fait la réputation littéraire de Baron, *l'Andrienne* et *l'Homme à bonnes fortunes*.

destement abrités sous le voile de l'anonyme. Ceux mêmes qui ne se sentent pas assez de vocation pour la composition dramatique, se livrent à des recherches historiques et critiques qui ont le théâtre pour objet. C'est ainsi qu'en 1682, le P. Ménestrier publia un *Traité des ballets anciens et modernes*, probablement pour éclairer les chorégraphes de la Compagnie, et cinq ans plus tard, un *Traité des représentations en musique anciennes et modernes*, destiné, ce semble, à aider ses savants confrères dans la préparation de leurs intermèdes lyriques.

La besogne était rude, en effet, les jours où l'on jouait la *petite* et la *grande comédie*. La petite, écrite en français, était généralement une comédie véritable, un ballet, ou une allégorie morale ; la grande était une tragédie latine et exigeait un tout autre appareil. Aussi, quand les deux genres de spectacle étaient réunis, les préparatifs absorbaient, pendant plusieurs semaines, les écoliers et les régents : « Une tente immense abritait les spectateurs qui remplissaient trois amphithéâtres. Rien ne manquait à l'éclat de la représentation, ni la richesse des décorations et des draperies, ni le choix des devises et des emblèmes, ni l'intelligence des acteurs, ni le talent des compositeurs (1). »

XXXIII.

Tandis que la faveur publique s'attachait au drame scolaire si ardemment exploité par les Jésuites, que faisait, que pensait surtout l'Université, si sévère autrefois contre les abus du théâtre et qui n'avait guères fait, depuis la Renaissance, qu'en tolérer discrètement l'usage ? Impassible en présence de l'engouement universel, elle ne prescrivait rien, ne défen-

(1) G. EMOUD. *Histoire du Collège de Louis-le-Grand.*

dait rien, mais donnait souvent à entendre qu'elle était peu favorable à ces étourdissantes distractions. On compte par centaines les tragédies et les comédies des Jésuites ; mais, à partir des guerres de religion, c'est à peine si l'on peut glaner dans les archives des collèges quelques pièces sans nom d'auteur, jouées modestement devant un auditoire d'écoliers et de pères de famille. En l'absence de règlements nouveaux, les vieux statuts de la Faculté des Arts conservaient encore quelque force, et l'adoption éclatante du drame scolaire, par une société rivale, ne contribuait pas peu à faire revivre d'antiques préventions. L'antagonisme qui ne pouvait manquer de naître entre la Compagnie de Jésus et les instituteurs laïques, se compliquait d'ailleurs de dissentiments religieux fort graves. La morale complaisante de l'institut avait trouvé, on le sait, d'ardents adversaires dans les laborieux solitaires de Port-Royal. Pascal et Arnauld avaient formellement condamné les *plaisirs profanes* que se permettaient les *soi-disant Jésuites*, et si, aux yeux de ces derniers, les cénobites de la vallée de Chevreuse étaient entachés de jansénisme, l'Université avait certainement le même défaut. Toutefois, la royale protection dont Louis XIV couvrait la Compagnie, le patronage qu'il accordait à leur principal collège et les paroles pleines de tolérance que Bossuet avait placées dans ses *Maximes et réflexions sur la Comédie*, ne permettaient pas à l'Université d'attaquer, avec quelques chances de succès, l'idole du public et de la cour.

L'austère évêque de Meaux, impitoyable envers le théâtre profane escorté de toutes les séductions qui en font à la fois le charme et le danger, s'était montré d'une incroyable condescendance à l'égard de Térence, lu dans le silence du cabinet. « On ne peut dire, écrivait-il au pape Innocent XI, combien le Dauphin s'est diverti agréablement et utilement dans Térence, et combien de vives images de la vie humaine lui ont passé sous les yeux, en le lisant. Il a vu les trompeuses

amorce de la volupté et des femmes, les aveugles emportements d'une jeunesse, que la flatterie et les intrigues d'un valet ont engagée dans un pas difficile et glissant, qui ne sait que devenir, que l'amour tourmente, qui ne sort de peine que par une espèce de miracle, et qui ne trouve le repos qu'en retournant à son devoir. Là, le Prince remarquait les mœurs et le caractère de chaque âge et de chaque passion, exprimés par cet admirable ouvrier, avec tous les traits convenables à chaque personnage, des sentiments naturels, et enfin avec cette grâce et cette bienséance que demandent ces sortes d'ouvrages (1). »

Il n'était pas possible de juger avec tant de bienveillance l'auteur de l'*Eunuque*, sans trouver de charitables paroles à l'adresse des Jésuites, dramaturges bien autrement chastes que Térence. Voici comment s'en exprime le pieux et savant évêque :

« On voit des représentations innocentes. Qui sera assez rigoureux pour condamner dans les collèges celles d'une jeunesse réglée, à qui ses maîtres proposent de tels exercices, pour leur aider à former ou leur style ou leur action, et en tout cas, leur donner, surtout à la fin de leur année, quelque honnête relâchement ? Et néanmoins, voici ce que dit sur ce sujet une savante Compagnie, qui s'est dévouée avec tant de zèle et de succès à l'instruction de la jeunesse : « Que les
« tragédies et les comédies, qui ne doivent être faites qu'en
« latin, et dont l'usage doit être très-rare, aient un sujet
« saint et pieux ; que les intermèdes de ces actes soient tous
« latins, et n'aient rien qui s'éloigne de la bienséance, et
« qu'on n'y introduise aucun personnage de femme, ni jamais
« l'habit de ce sexe (2). » En passant, on trouve cent traits

(1) *Lettre au pape Innocent XI, sur l'instruction de Mgr. le Dauphin.* Tom. VIII, pag. 341 de l'édition de 1718.

(2) *Ratio studiorum; titulus reg. Rect. art. 13.* L'interdiction des travestissements était fondé sur un texte formel de la sainte Écriture :

de cette sagesse dans les règlements de ce vénérable institut, et on voit, en particulier, sur le sujet des pièces de théâtre, qu'avec toutes les précautions qu'on y apporte pour éloigner les abus de semblables représentations, le meilleur est, après tout, qu'elles soient très-rares (1) »

XXXIV.

Ainsi soutenu par une des colonnes de l'Église, en possession de la faveur publique, à Paris et à Versailles, le drame scolaire ne pouvait tomber. Le vieux roi était bien sevré des voluptés faciles de sa jeunesse et des plaisirs artistiques de son âge mûr, mais il allait encore chercher des jouissances littéraires à Saint-Cyr. Depuis la mort de Racine, la charge de fournisseur du théâtre était échue à Duché, écrivain médiocre, poète tragique insuffisant, même pour une scène de couvent, mais qui n'en suivit pas moins, avec quelques succès, la voie biblique ouverte par son glorieux devancier. En moins de temps que le maître n'en avait mis à composer son dernier chef-d'œuvre, le pâle disciple fit trois tragédies, *Jonathas*, *Absalon*, *Débora*, et la cour la plus polie de l'Europe les accueillit avec plus de faveur qu'*Athalie* (2).

« *Non induetur mulier veste virili nec vir utetur veste femineâ; abominabilis enim apud Deum est qui facit hæc.* » (DEUTÉRONOME, XXII, 5.)

(1) BOSSUET. *Maximes et réflexions sur la comédie*, t. VII, p. 651, édit. de 1748.

(2) Depuis que ces lignes sont écrites, un homme dont le nom fait autorité dans les choses de goût, M. D. Nisard, a jugé à peu près dans les mêmes termes le faible continuateur de Racine. Voici comment il apprécie sa meilleure pièce :

« *Absalon*, fort applaudi à Paris, après l'avoir été à Versailles et à Saint-Cyr, offre deux belles scènes. Absalon conspire contre David, son père. Il a mis dans sa confiance sa femme qu'il aime avec passion. Celle-ci veut le faire rentrer dans le devoir sans le trahir ; elle fait jurer à David, en présence d'Absalon, qu'il immolera les femmes et les enfants

Mais quand le grand roi fut descendu dans la tombe, quand on crut avoir retrouvé la liberté de tout dire, l'impro-
bation sourde de l'Université ne tarda pas à éclater, et le re-
présentant le plus vénérable de l'enseignement laïque se fit
courageusement l'organe de ses confrères.

L'antipathie de Rollin pour le drame scolaire datait de
loin. A l'encontre de Jodelle, de Grévin, de Mathieu, auteurs
et acteurs sur les bancs même du collège, le futur recteur
de l'Université avait tout d'abord jugé, avec sévérité, les
erreurs dramatiques de son temps. « Il n'était encore qu'éco-
« lier, quand le président Le Pelletier, qui le faisait étudier
« avec son fils, ayant voulu représenter chez lui une tragédie
« latine, ne put jamais le décider à se charger d'aucun rôle (1) »
Relégué par l'intrigue dans sa petite maison du faubourg
Saint-Marceau, plein de jours et d'expérience, il porta en
pleine connaissance de cause, le jugement solennel que nous
allons transcrire :

des conjurés, et elle se livre ainsi en ôtage, plaçant Absalon entre son
devoir, qui lui conserve sa femme, et sa trahison, qui la perd avec lui.
Cette situation est dramatique; mais l'exécution est au-dessous de la
pensée. J'en dirai autant de la scène d'explication entre David et son fils,
la plus touchante de cette pièce, dont les deux caractères principaux,
David et Absalon, ne sont que de pâles copies, l'un d'Auguste, l'autre
de Cinna. »

DE LA TRAGÉDIE FRANÇAISE DEPUIS ATHALIE JUSQU'À LA FIN
DU XVIII^e SIÈCLE. (*Revue Contemporaine*, VII^e année, II^e série,
tome 1, page 556.

M. Saint-Marc-Girardin a touché également, avec la délicatesse qu'on
lui connaît, aux diverses questions soulevées dans ce travail. Ses leçons
sur la tragédie religieuse en France, pendant la première moitié du
XVII^e siècle, éclairent plusieurs points obscurs de notre histoire drama-
tique.

(1) G. EMOND. *Histoire du Collège de Louis-le-Grand*.

XXXV.

« Voici un genre d'exercice fort ancien dans l'Université, qui est encore en usage dans plusieurs collèges et que d'autres ont entièrement abandonné. Sans prétendre condamner ceux de mes confrères qui pensent autrement que moi sur cette matière, ce qui ne m'appartient point, je ne puis m'empêcher d'approuver extrêmement la conduite de ceux qui ont cru devoir renoncer absolument à la coutume d'exercer les jeunes gens à la déclamation, en leur faisant réciter des tragédies, parce qu'il semble que cette coutume entraîne après elle beaucoup d'inconvénients. »

« Quelle charge ! quel fardeau pour un régent d'avoir à composer une tragédie ! La profession n'est-elle pas assez dure par elle-même, sans en appesantir encore le goût par un travail si triste et si ingrat ? J'appelle triste et ingrat un travail, dont on ne peut presque pas se promettre un heureux succès. On sait ce que coûtaient à M. Racine les pièces de théâtre qu'il nous a laissées, et cependant, outre un génie admirable pour la poésie et des talents singuliers pour le théâtre, il avait tout son temps à lui. Que doit-on attendre d'un régent, d'ailleurs fort occupé et qui peut avoir tout le mérite de sa profession, sans avoir le talent de faire de bons vers français, moins encore celui de faire de grands poèmes ? »

« S'il y a quelque travail capable de ruiner la santé d'un professeur, c'est d'exercer à la déclamation, pendant un temps assez considérable, huit ou dix écoliers. Il faut, comme le dit Juvénal des maîtres de rhétorique, avoir une poitrine de fer pour résister à une fatigue si accablante. »

« Il arrive souvent que les écoliers, sous prétexte de se préparer à la tragédie, abandonnent ou négligent pendant près de deux mois le devoir essentiel de la classe ; ce qui n'est

pas un petit inconvénient. Je n'insiste pas sur la dépense qu'entraînent ordinairement les tragédies, ni sur la peine qu'on a souvent à trouver des acteurs, qui se croient quelquefois en droit de faire la loi au professeur, parce qu'il ne peut se passer d'eux. »

« Encore si les jeunes gens tiraient de cet exercice un profit solide et durable. Mais il faut, pour l'ordinaire, que le lendemain du jour où la tragédie a été représentée, on oublie tout ce qu'on s'est bien donné de la peine à apprendre par cœur. »

« On a prétendu remédier à une partie de ces inconvénients, en choisissant des tragédies composées par les plus habiles auteurs, et en les accommodant au théâtre des collèges, c'est-à-dire, en retranchant de ces pièces les personnages de femmes ; et il faut avouer qu'on y a réussi en partie, et que par là on remplit la mémoire des jeunes gens d'excellents morceaux de poésie qui peuvent beaucoup servir à leur former l'esprit et le cœur. »

« Mais il peut y avoir, dans cet usage là même, un défaut qui est commun aux bonnes et aux mauvaises tragédies. Quintilien observe, après Cicéron, qu'il y a une grande différence entre la prononciation des comédiens et celle des orateurs, quoique l'on doive convenir que l'une peut servir à l'autre. Si cela est, pourquoi exercer les jeunes gens dans une manière de prononcer qu'il faudra nécessairement qu'ils évitent, quand ils auront à parler en public ? »

« Une des grandes peines du régent, dans cet exercice, c'est de contenir dans l'ordre les écoliers qu'on est souvent obligé de réunir ensemble, et sur lesquels il est difficile de veiller, comme on le doit, le soin de former à la déclamation ceux qui parlent actuellement, demandant l'attention du maître toute entière. »

« Je finis, pour abrégér, par l'inconvénient qui doit paraître le plus grand, parce qu'il peut nuire à la piété et aux mœurs :

c'est le danger qu'il y a que cette sorte d'exercice ne fasse naître dans l'esprit des maîtres et des écoliers, comme cela est assez naturel, le désir de s'instruire par leurs yeux de la manière dont on doit déclamer les tragédies, de fréquenter pour cela le théâtre, et de prendre pour la comédie un goût qui peut avoir des suites bien funestes, surtout à cet âge.

« Toutes ces raisons jointes ensemble me font connaître que la tragédie convient moins aux jeunes gens que les autres exercices dont j'ai parlé. Mais comme les sentiments doivent être libres et qu'ils sont partagés sur ce sujet, je n'ai garde de blâmer ceux qui retiennent l'ancien usage, en y apportant toutes les précautions nécessaires (1). »

XXXVI.

Il était impossible d'exprimer, en termes plus mesurés, des sentiments que l'Université partageait et que plusieurs membres de la Compagnie de Jésus n'auraient pas désavoués. La voix grave et respectée de Rollin fut entendue d'un bout de la France à l'autre ; les établissements laïques renoncèrent d'une façon presque absolue à des exercices où l'abus était si près de l'usage, et les Jésuites se seraient rendus probablement aux mêmes raisons, s'ils n'avaient eus pour eux le *Ratio studiorum*, l'autorité de Bossuet et l'expérience de deux siècles. Il faut bien croire aussi que l'esprit de corps fut pour quelque chose dans leur résistance, et qu'il ne leur parut pas convenable de recevoir, sur un point de discipline intérieure, les conseils d'un de leurs antagonistes. Cependant, sans déférer ostensiblement aux sages observations du *Traité des Études*, ils en tinrent secrètement compte, et leurs idées

(1) *De la manière d'enseigner et d'étudier les belles lettres par rapport à l'esprit et au cœur.* Tome IV, page 608.

commencèrent insensiblement à se modifier. Rollin avait dit, avec sa discrétion habituelle : « Je ne parle point ici du ballet » et de la danse, qui servent quelquefois d'accompagnement « à la tragédie, *parce que cette coutume n'a point lieu dans l'Université* (1). » Ses adversaires comprirent toute la délicatesse de ce blâme indirect ; à partir de 1726, époque où parut la première édition du *Traité des Études*, on ne voit figurer sur leurs programmes de théâtre, ni ballets, ni intermèdes lyriques.

La Compagnie, unanime jusque là, offre dès-lors le spectacle d'une divergence profonde. Un grand nombre de Pères, surtout en province, continuent paisiblement à sacrifier à Melpomène, *au moins une fois l'an*. Les petits collèges, en retard de plusieurs années sur les grands établissements qui donnent l'impulsion, jouent encore des tragédies, alors que leurs aînés en sont déjà aux dissertations et aux plaidoyers. La première moitié du XVIII^e siècle est donc tout aussi fertile en tragédies et en comédies que l'époque précédente. Mais on réfléchit en haut lieu, on pèse le pour et le contre, on a des regrets, des scrupules, on fait encore des tragédies, mais à huis-clos, et on n'ose l'avouer qu'en petit comité. Qu'aurait pensé du P. La Rue et de ses liaisons avec Baron, le maître vénéré de Voltaire, cet excellent P. Porée, qui déplorait les succès dramatiques de son illustre élève et composait un gros traité latin, contre les spectacles, tout poète tragique et comique qu'il était (2).

(1) *De la manière d'enseigner et d'étudier les belles lettres par rapport à l'esprit et au cœur*. Tome IV, page 615.

(2) Cinq ans à peine après la publication du *Traité des Études*, le 43 mars 1733, le P. Porée prononça, dans une solennité classique, un discours sur le théâtre : *De theatro oratio*. Despretz de Boissy en donne l'analyse dans ses *Lettres sur les spectacles*, t. II, p. 201.

XXXVII.

Que mettre à la place de la tragédie ? Comment remplir les intentions du P. Lainez, à qui la Compagnie devait l'idée de la distribution des prix ? Comment environner cette suprême solennité classique d'un éclat égal à celui qu'elle empruntait aux pompes du théâtre ? Telles étaient les questions agitées alors dans les grandes maisons de l'ordre. Rollin avait prévu l'objection : « Ce qui contribue le plus, si je ne me trompe, à conserver les tragédies, c'est que plusieurs les regardent comme le seul moyen de donner à la distribution des prix une certaine solennité nécessaire pour entretenir, parmi les jeunes gens, l'émulation qui est un des grands avantages des collèges. A cela, je ne puis opposer une meilleure réponse que l'expérience même. J'ai vu, pendant plus de vingt ans de suite, distribuer *dans un exercice ordinaire*, avec une très-grande célébrité et un très-grand concours de personnes choisies et distinguées qui, pendant tout l'exercice, gardaient un profond silence, ce qui n'arrive pas toujours, quand on représente des pièces de théâtre (1). »

Ce que Rollin appelait un *exercice ordinaire* n'était pas autre chose qu'une sorte d'examen. Les élèves y *récitaient* et *expliquaient* des passages importants d'auteurs grecs et latins et même des ouvrages en entier ; ils exposaient de plus, en latin, les principes de la rhétorique et de l'art d'écrire. Mais, malgré l'affirmation de Rollin, j'incline à croire que cet *exercice* devait paraître long aux gens du monde. Je le vois bien figurer, dès le commencement du XVIII^e siècle, aux programmes de fin d'année des collèges d'Harcourt, Lisieux,

(1) *De la manière d'étudier les belles lettres par rapport à l'esprit et au cœur.* T. IV, p. 613

Dormans-Beauvais, Navarre, de La Marche, Montaigu, du Plessis, des Grassins et du cardinal Lemoine (1), mais je me surprends à penser que ces sortes de *soutenances* rappelaient trop aux écoliers la scholastique d'autrefois, et que la moindre comédie *eut bien mieux fait leur affaire*. Quoi qu'il en soit, les Jésuites trouvèrent la transition trop brusque, et il y avait déjà un demi-siècle que l'Université distribuait ses prix *dans un exercice ordinaire*, lorsque la Compagnie se décida enfin à en faire autant (2).

XXXVIII.

Les écoliers de la Sorbonne mis à ce régime le trouvèrent bien un peu sec. Leur vieil attachement à Melpomène se trahit dans la composition même de ces programmes, où l'on voit toujours figurer une tragédie grecque ou française et une comédie latine. Malheureusement, on ne les joue pas ; on se borne à en réciter *par cœur* (*memoriter*), à en déclamer, si l'on veut, quelques beaux passages ; mais personne n'est là pour donner la réplique ; et au lieu de cet intérêt dramatique

(1) Consulter les pièces imprimées et manuscrites qui forment l'ancien fonds du collège de Louis-le-Grand, à la bibliothèque de l'Université.

(2) Les dernières années de la direction des Jésuites sont marquées, au collège de Sens, par des *exercices ordinaires*. Voici les titres des programmes publiés à cette occasion :

1753 : *M. T. Ciceronis pro lege Maniliæ orationem ad artis rhetoricæ precepta expensam* ; — *Q. Horatii Flacci satirarum librum primum* ; — *Annaei Flori de historiâ romanâ libros duos priores interpretabuntur selecti rhetores Societatis Jesu*.

1755 : *Q. Horatii Flacci odarum librum quartum notis et figuris illustratum* ; — *M. T. Ciceronis orationem pro Marcello memoriter recitabunt et interpretabuntur, etc.* :

1758 : *M. T. Ciceronis orationem pro rege Dejotaro recitutam memoriter et ad artis rhetoricæ regulas expensam* ; — *Q. Horatii Flacci odarum libros quatuor interpretabuntur, etc.*

qui naît d'une action bien ordonnée, au lieu de cette illusion scénique que produit le dialogue, on voit s'avancer sur le théâtre (l'estrade a conservé ce nom jusqu'à nos jours), un critique imberbe, chargé de juger, d'après Horace et Boileau, les chefs-d'œuvre de la tragédie ancienne et moderne, quand il lui serait si agréable de la jouer pour son propre compte (1).

Ce qui augmente les regrets des étudiants universitaires, c'est que le théâtre de la Compagnie de Jésus n'a jamais été plus brillant ; il semble qu'au moment de s'éteindre, le flambeau du drame scolaire jette, dans le monde des collèges, un plus vif et plus éblouissant éclat. C'est l'époque où les iambes du P. Porée (2) font revivre les beaux jours de Sénèque, où

(1) Les recueils que possède la bibliothèque de l'Université contiennent de nombreux détails à ce sujet. On peut y suivre la marche décroissante de la tragédie et le progrès de plus en plus marqué des esprits vers l'éloquence du barreau et de la tribune. Cicéron et Démosthènes y disputent continuellement la place à Térence et à Sophocle.

En 1738, par exemple, au collège de Beauvais, le programme indique plusieurs discours grecs et latins, des oraisons funèbres de Fléchier et de Bossuet, et enfin l'*Iphigénie à Aulis*, d'Euripide, et l'*Athalie*, de Racine, non pas comme devant être représentées mais critiquées : *exiget ad eas leges quas Horatius et Boetius in suis Artibus tradidère.*

La même année, au collège de La Marche, deux frères du nom de Lorget exposent les règles de l'épopée et du drame : *Carminis tum epici, tum dramatici leges exponunt.*

En 1744, au collège d'Harcourt, on n'apprécie plus, on ne critique plus, on n'expose même plus ; on se borne à traduire : *OEdipoda tyrannum interpretabuntur selecti rhetores.*

(2) Le P. Porée est bien connu. Il était éloquent, dit M. Weiss, mais dans le goût de Sénèque ; il recherche les expressions ingénieuses, les idées saillantes et laisse trop souvent apercevoir le rhéteur. Ses tragédies sont au nombre de six : *Brutus*, qu'il eut la chance de traiter concurremment avec son élève ; le *Martyre de sainte Hermenegilde*, la *Mort de l'Empereur Maurice*, *Sennachérib, roi d'Assyrie*, *Seby Mirza, fils d'Abbas, roi de Perse*, et le *Martyre de saint Agapit*. Ces deux dernières tragédies sont coupées par des intermèdes en vers français dont la musique est du maître de la chapelle royale, André Campra.

Les comédies (*fabulae dramaticae*) sont en prose et précédées de pro-

les alexandrins du P. Ducerceau (1) rivalisent avec ceux de Regnard et de Destouches. La chaire de rhétorique du collège Louis-le-Grand produit d'infatigables dramaturges : le P. Le Jay (2), balance la réputation du P. Porée et partage avec lui l'honneur et la responsabilité d'avoir élevé Voltaire ; le P. du Baudory (3) trouve un admirable sujet de tragédie : *Saint-Louis, dans les fers* ; le P. Brumoy (4), passe sa vie à traduire le théâtre des Grecs et à enrichir celui des Latins modernes ; le P. Vionnet (5) lutte avec Crébillon, non sans

logues en français : on distingue le *Pæzophilus*, tableau du jeune homme ami des plaisirs et qui finit par s'en désabuser, et le *Misoponus*, satire piquante de l'oisiveté chez les écoliers.

(1) Voir plus haut l'analyse des pièces du P. du Cerceau.

(2) Le P. Le Jay se montre scrupuleux sur le choix de ses sujets. On a de lui : *Josephus fratres agnoscens*, *Josephus venditus*, *Josephus Ægypto præfectus*, *Daniel*, *Damocles*, *Abdolonymus*, *Eustachius, martyr*, *Cræsus* et quelques autres pièces fugitives. Sa manière était sérieuse ; il voyait un but moral dans chaque tragédie qu'il écrivait. On comprend alors qu'il ait été le premier à abandonner le théâtre, quand il se fut convaincu du peu d'utilité qui en résultait pour les mœurs.

(3) Le P. du Baudori, qui succéda au P. Porée dans la chaire de rhétorique du collège Louis-le-Grand, est moins connu comme dramaturge que comme auteur de plaidoyers. La tragédie avait fait son temps, quand il fut en position de se livrer à ce genre de travail.

(4) On connaît les immenses travaux du P. Brumoy, sur le théâtre des Grecs. Ses tragédies de collège sont infiniment moins connues ; on cite : *Isaac*, *Jonathas*, *Le Couronnement de David*, pièces bibliques qui témoignent du respect de l'auteur pour le *Ratio studiorum*. Ses comédies sont moins orthodoxes, au moins sous le rapport du choix des sujets. Voltaire qui aimait le P. Porée mais détestait bon nombre des confrères de son ancien maître, appréciait ainsi le *Plutus* et la *Boîte de Pandore* : « Ces pièces prouvent qu'il est plus aisé de traduire et de louer les anciens que d'égaliser, par ses propres productions, les grands modèles.

Le *Plutus* est une traduction libre d'Aristophane.

(5) Le *Xercès*, du P. Vionnet, a été bien et dûment représenté sur un vrai théâtre, les 27 et 28 mai 1747, probablement après avoir eu un grand succès de collège. Il n'était pas fort difficile de faire oublier celui de Crébillon, pièce informe où l'horrible, qualité et défaut dominants du poète, était outré jusqu'au mauvais goût. Cette représentation, au moment où la Compagnie allait renoncer au théâtre, dut faire scandale dans le monde et dans l'institut.

quelque succès ; le P. Folard charme les oreilles lyonnaises, aussi avides de spectacles qu'on pouvait l'être alors à Paris (1); le P. La Sante enfin (2) va jusqu'à composer des *vaudevilles* fort ingénieux de composition et de détails, mais dont la trame semble un peu légère aux yeux inquisiteurs des disciples de Rollin. Les bluettes théâtrales des Jésuites sont fort bien accueillies dans le monde, et ce n'est pas sans peine que les Pères, coupables de ces petits méfaits dramatiques, parviennent à en empêcher la représentation sur les scènes profanes.

Leur succès même les perdit ; le monde s'en autorisa pour fréquenter assidûment le théâtre ; les autres congrégations enseignantes ne voulurent pas leur laisser le monopole d'un *exercice* qui leur réussissait si bien près des familles, et dressèrent à leur tour des théâtres rivaux. Les chanoines réguliers de Saint-Vincent de Senlis, ceux de Meaux, de Noyon, de Sainte-Geneviève de Paris (3), et plusieurs autres corps religieux jouèrent la comédie, au moment même où le monde

(1) Le P. Melchior de Folard, frère cadet du chevalier de Folard, tacticien célèbre et traducteur de Polybe, s'était voué à une existence beaucoup plus calme que son aîné. Il professa pendant longtemps la rhétorique chez les Jésuites de Lyon, et donna quelques tragédies latines qui n'ont pas dépassé le niveau du médiocre. On cite surtout *OEdipe*, imitation évidente de la pièce de Voltaire, et qui parut quatre ans après le brillant début du jeune poète (1722), *Thémistocle*, imprimé à Lyon en 1729, et *Tibère*, représenté au collège vers 1734. Marie-Joseph Chénier s'est inspiré, en plus d'un endroit, de la tragédie scolaire du P. Folard.

(2) Il ne faudrait pas comparer les *vaudevilles* du P. La Sante à ceux que produisent nos vaudevillistes modernes. Tout au plus se rapprocheraient-ils de ces scènes plaisantes qui suivirent immédiatement les essais d'Olivier Basselin. *Le Sauvage à la foire* et *le Singe qui montre la lanterne magique*, sont des morceaux légèrement satiriques et pleins d'une douce gaité.

(3) Les salles basses de la bibliothèque Sainte-Geneviève sont remplies de programmes de pièces de ce genre, jouées dans des établissements autres que ceux des Jésuites ; elles proviennent toutes de l'ancien fonds des Génovéfains.

allait devenir plus intolérant, la philosophie plus railleuse, et les successeurs de Rollin plus justement sévères à l'endroit de la tragédie de collège. Les observations du vénérable recteur furent renouvelées avec plus de force et les hommes distingués, que la Compagnie comptait alors en très-grand nombre, s'en montrèrent sérieusement touchés.

XXXIX.

« Les Pères, dit un auteur déjà cité, entendaient trop bien l'éducation, pour ne pas reconnaître les inconvénients attachés aux représentations théâtrales. Il ne faut pas avoir une grande connaissance de l'intérieur des collèges, pour comprendre combien le travail et la discipline devaient souffrir des exercices préparatoires et des distractions qui en étaient la suite nécessaire. De plus, l'obligation imposée aux professeurs de rhétorique, de composer chaque année une tragédie nouvelle, pour la distribution des prix, consumait un temps précieux, qui pouvait être employé d'une manière plus utile à l'enseignement. Ces motifs déterminèrent le P. Le Jay à remplacer la tragédie latine par un discours d'apparat, sur un sujet tout de circonstance. Son premier essai qui avait pour titre : *Gloria seculi Gallis vindicata* (1), fut couvert d'applaudissements, et on avait paru renoncer à la coutume de représenter des pièces de théâtre ; mais on y revint dans la suite. Le P. Porée, successeur du P. Le Jay, prétendait que la tragédie est plus propre à former les jeunes gens à la déclamation, contre le sentiment de Quintilien qui observe, après Cicéron, qu'il y a une grande différence entre la prononciation des comédiens et celle des orateurs. Plus tard, il reconnut son erreur, dans

(1) C'est celui que nous avons cité plus haut.

un discours latin sur le théâtre (1), et il conçut avec le P. La Sante l'heureuse idée des *plaidoyers*. Les orateurs traitaient contradictoirement un sujet donné. Les PP. Brumoy et du Baudory ont laissé des modèles achevés en ce genre (2). »

Telle était la force du courant dramatique qui entraînait alors les esprits, que les Jésuites eux-mêmes eurent peine à le remonter. Les sages conseils de Rollin les avait ébranlés ; les judicieuses observations et les exemples même donnés par deux de leurs hommes les plus éminents, Le Jay et Porée les touchèrent davantage, et cependant, après avoir abandonné le théâtre, *on y revint*. Mais comment y revint-on ? On se renferma plus étroitement dans les prescriptions du *Ratio studiorum*, en excluant tous les sujets profanes, en se bornant, pour les tragédies, aux récits bibliques et édifiants, pour la comédie, aux caractères éminemment moraux (3). On fit plus, ou plutôt on fit moins ; on ne composa plus, on *arrangea*.

XL.

Nous avons déjà dit en quoi consistaient ces *arrangements* ; la suppression des personnages de femmes, des amours épisodiques et des fadeurs galantes, qu'on retrouve même dans le grave sujet de *Polyeucte*, constituait la principale besogne des *arrangeurs*. Ce travail fait, la pièce était bien et dûment *expurgée, ab omni obscenitate expurgata*, pour employer le langage du P. Jouvency. C'était, en effet, le temps où s'exerçait, par l'homme le plus compétent de l'époque, en matière

(1) Il y a probablement ici une erreur. L'ouvrage qualifié de *Discours d'apparat*, porte, dans l'édition de 1699, le sous-titre *Drama*.

(2) G. EMOUD.—*Histoire du collège Louis-le-Grand*.

(3) Cette tendance se remarque surtout chez les PP. Le Jay, Porée et Brumoy. Voir leurs pièces citées plus haut.

de goût et de latinité, cette censure classique éminemment morale et sans laquelle on ne pourrait livrer ni Horace, ni Ovide, à l'admiration des écoliers. L'immense succès qu'obtinrent et qu'ont encore aujourd'hui les éditions expurgées du P. Jouvençy, donnèrent vraisemblablement l'idée d'arranger, pour le théâtre des colléges, les chefs-d'œuvre de la scène française.

Mais y avait-il égale convenance à corriger Corneille et Racine ? N'était-ce pas une besogne stérile, que de disposer en récits tout le dialogue primitivement confié à des femmes ? L'intérêt dramatique, la vraisemblance, l'enchaînement, toutes les qualités de l'action n'étaient-elles pas singulièrement compromises, par la suppression ou la mutilation de certaines scènes logiquement liées à celles qui les précèdent et les suivent ? Était-ce d'ailleurs un progrès littéraire, et pouvait-on raisonnablement accorder quelque valeur à un travail où les ciseaux jouaient un rôle plus important que la plume ? Enfin, le secret de ces exécutions n'échappait ni aux parents, ni aux écoliers. On savait qu'il existait une *Andromaque*, une *Iphigénie* complètes ; on connaissait le chemin du théâtre où se jouaient ces chefs-d'œuvre, et l'on devait être fortement tenté de le prendre, ne fut-ce que pour comparer la pièce originale avec le texte arrangé (1).

Ces inconvénients ne tardèrent pas à se révéler à tous les yeux. En arrangeant Corneille et Racine, les Jésuites avaient eu surtout en vue de confier à la mémoire de leurs élèves des morceaux d'une valeur littéraire incontestable ; c'était répondre à l'un des plus graves reproches de Rollin, qui les avait accusés d'exiger d'incroyables efforts de mémoire, pour des choses qu'il fallait oublier le lendemain de la représentation. Ce motif soutint pendant quelques années le système de l'arrangement ; il se perpétua même dans certaines petites

(1) Rollin avait prévu cette conséquence : voir le texte cité plus haut.

villes, où les tragiques français étaient peu connus, et où l'absence de théâtre profane garantissait contre toute espèce de tentation. Mais à Paris, les hommes éminents qui dirigeaient le collège de Louis-le-Grand, ne tardèrent pas à l'abandonner.

On eut un instant l'idée d'exploiter la veine indiquée par le P. Du Cerceau. *La défaite du solécisme* n'était pas, à coup sûr, susceptible d'un intérêt bien vif ; mais l'action y était concentrée dans le monde des collèges, et l'auteur n'avait pas craint de descendre jusqu'aux plus humbles détails de la vie classique. Faire une guerre à outrance au solécisme, au barbarisme, son frère aîné, à toutes les incorrections de style et à tous les vices de pensée, c'est la consigne de tout écolier bien appris. Il pouvait donc paraître piquant de personnifier ces Titans du thème et de la version, contre lesquels guerroyait depuis des siècles la jeunesse de nos écoles. Les héros des classes de grammaire, les *forts en thème* devaient suivre avec une vive curiosité les péripéties de la lutte et applaudir à tout rompre en voyant choir Barbarisme et Solécisme, Pélion et Ossa. Mais les *grands*, les *rhétoriciens*, ne s'amusaient pas à si peu de frais ; ils ne comprenaient pas qu'on osât accoupler Térence à Jean Despautère. Le théâtre tendait ainsi à devenir le complément de la classe, comme la Passion avait été, au moyen âge, la continuation de l'office divin ; mais les parents n'avaient nulle envie de se remettre sur les bancs. *La défaite du solécisme* fut donc doublement complète ; la pièce et le genre ne se relevèrent pas de leur chute.

XLI.

Le drame scolaire avait accompli ses destinées : œuvres originales, imitation, *expurgation*, parodie, il avait tout épuisé ; sa révolution était achevée, il lui fallait revenir au point de départ. Né de la rhétorique raisonneuse à Athènes,

de la faconde stoïcienne à Rome, de l'argumentation scolastique à Paris, il sentit le besoin de se retremper à sa véritable source et d'abandonner les puériles fictions d'une scène dégénérée, pour les réalités saisissantes de la tribune et du barreau. Aussi bien, le temps des amusements littéraires était passé ; un vague besoin de bruit, de mouvement, d'éloquence se faisaient sentir au collège, aussi bien que dans le monde ; les symptômes d'une révolution prochaine apparaissaient à tous les yeux, et au retentissement de certains écrits, on pressentait déjà que la parole y jouerait un grand rôle. Le barreau n'était pas libre, et cependant Lally-Tollendal et Beaumarchais, y faisaient entendre de généreux accents ; la défense de Calas remuait profondément le pays, trente ans avant que le procès d'un roi vint le passionner ; La Chalotais et Montclar soulevaient l'opinion publique avec le puissant levier de leurs réquisitoires. La tribune n'existait pas, mais les livres et les journaux tonnaient tous les jours contre une société vermoulue et croulante. La prosopopée de Fabricius, la profession de foi du *Vicaire savoyard*, les tirades éloquentes d'*Émile* et du *Contrat social* étaient répétées jusque dans les écoles et faisaient pâlir les monologues de la tragédie classique.

Du monologue au discours, il n'y a qu'un pas ; du dialogue à deux personnages, au plaider proprement dit, il y a moins encore ; Horace et Curiace, Émilie et Cinna, Polyeucte et Pauline, Cléopâtre et Rodogune plaident véritablement devant les spectateurs. Il était donc tout naturel de faire plaider des rhétoriciens, dont c'était, après tout, la besogne ordinaire et qui, par devoir, devaient faire beaucoup plus de discours que de tirades tragiques. De cette façon, on ramenait aux études classiques les élèves que la comédie en avait un peu distraits, on déférait, sans trop se désavouer, au vœu exprimé par Rollin, on diminuait peut-être le nombre des auteurs et des acteurs que le collège fournissait chaque année au théâtre pro-

fane, mais on augmentait certainement celui des tribuns que la révolution lui emprunterait un jour.

XLII.

La première idée du *plaidoyer*, si toutefois il peut y avoir ici quelque priorité, paraît appartenir au P. Le Jay. Mais la tentative avait été prématurée ; le drame scolaire n'avait encore ni dit son dernier mot, ni laissé voir ses plus graves inconvénients. Les PP. Porée et la Sante furent plus heureux ; les écoliers étaient las et les maîtres désabusés ; le plaidoyer réussit donc, à titre de nouveauté.

On plaida d'abord *pour ou contre les spectacles* ; c'est la première thèse proposée aux rhétoriciens par le P. Porée. Il était tout naturel qu'on mît en question le genre même qu'on se proposait d'abandonner, et je m'imagine volontiers qu'on s'arrangea de manière à donner gain de cause aux agresseurs du théâtre, sans dire trop de mal de ses fidèles tenants.

Je ne sais si le procès fait aux spectacles causa du bruit dans le monde des écoles, mais je me demande quelle effervescence dût y produire cette question brûlante, imprudemment jetée, par le maître de Voltaire, à des raisonneurs de dix-huit ans : *Lequel de l'état monarchique ou du républicain est le plus propre à former des héros ?* Pleins des patriotiques souvenirs de la Grèce et de Rome, nourris de Plutarque et de Tacite, traducteurs de Démosthènes, imitateurs de Cicéron, gagnés secrètement peut-être à la cause de la philosophie et de la révolution, dont les idées pénétraient jusque dans les collèges, les écoliers apportèrent, à une telle plaidoirie, autre chose que des mots et des paroles ; ils s'y passionnèrent bien vite, et les divisions politiques, qui devaient épouvanter la

France, prirent peut-être naissance dans ces redoutables luttes de parole (1).

Heureusement, on n'aborda pas partout ces dangereux sujets. Sans revenir à l'aride argumentation du moyen âge, sans plaider en *barbara* ou en *baroco*, à côté des accents passionnés de Rousseau et de la verve sarcastique de Voltaire, il était possible de traiter de choses inoffensives et où la contradiction était sans inconvénient. Les PP. La Sante, Brumoy, du Baudory se chargèrent de cette tâche et les collèges de province, que l'esprit remuant de l'époque n'avait pas encore gagnés, discutèrent tranquillement les plus paisibles questions du monde. *Le flatté est-il plus à plaindre que le flatteur ? Vaut-il mieux donner que recevoir ?* et autres lieux communs de littérature et de morale, voilà ce qu'on plaidait au collège de Sens, vers le milieu du XVIII^e siècle. L'année qui précéda la suppression de l'ordre en France, on agita solennellement la question de savoir lequel l'emportait, de deux services rendus à la même personne par deux de ses amis (2). Le paisible aréopage, devant lequel était porté cet innocent débat, ne se doutait guères qu'on oublierait, avant un an, tous ceux que la Compagnie avait rendus à la religion et à la société.

(1) L'auteur de ce travail se rappelle avoir assisté, à Paris, dans le cours des années 1846 et 1847, à de prétendues conférences littéraires, où l'on discutait le mérite des ouvrages importants qui paraissaient. *L'Histoire des Girondins*, par M. de Lamartine, donna lieu à des débats qui se prolongèrent pendant plusieurs mois et divisèrent complètement l'assemblée; on devint montagnard et girondin; on fit l'apothéose de Robespierre et de Vergniaud. La révolution de février éclata peu après; la conférence fournit des orateurs à tous les clubs, et dans les lamentables journées de juin, les discoureurs littéraires purent se voir et se compter les uns devant, les autres derrière les barricades.

(2) PLAIDOYER SUR LA PRÉÉMINENCE DE DEUX SERVICES RENDUS A UN AMI COMMUN. *Premier avocat* : Nicolas-François Gauthier, de Sens; *Second avocat* : Étienne Lavenüe, de Bussy-en-Othe; *Juge* : André-Alexandre Peléc-des-Tanneries, de Sens, rhétoriciens; dans la salle du collège de la Compagnie de Jésus, vendredi 17 juillet 1761, à deux heures après midi.

XLIII.

Battus en brèche de toutes parts, les Jésuites résistaient difficilement aux attaques étrangement combinées de la philosophie et du Jansénisme, de la Révolution et de la Royauté. Fort mal avec l'école encyclopédique qui voyait en eux des continuateurs opiniâtres du passé et opposait ses lourds infolios à ceux du Dictionnaire de Trévoux, brouillés de longue date avec l'Université, même orthodoxe et la partie la plus sévère du clergé séculier (1), accusés tout à la fois de gouverner par le confessionnal, et de susciter des obstacles aux têtes couronnées, pourchassés, en France, par Choiseul, en Espagne, par Florida Blanca, en Portugal, par Pombal et jusqu'en Italie, par Filangieri, ils succombèrent enfin à Paris, en 1762, à Rome, en 1773, et entraînèrent, dans leur chute, la tragédie, la comédie, le plaidoyer et bien d'autres choses encore (2). On se partagea leurs dépouilles, mais on n'eut garde d'accepter leur héritage dramatique. L'exemple de Voltaire, la condamnation prononcée par Rollin et la défaveur attachée à toutes les institutions de l'ordre déchu, éloignèrent toute idée de restauration théâtrale (3). Le plaidoyer, moins coupable en apparence et surtout

(1) L'approbation donnée par Bossuet au théâtre des Jésuites est quelque chose d'exceptionnel. Tous les anathèmes de Tertullien, toutes les raisons philosophiques exposées soixante ans plus tard par J.-J. Rousseau, se retrouvent dans les *Maximes et réflexions sur la comédie*. Une dérogation unique est faite à la règle, en faveur de la Compagnie de Jésus.

(2) La suppression eut lieu à Sens, le 23 avril 1762.

(3) Après sa victoire sur les Jésuites, le Parlement s'était arrogé le droit de réglementer leurs anciens collèges. Il existe, notamment pour le collège de Sens, un règlement du 29 janvier 1765, remis en vigueur par arrêt du 10 juillet 1784, et dont l'article XI est ainsi conçu : *Aucun programme d'exercice ou de thèse fait par les professeurs ne pourra être soumis à l'impression, sans le visa du Principal. Aucune tragédie ou*

moins attaqué, subsista pendant quelques années et céda graduellement la place au discours académique, le seul exercice d'apparat qui soit resté, et qui semble devoir fleurir longtemps encore sur les ruines de la tragédie de collège.

On se demandera certainement si tout est fini avec les Jésuites, et s'ils emportent irrévocablement le secret de ces insignes représentations, autrefois si chères aux écoliers. Il n'est guères possible de terminer ce travail, sans chercher à satisfaire ce qu'une pareille curiosité a de légitime. Non, tout n'est pas terminé pour le drame scolaire. Les Jésuites ont fait introduire par Racine la tragédie au couvent de Saint-Cyr ; les pensionnats séculiers et réguliers en garderont pendant longtemps la trace, et si les religieuses n'osent, après sept siècles, imiter Hrosvitha, la pieuse dramaturge de Gaudersheim, les institutrices laïques se montreront moins timorées.

XLIV.

Au moment où le théâtre des collèges était le plus attaqué, une femme dont la vie fut consacrée tout entière à l'éducation de la jeunesse, se l'appropriait sans scrupule et en faisait un puissant instrument d'éducation morale. Avec le tact qui distingue la femme du monde et le sentiment des convenances qui caractérise plus particulièrement l'institutrice, M^{me} Le Prince de Beaumont comprit tout le parti qu'on pouvait tirer de la forme dramatique. Elle laissa courir sa plume, et une vingtaine de dialogues d'une charmante simplicité furent bientôt habillés par toutes les petites pensionnaires.

Le succès du *Magasin des Enfants*, du *Magasin des Ado-*

comédie ne pourra plus être désormais représentée par les élèves. (Manuscripts de la Bibliothèque de Sens.) Parcille mesure avait été appliquée à tous les anciens collèges de la Compagnie.

lescents suscita, comme toujours, de nombreuses imitations. Un homme, chose étonnante, l'emporta sur les dames dans cet art de faire causer les enfants et de glisser, dans leur joli bavardage, quelque bonne leçon de vertu. Mais cet homme était l'*ami de l'enfance*, c'était Berquin. Qui n'a lu avec délices l'*Ami des enfants* ? Qui n'a balbutié ces charmantes petites scènes dialoguées, où la gentillesse de la forme le dispute à l'exquise moralité du fond ? Qui n'a assisté à l'une de ces solennités classiques où des personnages de dix ans, en petite blouse, et des héroïnes de même âge, en robes blanches et écharpes bleues, conversent comme de petits perroquets avec leur maître ou leur gouvernante, en présence d'un auditoire émerveillé ? C'est un souvenir confus des fêtes dramatiques du siècle dernier, c'est un écho lointain des bruits que le drame scolaire apportait au monde.

Ces *moralités* en dialogue, plus naturelles et plus vraies que celles du moyen âge, semblèrent bien élémentaires à une femme bel esprit, profondément imbue des doctrines philosophiques, et qui préférerait les succès de salon aux triomphes de pensionnat. Au lieu d'exploiter l'heureuse veine indiquée par M^{me} Le Prince de Beaumont, M^{me} de Genlis, reprit plus directement la tradition dramatique des Jésuites et publia, en 1771, deux ans avant la bulle de Clément XIV, son *Théâtre d'éducation à l'usage des jeunes personnes*. Trente pièces, en prose, dont sept empruntées à la Bible et qui parurent les premières, composent ce recueil où la pureté de la morale ne compense pas toujours le défaut d'intérêt dramatique. Et pourtant, *Agar dans le désert*, *Isaac*, *Joseph*, *Ruth* et *Noémi*, *la Veuve de Sarepta*, *le Retour du jeune Tobie* étaient dignes d'inspirer un beau talent. Pour traiter convenablement un sujet biblique, il faut être moins mondain que M^{me} de Genlis ou M. le chevalier de Florian ; il faut goûter ce que la poésie sacrée renferme de sublimité et de tendresse, de grandeur et de simplicité ; or, il s'agissait bien de cela en 1771 ! Le

succès du premier volume fut donc médiocre ; les quatre autres firent plus d'impression ; la morale en était plus facile et les sujets plus voisins des mœurs du temps.

La coquette institutrice de la maison d'Orléans ne pouvait pas en rester à la tragédie de pension. Le *Théâtre de société* suivit de près le *Théâtre d'éducation* et servit mieux la vaniteuse ambition de l'auteur. On joua, entre deux paravents, la *Mère rivale*, l'*Amant anonyme*, *Pygmalion* et *Galathée*, sujets où M^{me} de Genlis retrouvait son monde, ses habitudes et la liberté de ses allures. Mais il ne nous appartient pas de suivre cette avenue, qui nous mènerait tout droit à la comédie de salon ; qu'il nous suffise de l'avoir indiquée comme un de ces chemins détournés que le drame scolaire ouvrait alors aux littérateurs de goût ou de profession.

XLV.

S'il nous était permis de faire une excursion dans ce domaine, nous assisterions, avec la brillante société du Palais-Royal, à l'inauguration d'un genre nouveau, autre souvenir du théâtre des collèges. C'est encore au moment où les Jésuites désertent la scène, que se dresse, en petit comité, l'estrade où vont se jouer les *Proverbes dramatiques*. Carmontelle, le créateur du genre, avait joué et peut-être fait des comédies sur les bancs des écoles (1). Son premier recueil, imprimé en 1768, et ses proverbes posthumes, édités en 1811, ont porté

(1) Carmontelle, né à Paris, le 25 août 1717, mort le 26 décembre 1806, fut lecteur du duc d'Orléans et ordonnateur des fêtes données par ce prince. Dans une matinée, il composait une pièce de théâtre en un ou deux actes : le fonds de ces petites pièces, dit M. Auger, est en général très-léger. Outre ses deux principaux recueils, on cite ses *Proverbes en transparents* et ses *Transparents en proverbes*, idée ingénieuse qui lui appartient en propre, ses romans et ses traductions des théâtres étrangers.

partout, dans le monde et dans les écoles, le goût des bonnes vérités spirituellement mises en action. Plus d'une fois, depuis la proscription du théâtre, les écoliers ont égayé leurs récréations et leurs distributions de prix, en représentant une de ces bluettes dramatiques qui, si elles n'apprennent rien de bien neuf, n'ennuient du moins personne, qualité plus rare qu'on ne le croit communément.

De Carmontelle à Gosse (1) et à Théodore Leclercq (2), il n'y a que la main ; c'est toujours la même donnée, le même procédé, le même succès à huis-clos. Bref et piquant dans la forme, généralement inoffensif dans le fond, le proverbe dramatique eut bientôt ses entrées au collège, au couvent, au pensionnat ; il allait remplacer l'antique tragédie et renouveler peut-être les fastes d'autrefois, lorsque le théâtre profane, en quête de nouveautés, s'en empara sans plus de façon. Alfred de Musset, Octave Feuillet, M^{me} de Girardin, en imaginant de faire converser des gens oisifs et spirituels, paresseusement étendus sur des divans et paraphrasant, le plus joliment du monde, les dictons les moins piquants en apparence, ont enlevé au théâtre des collèges le dernier fleuron de sa dernière couronne. A la tragédie, à la comédie, au proverbe a succédé, dans les petites écoles, le simple dialogue *instructif et moral*, dernière et humble trace d'un passé qui fut si brillant.

(1) Gosse, né à Bordeaux, en 1773, est aussi connu comme homme politique que comme littérateur. Son recueil de fables et ses pièces de théâtre lui ont valu en son temps une certaine réputation. Ses *Proverbes dramatiques*, le seul ouvrage dont nous nous occupions ici, offrent des scènes piquantes et des détails ingénieux ; mais le ton des personnages et les principes qu'ils professent ne les recommandent pas toujours à l'estime publique.

Gosse, après une vie fort agitée, mourut à Toulon, le 21 février 1834.

(2) Théodore Leclercq n'est guère connu que par le recueil de proverbes qu'il a publié dans le goût et selon la manière de Carmontelle. Sa morale est assez fine ; mais il manque souvent d'invention et d'intérêt. Il a obtenu et mérité plus de succès que Gosse.

Que fait-on aujourd'hui en France? Des études d'après l'antique, des tentatives de restauration grecque et romaine, de la science, de l'archéologie dramatique, je le veux bien ; mais nul ne cherche, nul ne réussirait peut-être à ressusciter la véritable tragédie de collège. Les écoles centrales n'y ont pas songé ; les mathématiques et les champs de bataille ne leur en ont pas laissé le loisir. Les lycées de l'Empire avaient également de tout autres préoccupations : quand on apprend l'exercice et la charge en douze temps, on est peu disposé en faveur de l'iambe tragique et du classique alexandrin. Les collèges royaux de la Restauration et du Gouvernement de Juillet ont donné asile à une jeunesse inquiète, tout occupée d'*arriver* par les concours, par la parole, par la presse, trop affairée enfin pour s'occuper d'inutilités dramatiques. Les Jésuites seuls auraient pu essayer de ranimer la muse des collèges, de 1816 à 1828. Éclairés peut-être par les leçons du passé, ils ne l'ont pas fait, ou du moins leurs tentatives ont été locales et partielles. Remis de nos jours en possession de l'enseignement, ils ne semblent pas disposés jusqu'ici à renouer franchement les traditions dramatiques de leur ordre. L'enseignement laïque en est encore à l'opinion de Rollin, et il n'y a pas apparence qu'il change de sentiment (1).

XLVI.

Et maintenant, quelle peut être la conclusion de cette longue étude?

(1) Les essais renouvelés dans certains collèges communaux et dans quelques institutions libres, ont été jusqu'ici trop peu nombreux pour modifier l'opinion publique. On cite cependant avec éloge le *Théâtre scolaire*, de M. l'abbé Laubie, principal du collège de Villefranche-d'Aveyron. Les petites pièces de ce recueil sont éminemment morales, comme celles des Jésuites du siècle dernier ; elles ont eu, dans plusieurs collèges du midi, les honneurs de la représentation.

En principe et avant tout examen, faut-il approuver sans réserve la tragédie de collège ou la blâmer sans mesure ?

Entre Port-Royal et Bossuet, entre Rollin et le P. Aquaviva, entre le Parlement et les Jésuites, il est bien permis d'hésiter.

Aujourd'hui que le drame scolaire semble avoir accompli ses destinées, est-il sage, est-il opportun de relever le théâtre des collèges ?

Renversé par les uns, volontairement abandonné par les autres, oublié presque par tous, il lui faudrait subir de nouveau l'épreuve incertaine de la mode et conquérir l'approbation douteuse des corps enseignants. L'attitude réservée de ses anciens patrons, l'antipathie persévérante de l'Université, l'engouement irréflecti de l'enfance et les dédains d'une jeunesse prématurément sérieuse, voilà bien des obstacles à vaincre et bien des motifs pour douter du succès.

On a pu craindre, d'autre part, que les acteurs de collège devenus des personnages, recevant les applaudissements de la foule, et se complaisant dans leurs petites façons de comédiens, perdissent peu à peu le respect de leurs maîtres, l'affection de leur famille et la modestie qui sied si bien à l'adolescence. Si le théâtre scolaire avait eu pour résultat cette fâcheuse espèce d'émancipation, il y a longtemps que l'opinion publique l'aurait condamné, et cette fois sans appel. Mais à côté de l'outrecuidante fatuité du comédien, il y a cette assurance modeste, ce légitime aplomb que donne l'habitude de parler en public et qui, loin d'être dangereux ou malséant, prévient toujours en faveur d'un jeune homme et décide souvent du succès d'un examen. En ce temps d'épreuves publiques et de concours placés au seuil de toutes les carrières, y aurait-il quelque témérité à supposer que la pratique du drame scolaire pourrait rendre à notre jeunesse cette facilité et surtout cette pureté d'élocution que le monde, les romans et la scène profane ont tant compromise ?

En réservant la question d'avenir, est-il possible, tout au moins de formuler une opinion impartiale sur le passé dramatique des écoles, et d'établir quelle a pu être l'influence du drame scolaire, au dedans et au dehors des collèges ?

L'ensemble du travail qu'on vient de lire répond suffisamment à ces questions. Si les préparations théâtrales ont jeté des distractions et des idées mondaines au sein des écoles, elles y ont entretenu aussi une vie artistique, une activité littéraire, un amour constant du beau, trop sacrifié de nos jours à la recherche de l'utile.

Enfin, et ce sera là notre conclusion dernière, le théâtre des collèges a aidé à la renaissance des lettres et à l'intelligence des auteurs anciens; il a réjoui les écoliers, distrait les Régents de leurs graves travaux, séduit les pères de famille et charmé les têtes couronnées. Il a légué à la scène profane des sujets, des traditions et des acteurs, ce qui est sans doute son moindre titre à la reconnaissance des gens sérieux. Limité sous beaucoup de rapports, son répertoire ne compte peut-être pas un seul chef-d'œuvre, dans le sens rigoureux de ce mot; mais on y trouve, à chaque pièce, à chaque ligne, des révélations curieuses sur les mœurs du temps, les habitudes intérieures des écoles, le travail des élèves et des maîtres; et à ce titre, il restera, ne fût-ce que comme document à consulter. Après nous avoir lus, les adversaires et les défenseurs du drame scolaire garderont probablement, ceux-ci leurs sympathies et ceux-là leurs préventions; mais les hommes qui n'ont pas de parti pris sur la question, et le nombre doit en être grand, sauront faire la part du bien et du mal. Si justes que soient les griefs articulés contre elle, une institution a droit à quelque respect, lorsqu'elle a su recueillir l'héritage du passé et préparer les gloires de l'avenir, lorsqu'elle a eu le singulier honneur de continuer Térence et d'inspirer Racine.

NOTICE

SUR M. D'ÉTIGNY,

ANCIEN INTENDANT DES GÉNÉRALITÉS D'AUCH ET DE PAU
(GASCOGNE ET BÉARN).

En parcourant dernièrement les riches et magnifiques contrées des anciennes provinces de Béarn et de Gascogne, j'ai rencontré à chaque pas le souvenir encore vivant d'un illustre citoyen, M. Antoine Megret de Serilly, baron d'Étigny et de Theil, comte de Chapelaine, ancien intendant, sous Louis XV, des généralités d'Auch et de Pau, et dont le nom se rattache aussi au pays Sénonais.

J'ai été heureux de retrouver si loin du domicile d'origine, les traces du passé glorieux d'un de nos compatriotes, et je considère comme un devoir de payer ici un hommage à sa mémoire ; c'est en renouant la chaîne des temps et des souvenirs qu'on rehausse les illustrations de son pays et qu'on ravive l'amour du bien public.

M. d'Étigny est né à Paris en l'année 1720 ; il se distingua de bonne heure par ses hautes qualités, et grâce aussi, sans doute, au crédit dont jouissait son père, receveur général des finances, il fut nommé conseiller au Parlement de Paris, et maître des requêtes par dispense d'âge. Il avait à peine trente-un ans, lorsqu'il fut appelé à succéder à son frère aîné, M. de Serilly, dans l'intendance d'Auch et de Pau.

On sait quelle fut l'importance des fonctions des Intendants de Province : sous les deux premières races de nos rois ils avaient le nom de *Missi dominici* ou de *Missi regales*. En 1551, Henri II les constitua sous le titre de *Commissaires départis pour l'exécution des ordres du Roi*, et par un édit de mai 1635, Louis XIII agrandit encore leurs fonctions, sous le nom d'*Intendants du Militaire, Justice, Police et Finances* du royaume : ils ne furent supprimés que par la loi du 26 juin 1790.

Arrivé au sein des provinces confiées à son administration, M. d'Étigny reconnut bientôt la nécessité d'y opérer des améliorations profondes. Les voies de communication étaient insuffisantes et impraticables ; l'agriculture avait besoin d'être fécondée et l'industrie y était encore presque inconnue, malgré toutes les sources de richesse et de prospérité qu'offraient le sol et le climat.

La ville d'Auch n'était construite qu'en murs de cloison, quoiqu'elle fût entourée de carrières importantes ; mais M. d'Étigny fait venir à ses frais des mineurs et des architectes de Paris : bientôt s'élèvent de nombreux établissements publics et particuliers, et la ville transformée voit augmenter en même temps sa population et son industrie.

On ne pouvait voyager qu'en litière ; M. d'Étigny ouvre de toutes parts des chemins et des grandes routes au sein même des Pyrénées. Il fonde aussi des pépinières centrales, et les terrains se couvrent d'arbres, de jardins, de vergers et de vignobles. Il enseigne l'ensemencement des prairies artificielles, la culture en grand du maïs, l'amélioration des laines et de la race chevaline, l'éducation des vers à soie et la fabrication des étoffes, et il sacrifie au succès de toutes ces institutions une grande partie de sa fortune personnelle.

En un mot, tout renaît, grandit et s'améliore sous sa puissante et intelligente direction, et M. d'Étigny reçoit, au milieu de l'enthousiasme général, les diplômes de *citoyen* de

quand au bout de deux ou trois jours de gala, les provisions étant épuisées, les jeunes gens vont chez les personnes de la noce, d'où ils emportent les poules, le lard et le salé, pour terminer la fête.

BILLOTE, s. f. on appelle ainsi un jaune d'œuf, quand il est durci au feu, parce qu'alors il affecte la forme d'une bille.

BIOTE, s. f. petite bouteille à l'huile, en terre cuite.

BISSÈTRE, BICÈTRE, s. m. Il y a des lieux et des personnes qui portent ce surnom qui signifie malheur, mauvais présage. Il vient de l'influence pernicieuse que la superstition attribuait au bissexté, ou jour intercalaire de février dans les années bissextiles.

BLAUDIER, s. m. homme vêtu d'une blaude. On dit par dérision : Un grand blaudier.

BLOUQUE, s. f. boucle.

BÔMIR, v. n. vômir.

BOUCHETON, se mettre à boucheton, se coucher la face contre terre ; se dit aussi d'un vase renversé et appuyé sur son orifice.

BOUCHURE, s. f. tout ce qui sert à boucher, à clore un pré, une propriété.

BOURILLON, s. m. renflement formé par la bourre. Bourillonner, fagoter. mal conditionner certains travaux.

BOURRAS, s. m. pl. du latin *burra*, étoupe la plus grossière.

BOUTILLER (se), v. pr. se rouler dans la poussière. se vautrer. Diminutif du verbe *Bouter* qui était autrefois très-usité.

BOUTILLON, s. m. autre dérivé du verbe *Bouter*, mettre. On appelle ainsi un panier d'osier de forme cylindrique, surmonté d'une anse et d'un couvercle rond, mobile autour d'une des tiges de l'anse.

BRASSIÈRES, s. f. bretelles d'une hotte.

BREUILLER, v. n. bruiller, faire du bruit, pousser des cris retentissants comme certains animaux : Une vache breuille. Ça breuille fort, en parlant du tonnerre.

BRIGANDER, v. a. déchirer, gâter, mettre en pièces.

BRIDE AVALLÉE, pour bride abattue. *Courir à bride avallée.*

BUTINS, s. m. décombres, terres qui servent à buter, à combler un trou.

C.

CABOUSSE, s. f. bosse. CABOUSER, v. a. bosseler ; du mot latin *caput*.

CACAIN, s. m. œuf.

CACHOTTE, s. f. cachette.

CACHOTTIER, s. m. individu qui a toujours des secrets, qui agit sans prévenir, qui fait mystère de tout.

CAGNE, s. m. et f. chien, du latin *canis* ; en italien *cagna*, chienne ; au figuré fainéant, paresseux, lâche.

CAILLOTTE, s. f. petit caillou, petite pierre.

CALABRE, s. m. cadavre.

CALAS, s. m. noix, ainsi appelée à cause de son écale. Dans les dialectes du Midi. on dit *Kalaaux*, qui paraît venir du grec.

CALE, s. f. coiffe, d'où vient calotte.

CALER, v. a. coiffer ; décaler, décoiffer.

CAMAILLER (se), v. pr. se chamailler.

CAMOU, s. m. souche embrasée, la pièce de résistance du foyer.

CANIVELLES, s. f. pl. jambes.

CANNETON, s. m. hanneton.

CANOUCHE, CANUCHE, s. f. souche : CANOUCHON, diminutif.

CANOUTER, v. ac. jeter des pierres à quelqu'un.

CARRON, s. m. quartier de pain.

CASSE, adj. maigre, stérile, du latin *cassus*, terre casse, fromage casse.

CAVERON, s. m. souterrain, espèce de cave où l'on extrait de la pierre.

CECLE, s. m. cercle pour les tonneaux. — CECLIER, s. m. ouvrier qui fait des cercles.

CETELLE-LA, pr. dém. celle-là.

CETTUY-CI, pr. dém. celui-ci.

CHACHION, s. m. chassie des yeux.

CHAFFAUD, s. m. échafaud où l'on met du fourrage pour les bestiaux.

CHAISE, s. f. chaire à prêcher, *cathedra*.

CHALER, v. n. haleter : il châte, il en tire la langue.

CHALVAUDÉE, s. f. flambée de menu bois, paraît venir comme chaleur du mot latin *calor*.

CHAMBLE, s. m. chanvre.

CHANE, s. m. chêne.

CHARRIÈRE, s. f. chemin assez large pour qu'un char puisse y passer. *Carrerìa via* dans la basse latinité.

CHARROUÉE, s. m. charrier, drap de grosse toile sur lequel on met les cendres, quand on coule la lessive. Le résidu, c'est-à-dire, la cendre lessivée, s'appelle *charrée*, et ces deux mots semblent venir de *garre* qui, en patois bourguignon, veut dire cendre.

CHAUBART du cou, s. m. la nuque.

CHEMENEUX, s. m. chenevis.

CHEMENOTTE, s. f. chènevotte.

CHIVOULÉE, s. f. chevelu de la racine des arbres. Plant de vigne dont le pied est chevelu.

CHOUGNIER, v. n. pleurnicher.

CHOUPIIAU, s. m. petite chopine.

CLAIRER, v. n. éclairer, flamber.

CLOUSIAU, s. m. closeau, pré entouré de fossé, terre close.

COIGNOT, s. m. petit coin.

COINCHOTTE, s. f. tine, baquet, cuvier petit et bas.

COINER (pr. COUINER), v. n. onomatopée qui exprime le cri du chien qu'on bat, ou le vagissement d'un enfant.

COINNE (pr. COUANE), s. f. qui reste coi. interdit, stupide, sans cœur.

COPIIAU, s. m. copeau.

COMPOTE, s. f. *Compotatio*, vendre du vin à la compote, c'est-à-dire à des buveurs qui viennent s'attabler en secret, autrement dit à *cache-pot*.

CONCISE, s. f. verger entouré de haie, du bas latin *concisia*.

CORNETTE, s. f. tarte aux poireaux.

CORNILLER, v. a. donner des coups de cornes.

COUÉ, s. m. coq.

COULER, v. n. glisser sur la glace. — COULOIRE, s. f. glissoire.

COURTIL, s. m. jardin, du bas latin *curtile*, même sens.

COUVEAU, s. m. COUVET, pot de terre ou de tôle servant de chaufferette.

CRALER, v. n. produire un son strident.

CRÔLE, s. f. craie. — CRÔLER, v. a. marquer avec de la craie.

CROT, CROU, s. m. trou, fossé, mare.

CROUTEAU, s. m. fossette de la nuque du con.

D.

DARDENE, s. f. double liard, monnaie du pays d'Ardennes.

DÉBILLER, v. a. déshabiller.

DÉBLAVE, s. f. récolte du blé.

DÉBLAVER, v. a. moissonner et enlever le blé d'un champ :
Dans le latin des chartes *debladare*.

DÉBRANDILLER (se), se balancer avec une brandilloire ou escarpolette.

DÉCANILLER, v. n. décamper, sortir, s'enfuir.

DÉCHAUMIS, s. m. terre fraîchement déchaumée, défrichée.

DÉCINAVANT, adv. pour de ci-en-avant, vieille locution qui a le même sens que dorénavant.

DEIGNE, s. f. brin de chanvre.

DELIRE, v. a. du latin *deligere*, éplucher, choisir les plantes qu'on doit arracher, éclaircir un taillis.

DEMINCER, v. a. couper en morceaux très-minces.

DÉPIAUTER, v. a. ôter la peau, déponiller.

DÉSICLER, v. a. déchiqueter, mettre en pièces.

DINDELOTTE, s. f. clochette, onomatopée qui rappelle le son d'une petite cloche, comme le mot latin *tintinnabulum*.

DIVERSE, adj. dissipé, espiègle, en parlant des enfants.

DOUANER, v. n. parler lentement.

DRAIT VENT, s. m. vent qui vient droit du nord.

E.

ÉBERLUIR, v. a. éblouir.

ÉBERLUISSMENT, s. m. éblouissement.

ECCOULER, v. a. accoler la vigne, la lier à l'échalas qui doit la soutenir.

ECHARNIR, v. a. contrefaire pour se moquer, se lit dans Ménage qui le dérive de l'italien *scharnire*, même sens.

ECHATTIR, v. a. affriander, rendre gourmand comme un chat.

ECHAVOUÉ, s. m. dévidoir à la main. Le fil dévidé qui en sort s'appelle écheveau, et ces deux mots viennent du latin *scapus*, *scapellus*.

ECRAFOUILLER, v. a. écraser, broyer quelque chose de mollet.

ÉCOUFINER, v. a. enfoncer.

ÉCOUTER, v. a. attendre.

EFFAUTI, adj. épuisé, qui tombe en défaillance de besoin.

EFFRAYER, v. a. frayer.

EFFRISER, v. a. réduire en poudre.

ÉGAI, AGA, OGO, sorte d'exclamation qui sert à attirer l'attention pour montrer un objet, *en*, *ecce*.

ÉGER, v. a. faire éger du chanvre, du lin, le rouir, le faire macérer dans l'eau pour le rendre plus facile à briser.

ÉGEOIR, s. m. routoir, espèce de mare où l'on fait rouir le chanvre.

ÉGLISSER, v. a. éclabousser, faire rejaillir de l'eau contre quelqu'un.

ÉGLISSOIRE, s. f. seringue de sureau fermée par un bouton percé d'un petit trou, avec laquelle les enfants se jettent de l'eau.

ÉGRAFIGNER, v. a. égratigner.

ÉGUMELLE, ARMELLE, s. f. la lame d'un couteau.

ÉLUMER, v. a. allumer.

EMBLAVE, s. f. champ ensemencé de blé, du latin *imbladare*, emblaver, qui a pour racine *bladum*, blé.

ÉMENER, v. a. amener.

ÉMOUTTER, v. a. casser les mottes d'un champ.

EMMI, prép. au milieu, parmi.

ENCOU, adv. encore.

ÉNOUER, v. a. se dit en parlant d'une nourriture difficile à avaler, qui forme comme des nœuds dans le gosier; s'énouer, s'égosiller en mangeant trop vite.

ENPOUR, prép. pour, pour le prix, en échange.

ENROCHER, v. a. enduire un mur avec du mortier.

ENTRAPE, s. f. entrave.

ENTRAPER, v. a. entraver.

ENTREMI, prép. *Intermedius*, exemple : vingt saules et dix peupliers entremi.

ENSIN QUE, *simul ac*, exemple : Ensin qu'il s'élançait, c'est-à-dire en même temps qu'il s'élançait. AINSI QUE s'emploie encore par quelques auteurs dans le même sens.

ÉPATÉE, s. f. empan, mesure du bout du pouce au bout du petit doigt, dans leur plus grand écart.

ÉPIDANCE (l'), s. f. la pitance, vivres autres que le pain et le vin.

ÉPLETER, v. a. avancer, achever rapidement un ouvrage, du latin *explere*, *expletus*.

ÉPONDRE, v. a. joindre une pièce à une autre, rattacher un fil à un autre fil.

ÉPOURTER, v. a. apporter.

ÉPRÔTER (s'), v. pr. s'apprêter.

ÉQUEUCHER une branche d'arbre, l'arracher en la tirant de haut en bas.

ÉRALE, s. f. grappe de raisin égrenée. On disait autrefois coupeau, *scapus uvæ*.

ÉRALER, v. a. ôter les grumes du raisin. S'éraler les jambes, s'écorcher.

ÉRALOIR, s. m. espèce de trident en bois avec lequel on foule et l'on égrappe le raisin.

ESCOFFIER, v. a. tuer.

ÉSIGNER, v. a. taquiner, agacer, provoquer.

ÉSOUMACHER, v. a. enlever les talles gourmandes de la vigne et rogner les autres.

ESSITER, v. a. asseoir.

ESSITOIR, s. m. siège pour s'asseoir.

ESSUIR, v. a. essuyer, sécher.

ESTRAGOT, s. m. escargot.

ÉTATRIR, v. a. faire une *tatrée*, autrement dit une tartine, étendre du fromage, du beurre sur son pain. Au figuré, faire un récit diffus d'une affaire, appuyer sur toutes les circonstances d'un fait avec affectation.

ÉTAQUER, v. a. attaquer.

ÉTIEUBLE, s. f. éteule, qu'on écrivait jadis esteule, du latin *stipula*, ce qui reste de chaume sur pied après que le blé est coupé.

ÉTISER, v. a. étiser le feu, en arranger les tisons pour l'entretenir.

ÉTOUS, adv. aussi, et moi étous, pour et moi aussi. Dans les chartes du XIII^e siècle, on trouve *itous*.

F.

FALANDER, v. n. faisander ; au figuré, flâner, ne rien faire.

FARAUD, adj. bien habillé, paré avec soin.

FARAUDERIE, s. f. coquetterie, recherche dans sa mise.

- FARTIER, Ferteux, s. m. frotteur, celui qui frotte le chanvre pour en faire de l'œuvre.
- FERCHUSE, s. f. fressure.
- FERNOUILLER, v. n. frétiller.
- FIEN, s. m. fiente d'animaux, fumier.
- FINFERLUCHES, s. f. pl. franges, rubans, bagatelles, menus objets, de l'italien *fanfaduca*, petite houppe de soie qui sort d'un bouton ou d'un gland.
- FIÔL, s. m. (dictionnaire de Trévoux, fiole), de *foliolum*, feuille de blé : fiôler un blé, en rogner les feuilles.
- FLAMMESAUCHE, s. f. étincelle, flammèche.
- FLAMMICHE, s. f. pâte moitié cuite, saisie seulement par la flamme du four.
- FLANDRIN, adj. de Flandres, un grand flandrin, un homme élançé et de mauvaise tournure.
- FLAU, s. m. fléau à battre le blé.
- FOUINER, v. n. se sauver, fuir avec la rapidité d'une fouine.
- FRAT, FRATE, adj. du latin *fractilis*, qui casse net, fragile.
- FREMI, s. f. fourmi. — FREMILLER, fourmiller.
- FRONDILLER, v. a. jeter, lancer, diminutif de fronder, jeter avec une fronde.
- FUTAINÉ, s. f. fuite de la maison paternelle, du domicile conjugal ou de chez un maître. On dit faire la futaine, comme on dit faire une fugue, quand on s'esquive sans prévenir personne.

G.

- GACHE, s. f. mauvaise galette.
- GALARNE, GALERNE, s. m. vent du Nord-Est.
- GALOTTES, ailleurs GARGUCHES, s. f. pl. pâte coupée par petits morceaux et cuite dans du lait en manière de bouillie ; espèce de beignets dont on fait un régal dans les familles le premier dimanche de Carême, que l'on appelle à cause de cela *Dimanche des Galottes*.

GALUSTREAU, ailleurs on dit GALURIAU, s. m. gamin, mauvais sujet.

GAMBI, adj. boiteux, estropié d'une jambe.

GANGUENILLE, s. f. haillon, vêtements en loques.

GARANTIR, v. n. guérir.

GARGARI, GARGUILLOT, s. m. gorge, gosier, du latin *Gurgulio*, même sens.

GARE-LOUP, GUÈRE-LOUP, terme d'injure, la même signification que le mot *Loup-garou*.

GARS, s. m. que l'on prononce GAS, vieux mot synonyme de garçon. Bon gars, mauvais gars.

GAUDREUX, adj. emprunté, maladroit, souffrant, maladif, en parlant des personnes; pluvieux, malsain, en parlant du temps.

GAUMACHE, s. m. gourmand, mange-tout.

GAUMICHON, s. m. gâteau rond et renflé en forme de gougère.

GÉANTE ou GESANTE, s. f. femme en couche, qui est gisante.

GENÈTRE, s. m. genêt.

GENIEU, s. m. petit vase.

GEURNIER, s. m. grenier.

GEVRINES, s. f. pl. broussailles qui poussent le long des rivières.

GIFFLE, s. f. soufflet. — GIFFLER, souffleter.

GIGLER, v. n. jaillir, du mot *chiccle* qui dans le patois bourguignon signifie la seringue de bois dont les enfants se servent pour se jeter de l'eau. *Chiccle*, et *chiccler* ou *gigler* est une véritable onomatopée qui exprime le bruit que fait l'eau en sortant de l'instrument.

GLAISIAU, s. m. glaïeul, plante vivace, iridée, à feuille en épée qui pousse abondamment dans les marais, dans les rivières stagnantes.

GLAPINS, s. m. pl. pierres menues, décombres, restes de démolition.

GLÈNE, s. f. poignée d'épis ramassés sur un champ moissonné.

— GLÈNER, glaner.

GLIN, s. m. brin, chose menue. *Faire petit glin, gliner*, manger avec parcimonie.

GOUET, s. m. serpe, vieux mot employé par Rabelais.

GOUGEUX, adj. friand d'une chose ; on dit : je n'en suis pas gougoux.

GOURI, s. m. pourceau, du grec *χαιρος*.

GRANDESSIME, adj. sup. pour grandissime ; exemple : trois grandesses lieues ; on dit aussi en abrégéant : trois des-simes lieues.

GRATTOUILLER, v. a. diminutif de gratter ; chatouiller.

GREMIAU, s. m. grumeau, noyau.

GREMILLONS, s. m. diminutif du précédent. — Le lait qui tourne se met en gremillons. — On appelle gremillons le fromage fondu.

GRÈVE, s. f. le devant de la jambe.

GRIGNE, adj. chagrin, fâché, de mauvaise humeur.

GRIGNER les dents, pour grincer les dents.

GRIMOULER, v. n. grommeler.

GRIPPEAU, s. m. montée rude, colline escarpée.

GRÔLLER, v. a. griller. — GRÔLLÉE, pois grillés que les nouveaux mariés doivent donner à leurs parents et amis, le premier dimanche de Carême, dans certaines localités ; et ce dimanche s'appelle alors le *Dimanche de la Grollée*, dans d'autres contrées de notre département, on dit le *Dimanche des feux*, des *bordeës*, des *brandons*, parce qu'on allumait en ce jour des feux de joie.

GROUÉE, s. f. troupe ; grouée d'enfants, grouée de poulets.

GUERDIN, s. m. gredin.

GUERNIPILLE, s. m. garnement, vaurien.

GUEUROT, s. m. gueux ; panier en osier plus petit à l'entrée qu'au fond.

GUIGNE-EN-L'AIR, homme à tournure idiote, qui regarde à toutes les enseignes. On dit aussi *Guigne-aux-peurnes* (prunes).

GYPTIEN, NE, adj. terme d'injure, pour Egyptien, dans le même sens qu'on dit Bohémien.

GYRIES, s. f. pl. tours, folies, extravagances, du verbe latin *Giro*, je tourne, qui vient lui-même de γυρῶς, tour.

H.

HAILLEAU, s. m. abri ; se mettre à l'hailleau, c'est-à-dire à l'abri, ce mot a de l'analogie avec celui d'*hallier*, qui signifie une réunion de buissons et d'arbrisseaux fort épais parmi lesquels les lièvres se sauvent pour éviter le chasseur.

HALLAGE, s. m. loge de bûcheron, de charbonnier, etc.

HARBE, s. f. herbe. — Harbe sainte, absinthie.

HARCELLIER, s. m. cultivateur qui ne sait pas son métier; qui harcelle continuellement ses chevaux.

HARNÉ, part. harassé, fatigué, accablé.

HAS, s. f. haie, clôture d'un champ, d'un jardin.

HATE, s. f. qu'on écrivait autrefois *haste*, du latin *hasta*, mesure de terrain, bande de terre entre deux sillons sur laquelle vient le blé. En fait de terre labourable on mesurait par arpent, demi-arpent, quartier et hâte.

HÉRISSÉ, adj. dents hérissées, c'est-à-dire agacées par l'acidité d'un fruit. On dit aussi avoir le *surdent* quand par suite de l'agacement il semble que les dents sont allongées.

HEULE, s. f. huile, *oleum*.

HÔLER, v. a. hêler, appeler à haute voix, crier fort.

HOUCHER, v. a. hocher, secouer.

Houp ! espèce d'interjection qui signifie saute, lève-toi, en haut, enlève ! *Hup ! huper*, racine ayant la même signification aussi bien dans les langues anciennes que dans les langues modernes.

HOUTTE, s. f. hotte. — HOUTERIAU, s. m. petite hotte.

J.

JACON, s. m. langue de serpent, dard de taon, d'abeille, de guêpe, etc. du latin *jaculum*.

JALOGNÉE, s. f. jalée, plein une jale : c'est le nom d'une espèce de baquet : jalognée se dit aussi pour poignée, brassée, etc.

JABOUT, s. m. jabot, giron.

JAVOTTE, s. f. nom de mépris donné à une femme.

JIMENT, s. f. jument.

JITER, v. ac. jeter.

JUGEANCE, s. f. jugement, justice.

JUNER, v. n. jeûner.

JUPITER, s. m. enfant tapageur.

JOUDRU, s. m. volatile éclos le dernier de la couvée. On dit aussi le jaculon, et ailleurs la fracule, ou le fraculon.

L.

LAIS, s. m. qu'on prononce *laisse* en Champagne, *glais* en d'autres provinces, est la même chose que *glas*, *clas*, du mot latin *classicum*, d'où viennent par corruption *classus* et *glassus*, qui dans les chartes du moyen âge désignent une espèce de sonnerie mortuaire.

LAME, s. f. terrain uni au fond des vallées, propre à la culture des céréales : les meilleures terres labourables s'appellent des lames.

LAMPIAU, s. m. lambeau.

LANVEAU, s. m. petit reptile que le peuple regarde comme armé d'un poison mortel, d'où vient ce dicton : au lanveau, la mort il faut.

LAPPER, v. n. se dit d'un corps gluand, qui tient aux doigts.

LAVAS, ELAVAS, s. m. lavasse, pluie subite et impétueuse.

LECHU, ou LESSU. s. m. eau de lessive.

LIGNOT, s. m. fil poissé, herbe filandreuse.

LIOTTE, s. f. qu'on prononce *iotte*, pour luelle, et pour la bouche tout entière en prenant la partie pour le tout. Ex. : il a toujours la liotte ouverte, soit pour parler, soit pour manger.

LIOTTON, s. m. La luelle proprement dite.

LOQUOTTE, s. f. loquette, petite loque, petite pièce de terre.

LOUSIOU, s. m. loriot.

M.

MACHIN, s. m. machine.

MACHOUILLER, v. n. mâchoner, mâcher avec difficulté, avec négligence.

MACHOUILLEUX, adj. qui met un temps infini à mâcher.

MACHURER, v. a. barbouiller de noir : on écrivait jadis *maschurer*, ce qui montre la parenté de ce mot avec le *mascara* des méridionaux, le *mascarar* des Espagnols et le *mascherare* des Italiens, qui veulent dire charbonner, noircir le visage. De là aussi les mots français *masque* et *mascarade*. On sait le mot de Charles IX aux huguenots d'Auxerre : « Derrière, derrière les mâchurés ! »

MAGEAIS, s. m. gros crapaud.

MAGON, s. m. se dit d'un homme malpropre, qui salit tout ce qu'il touche.

MAIGNEN, s. m. en italien *magnano*, chaudronnier.

MAIGRICHON, s. m. petit enfant maigre et chétif.

MALANDRE, s. f. malpropreté, mal qui ronge sourdement, consomption. Malandre dans le sens propre est la carie du bois et vient du grec *μελανδρουν*.

MALANDREUX, adj. qui est en langueur.

MAL-VA, en parlant d'une affaire, pour dire : la chose prend une mauvaise tournure, ça va mal.

MANDRILLE, s. f. guenille, lambeau de vêtement. On appelait jadis *mandille*, du latin *mantillum*, une espèce de casaque

de laquais faite de trois pièces dont l'une pendante sur le dos et les deux autres sur les épaules.

MANIFAIT, adj. mal-bâti, estropié.

MARCAU, s. m. matou ; marcaudin, diminutif.

MARLOUCHE, s. f. du latin *malleus*, gros maillet pour fendre du bois.

MARMUSER, v. n. murmurer.

MARTUJOT, s. m. ailleurs PAIMBERLU, petite racine ronde que les enfants aiment beaucoup et qu'on trouve en labourant les terres.

MASSE, s. f. pain de noix ou de chenevi, dont on a extrait l'huile.

MEIGNEUX, adj. se dit d'un enfant chétif, mal portant.

MÊLI-MÊLO, adv. pêle-mêle.

MENETRÉ, s. m. du vieux mot *ménestrel*, pour ménétrier.

MEZIÉNÉE, s. f. *meridianâ horâ*, heure de midi.

MIALER, v. n. miauler.

MICHE, pain rond ou oblong : diminutif, michon. De là en patois bourguignon, le verbe *micher*, ou *miger* pour manger. Témoin ce dicton sur les habitants d'un petit village de l'Avallonnais rapporté par Courtépée :

Vivent les bounes gens de Tharot
Qui michent leu pain dans leu sechot !

MINABLE, adj. dénué de tout, défait, en guenilles, digne de compassion.

MIOLÉE, s. f. eau miellée dont se régalaient les villageois en y émiettant du pain. C'est l'eau dont on a lavé les instruments et les vases qui ont servi à extraire le miel des gâteaux de cire.

MITAN, s. m. milieu, du latin *mediolanus*.

MIRLOUZET, s. m. marmouset en pain, petit pain en forme de poupée qu'on donne aux enfants pour leurs étrennes.

MOUCHEUX, adj. morveux, terme de mépris pour rappeler son inexpérience à un enfant qui fait l'entendu.

MOURE, s. m. museau.

MOUTTE, s. f. motte.

MOUVER, v. n. mouvoir.

MUGELOTTE ou MUSELOTTE, s. f. mulot, souris des champs,
du latin *mustula*.

MURON, s. m. mûre sauvage, fruit de la ronce.

MUTER, v. n. muser, flâner, regarder de côté et d'autre.

N.

NACQUER, v. n. s'entrechoquer, en parlant des dents qui se
heurtent les unes contre les autres par suite du tremble-
ment que produit le froid.

NANTILLE, s. f. lentille.

NAVIAU, s. m. navel.

NEUGE, s. f. neige.

NEURI, s. f. et dans le Morvand *Neurein*, le Nourri, animaux
qu'on engraisse.

NONAU, LULU, s. m. noms donnés au crapaud, probable-
ment par imitation de son chant monotone.

NOUE, s. f. dans le latin des chartes *noa*, terre basse souvent
envahie par les eaux.

NOUTE, adj. poss. notre.

NUNU, s. m. jouet d'enfant qui rend un son nasillard.

O.

ŒUVRE, s. f. filasse de chanvre raffinée, ainsi appelée dans
nos pays, parce que les femmes en faisaient autrefois leur
ouvrage le plus ordinaire.

ORNILLER, v. n. ennuyer quelqu'un en tournant autour de
lui, en s'en approchant de trop près.

OUCLER, v. a. secouer une porte, faire des efforts pour l'ouvrir.

OUGNER, v. n. se plaindre, en parlant du chien. Onomatopée qui rappelle le cri plaintif de cet animal.

OURDON, s. m. terre relevée à la pioche ou à la bêche entre deux sillons.

P.

PAILLOT, s. m. feuille de blé et des autres céréales, desséchée.

PAISSIAU, s. m. échalas, de *paxillum*, même sens. Dans les pays où l'on arrache les pisseaux avant l'hiver pour les empêcher de pourrir on appelle paisseler (*paxillare*), l'opération par laquelle on les repique en appuyant dessus au moyen d'un bouclier de bois attaché sur la poitrine. On dit aussi *dépaisseler* et *repaisseler*.

PANNER, v. a. essuyer, nettoyer avec un linge, du mot latin *pannus*, d'où vient aussi *pannet* et *pennet*.

PASSELAT, moineau franc, passereau.

PATARD, s. m. gros sou.

PATE-LEVÉE, que l'on met au four avant le pain. On dit ailleurs *pifourne*, *fougée*, *pâte chouniotte*.

PATOUILLE, s. f. perche au bout de laquelle se trouve un torchon mouillé, pour achever de nettoyer le four avant d'y mettre le pain. PATOUILLAT, borbier. PATOUILLER, v. n. patauger.

PAUTRER, v. a. fouler avec les pieds, piétiner.

PÉDRIAU, s. m. perdreau.

PÊLLÉE, s. f. pèllée de gâteaux, de tarte, régal au jour où se termine la moisson.

PENEAU, s. m. du latin *penna*, aile d'oie, servant à épousseter, en guise de plumeau.

PERRIÈRE, s. f. du bas latin *petreria*. carrière où l'on tire la pierre.

PERSOUE, s. m. pressoir. PERSOUSER, v. a. pressurer.

PERTANTAINÉ, s. f. prétantaine. Courir la pertantaine, vagabonder : coureux de pertantaine, vagabond.

PEURNE, s. f. prune. PEURNIER, prunier. PEURNELLE, prunelle.

PIERROTTE, s. f. pierrette, petite pierre.

PIEUCHE, s. f. pour pioche. PIEUCHER, piocher.

PIGE, s. f. mesure de longueur de convention. PIGER, mesurer.

PIMER, v. n. pâmer, respirer avec difficulté.

PILE, s. f. râclée ; donner une pile à quelqu'un, c'est le battre à outrance.

PIS QU'ENTENDRE, de plus en plus mal. Le commentateur des Noëls bourguignons écrit : *pis qu'antan*, et dit que ce mot vient d'*ante annum*, pour dire c'est pis que l'an passé, pis que jamais.

PLAIDASSIER, s. m. plaideur d'habitude, qui ne cherche qu'à plaider.

PLATINE, s. f. babil, bonne langue.

PLEUE, s. f. pluie.

PLEUVRE, v. n. pleuvoir.

PO, s. m. poil ; *po-foullot*, poil follet.

POLE, s. f. poule.

POMACHE, s. f. mâche, doucette.

POUÉ, s. m. puits.

POUCHO, PECHO, un peu, *pauxillum*.

POU-LA-GUEULE, s. m. gourmand ; un pou-la-gueule, un mange-tout, un homme qui dépense tout ce qu'il a à boire et à manger.

POULAILLER, s. m. vaurien, brigand : terme d'injure, nom d'un fameux scélérat du siècle dernier, aussi populaire que celui de Cartouche et de Mandrin.

POUMONIQUE, s. m. poitrinaire.

POURE, adj. pauvre ; se trouve fréquemment dans les vieux auteurs.

POUREAU, s. m. poireau. POUROTTE, plant de poireau.

POUSSIER, s. m. poussière.

PRÔT, PRÔTE, adj. prêt, prête.

PROU, adv. beaucoup : ni peu ni prou ; vieille locution qui se trouve fréquemment dans saint François de Sales.

PUTE, adj. laide ; pute bête, vilaine bête, du latin *putida*. Les huguenots d'Auxerre avaient une couleuvre qu'ils appelaient la *pute-gueule*. C'est dans le même sens qu'on dit dans le patois bourguignon : *Peut, Peute*.

Q

QUARRE, s. f. coin, angle, côté. Aller de quarre, c'est-à-dire de côté, de travers. Des paroles de quarre, sont des paroles de travers qui ont besoin d'être redressées.

QUASIMENT, adv. quasi, presque.

QUEDER, v. n. qu'il faudrait plutôt écrire par un C. *Cueder* vient comme le vieux mot français *Cuider* de *cogitare*. Quand les vigneron pensent que la vendange est bonne, quand les raisins produisent beaucoup, ils disent : *on quède* cette année. S'ils voient que leur espérance est trompée, ils disent que l'on *déquède*.

QUERIR, v. a. chercher, que l'on prononce *cri*.

QUINQUENELLE, s. f. de *quinquennalis*, répit de cinq ans pour payer, accordé à ceux qui étaient mal dans leurs affaires. Au figuré, *faire la quinquenelle*, faire faillite, baisser, tomber en décadence.

R.

RABATER, v. n. faire du bruit, du tapage, comme avec un bâton.

RABILLON, s. m. menu bois. — RABILLONNER, couper, ramasser menu bois.

RACointer, v. n. trouver à redire à tout, ragoner.

Bayonne et de Bordeaux, quoique cette dernière ville ne fût point dans le ressort de son intendance.

Malgré tant de titres éclatants à l'amour et à la reconnaissance du pays, M. d'Étigny eut à subir l'injustice et l'ingratitude qui frappent trop souvent les grands hommes. Des dissensions s'étant élevées au sein du Parlement de Pau, et l'attitude de M. d'Étigny ayant été mal appréciée et trop sévèrement jugée, le roi l'exila dans ses terres auprès de Sens, où il possédait, avec sa famille, les domaines d'Étigny et de Theil. Il n'y passa que quelques années qu'il employa encore à exécuter de grandes entreprises territoriales et industrielles, et à répandre de nombreux bienfaits; il fut ensuite renvoyé honorablement à Auch. Mais tant de luttes et d'injustices avaient développé en lui une maladie mortelle, et de son lit de douleur, il adressa, le 12 août 1767, à M. le contrôleur général des finances, une lettre touchante dont nous devons faire connaître quelques passages :

« Vous savez que j'ai eu des ennemis ; je ne les ai pas mérités ; ils ne connaissent pas le fond de mon cœur ; Dieu m'a fait la grâce de leur pardonner.

« Mes intentions et mes démarches ont été pures ; je n'ai jamais eu en vue que le service de mon roi et le bien public, et quoique j'aie dérangé considérablement ma fortune dans cette province, pour des objets qui lui sont utiles, je n'y ai aucun regret, parce que j'ai rempli mon inclination et que je crois que ma mémoire y sera chérie. J'en suis d'ailleurs bien payé par les marques généreuses du tendre intérêt et de l'affection qu'on n'a cessé de me témoigner dans le cours de ma maladie, depuis le plus grand jusqu'au plus petit.

« Je quitterai ce monde avec la douce satisfaction d'avoir vu toutes mes peines et mes soins profiter à cette Généralité. J'y ai fait faire des routes superbes, sources de tous les avantages ; j'y ai animé le commerce intérieur et extérieur,

« encouragé et protégé l'agriculture et les manufactures au point que je crois la laisser heureuse. »

Paroles dignes d'un grand citoyen et d'un véritable chrétien et qui peignaient d'un seul trait tout ce qu'il y avait de noble et d'élevé dans son intelligence et dans son cœur !

M. d'Étigny mourut le 24 août 1767, et l'on peut dire que sa mort fut un deuil public devant lequel ses ennemis eux-mêmes s'inclinèrent.

Les Généralités de Béarn et de Gascogne prirent l'année suivante une délibération portant que *si le chef de la famille d'Étigny se trouvait jamais sans fortune, il lui serait alloué une rente de dix mille livres, en reconnaissance des services rendus à ces provinces.*

Les transformations du régime politique et territorial de la France ont rendu caduque cette généreuse décision, mais hâtons-nous de dire que sur la proposition de M. Lerat de Magnitot, ancien sous-préfet de Sens et depuis préfet du Gers, le conseil général de ce département a voté, il y a quelques années, une pension annuelle de 4,000 fr. au profit de M^{lle} Aline Megret de Serilly, demeurant à Theil près Sens, et l'une des descendantes de M. d'Étigny ; témoignage éclatant rendu à sa mémoire et qui honore à la fois le magistrat qui en eut l'heureuse initiative, et le pays dont ses représentants ont été les dignes interprètes !

En 1801, les cendres de M. d'Étigny furent transportées avec la plus grande solennité dans l'église d'Auch, et une inscription latine, gravée sur le marbre de son tombeau, rappelle ses vertus publiques et privées ; son portrait fut en outre placé à l'Hôtel-de-Ville et dans les chefs-lieux d'arrondissement.

Le conseil général du département du Gers vota, en 1816, l'érection de la statue pedestre de M. d'Étigny sur le cours d'Auch qui porte son nom, et son éloge public, auquel nous avons emprunté les éléments de cette notice, fut prononcé le

29 mars 1818, à la Société royale et centrale d'agriculture, par M. le baron Ladoucette, député et ancien préfet.

Plusieurs villes du département du Gers et des départements voisins ont tenu à honneur de donner le nom d'Étigny à leurs rues, places et promenades, et quoique près d'un siècle se soit écoulé depuis la mort de M. d'Étigny, sa mémoire est toujours l'objet de la plus grande vénération.

Dans ces derniers jours encore, le *Journal des Pyrénées*, feuille des établissements thermaux, contenait ces lignes :

« Nous consacrerons plus tard une page particulière à
« l'histoire de chacun de nos établissements, et nous dirons
« alors quels furent les hommes, aujourd'hui pour la plupart
« oubliés, dont le zèle et le talent travaillèrent pour eux ;
« mais nous ne saurions omettre de citer dans cet avant-
« propos un nom qui se rencontre à chaque pas dans nos
« contrées, gravé sur le marbre comme dans le souvenir
« des populations reconnaissantes, celui de l'*Intendant d'É-*
« *tigny*. Précurseur d'une époque de grandeur, il lui prépa-
« rait les voies ; nos thermes éprouvèrent des premiers les
« heureux effets de son administration inspirée par de larges
« vues d'intérêt général. »

Je ne suis donc ici que le faible écho de tous les témoignages que la voix publique m'a transmis dans ma route, et j'ai voulu seulement apporter une nouvelle pierre au monument historique que nous devons élever aux illustrations sénonaises.

E. DELIGAND,

AVOCAT.

NOTE

SUR

LES MORTIERS ROMAINS DE CONSTANTINE.

A M. LE PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DE SENS.

J'ai eu l'honneur d'adresser, à la fin de 1846, à la Société archéologique de Sens une notice sur les mortiers des murailles que les Romains ont élevées autour de la ville et dans ses environs. Je me plaisais, dans cette étude, à faire ressortir le soin, l'art avec lesquels les constructeurs de ces temps reculés composaient les mortiers dans lesquels ils incrustaient les pavés cubiques ou les pierres de couleur dont ils formaient les revêtements auxquels on a donné les noms d'*opus regulatum* et d'*opus reticulatum*; et j'étais amené à conclure de mes observations, que les Romains employaient des mortiers dans lesquels l'eau et le sable n'entraient qu'en petite quantité; la pâte en restait si ferme, que ce n'était probablement pas sans quelques efforts et surtout sans de grandes précautions qu'on y faisait pénétrer les pierres des revêtements et même du massif de l'intérieur des murailles.

J'avais cherché à expliquer cette manière d'agir en admettant que les Romains connaissaient la propriété que l'hydrate de chaux paraît avoir de former un corps solide et insoluble quand la combinaison de l'eau et de la chaux s'opère dans des conditions telles, que le composé ne contient qu'une

faible quantité d'eau (trois ou quatre parties environ pour une partie de chaux) ; enfin, j'avais indiqué la pression comme un des moyens certains d'obtenir des hydrates de chaux formés dans les conditions que j'avais cru retrouver dans les vestiges des constructions romaines.

De nouvelles études, et plus encore peut-être, mon départ de Sens, mon éloignement des débris de la domination romaine dans les Gaules, avaient, pour ainsi dire, fait passer à l'état de souvenir mes recherches sur les mortiers anciens. Je ne m'en occupais plus ; et cependant, lorsqu'une occasion se présentait, j'en parlais avec ce plaisir que l'on a, quand on est déjà vieux, à se rappeler sa jeunesse. C'est ainsi que j'entrai un jour dans quelques développements sur les hydrates de chaux et leur emploi par les Romains, devant un officier du génie fort distingué, aujourd'hui le général Creully.

Après un voyage au Sénégal, M. Creully revint en Algérie et fut placé à Constantine comme directeur des fortifications.

Constantine, l'antique Cirta, capitale de la Numidie, renfermait encore, au moment de l'occupation française, un grand nombre de ruines romaines, et tout homme d'esprit et d'instruction qui s'y trouve amené, se sent entraîné vers ces études du passé dont les charmes sont presque fascinateurs.

M. Creully ne pouvait se soustraire à cette influence. Une Société archéologique de la province de Constantine fut fondée par ses soins, en 1853, et elle le récompensa de ses efforts et de son zèle en le nommant son président.

A la fin de la même année, elle faisait paraître un annuaire des plus intéressants imprimé à Constantine même, qui contient les gravures de nombreuses inscriptions latines, phéniciennes et lybiennes, et les traductions de plusieurs d'entre elles.

Mais le plaisir de faire l'éloge des travaux de la Société archéologique de Constantine m'éloigne du sujet dont je vou-

lais entretenir celle de Sens qui, elle aussi, s'est fondée au milieu des débris d'une ancienne cité où l'époque romaine a brillé pendant plus de quatre cents ans. Je reviens donc à mon sujet, aux mortiers romains et surtout aux hydrates de chaux de Constantine.

Les mortiers romains d'Afrique ressemblent beaucoup à ceux que M. Creuilly avait remarqués en Normandie et à Sens où il avait jadis passé quelques jours. Ils entrent en quantité considérable dans les maçonneries et ont acquis une grande dureté. Partout les parements semblent avoir été plaqués après l'exécution des massifs intérieurs, et cela quelles que fussent l'importance et la hauteur des constructions.

Ces faits importants viennent donc confirmer ce que j'avais avancé, en 1846, sur la consistance des mortiers romains au moment de leur emploi et, par conséquent, sur le rôle important que l'hydrate de chaux devait y remplir.

Mais cet hydrate recevait aussi un autre emploi. Les Romains s'en servaient avec succès pour luter les tuyaux en poterie des conduites d'eau, et ce qui est plus remarquable encore, ils usaient des moyens de pression que j'avais indiqués.

Voici un extrait du mémoire de M. Creuilly sur les poteries des conduites d'eau romaines trouvées à Constantine, et qui a été inséré dans l'Annuaire de 1853 de la Société archéologique.

« La théorie des chaux hydrauliques semblait complètement élucidée par les travaux de M. Vicat, lorsqu'un autre ingénieur, M. Chanoine, ayant eu l'idée de mettre sous l'eau de la chaux commune (grasse) renfermée dans un sachet de toile, reconnût qu'elle faisait corps au bout d'un certain temps, quoique la même chaux, à l'état libre, ne donnât aucun signe d'hydraulicité. Hé bien ! cette propriété de la chaux commune dans une enveloppe coërcitive, les Romains la connaissaient, et ils en tiraient fort ingénieusement parti pour l'assemblage des pièces de leur conduite

« d'eau. Dans nos méthodes actuelles le lut le plus énergi-
« quement hydraulique est celui qui obtient la préférence ; il
« en résulte plusieurs inconvénients : les assemblages se
« rompent par suite des tassements qui ont presque toujours
« lieu dans les ouvrages neufs, les eaux se perdent par les
« joints, les racines des plantes s'y introduisent et obstruent
« les conduites ; souvent aussi ces conduites sont tout d'abord
« obstruées par les bavures du ciment que l'insouciance des
« ouvriers y laisse. Les Romains, au contraire, choisissaient
« pour cet usage la chaux non hydraulique dont les bavures
« à l'intérieur des conduites étaient immédiatement empor-
« tées par le courant de l'eau, dont la consistance pâteuse se
« prêtait à tous les tassements, et qui cependant, finissait par
« durcir, étant contenue entre les parois de la poterie ; elle
« était, en outre, retenue extérieurement par une toile forte-
« ment serrée et liée autour de chaque joint. Tel est, en effet,
« l'état dans lequel on a trouvé les débris des antiques con-
« duites d'eau de Constantine. L'empreinte de l'enveloppe en
« toile sur les bourrelets de chaux des assemblages y est par-
« faitement visible ; quelques lambeaux de cette toile y sont
« même restés. Le lut, comme toute la chaux sans mélange
« d'argile, est d'un blanc pur, et sa dureté ne dépasse pas
« beaucoup celle de la craie. »

Ce document fort intéressant me porte à croire que les Ro-
mains garnissaient d'une pâte de chaux vive ne contenant de
l'eau qu'autant qu'il en fallait pour lui donner du liant, gar-
nissaient, dis-je, le vide compris entre le manchon et le bout
de deux tuyaux consécutifs d'une conduite d'eau ; qu'ils main-
tenaient l'ensemble en un état convenable de rapprochement
au moyen d'une ligature de forte toile, puisqu'ils remplis-
saient d'eau les tuyaux ainsi disposés sur une certaine éten-
due, ou tout au moins, qu'ils faisaient arriver de l'eau jusqu'à
la chaux par un moyen quelconque, peut être par arrosage,
imbibition, immersion partielle, etc., etc. La chaux ainsi

mouillée achevait de prendre la quantité d'eau dont elle avait besoin pour faire un hydrate solide et, sous l'action de la combinaison, elle se dilatait de manière que tous les vides fussent remplis. Mais comme la chaux était comprimée par la résistance des tuyaux et de la ligature, et que d'ailleurs l'argile des tuyaux happait toute l'eau qui n'était pas plus fortement retenue par la chaux, l'hydrate acquerrait promptement les caractères de solidité, d'insolubilité et d'élasticité que j'avais reconnus dans mes expériences. En cet état, il se prêtait aux tassements, tout en résistant à l'action dissolvante de l'eau et tout en fermant complètement aux corps étrangers l'entrée des tuyaux. Il se consolidait d'ailleurs très-rapidement sous la double action des affinités de ses molécules elles-mêmes et de la combinaison de la chaux avec les acides, notamment l'acide carbonique contenu dans l'eau des conduites et plus encore dans l'air disséminé dans la terre ambiante ou entraîné dans les tuyaux par l'eau elle-même.

Cet espèce de lut retrouvé par M. Creully plus de douze cents ans après son exécution, n'était plus qu'un carbonate de chaux contenant à peine quelques faibles parties de l'hydrate originaire. Je suis porté à déduire cette composition d'une expérience que je fis en partie à Sens et que voici :

Un morceau de chaux grasse pesant 130 grammes 35 fut immergé le 10 juin 1836. Quatre jours après, son poids s'était élevé à 236 gr. 36. L'hydrate de chaux chimique est composé d'un atôme de chaux et de deux atômes d'eau, ou ce qui revient au même, dans un poids donné d'hydrate, il entre soixante-quinze p. 0/0 de chaux et vingt-cinq p. 0/0 d'eau : Conséquemment, un hydrate contenant 130 gr. 35 de chaux doit peser 173 gr. 80. L'hydrate que j'avais formé avait donc un excédant de poids de 62 gr. 56 représentant trois atômes d'eau interposée pour chaque atôme d'hydrate.

Le morceau de chaux hydratée pesant 236 gr. 36 fut exposé à l'air libre; son poids diminua rapidement et perdit en un

mois presque toute l'eau non combinée. En même temps il y eût absorption d'une certaine quantité d'acide carbonique qui décomposa une partie de l'hydrate, en rendit l'eau libre et lui permit ainsi de s'évaporer comme celle qui n'avait pas été combinée. C'est ce qui explique comment après un mois d'exposition à l'air, le morceau ne pesait plus que 168 gr. 85; mais l'absorption de l'acide carbonique continuant, le poids du morceau se mit à croître à tel point, qu'après sept années, il pesait 216 g. 73.

Un morceau de carbonate de chaux contenant 130 g. 35 de chaux devait peser 231 g. 46; donc au bout de sept années toute la chaux n'était pas encore passée à l'état de carbonate; toutefois, il ne s'en fallait guère que d'un dixième.

On voit donc que j'avais mes motifs pour dire que si le lut des tuyaux trouvés à Constantine avait d'abord été de l'hydrate de chaux pur, il avait dû se transformer presque complètement en carbonate sous l'action de l'air ambiant et de l'eau coulant dans les conduites.

La Société me pardonnera d'avoir terminé cette notice par les calculs dans lesquels j'ai été entraîné pour prouver que les chaux des mortiers romains sont presque toutes transformées actuellement en carbonates aussi bien en Algérie qu'en France; en Bourgogne qu'en Normandie; à Sens qu'à Constantine. C'est à cette transformation que ces mortiers doivent la dureté de pierre qu'ils ont acquise. A l'origine, ils étaient, sans aucun doute, consistants et solides; mais comme ils ne contenaient alors que de l'hydrate de chaux, ils avaient une espèce d'élasticité qui s'est admirablement prêtée aux tassements, mais qu'ils ont perdue à mesure que l'acide carbonique a pénétré leur masse et s'est substitué à l'eau de l'hydrate.

M. CHANOINE,

Membre honoraire de la Société archéologique de Sens.

DICTIONNAIRE DE PATOIS

OU

RESTES DU VIEUX LANGAGE FRANÇAIS ENCORE EN USAGE DANS
LE CENTRE DU DÉPARTEMENT DE L'YONNE.

SPÉCIALEMENT DANS LES CANTONS DE LIGNY ET DE SEIGNELAY.

A.

ABRE, s. m. Arbre.

ACCIN, s. m. Champ, verger entouré de haies, du mot latin *accinctus*.

AGONIR ou AGONISER quelqu'un de sottises, l'accabler d'injures ; v. act.

AGRILANNAI, ANGRILLANLAI, s. m. Etrene, cadeau du premier de l'an, ou de la fête des Rois, consistant en une espèce de pâtisserie. Cri de joie poussé par les enfants dans les rues, la veille du premier de l'an, ou le soir des Rois. Les mémoires de la Société académique de Cherbourg, année 1843, signalent un usage absolument semblable dans les campagnes qui avoisinent Saint-Lô : On appelle cela ANGUYLANNEU ; vestige traditionnel du vieux cri gaulois : *Au gui l'an neuf*, qui retentissait au jour de la découverte du *gui sacré* et qui annonçait le commencement de la nouvelle année.

AINDER, v. act. Aider.

AMONITION (pain d'), s. f. C'est par corruption, dit Ménage, que le beau langage a fait de ces mots : *pain de munition*. Ce que nous appelons aujourd'hui le patois était le bon

français du xvi^e siècle. Nous trouvons dans le Glossaire de Ducange, *amonitio cibaria*, *undè Galli* : Pain d'amonition.

ARCHE, s. f. herse ; archer, herser.

ARDILLE, s. f. argile, terre glaise.

ARDILLÈRE, s. f. glaisière, lieu d'où l'on tire de l'argile.

ARGOUT, s. m. ergot.

ARNICROCHE, s. f. pour anicroche. obstacle qui survient à une affaire. On donnait autrefois ce nom à une arme en forme de croc, qui servait à détruire les murs.

ARRIA, s. m. bruit, train, embarras.

ARRIEZ, adv. encore.

ARTAU, s. m. orteil.

ASTHEURE, adv. à cette heure, maintenant, présentement, aussitôt : se trouve dans Montaigne ainsi orthographié.

AUBEPIN, s. m. aubépine, *alba spina*.

AUBILLES, s. f. pl. friperie, défroque, diminutif d'aube, *alba*, vêtement blanc.

AUTONS, s. m. pl. grains défectueux ou non sortis de leur enveloppe que l'on jette aux volailles après le vannage.

B.

BADRÉE, s. f. tarte, pâtisserie plate couverte de farce d'herbes, de bouillie, etc.

BARBILLOX, s. m. salsifis sauvage, que les enfants cherchent dans les prés.

BARGE, s. f. machine à broyer le chanvre. Barger du chanvre, le briser avec la barge.

BASSER, v. a. secouer un liquide dans une bouteille, dans un tonneau, dans un bassin.

BATTIS, s. m. lait de beurre.

BÉCHEVOTER, v. a. entremêler, placer alternativement du même côté la tête et la queue, le gros bout et le petit bout.

BENATRES, s. f. du mot celtique *benna*, d'où vient benne, banne, espèce de manne à guenilles, à charbon ; *traîner ses benâtres*, traîner ses guenilles. Engin d'osier pour la pêche.

BÈNER, v. n. se dit en parlant du linge qui commence à sécher.

BERBIS, s. f. dans la basse latinité *berbix* de *vervex*, brebis.

BERDONNER, v. n. bourdonner, grommeler.

BERLER, v. a. *berler un œuf*, le vider, l'avaler sans le faire cuire.

BERNICLER, v. n. regarder de près comme les myopes.

BERTELER, v. n. trébucher, être mal assuré sur ses jambes, marcher comme l'enfant qu'on tient avec des bretelles.

BERTILLES, s. f. broutilles. du mot latin *brustum*, d'où vient brouter : menues branches de bois, choses de peu de valeur.

BERTILLER, v. n. ramasser des bertilles.

BEUGEON, BEUZON, s. m. lourdeau, qui pense, parle, agit avec lenteur.

BEUGNE, s. f. légère bosse qui se produit à la tête lorsqu'on a reçu un coup.

BEUILLE, s. f. espèce de manne en osier qu'on appelle aussi *billou*, et dont on charge les ânes de chaque côté du bât.

BEUILLER, v. n. regarder de près, avec attention, avec des yeux grands comme ceux d'un bœuf, *bœu-aïl*, ou *œuille*, comme on écrivait jadis. Homère donne à Junon, l'épithète de Βροπις.

BEUSE, s. f. bouse.

BEUVÉE, BUVÉE, s. f. mélange d'eau avec du son, des balles d'avoine, des pommes de terre, etc., pour engraisser les porcs, les vaches et autres bestiaux.

BIAUCE, BEAUCE, s. f. terre grasse, boueuse, très-fertile et éminemment propre à la culture du blé.

BILLARDE, s. f. cavalcade d'honneur pour conduire les nouveaux mariés à l'église. *Courir la billarde*, faire des courses à cheval les jours de noces. On dit aussi : *courir la poule*,

RACOUTRER, v. a. raccommoder des vêtements : cette expression est employée par saint François de Sales.

RAGER, v. n. remuer. Ailleurs on dit *Rôger*, qu'on fait dériver de *rotare*. Les Italiens disent *roteggiare*.

RAIN, s. m. branche de fagot, de bourrée, du latin *ramus*.

RAMANENCES, s. f. restes, du latin *remanere*.

RAVINER, v. n. creuser des ravins : Les champs sont ravinés par la pluie. Raviner de faim, avoir l'estomac creusé par la faim.

REDOUILLER, v. a. terme de menace : Attends, je te vas redouiller.

RÉGUGER, v. a. aiguïser.

REJEAUPPER, v. n. rebondir, ressauter.

RELOUGE, s. m. horloge.

RENDOUBLER, v. a. rendoubler de coups un animal, le frapper à coups redoublés.

RENGRIGNER (se), v. pr. s'empirer.

RENNIELLER, v. a. redire cent fois la même chose comme une vieille qui répète toujours le même air.

RÉPARMER, v. a. épargner.

RÉSOU, E, adj. résolu, hardi, décidé.

RÉVÉGER, v. n. ravager, marauder.

RIBOULER, v. a. faire de grands yeux.

RIDICULE, adj. dans le sens de raide, sévère, inflexible.

RIGOULE, s. f. Rigole, de *riga*, raie, et dans la basse latinité *rigola*, petite raie, par où l'eau s'écoule dans les champs.

RIGOULER, v. n. couler le long d'une raie, en parlant de l'eau ou d'un autre liquide.

ROBIN et MARION, mariage mal assorti, époux à caractères antipathiques, qui ont des torts tous les deux, l'un d'une façon l'autre d'une autre. Saint François de Sales fait allusion à cette locution proverbiale quand il dit : (Lettres 305^e)

« Quand l'ennemi ne peut pas rendre nos âmes Marion, il

rend nos cœurs Robin. » c'est-à-dire, lorsque le démon ne peut pas nous faire tomber dans la mélancolie. il tâche de nous porter à une joie immodérée.

RIÔLER, v. n. ricaner, rire comme un niais.

ROIE, RÔE, s. f. raie de terre, sillon ; *roya*, *riga* dans la basse latinité.

RÔLLER, v. a. rueller les vignes, disposer la terre en roies, en sillons, pour protéger le cep et ameublir le sol pendant l'hiver.

ROUILLOT, s. m. battoir, instrument pour frapper le linge au lavoir. On le fait dériver de *rudicula*, spatule de bois.

ROULÉES, s. f. pl. œufs de Pâques : œufs cuits durs que l'on s'amuse à faire rouler, en les dirigeant les uns contre autres, le plus solide gagnant tous ceux qu'il casse.

S.

SANTIER, s. m. chantier, pièces de bois sur lesquelles on place les tonneaux dans la cave.

SAPINE, s. f. tine de sapin, dans laquelle on trait les vaches.

SARCIOTTE, s. f. serpette pour vendanger.

SAULCE, s. m. saule. SAULCIS, (*Salices*) lieu planté de saules. On prononce sauce, saucis.

SEMONDRE, v. a. offrir un objet à vendre, faire ses offres et ses conditions de vente.

SOULAIRE, adj. vent de l'est, qui vient du côté où le soleil se lève.

SEMBLAVISQUE, pour : il semblait que...

SERGEON, s. m. poignée de chanvre liée par le milieu.

SERPILLON, s. m. petite serpe qui sert à tailler la vigne, à cueillir de l'herbe, à vendanger, etc.

SINER, v. a. pour signer.

SINELLE, s. f. fruit de l'aube-épine.

SOMBRES, s. m. pl. terres nonensemencées, où l'herbe a

poussé spontanément. — SOMBRER, donner à la terre un profond labour au printemps.

SOURDRE, v. a. soulever un objet.

T.

TABOULER, v. n. faire du tapage, comme quand on frappe sur une table, *tabula*.

TAILLER, v. a. pour teillier ou tiller, casser les brins de chanvre et en détacher l'écorce déliée et filandreuse qu'on appelle la *teille* ou la *tille*.

TALER, v. a. meurtrir, se dit de la chair et des fruits. TALURE, meurtrissure.

TAPONER, v. a. manipuler et souiller par le contact réitéré : diminutif du verbe *taper*. Ailleurs on dit *tapoter*.

TAPOUNIS, s. m. choses de rebut, qui ont été taponées, qui ne sont bonnes à rien.

TAQUER, v. a. frapper les échelas pour les consolider. On voit que ce mot imite le bruit du maillet dont se servent nos vigneron.

TAQUONNER, v. n. faire peu d'ouvrage.

TAQUOT, s. m. chétif ouvrier, qui perd son temps à des riens.

TATRÉE, s. f. tartine, comme on dit *tatre* pour tarte.

TENOT, s. m. tonneau, cuvier à lessive.

TERTOUS, TRETOUS, mot souvent employé dans les vieux auteurs pour *tous*, sans exception.

THEURÉE, s. f. monticule, tas, monceau.

THUREAU, s. m. élévation, hauteur, montagne, du mot celtique *Thor*, qui est la racine d'une foule de noms de pays et qui indique qu'ils sont situés sur une montagne, auprès d'une montagne. *Tornodurum*, Thorigny, Thory, Tormency, etc.

TIRE-FIEN, s. m. crochet à tirer le fumier.

TISSE, s. f. gerbes entassées dans une grange

TORLORIGAUT, boire à tortlorigant ; à tire-la-Rigaut, dit un auteur sénonais, c'est-à-dire, comme les sonneurs quand ils sonnent la cloche appelée *la Rigaut*.

TORTENPION, s. m. *tortis pedibus*, qui a les pieds ou les jambes tortues, estropié, boiteux.

TOULE, s. f. bouteille de terre où l'on met de l'huile.

TOURNE-A-CUL, s. m. bâton qui se termine par un souchon courbe.

TOUZE, s. f. taure. TOUZIAU, taureau.

TOUT-APAN, locution adverbiale signifiant beaucoup, entièrement, dans toute l'étendue d'une terre : cette vigne est mûre tout-apan, εἰς ἀπανάτης.

TRACER, v. n. passer à travers un champ et y laisser des traces. On dit tracer par une chenevière, une luzerne.

TREJAILLER, v. n. tressaillir. Ex. : il a un nerf tréjaillé.

TREMPURE, s. f. ondee suffisante pour tremper la terre.

TREUE, s. f. truie.

TRIPER, v. a. fouler aux pieds, du grec *τριβειν*, triturer, battre, fouler. Triper les boues, voyager par un mauvais temps.

TROPILLER, v. a. même sens que le mot précédent.

TUMER, v. a. déborder ; en parlant d'un liquide qui passe par dessus les bords du vase, du latin *tumescere*.

V.

VARNE, s. m. verne, espèce d'arbre.

VARNÉE, s. f. lieu planté de vernes.

VASSIAU, s. m. vaisseau, vase, tonneau.

VERDE, s. f. petite boule de bois que les enfants s'amuse à chasser avec un bâton. Jouer à la verde.

VERDELET, s. m. raisin encore vert, mais qui commence à mûrir.

VERDELLE, s. f. espèce de lézard, qu'on regarde comme très-venimeux. On dit proverbialement : La verdelle, la pioche

et la pelle, c'est-à-dire, si vous êtes mordu par une ver-delle, il faudra bientôt creuser votre fosse.

VERDER, VERDINGUER, v. n. sauter, courir, tourner, pirouetter, du bas latin *veredare*.

VERDESIAU, s. m. verdereau, lézard vert.

VERNOUILLER, v. n. se dit de quelque chose qui remue comme un tas de vers.

VOISE, adv. voire, oui.

VOISEMENT, ad. voirement, vraiment.

VOISIAU, s. m. oiseau.

VOUTE, adj. poss. votre.

OBSERVATIONS.

1^o Ce n'est pas seulement dans les mots voire, voirement, verdereau, que l'*r* est remplacé par un *s*, mais dans une foule d'autres mots qu'il est inutile d'énumérer ; et encore le son de l'*s* est tellement adouci qu'on le prendrait pour un *z* : Pèse, mèse, *pèze, mèze*.

2^o On a vu aussi que l'usage populaire change en *iau*, toutes les terminaisons en *eau*. Ainsi on dit de l'*iau*, pour de l'eau ; une *piau*, un *viau*, etc. Il en est de même dans nos vieilles chartes locales.

3^o *Re* se change en *er* dans beaucoup de mots : nous n'avons donné que quelques échantillons, parce qu'il suffit de constater cette pratique bien en rapport avec le génie de la vieille langue française. Ainsi, *emberner*, pour embrener, *bertelle*, pour bretelle, *berdouiller*, pour bredouiller, *berlander*, pour brelander, *berloque*, pour breloque, *pernez*, pour prenez, *berbis* pour brebis, etc.

4^o *O* se prononce presque toujours *ou* : *douonner*, *pourter*, *souonner*, etc.

L'Abbé CORNAT.

PROCÈS-VERBAUX.

SÉANCE DU 8 JANVIER 1855.

PRÉSIDENCE DE M. PROU.

M. le président dépose sur le bureau :

1° Archives de Physiologie de MM. Bouchardat et Quevenne (1854).

2° Athénée du Beauvaisis.

3° Bulletin de la Société d'Agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Aube (1854), nos 31, 32.

4° Journal du musée lorrain, 3^e année, n° 9.

5° Mémoires de l'académie impériale de Toulouse, t. 4.

6° Bulletin monumental de M. de Caumont, 20^e vol. n° 8.

7° Annales archéologiques, t. XII, 6^e liv.

8° Notice sur M. A. Leclerc, de l'Institut, par M. Lance.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté. M. l'abbé Brullée demande qu'il en soit fait un extrait relatif au mémoire présenté par M. Girard, curé de Saint-Julien-du-Sault, membre correspondant. La société consultée fait droit à cette demande.

M. le docteur Fillemin offre à la Société, neuf almanachs de la collection Tarbé.

M. Michel, ancien principal du collège, actuellement domicilié à Fontainebleau, écrit pour donner sa démission. Sur la demande de M. le Président, la Société lui confère le titre de membre honoraire.

Sont présentés aux suffrages de la Société par plusieurs de ses membres, M. Albert de Feu, en qualité de membre titulaire ; M. Lance, architecte du département pour les édifices diocésains et M. Guérard, président de la Société d'a-

griculture, sciences et arts de Provins, en qualité de membres correspondants.

M. Picard, ingénieur des ponts et chaussées déclare s'associer à la Commission chargée de faire exécuter les fouilles du gué de Saley.

M. le Président rappelle à la Société la nécessité de travailler activement au dépouillement des manuscrits déposés à la bibliothèque de la ville.

M. le Maire, présent à la séance, joint ses instances à celles de M. le Président et prie la Société de terminer promptement ce travail réclamé par M. le Ministre.

M. l'abbé Brullée propose de confier ce travail à un paléographe, rétribué sur les fonds de la ville et de la Société. Après discussion, la proposition est adoptée et M. le Maire la transmettra au Conseil municipal.

MM. Nisard, Guigniault, V. Leclerc. Beulé, d'Arbois de Jubainville, Stephen Morlot et Félix Clément sont nommés membres correspondants.

M. l'abbé Cornat achève la lecture de son glossaire du patois des environs de Seignelay.

M. Lallier offre à la Société, au nom de M. Lacave, une ancienne gravure représentant une scène de massacre à Sens, en 1562, et annonce qu'il se propose d'examiner ce fait au point de vue historique.

Une observation de M. Giguet engage M. le Président à déposer la proposition suivante :

Le président sortant fera de droit partie du bureau nouvellement réélu.

Cette proposition sera ultérieurement discutée.

M. le Président désigne comme devant faire partie de la Commission du Bulletin, MM. de Canchy, Dégigand, Giguet, l'abbé Cornat.

M. A. Hédiard lit un rapport sur les travaux de la Société académique de Saint-Quentin.

SÉANCE DU 5 FÉVRIER 1855.

PRÉSIDENCE DE M. PROU.

M. Salmon dépose sur le bureau au nom de M. Cornat, président de la Société archéologique de Châlons (Saône-et-Loire), récemment nommé membre correspondant, une notice sur l'église de Saint-Désert (Saône-et-Loire), avec un album de dessin ; au nom de M. Henri Baudot, président de la Commission départementale d'antiquités de la Côte-d'Or, un Mémoire sur la colonne de Cussy, récemment couronné par l'Académie des Inscriptions et belles-lettres.

M. le Président dépose sur le bureau :

- 1° Musée lorrain, une liv. 1855.
- 2° Bulletin de la Société d'Agriculture de la Marne.
- 3° Bulletin de la Société archéologique de l'Orléanais.
- 4° Bulletin de la Société d'archéologie lorraine.
- 5° Liturgie des cloches, par M. l'abbé J. Corblet.

M. Deligand dépose une lame de poignard qui paraît remonter au moyen âge et qui a été trouvée dans les défrichements du bois de Saint-Père.

M. Alb. de Feu est nommé membre titulaire.

MM. Guérard et Lance, aussi présentés dans la dernière séance sont nommés membres correspondants.

La Société adopte la modification suivante du règlement :

Le Président sortant fera de droit partie du bureau réélu.

MM. Chauveau, Salmon, Prou, Tonnellier, Dubois père et fils et Tisserand proposent comme membre titulaire M. Ambroise Dubois, ancien notaire et comme correspondants M. de Coster, membre de la Société de Numismatique belge et M. Dubois, propriétaire à Vaudeurs.

M. Salmon dépose un article nécrologique sur M. Duchalais, membre correspondant. Lecture sera donnée de cette

notice ainsi que de celle qui concerne M. Achille Leclère, également membre correspondant.

M. Agnel adresse à la Société un travail sur la prononciation et le langage rustique aux environs de Paris. M. Salmon en donne lecture.

M. l'abbé Puech offre quarante-deux médailles de diverses époques et donne lecture d'un rapport sur plusieurs numéros du musée lorrain.

M. G. Julliot, donne lecture d'un rapport sur le Bulletin de la Société archéologique de l'Orléanais.

M. Lefort annonce que les sondes exécutées à l'entrée de la ville (porte Royale), pour retrouver les fondations du mur d'enceinte ont été poussées jusqu'à 4 mètres, sans donner de résultats. M. Lefort est prié de rédiger une note à cet égard.

M. l'abbé Prunier donne lecture d'un travail sur le culte de la Vierge Marie, à Sens.

La séance est levée à neuf heures et demie.

SÉANCE DU 5 MARS 1855.

PRÉSIDENCE DE M. PROU.

M. le Maire, membre d'honneur et M. Cocheris, archiviste-paléographe assistent à la séance.

M. le Président dépose sur le bureau.

1^o Mémoire sur Landunum, par M. Coutant.

2^o Manuel du Pèlerin à Alise Sainte-Reine, par M. l'abbé Tridon.

3^o Notice historique sur Châtillon-sur-Seine, par le même.

4^o Bulletin de la Société archéologique de l'Orléanais.

5^o Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne.

6^o Mémoires de la Société archéologique de Touraine.

Notice sur plusieurs monnaies épiscopales, par M. Salmon. Journal du musée lorrain, n° 4.

M. Emile Amé, architecte à Avallon et membre correspondant, offre à la Société le concours de son crayon et de sa plume pour la description d'un certain nombre d'édifices religieux du département. La Société accepte cette offre avec reconnaissance.

M. Camille Rollin fait hommage d'un osselet antique trouvé à Beyrout (Syrie). Une notice accompagne cet envoi.

M. Ambroise Dubois est nommé membre titulaire. MM. de Coster et Dubois de Vaudeurs sont nommés membres correspondants.

MM. Prou, l'abbé Chauveau, Salmon, Tonnellier, Deligand, Tisserand, proposent, comme membre titulaire, M. Pigal, peintre d'histoire, professeur de dessin au lycée.

M. le président annonce qu'il s'est entendu avec M. Cocheris, archiviste paléographe, adressé à la Société par M. Bourquelot, sur la demande de M. Salmon, et avec l'administration municipale; M. Cocheris est chargé de dépouiller les archives déposées à l'hôtel-de-ville.

M. l'abbé Brullée rend compte d'un ouvrage de M. l'abbé Baudiot, curé de D'hun-les-Places, intitulé le Morvand.

M. l'abbé Prunier analyse la notice sur Châlons-sur-Seine, de M. l'abbé Tridon.

La séance est levée à 9 heures.

SÉANCE DU 2 AVRIL 1855.

PRÉSIDENCE DE M. PROU.

M. le Président dépose sur le bureau :

1° Anne Charlotte de Lorraine, abbesse de Saint-Vaudrins, à Mons, par M. Renier Chalont.

2° Notice sur un gros de Thibaud de Bar, par le même.

- 3° Bulletin monumental par M. de Caumont.
 - 4° Notice sur le mont Saint-Sulpice par M. l'abbé Cornat.
 - 5° Obsèques du docteur Pigeollot d'Amiens. par M. G. Rembault.
 - 6° Journal de la Société de la morale chrétienne.
 - 7° Journal de la Société archéologique du musée torrain.
 - 8° Mémoires de l'Académie de Reims.
 - 9° Annales archéologiques de V. Didron.
 - 10° Discours prononcé par M. Challe au dernier congrès scientifique.
 - 11° Lettre sur les pourceaux de Norges, par M. Rossignol.
- Le scrutin ouvert pour le renouvellement du bureau amène le résultat suivant :

Président : M. PROU.

Vice-président : M. LALLIER.

Secrétaire : M. TISSERAND.

Prosecrétaire : M. l'abbé BRULLÉE.

Archiviste : M. l'abbé CHAUCHEAU.

Vice-archiviste : M. SALMON.

Trésorier : M. TONNELLIER.

M. Pigal est nommé membre titulaire, et MM. C. Rollin et l'abbé Baudiot membres correspondants.

MM. Prou, Salmon, l'abbé Chauveau, Tonnellier, Dubois père et fils, et Tisserand, présentent comme correspondants M. Cocheris, archiviste paléographe à Paris, et M. Amédée Aufauvre, homme de lettres à Troyes.

M. Smith, employé à Sens, fait passer sous les yeux de la Société deux hachettes et une agrafe en bronze trouvées sur le territoire de Champigny.

M. Lallier fait hommage d'un denier de billon frappé par Charles d'Anjou, roi de Sicile.

M. l'abbé Prunier donne lecture d'un travail intitulé : La Semaine sainte à Saint-Pierre-le-Vif en 1253.

SÉANCE DU 7 MAI 1853.

PRÉSIDENCE DE M. PROU.

Les publications suivantes sont déposées sur le bureau :

1° Rapport sur les papiers de S. A. R. le prince Xavier de Saxe, concédés à la bibliothèque de Troyes, par M. Ph. Guignard, membre correspondant.

2° Assises scientifiques du S. E. de la France, tenues à Aix en 1853.

3° Bulletin monumental, vol. 21, n° 3.

4° Mémoire sur le siège de Montargis, 1427, par M. Dupuis, membre correspondant.

5° Annales de la Société d'agriculture d'Indre-et-Loire, t. 23.

6° Journal du musée lorrain.

7° Statuts de l'hôtel-Dieu de Troyes, par M. Ph. Guignard, membre correspondant.

M. Deligand dépose sur le bureau une hachette trouvée dans les fouilles du moulin de Saint-Paul.

MM. Cocheris et A. Aufauvre sont nommés membres correspondants.

M. le docteur Rolland rend compte d'un ouvrage de MM. Homolle et Quevenne sur l'emploi de la digitaline.

M. l'abbé Prunier donne lecture d'une série de documents établissant l'existence d'une foire franche très-importante qu'on appelait Foire du pardon et qui se tenait de temps immémorial au faubourg Saint-Savinien.

M. Lefort donne lecture d'une lettre qui lui a été adressée par M. Guillet, de Gron, propriétaire des terrains qui avoisinent le gué de Salcy. La Société est autorisée à y pratiquer des fouilles, et M. Lefort se charge des travaux.

M. Salmon a acheté pour le compte de la Société un certain nombre de médailles anciennes, dont 12 byzantines.

La séance est levée à 9 heures 1/2.

SÉANCE DU 4 JUIN 1855.

PRÉSIDENCE DE M. PROU.

M. le Président dépose sur le bureau :

1° Journal de la Société de la morale chrétienne.

2° Bulletin de la Société archéologique de l'Orléanais.

3° Journal du musée lorrain.

4° Bulletin de la Société d'horticulture de Melun et Fontainebleau.

5° Annales archéologiques : une livraison.

6° Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie. 1855.

M. Salmon dépose au nom de M. Noël la seconde partie de son travail sur le langage rustique des environs de Paris.

M. Maget, huissier à Sens, offre un carton renfermant plusieurs médailles gauloises et romaines, des jetons et des méreaux.

Il est également fait hommage par M. Poly d'une médaille, par M. Alphonse Lorne, de deux médailles et d'un objet en bronze.

M. Salmon a acquis par voie d'échange pour la Société une médaille commémorative de la fondation de la Société d'Auxerre.

M. Julliot rend compte de la notice de M. H. Baudot, membre correspondant, sur la colonne de Cussy.

Le même membre dépose une médaille romaine trouvée près du lycée et quelques fascicules d'un herbier de l'arrondissement recueilli par ses soins.

M. Lefort dépose sur le bureau divers objets en fer et en bronze trouvés dans les fouilles du gué de Salcy. Ces fouilles ont révélé l'existence de deux constructions dont on n'a pas encore retrouvé le point d'attache. La partie de ces constructions qui avoisine le bord de l'eau est évidemment ro-

maine ; elle présente de gros murs en petit appareil. Les fouilles seront continuées ; M. Picard se propose d'en dresser le plan.

M. le Président rappelle que la séance publique d'Auxerre est prochaine, et invite les membres qui se proposent d'y lire quelques travaux à déposer préalablement leurs mémoires.

M. l'abbé Prunier lit un travail sur l'Imitation de J. C., intitulé : Et même entend, dit-on, le latin d'A Kempis.

La séance est levée à 9 h. 1/2.

SÉANCE DU 3 JUILLET 1855.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER.

M. le Président dépose sur le bureau :

1^o Des progrès de l'architecture religieuse, par M. J. Corblet.

2^o Journal de la Société de la morale chrétienne.

M. l'abbé Prunier offre deux médailles au nom de M. Verpy.

M. Ambroise Dubois rend compte de la séance générale de la Société d'Auxerre, à laquelle il assistait.

M. l'abbé Prunier lit un travail intitulé : Un bachelier en droit à Saint-Germain en 1529.

SÉANCE DU 6 AOUT 1855.

PRÉSIDENCE DE M. PROU.

M. le Président dépose sur le bureau :

1^o Libre monétisation de la propriété, par M. Ch. Boutard.

2^o Journal de la Société de la morale chrétienne.

3^o Bulletin monumental.

4^o Bulletin de la Société d'agriculture de la Sarthe.

5^o Bulletin de la Société d'agriculture de l'Aube.

6^e Histoire de la réforme et de la Ligne dans la ville d'Aun, par M. L. Abord.

7^e Recherches historiques sur le sexe du chevalier d'Eon, par M. Lemaître.

8^e Etude sur le symbolisme des médailles gauloises, par M. Mohser.

9^e Plan d'une mosaïque gallo-romaine près Pau, par M. J. Lallier.

M. le Président rappelle à la Société la perte qu'elle vient de faire en la personne de M. Leroux, son ancien président et émet le vœu qu'une notice biographique soit consacrée à sa mémoire, et que M. l'abbé Chauveau veuille bien s'en charger.

M. Lefort donne lecture d'un article nécrologique sur M. Achille Leclair, membre de l'Institut et correspondant de la Société.

M. Tisserand donne lecture d'une lettre de M. Duband sur l'emplacement du lieu d'exil d'Ovide.

M. le Président annonce à la Société qu'il a été découvert dans la commune de Villethierry une sépulture en pierre, renfermant des débris de poterie et des grains doublement coniques d'une pâte analogue à celle de la porcelaine. Rien de certain sur la nature et l'usage de ces débris.

Divers échantillons des bois fossiles provenant de l'Enfourchure de Grammont, près de Dixmont, sont déposés sur le bureau.

M. Deligand appelle l'attention de la Société sur les inscriptions tumulaires trouvées récemment dans les murs de ville (maisons Notté et Compérat). Le rapprochement de deux fragments lui a permis de lire CAIVS JULIVS CORNELIVS APER. La réunion de quatre noms est loin d'être sans exemple. M. le Président cite à cette occasion plusieurs inscriptions qui établissent cette opinion.

La séance est levée à neuf heures un quart.

SÉANCE DU 1^{er} OCTOBRE 1855.

PRÉSIDENCE DE M. PROU.

Diverses publications sont déposées sur le bureau.

M. le Président propose de conserver dans les annales de la Société, les noms des militaires appartenant à l'arrondissement de Sens et qui ont fait partie de l'armée d'Orient.

M. Giguet propose de nommer une commission spécialement chargée de rechercher et d'expliquer les noms des lieux-dits, finages et climats de toutes les communes de l'arrondissement.

M. le Président annonce que le Conseil général, dans sa dernière session, a mis à la disposition de la Société une somme de 300 francs.

MM. Prou, l'abbé Brullée, l'abbé Cornat et Salleron présentent comme membre correspondant, M. Huillard Bréholles, membre du Comité historique.

M. G. Julliot dépose un second fascicule de plantes pour l'herbier qu'il a entrepris.

M. Salleron appelle l'attention des membres présents sur les inscriptions récemment découvertes dans les murs d'enceinte de la ville.

La séance est levée à huit heures trois quarts.

SÉANCE DU 5 NOVEMBRE 1855.

PRÉSIDENCE DE M. PROU.

M. le Président dépose sur le bureau :

1^o Bulletin de la Société d'Agriculture, etc. de Meaux, numéros 51-54.

2^o Annales de la Société d'Agriculture, etc., d'Indre-et-Loire, t. 34.

3° Annales de la Société académique de Saint-Quentin, t. XI.

4° Compte rendu des travaux de l'académie du Gard, 1854.

5° Notice sur M. Tarbé de Vauxclair.

6° Annales archéologiques de V. Didron.

7° Éphémérides Tonnerroises, par M. Lemaitre.

8° Annuaire de la Société des Antiquaires de France, 1855.

9° Mémoires id. id.

10° Description du musée lapidaire de Lyon, par M. de Commarmond.

En déposant ce dernier ouvrage, M. le Président fait ressortir différentes similitudes de noms et de caractères entre les inscriptions de Lyon et celles de Sens.

M. Fillemin offre un almanach Tarbé, 1836.

M. le Président rend compte d'une excursion faite à Thorigny dans le but d'examiner une excavation circulaire renfermant divers ossements et mise à découvert dans un climat appelé *la Fosse à la Fille*. Cette excavation, de la profondeur de un mètre, était fermée par une roche et dallée avec des éclats de grès. Elle renfermait de nombreux ossements en désordre et notamment un péroné appartenant à un animal. Cet os rendu très-pointu par le frottement était vraisemblablement une arme, circonstance qui indiquerait une sépulture celtique. Quelques menus débris de bronze, que leur ténuité n'a pas permis de conserver, viendraient encore à l'appui de cette opinion.

M. Huillard Breholles est nommé membre correspondant.

La proposition ayant pour but de faire un recueil des noms des militaires ayant pris part à l'expédition de l'armée d'Orient est adoptée : MM. de Canchy, l'abbé Carlier, Prou fils, Alb. Hédiard sont chargés de recueillir les éléments de ce travail.

L'autre proposition concernant les noms des linages et jeuxdits est adoptée. Une commission composée de M. Gignot, l'abbé Prunier qui a déjà réuni quelques matériaux, de

Billy, Tibaud, Am. Dubois. Leclair, l'abbé Cornat est chargée de collectionner tous les documents nécessaires.

M. l'abbé Prunier lit un travail intitulé : *Sébastopol*.

M. Albert Hédiard offre au nom de M. Grapinet, directeur de l'Orphelinat départemental, un sceau de forme élégante trouvé dans le jardin de l'établissement. On y lit ces mots en lettres onciales : SIGILLUM BURSARII SENONENSIS.

La séance est levée à neuf heures.

SEANCE DU 10 DÉCEMBRE 1855.

PRÉSIDENCE DE M. PROU.

M. le Président dépose sur le bureau :

- 1° Publication de la Société Havraise, t. 21.
- 2° Bulletin de la Société Nivernaise.
- 3° Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie.
- 4° Procès-verbaux de la Société d'Agriculture de la Marne.
- 5° Annales archéologiques de V. Didron.
- 6° Notice sur M. Nell de Breauté, par l'abbé Cochet.
- 7° Table bibliographique des ouvrages de M. J. Bard.
- 8° Etude sur les changements architectoniques opérés par la Renaissance, par M. Pernot, membre correspondant.
- 9° Jeanne d'Arc, champenoise et non lorraine, par le même.
- 10° Souvenirs historiques. par le même.
- 11° Programme des concours ouverts pour 1856, par l'Académie de Reims.

M. Deligand propose un échange de publications entre la Société archéologique de Sens et la Société de législation de Toulouse.

Les comptes de M. le Trésorier, pour 1854, sont déposés et adoptés.

La séance publique des deux sociétés de Sens et d'Auxerre devant avoir lieu à Sens au mois de juin 1856. M. le Prési-

dent engage les membres à préparer les travaux qu'ils se proposent de lire à cette réunion.

M. le docteur Commarmond, conservateur du musée de Lyon est nommé membre correspondant.

M. Louis de Montault, ingénieur à Joigny, est présenté comme membre correspondant.

M. l'abbé Chauveau donne lecture d'une notice biographique sur M. Leroux.

M. Leclair rend compte d'un volume de Mémoires de l'Académie de Toulouse.

M. l'abbé Cornat donne lecture de la deuxième partie du travail de M. Agnel sur le Langage rustique.

Deux médailles romaines sont offertes, au nom de M. Maget.

M. Lefort dépose sur le bureau des ornements de bronze trouvés au gué de Salcy.

M. Salmon donne quelques explications sur une bague chevalière des ^{xv^e} et ^{xvi^e} siècles.

La séance est levée à neuf heures.

SÉANCE DU 7 JANVIER 1856.

PRÉSIDENCE DE M. PROU.

M. le Président dépose sur le bureau :

1^o Bulletin monumental par M. de Caumont. t. 24, nos 6 et 7.

2^o Bulletin de la Société Nivernaise, t. 11, nos 1 et 2.

3^o Mémoires de la Société des Antiquaires de France, t. 11, 1855.

4^o Annales de la Société d'émulation des Vosges.

5^o Journal de la Société de la Morale chrétienne, t. 5, n^o 6.

M. Louis de Montault, présenté à la dernière séance est admis au nombre des membres correspondants.

La Société accepte à l'unanimité la proposition faite à la dernière séance par M. Deligand. ayant pour but un échange

de publications entre la Société archéologique et la Société de législation, récemment fondée à Toulouse.

M. Albert Hédiard donne lecture d'un travail sur un ancien obituaire du Popelin (maladrerie située à 3 kil. au nord de Sens), remontant au XIII^e siècle et contenant quelques documents des trois siècles suivants. Ce manuscrit latin a été entièrement traduit par M. Hédiard, qui donne lecture de quelques pages les plus intéressantes.

M. l'abbé Prunier donne lecture d'un travail sur les finages de quarante-huit communes des environs dont il a recueilli les noms.

La séance est levée à huit heures trois quarts.

SÉANCE DU 4 FÉVRIER 1856.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER.

M. le Président dépose sur le bureau :

1^o Annales archéologiques, t. 25, 1^{re} livraison.

2^o Auxerre il y a cent ans, par M. Challe.

3^o Bulletin de la Société archéologique de l'Orléanais, n^o 22.

4^o Monographie de la commune de Quincerot, par M. Lemaître.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. Lepage, président de la Société d'Archéologie lorraine et du Comité du musée historique lorrain. En demandant à la Société de Sens l'échange régulier de ses publications, il appelle l'attention de la Société sur la tapisserie conservée au trésor et portant le mot *Nacey*. En réponse à cette demande, un membre se charge de décrire la tapisserie.

Plusieurs objets antiques trouvés par M. Querelle fils dans des fouilles faites près de son atelier, sont mis sous les yeux des membres de la Société. On remarque un fragment de belle poterie, un petit vase encore entier en forme d'urne

renfermant des cendres et une sorte d'agrafe ayant la forme d'un coquillage.

M. Marcotte de Quivières adresse à la Société un objet de bronze très-oxydé, en forme de trident, trouvé dans la forêt d'Othe.

M. Clovis Michaud, de Troyes, membre correspondant, fait hommage à la Société d'un volume de poésies.

M. l'abbé Prunier lit un travail sur l'usage et la signification de la lettre Y.

M. le Président rappelle que la réunion des deux Sociétés de Sens et d'Auxerre aura lieu cette année à Sens ; il invite ceux des membres qui se proposent d'y faire quelques lectures, à presser leurs travaux.

M. Giguet rend compte des travaux de la Commission chargée de recueillir les noms des finages et lieux-dits ; des feuilles à remplir ont été dressées et expédiées aux personnes les plus propres à remplir le but que se propose la Société.

M. le Président prie ceux de MM. les Membres qui se sont chargés de rendre compte de diverses publications, de vouloir bien déposer prochainement leurs rapports.

La séance est levée à neuf heures.

SÉANCE DU 3 MARS 1856.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER.

M. le Président dépose sur le bureau :

1^o Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie, t. 5, liv. 54 et 55.

2^o Journal de la Société de la Morale chrétienne, t. 6, n^o 1.

3^o Stukken... Recueil littéraire, publié par une Société de Leyde.

M. de Caumont, président du Congrès des délégués des Sociétés savantes des départements, informe la Société que

la 7^e session est fixée au 24 mars et prie la Société de Sens de s'y faire représenter. Plusieurs membres proposent de confier cette mission à M. Vignon, membre honoraire. M. le Président se charge de lui en adresser l'invitation.

Lecture est donnée d'une circulaire de M. le Ministre de l'Instruction publique, réclamant le concours de la Société pour les travaux du Comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France.

M. Boysson d'Ecole, receveur général à Besançon, présenté dans la dernière séance, est admis en qualité de membre correspondant.

M. G. Julliot fait don d'une médaille de bronze, petit module, trouvé aux Arènes ; et M. Lefort, d'un méreau d'origine allemande, trouvé dans les travaux de la salle synodale.

M. l'abbé Prunier rend compte des recherches qu'il a faites pour découvrir l'origine des tapisseries du Trésor. Il n'a trouvé aucun renseignement certain, mais il signale un inventaire de 1446, relatant les dons faits à l'église métropolitaine par les rois, reines, princes et princesses à leur passage à Sens. M. l'abbé Prunier est prié de vouloir bien continuer ses recherches qui ont déjà fait connaître à la Société cet intéressant manuscrit.

Le même membre donne lecture d'une charte donnée aux habitants de Rousson près Villeneuve-le-Roi, par Guillaume aux-Blanches-Mains, archevêque de Sens. Cette pièce renferme le germe de toutes les idées qu'on trouve développées et grandies dans la loi de Baumont, en Argonne, donnée plus tard par le même Pontife transféré à Reims.

La séance est levée à neuf heures.

SÉANCE DU 7 AVRIL 1856.

PRÉSIDENCE DE M. PROU.

M. le Président dépose sur le bureau :

1^o Bulletin monumental de M. de Caumont, 22^e vol.

2^o Annales archéologiques, t. 10, 1^{re} liv.

3^o Annuaire de l'Institut des Provinces, 1855.

4^o Bulletin de la Société de la Sarthe, 14^e vol.

5^o Rapport sur les travaux de la Société académique de l'Aube pendant l'année 1855.

6^o Bulletin de la Société d'agriculture, t. 7, n^o 9.

7^o Programme des prix proposés par l'académie de Rouen.

8^o Prospectus de la Revue des Sociétés savantes.

9^o Prospectus d'une série de documents relatifs à l'histoire de la Bourgogne et de la France protestante.

M. Leclair dépose sur le bureau plusieurs fossiles trouvés dans la commune de Létoile (Jura), ils sont remis à M. Ponpon, chargé de classer la collection d'histoire naturelle.

M. G. Julliot dépose sur le bureau la liste des plantes trouvées fleuries aux alentours de Sens, pendant le mois de mars.

M. Prou dépose un champignon (*Boletus obliquatus* D.C.) trouvé dans les bois de M. Guichard, par M. Chevillon, de passage à Sens.

M. Tommellier dépose de la part de M. Louis Beau, charpentier, une médaille romaine (Valentinien).

M. l'abbé Brullée met sous les yeux de la Société, une médaille gauloise informe trouvée à Sainte-Colombe.

M. le Président annonce que M. Vignon a représenté la Société au Congrès des Sociétés savantes tenu à Paris le 24 mars et a fait un rapport sur les travaux dont s'est occupé le Congrès.

L'ordre du jour appelle la reconstitution du bureau pour l'année 1856-57. Sont élus :

Président : M. Prou, qui remercie la Société de l'honneur réitéré qu'elle a bien voulu lui faire, mais il insiste pour qu'un président ayant plus de loisir et plus de santé veuille bien se charger de ces fonctions.

On procède à une nouvelle élection. Sont élus :

Président. M. Lallier.

Vice-président. M. l'abbé Carlier.

Secrétaire M. G. Julliot.

Pro-secrétaire. M. l'abbé Brullée.

Archiviste. M. l'abbé Chauveau.

Vice-archiviste. M. G. Dubois.

Trésorier. M. Tonneillier.

La séance est levée à neuf heures.

SÉANCE DU 5 MAI 1856.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER.

M. le Président dépose sur le bureau :

1^o Chapelle de l'Archevêché de Reims, par M. E. Amé, membre correspondant.

2^o Bulletin de la Société archéologique de l'Orléanais.

3^o Notice généalogique sur la famille de Levigston. par M. Lemaître.

4^o Notice sur quelques monnaies antiques d'or et d'argent, par M. Ed. Challe.

5^o Le département de l'Yonne à l'Exposition universelle des Beaux-arts, par M. Ed. Challe.

6^o Notice sur deux médailles historiques du xvr^e siècle, par M. Ed. Challe.

7^o Journal de la Morale chrétienne, t. 6, n^o 2.

8^o Mémoires de la Société de statistique des Deux-Sèvres, 1^{re} liv. 1854 et 1^{re} liv. 1855.

9^e Mémoires de la Société d'agriculture de l'Aube. n^{os} 35 et 36.

10^e Bulletin de la Société archéologique du Limousin.

11^e Monnaies de Navarre, par M. Renier Châlon, membre correspondant.

12^e Rapport sur les travaux de la Société académique de l'Aube, par M. le baron Dogny.

13^e Annuaire de l'Institut des Provinces, 1856.

M. Salmon dépose sur le bureau, au nom de M^{me} Duchalais, un médaillon en plâtre, portrait de son fils, membre correspondant de la Société et auteur d'un travail sur le dyptique.

M. le Président annonce que le bulletin de l'année 1854 est sur le point de paraître.

M. Salmon dépose sur le bureau l'estampage d'une inscription gravée sur une pierre tumulaire trouvée dans le jardin de M. Gaillard. Un croquis de la pierre avec ses dimensions accompagne cet estampage.

Le Secrétaire donne lecture d'une circulaire par laquelle M. le Ministre de l'Instruction publique demande des épreuves photographiques, des estampages ou des copies d'inscriptions anciennes et modernes, avec quelques détails sur les monuments auxquels elles appartiennent. Pour répondre au vœu de M. le Ministre, M. le Président propose de nommer une Commission chargée de relever au nom de la Société pour les adresser au ministre, les inscriptions qui peuvent se trouver à Sens et dans les environs. Cette commission est composée de MM. Prou, Salmon, Poly, Lefort, Pigal, Salleron et Julliot.

M. l'abbé Prunier est invité à prêter son concours à la Commission.

M. Poly fait passer sous les yeux de la Société des épreuves de panotypie obtenues par lui et réussies avec tout le succès désirable.

M. le Président donne lecture du rapport de M. Vignon, annoncé à la séance précédente.

La Société prie M. le Président de vouloir bien lui transmettre l'expression de ses remerciements.

M. G. Julliot dépose sur le bureau la liste des plantes trouvées fleuries pendant le mois d'avril aux environs de Sens.

M. le Président annonce que la séance publique est provisoirement fixée au mardi 24 juin et invite MM. les membres qui se proposent d'y faire une lecture, à donner connaissance des sujets qu'ils se proposent de traiter.

M. l'abbé Prunier donne lecture d'un travail sur sept proses tirées du Bréviaire de Sens, et demande s'il ne serait pas possible de faire exécuter ces chants à la séance publique.

Une commission composée de MM. Tisserand, Morel, Roland, Carlier, Prunier et Fillemin est chargée de ce soin.

M. Bourdilliat offre un Vespasien d'argent et un Néron de bronze à la Société.

MM. Tonnellier, Lefort, Al. Dubois et Lallier présentent comme membre correspondant M. le général de Courtigis.

La séance est levée à neuf heures et demie.

SÉANCE DU 2 JUIN 1856.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER.

M. le Président dépose sur le bureau :

1^o Bulletin monumental de M. de Caumont, série 3, n^o 2.
2^o Promenade archéologique d'Orléans à Fécamp, et de Fécamp à Rouen par M. de Glauville, membre honoraire.

3^o Revue de la Numismatique belge, 2^e vol. par M. Renier Chalon.

4^o Catalogue des ouvrages de M. F. Clément, et les ouvrages suivants du même auteur :

Notice sur les chants de la Sainte-Chapelle.

Symbolisme de l'âne.

Morceaux de musique religieuse à une, deux et trois voix avec accompagnement d'orgue.

La Poésie latine au moyen âge.

5° Statistique de l'exposition générale de peinture et de sculpture, par M. Déy, membre correspondant.

M. l'abbé Pichenot dépose sur le bureau une série de dents de squalé trouvées dans les mines de bitume du département des Landes.

M. G. Julliot dépose sur le bureau cinq médailles : deux romaines dont une trouvée à la Motte du Ciar, et trois jetons.

MM. G. Dubois, Al. Dubois, Amb. Dubois, Tibaud, L. Prou et Ph. Salmon, présentent comme membre titulaire M. E. Daudin, employé à la Caisse d'Escompte de Sens.

M. le général de Courtigis est nommé membre correspondant.

M. le Secrétaire de l'académie des sciences d'Amsterdam demande un échange de publications entre les deux compagnies.

M. le Ministre de l'Instruction publique écrit au sujet de la publication des lettres de Mazarin.

M. le baron Chaillou des Barres annonce que l'état de sa santé ne lui permettra probablement pas d'assister à la séance publique. La Société prie M. le Président de renouveler son invitation et d'insister auprès de M. le baron Chaillou des Barres.

M. G. Julliot soumet à la Société les inscriptions déjà recueillies par ses soins et offre aux membres présents un exemplaire de la circulaire adressée par la commission chargée des recherches épigraphiques à MM. les curés et les instituteurs de l'arrondissement.

M. l'abbé Chauveau met à la disposition de la commission les inscriptions qu'il a eu soin de faire copier dans la cathédrale et dont la collection fait partie de son cabinet.

M. Alb. Hédiard donne lecture d'un rapport sur un recueil de poésies par M. Clovis Michaud.

M. G. Julliot dépose sur le bureau la liste des plantes trouvées fleuries pendant le mois de mai aux environs de Sens.

M. Tisserand communique à la Société le résultat des travaux de la Commission désignée pour les chants religieux. Cette commission a choisi les morceaux suivants : *Exultet jam*, mélodie grecque ; *Puer natus est*, de Saint-Gal ; *Patrem parit filia* ; *Beata trinitas*, du XIII^e siècle ; *Sponsa Christi*.

M. Giguet donne lecture d'un rapport sur la traduction des odes choisies d'Horace par M. l'abbé Lallier, vicaire-général de Sens.

M. l'abbé Prunier donne lecture d'un travail concernant les inscriptions trouvées par lui à Soucy.

La séance est levée à neuf heures et demie.

SÉANCE PUBLIQUE DU 24 JUIN 1856.

PRÉSIDENCE DE M^{SR} L'ARCHEVÊQUE DE SENS.

Preennent place au bureau : M. le baron Chaillou des Barres, président de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne, M. Lallier, président de la Société archéologique de Sens, M. Laperouse, sous-préfet de Sens, membre d'honneur, M. Berthelin-Desbirens, adjoint au maire de Sens, M. Challe, vice-président de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne, M. l'abbé Carlier, vice-président de la Société archéologique de Sens, M. David, président de la Société d'Émulation de Joigny, M. l'abbé Chauveau, archiviste de la Société archéologique de Sens et M. G. Julliot, secrétaire de la même société.

A une heure et demie, M. Lallier ouvre la séance par une courte allocution dans laquelle il fait ressortir les avantages moraux et intellectuels que présente l'existence des Sociétés savantes en général, puis il jette un coup d'œil rapide sur le passé de la Société archéologique.

M. le Président annonce qu'il a reçu au nom de la Société :

1^o Une lettre par laquelle M. Bulliot d'Autun, membre ho-

noraire, annonce l'impossibilité dans laquelle il se trouve d'assister à la réunion.

Une lettre dans le même sens de M. Fillemin, membre correspondant. A cette lettre est joint un volume intitulé : *Souvenir d'un voyage en Italie*.

Une pareille lettre de M. L. Protat, avec une pièce de vers.

Un volume de la Société d'Agriculture de la Marne, 1855.

Bulletin de la Société Nivernaise, 2^e vol. n^o 3.

Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie, 1856.
n^o 1.

Discours d'installation de M. l'abbé Jules Corblet, de la même compagnie.

Journal de la Morale chrétienne, t. 6, n^o 4.

Annales archéologiques, 2^e et 3^e liv. 1856.

Deux brochures de M. Lemaître, de Tonnerre :

Notice biographique sur M. Roard de Clichy et rectification de la liste des députés de l'Yonne de 1789 à 1854.

Le Dormois, par M. Anatole Barthélemy.

Une lettre de M. le Président de la Société de l'Histoire et des Beaux-Arts de la Flandre maritime de la France, dans laquelle il demande un échange de travaux.

Une lettre de M. V. Bally, membre correspondant, sur les maladies endémiques dans les Indes orientales et occidentales (choléra et fièvre jaune).

Le programme des prix de statistique fondés par M. le baron Chaillou des Barres pour les années 1857-59-61.

Une monnaie russe, trouvée dans une maison de Sébastopol et envoyée par M. Joly, sergent au 42^e de ligne.

Quatre jetons et une ancienne pièce de 40 cent. offertes par M. Maget.

Un Justin I^{er} offert par M. l'abbé Chauveau.

Cinq jetons et un Auguste offerts par M. G. Dubois.

Un bocal contenant des reptiles, une éprouvette contenant un rat à trompe, plusieurs échantillons de minéralogie, un

manuscrit du Coran, annoté par Abd-el-Kader et une cuiller en bois ayant appartenu à l'émir : tous ces objets sont offerts par M. Maurice, récemment arrivé à Sens.

M. Challe donne lecture d'une notice sur Odoranne, moine artiste, chroniqueur, poète et musicien de Saint-Pierre-le-Vif, à Sens.

M. l'abbé Carlier donne lecture d'un travail sur l'auteur présumé du Missel appelé Missel des Fous, en réponse au travail de M. A. Chérest.

M. Mondot de Lagorce développe ce sujet : Sur le degré de parenté probable entre deux individus quelconques pris au hasard et examine cette question : Est-on de la famille de sa mère ?

M. Giguet lit une notice intitulée : Séjour du pape Alexandre III à Sens.

M. Quantin donne lecture d'un mémoire sur la commune de Sens.

M. G. Dubois lit une notice biographique sur M. Léys, numismate à Sens.

M. Tisserand donne lecture d'un travail intitulé : Les beaux-arts aux sociétés archéologiques.

Cette lecture est suivie de l'exécution de cinq morceaux de chants liturgiques.

1^o Exultet jām... fragment de la Mélopée grecque, préface du Samedi saint (solo).

2^o Puer natus est... introït du 7^e mode grégorien, d'après un manuscrit de Hucbald de Saint-Amand du ix^e siècle (unisson).

3^o Regnantes sempiterna... séquence du xiii^e siècle extraite d'un manuscrit de la bibliothèque impériale.

4^o Patrem parit filia... prose attribuée à saint Bernard, extraite du dyptique de la bibliothèque de Sens.

5^o Sponsa Christi... prose rythmée du xvi^e siècle, extraite de la prose de la Toussaint.

M^{gr} l'Archevêque se lève alors et prononce, en terminant la séance, quelques paroles d'encouragement pour les deux sociétés réunies.

L'heure avancée de la séance ne permet pas à MM. Amé, Déy, Alb. Hédiard et Hesme de donner lecture de leurs mémoires.

La séance est levée à 5 h. 1/2.

La Société archéologique, grâce à l'obligeante confiance de nombreuses personnes de la ville et au talent des artistes sénonais, avait pu réunir une exposition de tableaux, statuettes, émaux, mosaïques, dessins etc. A côté de ces œuvres d'art, la commission chargée d'organiser l'exposition avait placé des monuments historiques du plus haut intérêt : un des uniformes de l'empereur Napoléon I^{er}, plusieurs ouvrages annotés de sa main, des trophées d'armes enlevées aux Arabes dans la dernière guerre d'Afrique et plusieurs objets ayant appartenu à l'émir Abd-el-Kader.

SÉANCE DU 7 JUILLET 1856.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER.

M. le Président dépose sur le bureau :

1^o Notice sur Pascal Fenel, numismate, par M. Ph. Salmon.

2^o Recherches sur les sociétés scientifiques et littéraires à Orléans, par M. F. Dupuis.

3^o Les monnaies des seigneurs de Borkulo, par M. Renier Chalon, membre correspondant.

4^o Notice sur la foire de saint Jean, à Amiens, par M. l'abbé Jules Corblet, membre correspondant.

5^o Les villages du département de l'Yonne par M. V. Petit.

6^o Un exemplaire des journaux de l'Yonne et de Joigny du 28 juin 1856.

7° Catalogue de la librairie Huet à Paris.

8° Bulletin d'annonces de la librairie nos 23 et 24.

M. Maurice offre à la Société un vase marocain et sa cuvette.

M. Albert de Feu offre une pétrification déposée sur ses bords par l'Yonne débordée.

M. Querelle fils offre un fragment de poterie antique trouvé à Saint-Paul.

M. Lallier, une médaille romaine.

M. Hunot Geny, une clef antique en fer doré trouvée à la Motte-du-Ciar.

M. E. Daudin est élu membre titulaire.

MM. Carlier, Tonnellier. Al. Dubois et Julliot présentent comme membres titulaires M. Maurice et M. l'abbé Vaudois, curé de Saint-Pregts.

MM. Tonnellier, Al. Dubois, Amb. Dubois et Julliot présentent comme membre correspondant M. Déy, inspecteur de l'enregistrement et des domaines à Auxerre.

M. Alb. Hédiard donne lecture d'un travail sur les bienfaiteurs des hospices de Sens.

M. l'abbé Prunier lit un travail intitulé : Fondation d'une messe d'enfants en 1495.

M. G. Dubois lit un compte rendu fait par M. E. Daudin sur l'exposition artistique organisée par les soins de la société archéologique à l'occasion de la séance publique.

Malgré l'heure avancée de la séance, M. Giguet demande la parole pour la lecture d'un travail dans lequel il réfute cette opinion que l'Alesia des commentaires de César soit Alaise, commune du canton de Salins (Jura).

M. G. Julliot dépose sur le bureau la liste des plantes trouvées fleuries pendant le mois de juin aux environs de Sens.

SÉANCE DU 4 AOUT 1856.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER.

Il est déposé sur le bureau :

1^o Le Morvan, par M. l'abbé Baudiot, membre correspondant, 2 vol.

2^o Mémoires de la commission des antiquités de la Côte-d'Or, t. IV, 2^e liv.

3^o Deux discours de M. Lapérouse, sous-préfet de Sens.

4^o Essai sur le système défensif des Romains dans le pays éduen par M. Bulliot.

5^o Budget de la ville de Sens pour 1856.

6^o Revue de la numismatique belge, 2^e série, t. VI, 1^{re} et 2^e livraisons.

7^o La Cinéide ou la vache reconquise par M. Veyer de Streel.

8^o Poésies vallonnées, par le même.

9^o Chapelle des bénéficiers de la collégiale de saint Jean de Leyde, par le même.

10^o Appendice au mémoire sur la colonne de Cussy.

M. Huillard Breholles écrit pour remercier la société de l'avoir nommé membre correspondant.

M. Pigal écrit que ses occupations l'obligent à donner sa démission de membre titulaire. Cette démission est acceptée.

M. Amb. Dubois offre au nom de la Chambre des notaires un jeton de cette compagnie.

Une médaille en bronze, grand module (Antonin-le-Pieux), est déposée sur le bureau.

M. Salmon offre plusieurs médailles au nom de M. Marcotte de Quivières, inspecteur des eaux et forêts.

M. l'abbé Vaudoit et M. Maurice présentés comme membres titulaires à la dernière séance sont admis à l'unanimité.

M. Deligand donne lecture d'une notice sur M. Megret d'Étigny.

M. G. Dubois achève la lecture du travail de M. E. Daudin, commencée à la dernière séance.

SÉANCE DU 7 OCTOBRE 1856.

PRÉSIDENCE DE M. L'ABBÉ CARLIER.

M. le Président dépose sur le bureau :

1° Pau, description de la ville et du château par M. Justin Lallier.

2° Sur un revers unique de Carausius par M. G. Dubois.

3° Journal de la Société de la morale chrétienne, t. VI, n° 5.

4° Bulletin d'annonces du courrier de la librairie, nos 26 et 27.

5° Histoire merveilleuse du château de Tournalville près Cherbourg, par M. de Pontaumont.

6° Compte-rendu des travaux de l'Académie du Gard, par M. Nicot secrétaire perpétuel.

7° Spécimen de l'alphabet de la mort, par Hans Holbein.

8° Catalogue des publications belges en dépôt chez Borrani et Droz à Paris.

9° La Musique, poème lyrique, par M. J. Lesguillon.

10° Trois opuscles de M. Renier Chalon.

Monnaies belges trouvées en Islande.

Poids monétiformes du midi de la France.

Imitation d'une monnaie du Hainaut par Arnold de Stein.

11° Prospectus de la librairie Edwing Tross.

12° Société des Sciences historiques et naturelles de la Creuse, t. II, 3^e bulletin.

13° Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie. 1856, n° 2.

14° Recherches biographiques sur M. Deshayes, par M. L. de Pontaumont.

15° Poésies d'Agnès de Navarre Champagne, par M. P. Tharbé, membre correspondant.

16° Notice sur le manuscrit intitulé : Cartulaire de la ville de Provins, par M. F. Bourquelot, membre correspondant.

17° Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute Vienne, t. III, n° 4.

18° Mémoires de la Société d'agriculture etc. de l'Aube, 1^{er} et 2^e trimestres 1856.

19° Bulletin historique de la Société des Antiquaires de la Morinie 1852-53-54-55.

20° Est-on de la famille de sa mère, par M. Mondot de Lagorce.

21° Annales archéologiques, t. XVI, 4^e liv.

22° Publications de la Société archéologique de Montpellier, n° 23.

23° Mémoire de M. Rossignol sur l'emplacement d'Alesia.

24° Mémoire de la Société d'agriculture d'Indre-et-Loire.

25° Revue de la numismatique belge, t. VI, 3^e liv.

M. Bourdilliat fait hommage à la Société d'un Aristote, 2 v. in-4°, imprimé en 1539.

M. Salmon donne lecture d'une notice sur le Père Laire, envoyée à la Société par M. Déy, membre correspondant.

La séance est levée à 8 h. 1/2.

SÉANCE DU 3 NOVEMBRE 1856.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER.

M. le Président dépose sur le bureau :

1° L'Investigateur, journal de l'Institut historique, 23^e année, t. VI, livr. 3.

2° Le Courrier de la librairie du 28 octobre 1856.

3° L'Agriculteur du centre (Haute-Vienne), t. VII, n° 5.

4° Mémoires de la Société de statistique des Deux-Sèvres, 1855, 2^e livr.

5° Catalogue de la librairie Dentu.

6° Discours sur la destruction de l'empire d'Orient, par M. l'abbé Jules Corblet.

7° Bulletin semestriel de la Société des Sciences etc. du Var, 24^e année.

8° Programme des prix proposés par l'Académie impériale de Rouen pour 1855-58-59-60.

9° L'office de la fête des Fous, par M. F. Bourquelot.

M. l'abbé Chauveau offre à la Société deux pièces de monnaies en or. Un Philippe-le-Hardi, noble de Bourgogne et un Charles, écu à la couronne, 1380 à 1422.

M. G. Julliot dépose sur le bureau 5 médailles, un petit objet en bronze et un cachet de cuivre laissé à Gron par les Cosaques.

M. Al. Dubois dépose sur le bureau, au nom de son fils retenu chez lui par le mauvais état de sa santé une proposition motivée concernant une cotisation à fixer pour les membres correspondants et la révision de la liste de ces mêmes membres.

M. Tisserand donne lecture d'un compte-rendu sur une histoire merveilleuse du château de Tourlaville par M. L. de Pontaumont.

M. Julliot donne lecture d'un compte rendu de M. G. Dubois sur la revue de la numismatique belge.

M. l'abbé Prunier donne lecture d'un travail sur l'origine des noms des finages et des climats de quelques communes de l'arrondissement de Sens.

La séance est levée à 9 h. 1/2.

SÉANCE DU 1^{er} DÉCEMBRE 1856.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER.

M. le Président soumet à l'appréciation de la Société la proposition de M. G. Dubois concernant les membres correspondants. Après discussion, il est arrêté que :

1^o A l'avenir, tout membre correspondant devra verser une somme annuelle de cinq francs entre les mains du Trésorier de la Société, et aura droit à un exemplaire du bulletin publié.

2^o Cette mesure n'atteindra en aucune manière les membres correspondants déjà nommés.

M. Duchemin dépose sur le bureau une épreuve de la seconde planche de l'armorial des Archevêques de Sens entrepris par M. G. Julliot.

M. l'abbé Prunier donne lecture d'un travail sur les exactions commises par les gens du roi contre les habitants de Montacher en 1651.

La séance est levée à 8 h. 3/4.

SÉANCE DU 5 JANVIER 1857.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER.

Les publications suivantes sont déposées sur le bureau :

1^o Annales archéologiques de M. Didron, un numéro.

2^o Bulletin de la Société des Sciences et Agriculture de la Sarthe.

3^o L'Investigateur, journal de l'Institut historique, 4 liv.

4^o Revue des beaux-arts, 5^e liv.

5^o Bulletin monumental, 1856, n^{os} 4 et 5.

6^o Journal de la Société de la Morale chrétienne, n^o 6.

7° Parcours général de Paris à Marseille, par M. le chevalier Joseph Bard.

8° Annales de la Société d'émulation du département des Vosges.

9° Bulletin de la Société des Sciences et Arts de Meaux.

10° Bulletin de la Société archéologique de l'Orléanais.

11° Bulletin historique de la Société des Antiquaires de Picardie.

12° Bulletin historique de la Société des Antiquaires de la Morinie.

13° Culte de saint Médard, par M. Cocheris.

14° Procès-verbal des délibérations du Conseil général de l'Yonne.

15° Notice supplémentaire sur Jeanne d'Arc, par M. Pernot.

16° Chronicon de Reims, par M. Huillard Breholles.

17° Un bon pour retirer de chez M. Didron, les publications de la Société Dunkerquoise.

En échange d'un jeton de la Société, M. Benoit, procureur impérial à Auxerre, offre une médaille, grand module, de la venue des eaux à Auxerre.

MM. Fillemin, Tonnellier, Dubois, l'abbé Vaudoit et Duchemin présentent comme membre titulaire de la Société archéologique M. Jacquemus, propriétaire à Sens.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. le comte de Mérode, député à la Chambre belge, adressée à M. Giguet. Après avoir remercié la Société de l'envoi de son bulletin, M. de Mérode exprime le regret de voir dans notre département, l'église de Pontigny rester sans restauration. Il offre de contribuer aux travaux pour une somme de 100 fr. si l'on doit bientôt les entreprendre.

M. le Président donne aussi lecture d'une lettre par laquelle M. l'abbé Boyer, supérieur de la Maison de Pontigny, invite la Société archéologique de Sens à vouloir bien souscrire en faveur de la restauration dont il vient d'être parlé.

A la suite de cette lecture, le bureau propose à la Société de voter une somme de 500 fr. payable par dixième en dix ans. Il sera statué sur cette proposition à la séance prochaine.

M. Giguet rend compte d'un mémoire adressé à la Société par M. Rossignol, de Dijon, membre correspondant, qui a discuté avec beaucoup de développements la question récemment soulevée à l'académie de Besançon sur l'emplacement de l'Alesia des Commentaires de César. M. Giguet, qui s'était déjà prononcé (Séance du 7 juillet 1856) en faveur d'Alise-en-Auxois, retrouvant dans le mémoire de M. Rossignol ses propres conclusions, ne pouvait manquer d'y adhérer. Mais il ne partage pas toujours les opinions de détail de notre savant correspondant et il signale comme une des erreurs qui se sont glissées dans un si long travail l'idée qu'Agendicum est Provins et non Sens.

M. Lallier, qui a entrepris un travail sur le produit annuel des terres à diverses époques, soit en argent, soit en nature, demande à la Société quelques renseignements dont il a besoin, concernant les anciennes mesures usitées à Sens.

La séance est levée à huit heures trois quarts.

SÉANCE DU 2 FÉVRIER 1857.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER.

Les publications suivantes sont déposées sur le bureau :

- 1^o Bulletin monumental de M. de Caumont.
- 2^o Mémoires de la Société Dunkerquoise, 1855.
- 3^o Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie, 1856,
n^o 4.
- 4^o L'Investigateur, octobre 1856.
- 5^o Mémoires de la Société impér. académique de Cherbourg.

6° Bulletin de la Société archéologique de Soissons.

7° Revue des beaux arts, 6^e liv.

8° Le Bouquiniste, nos 1, 2, 3.

9° Mémoires de la Société historique, etc. de Langres, 1856.

10° Lettre à M. Renier Chalon, président de la Société de Numismatique belge par M. Hermand.

11° Liste des concours proposés pour 1857, par l'académie de Reims.

12° Notice biographique sur M. Léys, par M. G. Dubois.

13° La Jacquemin, épisode du xv^e siècle, par M. E. Daudin.

M. le Président donne lecture d'une lettre par laquelle M. de Caumont annonce que le Congrès des délégués des Sociétés savantes se tiendra le 13 avril prochain, rue Bonaparte, à Paris, et invite la Société à s'y faire représenter.

M. E. Daudin dépose sur le bureau le dessin d'une croix processionnelle conservée dans l'église de Vaudeurs et une notice manuscrite sur cette même croix.

M. le Président donne lecture d'une lettre par laquelle M. Al. Dubois, membre titulaire, offre à la Société archéologique, la collection de médailles du Haut et du Bas Empire, recueillie par les soins de M. Léys et léguée à la Société par M. G. Dubois, son petit-fils.

La Société prie le bureau de vouloir bien transmettre à M. Dubois, l'expression de ses sentiments de reconnaissance pour le don de cette précieuse collection. M. le Président se charge de ce soin et prie MM. Ponpon, Daudin et Julliot de vouloir bien se joindre à lui pour dresser l'inventaire des médailles, demandé par M. Dubois.

D'après une proposition faite par M. G. Dubois et accueillie favorablement par la Société, une notice biographique doit être aujourd'hui faite sur l'auteur même de la proposition, si rapidement enlevé à sa famille et à la Société. M. le Président prie M. Daudin de vouloir bien se charger de cette mission.

Une discussion s'engage à l'effet de savoir comment devra

être disposée la collection de médailles offerte par M. Al. Dubois. Le bureau s'entendra avec MM. les Administrateurs de la ville.

M. le Président donne lecture d'une lettre par laquelle M. Ph. Salmon donne sa démission de membre titulaire de la Société. Cette démission est acceptée.

M. Jacquemus, présenté à la dernière séance est admis en qualité de membre titulaire de la Société.

M. le Président soumet à l'examen de la Société la proposition concernant l'église de Pontigny, faite dans la dernière séance. Après discussion, la Société vote pour la restauration de cet édifice une somme de 500 fr. payable annuellement par dixième.

M. le greffier du tribunal civil fait hommage d'un manuscrit intitulé : *Nova plantarum Senonensium historia a Bartholomæo Guichard, apoticario, collecta cum synonymis et natali solo, necnon consilio dl. Gilotto et Villers medicorum.*

La séance est levée à neuf heures.

SÉANCE DU 2 MARS 1857.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER.

Les publications suivantes sont déposées sur le bureau :

1^o Armoiries des Communautés religieuses de Troyes et des environs, par M. Lucien Coutant.

2^o Notice sur Landreville, par le même.

3^o Mémoires de l'académie impériale de Toulouse.

4^o Mémoires de la Société académique de l'Aube.

5^o Revue des Beaux-Arts, 3^e, 4^e et 5^e liv. 1857.

6^o Journal de la Société de la Morale chrétienne.

7^o Programme des concours proposés pour 1858 par la Société des Sciences morales. etc., de Seine-et-Oise.

8° Revue de l'art chrétien, n° 4.

9° Quelques mots sur l'art céramique dans le Tonnerrois, par M. Camille Dormois.

10° Un numéro de l'Investigateur.

M. Albert de Feu offre à la Société deux pièces turques écrites sur vélin et conservées dans une couverture de parchemin revêtu d'un sceau de cire rouge aux armes de M. de Couste de Balleroy. Ces deux pièces sont accompagnées de trois traductions : l'une d'une lettre adressée par le Sultan à Louis XV ; les deux autres de deux passeports destinés à protéger les ambassadeurs.

M. Maurice se charge de faire traduire les pièces originales.

M. de Feu offre encore à la Société six jetons et une médaille de Sens frappée pendant la Ligue.

M. G. Julliot dépose sur le bureau une médaille romaine, G. B. de Crispina Augusta, trouvée dans la forêt d'Othe.

M. le Président donne lecture d'une lettre par laquelle M. le Ministre de l'Instruction publique remercie la Société d'un envoi de divers estampages d'inscriptions recueillies par M. Julliot.

M. le Président donne lecture d'une lettre par laquelle M. le baron Chaillou des Barres annonce que la Société d'Auxerre tiendra cette année sa séance publique à Avallon, et y convoque les Sociétés de Sens, de Nevers et d'Autun. La Société archéologique adhère à ce projet, mais plusieurs membres font observer que le voyage de Sens à Avallon, demande un temps considérable et qu'il leur sera impossible de s'y rendre.

M. le Président annonce qu'il s'est entendu avec MM. les administrateurs de la ville pour installer le médaillier de MM. Léys et G. Dubois dans la grande salle de la Bibliothèque. Un meuble en chêne, couvert d'une vitrine, sera placé dans l'embrasure d'une fenêtre. Les médailles seront déposées sous la vitrine, et les livres qui s'y rattachent, dans le meuble

sur des rayons. Une inscription gravée sur une plaque en cuivre rappellera le don de M. Al. Dubois.

La séance est levée à neuf heures.

SÉANCE DU 6 AVRIL 1857.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER.

M. le Président dépose sur le bureau les publications suivantes :

1° Bulletin de la Société d'Agriculture, etc., de la Sarthe, 2^e s. t. 4.

2° Revue de la Numismatique belge, 3^e s. t. 4.

3° Bulletin historique de la Société des Antiquaires de la Morinie.

4° L'Investigateur, un numéro.

5° Revue archéologique (Extrait de la).

6° Revue des Beaux-Arts, 1857, liv. 7.

7° L'Agriculteur du centre, t. 7. n° 6,

8° Bulletin de la Société Nivernaise, 1857.

9° Le Bouquiniste. un numéro.

10° Odoranne, de Sens, par M. Challe.

11° Simple exposé et défense de la Liturgie lyonnaise et

16° Bulletin monumental de la ville de Lyon, par M. J. Bard.

12° Table bibliographique des ouvrages publiés par le même.

13° Numismatique ibérienne (prospectus).

14° Des Monuments de l'ancien Beauvaisis (id.).

15° Bulletin monumental.

M. Albert de Feu offre à la Société un ouvrage de 1494 intitulé : *Astrolabium planum in tabulis ascendens*. M. le Président remercie M. de Feu au nom de la Société.

MM. L. Prou, Daudin et G. Julliot présentent comme membre titulaire M. Philippon, avoué à Sens.

L'ordre du jour appelle la reconstitution du bureau. Sont élus :

Président : M. Lallier.

Vice-Président : M. l'abbé Carlier.

Secrétaire : M. G. Julliot.

Pro-Secrétaire : M. Albert Hédiard.

Archiviste : M. l'abbé Chauveau.

Vice-Archiviste : M. E. Daudin.

Trésorier : M. Tonnellier.

M. G. Julliot dépose sur le bureau les estampages de diverses inscriptions relevées par lui à Fleurigny, dans la chapelle du château et dans l'église paroissiale.

M. le Président rappelle à la Société que le Congrès des délégués des Sociétés savantes doit s'ouvrir à Paris, rue Bonaparte, le 13 de ce mois. M. l'abbé Brullée et M. G. Julliot sont chargés d'y représenter la Société.

M. Daudin dépose sur le bureau des dessins de pierres sculptées, comme spécimen de ceux qu'il se propose de faire pour le bulletin de la Société.

M. le Président annonce que le meuble destiné à recevoir le médailler est installé dans la grande salle de la Bibliothèque.

La séance est levée à neuf heures.

SÉANCE DU 4 MAI 1857.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER.

M. le Président dépose sur le bureau :

1^o Note sur les murs gallo-romains de Dax, par M. de Caumont.

2^o Le Castellum gallo-romain de Larcay, par le même.

3^o Annuaire de l'Institut des Provinces pour 1857.

4° Mémoires de la Société des Sciences morales, etc., de Seine-et-Oise, avec programme des concours pour 1857 et 1858.

5° Mémoires de la Société d'agriculture de la Marne.

6° Bulletin de la Société des Antiquaires de France, 1857.

7° Bulletin id. de Picardie.

8° Journal de la Société de la Morale chrétienne, t. 7, n° 2.

9° Revue des Beaux-Arts, liv. 8 et 9.

10° L'Investigateur, 1 liv.

M. le Président donne lecture d'une lettre par laquelle M. le baron Chaillou des Barres annonce que l'ouverture de la séance d'Avallon est changée et portée au 30 juin à une heure.

M. Philippon est nommé à l'unanimité membre titulaire.

M. Lallier donne lecture d'un travail intitulé : Appréciation et comparaison du revenu des terres des environs de Sens, à diverses époques, d'après les baux conservés dans les archives de l'Hôtel-Dieu de Sens.

La séance est levée à neuf heures.

SÉANCE DU 8 JUIN 1857.

PRÉSIDENCE DE M. L'ABBÉ CARLIER.

M. le Président dépose sur le bureau :

1° Programme des prix proposé par la Société des Antiquaires de la Morinie.

2° Notice historique sur la commune de Villiers-Vineux, par M. C. Dormois.

3° Fragment de Numismatique sénonaise, par M. Ph. Salmon.

4° Liste des membres du Conseil général de l'Yonne. par M. Lemaître.

5° Note sur un bas-relief antique, trouvé à Auxerre, par M. Ed. Challe.

6° Recherche sur l'inscription du vieux Poitiers, par M. Protat.

7° Bulletin de la Société d'agriculture de la Sarthe.

8° Bulletin id. d'Indre-et-Loire.

9° Journal de la Société de la morale chrétienne, t. 7, n° 3.

10° Bulletin de la Société d'archéologie de l'Orléanais, 1856.

11° Revue des Beaux-Arts, 27^e année, 1^{re} livraison.

12° Annales archéologiques de V. Didron.

13° Mémoires de la Société archéolog. du midi de la France.

14° Bulletin monumental, 3^e série, t. 3, n°s 1 et 2.

M. le Secrétaire donne lecture d'une lettre par laquelle la Société archéologique de Toulouse demande à la Société archéologique de Sens, un échange de publications.

M. le Président donne lecture d'une lettre qui lui a été adressée par le Conseiller municipal faisant fonction de maire, au nom de l'administration qui désire savoir si les ruines de la Motte du Ciar présentent encore assez d'intérêt pour être conservées, ou bien si elle peut autoriser divers particuliers à en extraire des matériaux.

M. Deligand fait observer que sur la proposition de M. Lefort, une délibération prise antérieurement par la Société avait pour but la conservation de ces ruines, telles qu'elles existent aujourd'hui. Le bureau recherchera cette délibération et avant de répondre à M. le Maire, se transportera à la Motte du Ciar pour examiner ce qui reste encore des ruines romaines.

M. le Président donne lecture de deux lettres qu'il a reçues du ministère de l'Instruction publique : par l'une, M. le Ministre remercie la Société de l'envoi d'inscriptions fait par M. le Secrétaire ; par l'autre, il annonce qu'il vient de mettre à la disposition de M. le Président une somme de 300 fr. à titre d'encouragement pour la Société archéologique.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. Cournot, recteur de l'académie de Dijon, relative à la publication intitulée : *Revue des Sociétés savantes*.

M. l'abbé Chauveau offre à la Société cinquante médailles de toutes sortes recueillies par ses soins.

M. Albert Hédiard offre au nom des enfants de l'Orphelinat une pierre trouvée dans le jardin de l'établissement et qu'il regarde comme un bois pétrifié.

M. E. Daudin donne lecture d'une notice nécrologique sur M. G. Dubois, ancien membre titulaire de la Société.

Le R. P. Boyer, supérieur de la Maison de Pontigny, présenté à la réunion par M. l'abbé Cornat, remercie la Société du vote qu'elle a bien voulu faire en faveur de son église paroissiale. Le chiffre de la souscription ouverte par lui s'élève déjà à plus de 17,000 fr.

M. l'abbé Prunier donne lecture d'un travail intitulé : *Des anciennes Comètes de Sens, d'après le manuscrit d'un vieux chroniqueur sénonais*.

M. Julliot donne lecture d'un travail envoyé à la Société par M. Chanoine, membre honoraire et intitulé : *Note sur les mortiers romains de Constantine*.

SÉANCE DU 6 JUILLET 1857.

PRÉSIDENCE DE M. L'ABBÉ PICHENOT.

En l'absence de MM. Lallier et Carlier, M. l'abbé Pichenot est prié de remplir les fonctions de président.

M. Lefort rend compte de l'excursion faite à la Motte du Ciar, il résulte de cette visite que ces ruines romaines présentent encore assez d'intérêt pour empêcher toute espèce de démolition et le Secrétaire de la Société a répondu dans ce sens à M. le maire de la ville.

M. l'abbé Cornat, seul membre de la Société archéologique

de Sens qui ait pu se rendre à la séance publique d'Avallon est prié de vouloir bien rendre compte des travaux qui ont été lus dans cette assemblée.

M. l'abbé Prunier donne lecture d'un rapport sur une pierre tombée du ciel (aérolithe), le 23 mai 1857, sur le territoire de Soucy, dans un lieu dit la Haie-aux-Loups.

M. Julliot offre à la Société une médaille romaine de Nerva-Trajan, trouvée à Saint-Paul.

SÉANCE DU 3 AOUT 1857.

PRÉSIDENTENCE DE M. LALLIER.

M. le Président dépose sur le bureau :

1° Bulletin de la Société des Antiquaires de France, 1857.

2° Bulletin, id. de la Morinie.

3° Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne.

4° Rapport sur les travaux du congrès des délégués des Sociétés savantes de la France, par M. Sellier.

5° Notice historique sur la compagnie des archers ou arbalétriers et ensuite arquebusiers de la ville de Châlons-sur-Marne, et de la fête donnée par elle en 1754, par M. Sellier.

6° Notice historique sur le château de Joinville, par M. Pernot.

7° L'Agriculteur du centre, t. 7, n° 1.

8° Mémoires de la Société d'Agriculture de l'Aube.

9° Du service de santé à l'hôpital de Tonnerre, par M. C. Dormois.

10° Bulletin de la Société archéologique de l'Orléanais.

11° Revue de numismatique belge.

12° L'Investigateur, liv. 269-270.

13° Bulletin monumental, t. 3, n°s 3 et 4.

14° Journal de la Société de la morale chrétienne, t. 7, n° 4.

15° Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie.

16° Revue des Beaux-Arts, 27^e année, liv. 12, 13, 14, 15.

17° Annales archéologiques de Didron.

18° Les Rues de Troyes, par M. Corrad de Bréban.

19° Revue des Sociétés savantes, 1857, liv. 1 et 2.

M. le Président donne lecture :

1° D'une lettre par laquelle M. le Ministre de l'Instruction publique remercie la Société d'un nouvel envoi d'inscriptions fait par le secrétaire.

2° D'une lettre par laquelle M. Cournot, recteur de l'Académie de Dijon demande pour la Faculté des lettres et la Faculté des sciences de Dijon un exemplaire des publications de la Société archéologique.

3° Du programme des prix proposés par la Société dunkerquoise pour 1858 et 1859.

4° Du programme des questions proposées par la Société d'Agriculture de la Sarthe pour être traitées aux séances générales de novembre 1857.

Les membres de la Société que ces questions intéressent sont invités à se rendre au Mans pour cette époque.

M. l'abbé Jannin dépose un volume des publications de la Société philomatique de Verdun.

M. l'abbé Pichenot donne lecture de la 1^{re} partie d'un travail intitulé : *Recherches sur Nuits-sous-Ravière*.

M. l'abbé Prunier donne lecture d'un travail qui n'a pu être lu à la séance d'Avallon intitulé : *Le doigt de Gargantua*.

La séance est levée à neuf heures.

SÉANCE DU 5 OCTOBRE 1857.

PRÉSIDENCE DE M. L'ABBÉ CARLIER.

M. le Président dépose sur le bureau :

1° Revue des Beaux-Arts, 27^e année, liv. 16, 17, 18, 19.

2° L'Investigateur, liv. 271, 272.

3° Recueil des publications de la Société Havraise, 1855-56.

4° Bulletin de la Société d'agriculture de la Sarthe, 1857.

5° Bulletin de la Société archéologique de Béziers.

6° Bulletin de la Société archéologique de Soissons.

7° Revue de la Numismatique belge, S. 3, t. I, liv. 3.

8° Compte rendu des travaux de l'Académie du Gard, 1857.

9° Travaux de l'Académie de Reims, 1855-56.

10° Mémoires de la Société archéologique de l'Orléanais.

11° Bains des Pyrénées, par M. J. Lallier, membre correspondant.

M. le Président donne lecture d'une lettre par laquelle M. Charpentier, capitaine au 7^e chasseurs à Joigny, adresse à la Société les objets suivants trouvés aux environs de Vichy : deux lampes antiques, un lacrymatoire, divers autres petits vases et un certain nombre de médailles.

M. l'abbé Carlier est chargé de remercier M. Charpentier au nom de la Société.

M. l'abbé Prunier soumet à l'examen de la Société deux pièces d'une étoffe grossière en fil écru, brodées de bleu, trouvées en exécutant divers travaux de restauration à l'église de Malay.

M. l'abbé Carlier considère cette étoffe comme provenant d'un ancien épistolier.

M. Maurice donne lecture de la traduction qu'il a fait faire des pièces turques offertes à la Société par M. de Fen. Il résulte de ces traductions que la Société possède la lettre adressée par le sultan Mustapha III à Louis XV au sujet de plaintes adressées par les Français résidant à Alep et d'une collision sanglante entre des bâtiments Français et Algériens.

M. le Président remercie M. Maurice de cette communication.

M. Julliot dépose sur le bureau l'estampage d'une inscription qui se trouve sur la cloche de Saint-Sérotin et la copie

d'une autre inscription qui accompagne des blasons sculptés à la naissance des voûtes de l'église Saint-Maurice de Sens.

M. l'abbé Prunier donne lecture d'un travail intitulé : Les vendanges du cardinal Loys de Bourbon, archevêque de Sens, 1539.

La séance est levée à 8 h. 3/4.

SÉANCE DU 2 NOVEMBRE 1857.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER.

M. le Président dépose sur le bureau :

1° Mémoires de la Société d'histoire, etc. de Châlons-sur-Saône, t. 3.

2° Journal de la Société de la morale chrétienne.

3° Revue des Beaux-Arts, liv. 20, 21.

4° Annales archéologiques, t. 17, liv. 5.

5° Annuaire de l'Athénée des Arts de Paris 1857.

6° Notice historique et liturgique sur les cloches, par M. l'abbé J. Corblin.

7° Bulletin de la Société archéologique de l'Orléanais.

8° Compte rendu de la séance générale tenue par la Société archéologique de Béziers 1857.

9° Pièces à retrouver par M. Renier Chalon.

M. Lallier fait hommage de 3 almanachs de Sens 1819, 1826, 1834.

M. Prou offre au nom de M. Challe une brochure intitulée : Notice sur M. Léys, son médailler et la pièce de Titus *Judaea navalis*.

M. le Président donne lecture d'une lettre par laquelle M. Challe, au nom des secrétaires généraux du congrès qui doit se tenir à Auxerre en septembre 1858, invite la Société à vouloir bien lui adresser une série de questions concer-

nant les sciences, l'histoire, la littérature et les arts, et prie les membres qui se proposent de traiter quelque sujet de vouloir bien lui en envoyer le titre.

M. l'abbé Pichenot continue la lecture de son travail sur Nuits.

M. Tisserand esquisse rapidement l'histoire de la discussion archéologique soulevée au sujet de l'emplacement d'Alésia, cite plusieurs passages des travaux publiés par M. Desjardins dont il combat l'opinion et relève quelques inexactitudes.

M. Giguet ajoute quelques mots dans le même sens.

SÉANCE DU 7 DÉCEMBRE 1857.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER.

M. Déy, membre correspondant, assiste à la séance, ainsi que M. le curé de Nailly.

M. le Président dépose sur le bureau :

1° Revue des beaux-arts, liv. 22 et 23.

2° L'Investigateur, liv. 273.

3° Bulletin de la Société des sciences et arts de Picardie, 1857.

4° Annales de la Société d'émulation des Vosges 1856.

5° Bulletin de la Société des antiquaires de la Morinie 1857.

6° Bulletin monumental, nos 5, 6, 7, 1857.

7° Programme des prix proposés par la Société d'Éducation de Lyon.

M. l'abbé Pichenot offre à la Société trois médailles modernes.

M. le Président annonce à la Société que le médailler de MM. Léys et G. Dubois est définitivement installé dans la grande salle de la bibliothèque de la ville.

M. le curé de Nailly expose aux yeux de la Société une

croix d'argent doré appartenant à son église paroissiale et qu'il a récemment retrouvée.

M. l'abbé Prunier donne lecture d'une notice contenant l'origine, l'histoire et la description de cette croix.

Le bureau demande à M. le curé l'autorisation de faire dessiner cette croix pour le bulletin.

M. le Président donne lecture d'une série de questions recueillies par le bureau pour être adressées aux secrétaires généraux du congrès d'Auxerre.

M. Lallier présente à la Société le tableau comparé des revenus de la ferme de Villeroy près Sens, appartenant aux hospices de cette ville. Ce tableau doit servir de complément au travail sur le revenu de la propriété foncière aux environs de Sens qui a été lu dans la séance du 4 mai 1857.

MM. Lallier, Carlier, Julliot, Daudin, Tisserand, Lefort et Philippon présentent M. Loriferne, pharmacien à Sens, en qualité de membre titulaire.

L'heure avancée de la séance ne permet pas à M. Déy de donner lecture d'un travail concernant la géographie ancienne du département de l'Yonne dont il dépose sur le bureau le manuscrit accompagné d'une carte. Ce travail n'est que l'abrégé d'un long travail qu'il a entrepris sur la géographie historique du département.

LISTE DES MEMBRES

AU 1^{er} JANVIER 1858.

MEMBRES D'HONNEUR :

M^{gr} L'ARCHEVÊQUE de Sens.

MM. Le PRÉFET de Yonne.

Le SOUS-PRÉFET de Sens.

Le MAIRE de Sens.

MEMBRES DU BUREAU.

AVRIL 1857 A AVRIL 1858.

MM. LALLIER, *Président*.

L'abbé CARLIER, *Vice-Président*.

G. JULLIOT, *Secrétaire*.

Alb. HÉDIARD, *Pro-Secrétaire*.

L'abbé CHAUVEAU, *Archiviste*.

E. DAUDIN, *Vice-Archiviste*.

TONNELIER, *Trésorier*.

MEMBRES TITULAIRES.

MM.

L'abbé CHAUVEAU, vicaire général,	17 avril 1844.
LALLIER, président du tribunal civil,	id.
PROU, juge d'instruction,	id.
DU MOUSTIER DE CANCHY,	• 22 avril 1845.
DELIGAND, avocat,	id.
L'abbé PICHENOT, curé de Saint-Étienne,	id.

PONPON, professeur au lycée,	22 avril 1845.
TONNELIER, greffier du tribunal civil	id.
GIGUET, ancien élève de l'école Polytechnique,	7 juillet 1846.
L'abbé BRULLÉE, aumônier de Ste-Colombe,	4 janvier 1847.
LEFORT, architecte,	15 mai 1847.
PROVENT, avoué,	id.
DUBOIS, percepteur,	id.
LECLAIR, notaire,	4 juin 1847.
POLY, Adolphe,	5 novembre 1849.
CARLIER ✱, chanoine,	3 février 1850.
SALLERON (Ernest), ingénieur civil,	13 juillet 1850.
POTHERAT DE BILLY, contrôleur des contrib.,	2 décem. 1850.
TISSERAND, professeur au lycée,	7 avril 1851.
DUCHEMIN, imprimeur,	2 juin 1851.
ROLLAND, docteur en médecine,	6 octobre 1851.
L'abbé CORNAT, aumônier de Saint-Antoine,	4 juillet 1853.
L'abbé PUECH, curé de Saint-Savinien,	1 ^{er} août 1853.
HÉDIARD (Albert),	4 décembre 1853.
PROU (Louis), notaire,	6 mars 1854.
G. JULLIOT, professeur au lycée,	1 ^{er} mai 1854.
FILLEMIN, docteur-médecin,	2 octobre 1854.
Albert DE FEU,	5 février 1855.
DUBOIS (Ambroise), ancien notaire,	5 mars 1855.
Eugène DAUDIN,	7 juillet 1856.
L'abbé VAUDOIT, curé de Saint-Pregts,	4 août 1856.
MAURICE,	id.
JACQUEMUS,	2 février 1857.
A. PHILIPPON, avoué,	4 mai 1857.
LORIFERNE, pharmacien,	4 janvier 1858.

MEMBRES CORRESPONDANTS.

MM.

D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

AUDIBERT, auditeur au Conseil d'État.

AUFAUVRE (Amédée), homme de lettres, à Troyes.

BARD (Joseph), le chevalier.

BAUDIAU, curé de Dun-les-Places.

BAUDOT (Louis), présid. de la Comm. d'antiq. de la Côte-d'Or.

BAZIN, ancien receveur de l'enregistrement, à Villeroy.

BELL (James), architecte à Londres.

BELLAGUET, chef de bureau au ministère de l'Instruct. Publiq.

BEULÉ, professeur d'archéologie à la Bibliothèque impériale.

BLANDIN, O. ✱, de l'Académie de médecine.

BOISSELIER, doyen de Cérisiers.

DE LA BOULAYE, O. ✱, de l'Institut.

BOURQUELOT (Félix), archiviste paléographe, à Paris.

CANAT, président de la Société arch. de Châlon-sur-Saône.

CHALLE père, ✱, à Auxerre.

CHAMPOISEAU, ✱, à Tours.

CHANONAT, ancien receveur des contrib. directes, à Sognes.

CLAISSE, médecin à Saint-Valérien.

CLÉMENT (Félix).

COCHERIS, archiviste paléographe, à Paris.

COCHET (l'abbé), à Dieppe.

COLLIN, inspecteur des écoles, à Tonnerre.

COLOMB, médecin à Thorigny.

CORRARD DE BRÉBAN, président du tribunal civil de Troyes.

DE COSTER, de la Société de numismatique belge.

COURTAUD, sous-chef à l'administration des Domaines, à Paris.

DE COURTIGIS (le général).

COUTANT, L., de la Commission d'antiquités, à Dijon.

DE LA CUISINE, ✱, président de chambre. à Dijon.
DECHAMBRE, Amédée, docteur en médecine à Paris.
DELIGAND, Auguste.
DEQUÈNE, chef d'institution à Auteuil.
DESCHAMPS, A., de la Société de la Morinie.
DESCHAMPS, L., id.
DÉY, inspecteur de l'enregistrement à Auxerre.
DONNÉ, ancien principal du collège.
DUBAND, attaché au ministère des finances.
DUBOIS, propriétaire à Vaudeurs.
DUPLÈS-AGIER, archiviste-paléographe à Paris.
DUPUIS, vice-président du tribunal civil d'Orléans.
DURU (l'abbé), aumônier de l'école normale à Auxerre.
FILLEMIN, Athanase, sous-préfet à Saint-Pol.
FRANTIN, homme de lettres à Dijon.
FRONTIER, propriétaire à Merry-sur-Yonne.
GARNIER, J. archiviste à Dijon.
GARSEMENT DE FONTAINE fils.
GAUSSEN, dessinateur à Troyes.
GIRARD, curé de Saint-Julien-du-Sault.
GONSSOLIN Ed., ingénieur civil à la Villette.
GOSSE, secrétaire de la Société d'Hist. et de Géog. de Genève.
GROUET, homme de lettres à Paris.
GUÉRARD, président de la Société d'Agriculture de Provins.
GUICHARD, propriétaire à Jouancy.
GUIGNARD Ph., bibliothécaire à Dijon.
GUIGNIAULT, ✱, de l'Institut.
GUYON, ancien receveur de l'enregist. à Villeneuve-sur-Yon.
HENRI (l'abbé), curé de Quarré-les-Tombes.
HERMAND Alex., président de la Société de la Morinie.
HERMAND Octave, de la Société de la Morinie.
HESME, ancien notaire à Villeneuve-sur-Yonne.
HUILLARD-BRÉHOLLES, du Comité historique.
JANNET DE SAINT-HILAIRE, à Brunoy.

- LAGARRIGUE, chef d'institution à Paris.
- LALLIER Justin-Henri, à Paris.
- LANCE, architecte diocésain à Paris.
- LARCHER DE LAVERNADE, à Sens.
- LASTEYRIE (DE) Ferdinand.
- LATAPIE, de la Bibliothèque impériale.
- LAUREAU (l'abbé), directeur du petit Séminaire d'Auxerre.
- LECHANTEUR DE PONTAUMONT, tr. de la S. imp. de Cherbourg.
- LECLERC, juge de paix à Auxerre.
- LECLERC V. ✱, de l'Institut.
- LEFÈVRE, professeur au collège Rollin.
- LEFRANC Henri, ingénieur à Mende.
- LEMAISTRE ✱, percepteur à Tonnerre.
- LEPOITEVIN DE LA CROIX, présid. de l'Acad. belge à Anvers.
- MAILLE, de la Société météorologique de France.
- MAISON, pharmacien à Noyers.
- MONTPELLIER, conseiller à la cour d'appel d'Orléans.
- MARIE, ancien ingénieur à Dôle.
- MARTIN, Frédéric, comm. le 4^e escad. de chasseurs à Paris.
- MAUCLER, médecin à Chéroy.
- MICHAUX, Clovis, juge d'instruction à Paris.
- MICHEL J., ingénieur des ponts et chaussées.
- MICHELIN, docteur-médecin à Provins.
- MICHELIN, minéralogiste.
- MIGNARD, de la Commission des Antiquaires de la Côte-d'Or.
- MONCOURT, professeur de la Faculté de Clermont,
- MORELOT, Stephen.
- NISARD, de l'Institut.
- NOEL-AGNÈS, directeur de la Société impériale de Cherbourg.
- ODARD (le comte).
- PAPAVOINE, docteur médecin.
- PARAINGAULT, principal du collège de Nogent-le-Rotrou.
- PÉNARD, ancien principal du collège de Sens.
- PICARD, docteur en médecine à Joigny.

PIGEORRY F. architecte à Paris.
PRISSET, de la Commission d'antiquités historiques à Dijon.
PROTAT, avoué à Paris.
PROTAT, propriétaire à Saint-Julien-du-Sault.
PRUNIER (l'abbé), curé de Soucy.
PUTEAU, propriétaire à Marsangis.
QUANTIN ✱, archiviste de l'Yonne.
RENIER CHALON, présid. de la Soc. numismat. de Bruxelles.
ROBERT L., à la manufacture de Sèvres.
ROBLOT, architecte à Joigny.
ROLLIN C., numismate à Paris.
ROSSIGNOL, archiviste de la Côte-d'Or.
ROZE Louis, ✱, commandant du génie.
SACHOT, Oct., avocat.
SALMON, juge de paix à Cérisiers.
SALGUES, membre correspondant de l'Académie de médecine.
SALOMON, Modeste, au Muséum.
TOUSSAINT, architecte à Paris.
TUDOT, conservateur au musée de Moulins.
TARBÉ, Prosper, ancien substitut à Versailles.
TARBÉ DE SAINT-HARDOUIN, ingénieur à Lyon.
TONDU-NANGIS, architecte à Montereau.
TONNELLIER, président du tribunal civil d'Auxerre.
VAN DER STRATEN PONTBOZ (le c^{te}), de l'Acad. impér. de Metz.
DE VATHAIRE, ancien officier de cavalerie.
DE VESVROTTE, numismate à Dijon.
DE VIGAN, sous-inspecteur des forêts.

MEMBRES HONORAIRES.

MM.

M^{sr} ALLOUX, évêque de Meaux.
M^{sr} DEVOUCOUX, évêque d'Évreux.
BALLY, O. ✱, de l'Académie de médecine, à Villen.-s.-Yonne.
BULLIOT, à Autun.

DE BUYER, Jules, à Besançon.

DE CAUMONT *, O. *, C. *, direct. de la Soc. franç^{se}. à Caen.

CHANOINE, ingénieur en chef de la navigation de la Seine,
ancien président de la Société.

CHARTON, Édouard, directeur du Magasin pittoresque.

COMTE (Achille), chef de div^{on} au minist. de l'Instruct. publ.

L'abbé CROSNIER, vicaire général à Nevers.

CUSSY (le vicomte de) O. *, C. *

C. DOUCET, O. *, chef de division au ministère d'Etat.

DE FONTENAY, à Autun.

GAUGAIN, à Bayeux.

DE GLANVILLE, à Rouen.

LAMBON DE LIGNIM, à Tours.

LENORMAND *, de l'Institut.

DE LONGPERRIER, Adrien, au Louvre.

MICHEL J., ancien principal du collège de Sens.

PERNOT, peintre à Vassy.

PETIT, Victor, à Paris.

PETIT, chef de bureau au ministère de l'Instruction publique.

DE LA SAUSSAYE, à Poitiers.

DE SOULTRAIT, Georges, à Mâcon.

THIOLLET *, dessinateur au musée d'artillerie à Paris.

TRIDON (l'abbé), à Troyes.

VÉE (l'abbé), curé d'Entrains.

VIGNON *, ingénieur en chef des Ponts et chauss. à Paris.

VIOLLET-LEDUC *, architecte de Notre-Dame, à Paris.

VUITRY père, ancien député.

VUITRY, Adolphe, O. *, présid. de section au Conseil d'Etat.

LISTE DES SOCIÉTÉS SAVANTES

QUI SONT EN COMMUNICATION DE TRAVAUX AVEC LA SOCIÉTÉ
ARCHÉOLOGIQUE DE SENS.

- AMIENS. — Société des Antiquaires de Picardie.
ANGERS. — Société d'Agriculture, Sciences et arts.
AUTUN. — Société Éduenne.
AUXERRE. — Société des Sciences historiques et naturelles.
BAYEUX. — Société d'Agriculture, sciences et arts.
BEAUVAIS. — Athénée du Beauvaisis.
BÉZIERS. — Société archéologique.
BOURGES. — Commission historique du département du Cher.
BRUXELLES. — Société de la Numismatique Belge.
CAEN. — Société française pour la conservation des monuments historiques.
CHALONS. — Société d'Agriculture, commerce, sciences et arts de la Marne.
CHALONS-SUR-SAÔNE. — Société d'histoire et d'archéologie.
CHERBOURG. — Société impériale académique.
DIJON. — Commission d'antiquités de la Côte-d'Or.
DUNKERQUE. — Société Dunkerquoise.
EPINAL. — Société d'Émulation des Vosges.
GUÉRET. — Société des sciences naturelles et d'antiquités de la Creuse.
JOIGNY. — Société d'Émulation.
LE HAVRE. — Société havraise d'études diverses.
LANGRES. — Société historique et archéologique.
LILLE. — Commission historique du département du Nord.
LIMOGES. — Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Vienne.

- LE MANS. — Société d'Agriculture, sciences et arts.
MEAUX. — Société d'Agriculture, sciences et arts.
NANCY. — Société d'archéologie lorraine.
NEVERS. — Société Nivernaise des lettres, sciences et arts.
NIMES. — Académie du Gard.
NIORT. — Société de statistique du départ. des Deux-Sèvres.
ORLÉANS. — Société archéologique de l'Orléanais.
PARIS. — Académie des Inscriptions et belles-lettres.
— Institut historique de France.
— Comité historique.
— Société de la morale chrétienne.
— Athénée des arts.
— Société des Antiquaires de France.
— Société impériale de l'école des Chartes.
— Société libre des beaux-arts.
PERPIGNAN. — Société agricole, scientifique et littéraire des
Pyrennées-Orientales.
PUY (LE) — Société d'Agriculture, sciences, arts et commerce.
RAMBOUILLET. — Société archéologique.
REIMS. — Académie de Reims.
ROUEN. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
SAINT-OMER. — Société des Antiquaires de la Morinie.
SAINT-QUENTIN. -- Société académique.
SOISSONS. — Société archéologique.
TOULOUSE. — Académie des sciences.
— Société de législation.
— Société impériale acad. du midi de la France.
TOULON. — Société des Sciences, belles-lettres et arts.
TOURS. — Société d'Agriculture d'Indre-et-Loire.
— Société archéologique de Touraine.
TROYES. — Société d'Agriculture, sciences et arts de l'Aube.
VERDUN. — Société philomatique.
VERSAILLES. — Société des Sciences morales, des lettres et
des arts de Seine-et-Oise.

TABLE DES MATIÈRES.

	PAG.
Sur l'Alesia des Commentaires de César, par M. Giguet. . . .	1
Sur les suaires conservés au trésor de la cathédrale de Sens, par M. l'abbé Carlier.	7
La croix de Charlemagne à Roncevaux, par M. J. Michel. .	10
Du petit Hôtel-Dieu de Sens, par M. Alb. Hédiard.	23
De l'hospice des orphelins de Sens, par M. Alb. Hédiard. .	32
Des fondateurs et bienfaiteurs des hospices de Sens, par M. Alb. Hédiard.	42
Le battu paie l'amende, par M. Deligand.	50
Sur l'auteur présumé du missel appelé le Missel des Fous, par M. l'abbé Carlier.	56
Opinion de Jean Molanus, par M. Blin.	69
Notice sur le séjour du pape Alexandre III, à Sens, par M. Giguet.	73
Notice sur une croix inédite du XII ^e siècle, conservée dans l'église de Vaudeurs, par M. E. Daudin.	86
Mémoire des plaintes et doléances que font les habitants de la paroisse de Montacher, des foulles, surcharges de loge- ment de gens de guerre, tailles et autres choses qu'ils ont euz depuis dix-huit ans en ça, par M. l'abbé Prunier. . .	90
Notice biographique sur M. Leroux, ancien président de la Société, par M. l'abbé Chauveau.	97
Notice biographique sur M. Léys, membre honoraire de la Société, par M. G. Dubois.	110
Notice biographique sur M. G. Dubois, membre titulaire, par M. E. Daudin.	114
Lettres sur diverses inscriptions recueillies à Kustendjée, par M. Duban.	120

	PAG.
Géographie ancienne du département de l'Yonne, par M. Déy.	128
Du revenu de la propriété foncière aux environs de Sens, depuis le x ^v e siècle, par M. F. Lallier.	151
Le théâtre au collège, par M. Tisserand.	191
Notice sur M. D'Étigny, ancien intendant des généralités d'Anch et de Pau, par M. Deligand.	285
Note sur les mortiers romains de Constantine, par M. Cha- noine.	290
Dictionnaire de patois en usage dans le centre du départe- ment de l'Yonne, par M. l'abbé Cornat.	296
Procès-verbaux des séances de la Société	
Pendant l'année 1855.	322
— — 1856.	337
— — 1857.	353

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ.

Membres titulaires.	370
— correspondants.	372
— honoraires.	375
Liste des Sociétés savantes qui sont en communication de travaux avec la Société archéologique de Sens.	377





1 - S^t Marc

2 - S^t Luc

Medaillons placés au

revers de la Croix.

3 - S^t Jean.

4 - S^t Matthieu.

Réduite au tiers.

HAUTEUR 0^m 600.

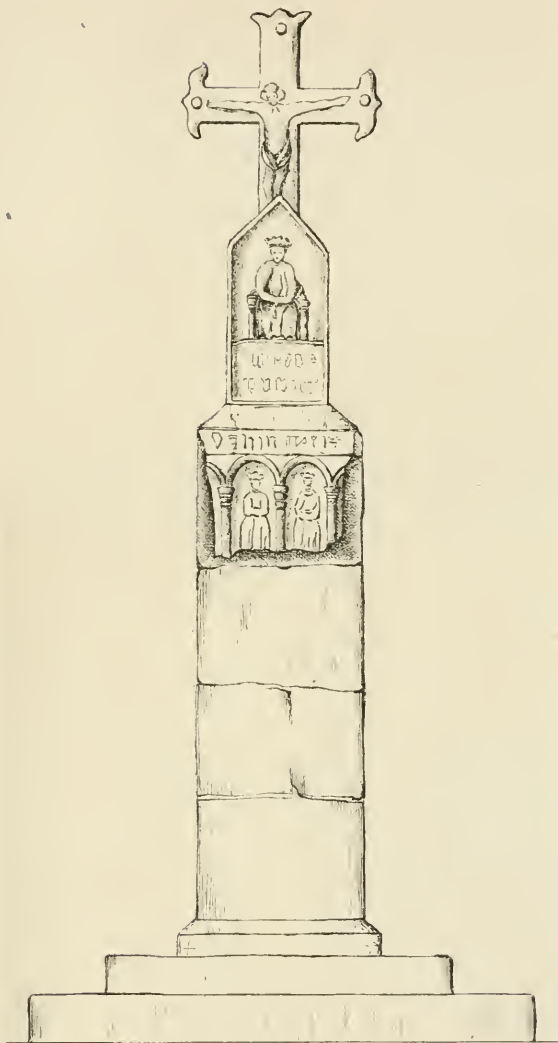
LARGEUR 0^m 335.



CROIX PROCESSIONNELLE EN CUIVRE DORÉ.

(TRAVAIL BYZANTIN DU XII^e SIÈCLE)

CROIX DE CHARLEMAGNE,
à Roncevaux.



W Venm rlp

Fragment d'Inscription.

Anno Dñi. m. ccc. lxxv. Vicefimo fono: Sigilla purificis Beate marie
 ſus Gateſis & gñ Senonen Archiep̃e preſentibz nobiſcū in capto
 Michaele Decano ⁊ capto Senonen Ꝓepoſuit in capſa iſta Coꝛpus
 Beate paule: cum ſeto eius ⁊ cum alijs reliquijs conſtas: quatu
 ſcripta ibi ſunt ⁊ poſita. —————





D

C

M

MVLPIVS LONGINVS

EX DECVRIBVS TOMITA

SE VIVO SIBITVRIA AQVINAÆ

ENIVG SV MEMORA FECIT

ANPIAEDIOSVO

ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗ
 ΤΟΝ ΥΙΟΝ ΤΟΥ ΑΥΤΟΚΡΑ
 ΤΟΡΟΣ ΜΑΥΡΗ
 ΑΙΟΝΟΥ ΗΡΟΝ ΚΑΙ ΣΑ
 ΡΑΟΟΙΚΟΣ ΤΟΝ ΕΝ ΤΟ

ΜΕΙΝΑΥ ΚΛΗΡΩΝΑΝΑ
 ΣΤΗΣΑΝΤΟΣ ΤΟΝ ΑΝΔ
 ΡΙΑΝΤΑ ΕΚ ΤΩΝ ΙΔΙΩΝ
 ΤΙΤΟΥ ΤΙΤΟΥ
 ΝΕΩΤΕΡΟΥ

TELAVIOLONON
 OMARCIOTVR.B
 LEGA'C.PRPR
 TITIVS PRISCVS
 CORNICVL
 EIVS

IMP. CÆS.
 DIVITRA IANITARHICITDIVI
 NERVE NEPOTITRAIANO
 HADRIANO AVCEONTI
 MXTR STOTVTIHCOSTIPI
 VE TOMIT

GETTY CENTER LIBRARY



3 3125 00696 6028

